





UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO
ESCOLA SUPERIOR DE AGRICULTURA
LUIZ DE QUEIROZ

Nº 13916

OEUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N^o 15.
DERRIÈRE L'ODÉON.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON,

MISES EN ORDRE
PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

SECONDE ÉDITION.

TOME VINGT-CINQUIÈME.



A PARIS,
CHEZ RAPET, RUE GARENCIÈRE SAINT-SULPICE, N° 17.

M. DCCC. XXII.

HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX.



DE L'OIE DE LA GUINÉE.

Quatrième espèce.

LE nom d'*oie-cygne* (*swan-geese*) que Willughby donne à cette grande et belle oie, est assez bien appliqué, si l'oie du Canada, tout aussi belle au moins, n'avoit pas le même droit à ce nom, et si d'ailleurs les dénominations composées ne devoient pas être bannies de l'histoire naturelle. La taille de cette belle oie de Guinée, surpasse celle des autres oies. Son plumage est gris-brun sur le dos, gris-blanc au-devant du corps, le tout également nué de gris roussâtre, avec une teinte brune sur la tête et au-dessus du cou. Elle ressemble donc à l'oie sauvage par les couleurs du plumage : mais la grandeur de son corps et le tubercule élevé qu'elle porte sur la base du bec l'approchent un peu

du cygne, et cependant elle diffère de l'un et de l'autre par sa gorge enflée et pendante en manière de poche ou de petit fanon; caractère très-apparent et qui a fait donner à ces oies le nom de *jabotières*. L'Afrique et peut-être les autres terres méridionales de l'ancien continent paroissent être leur pays natal; et quoique Linnæus les ait appelées *oies de Sibérie*, elles n'en sont point originaires, et ne s'y trouvent pas dans leur état de liberté: elles y ont été apportées des climats chauds, et on les y a multipliées en domesticité, ainsi qu'en Suède et en Allemagne. Frisch raconte qu'ayant plusieurs fois montré à des Russes de ces oies qu'il nourrissoit dans sa basse-cour, tous, sans hésiter, les avoient nommées *oies de Guinée*, et non pas *oies de Russie* ni *de Sibérie*. C'est pourtant sur la foi de cette fausse dénomination donnée par Linnæus, que M. Brisson, après avoir décrit cette oie sous son vrai nom d'*oie de Guinée*, la donne une seconde fois sous celui d'*oie de Moscovie*, sans s'être aperçu que ses deux descriptions sont exactement celle du même oiseau.

Non-seulement cette oie des pays chauds produit en domesticité dans des climats plus froids, mais elle s'allie avec l'espèce commune dans nos contrées; et de ce mélange il résulte des métis qui prennent de notre oie le bec et les pieds rouges, mais qui ressemblent à leur père étranger par la tête, le cou et la voix forte, grave, et néanmoins

éclatante;¹ car le clairon de ces grandes oies est encore plus retentissant que celui des nôtres, avec lesquelles elles ont bien des caractères communs. La même vigilance paroît leur être naturelle. « Rien, dit M. Frisch, ne pouvoit bouger dans » la maison pendant la nuit, que ces oies de Guinée n'en avertissent par un grand cri : le jour, » elles annonçoient de même les hommes et les animaux qui entroient dans la basse-cour, et souvent elles les poursuivoient pour les becqueter » aux jambes. » Le bec, suivant la remarque de ce naturaliste, est armé sur ses bords de petites dentelures, et la langue est garnie de papilles aiguës; le bec est noir, et le tubercule qui le surmonte est d'un rouge vermill. Cet oiseau porte la tête haute en marchant; son beau port et sa grande taille lui donnent un air assez noble. Suivant M. Frisch, la peau du petit fanon ou la poche de la gorge n'est ni molle ni flexible, mais ferme et résistante : ce qui pourtant semble peu s'accorder avec l'usage que Kolbe nous dit qu'en font au Cap les matelots et les soldats. On m'a envoyé la tête et le cou d'une de ces oies, et l'on y voyoit, à la racine de la mandibule inférieure du bec, cette poche ou fanon : mais, comme ces parties étoient à demi brûlées, nous n'avons pu les décrire exactement; nous avons seulement reconnu par cet envoi qui nous

¹ Frisch.

OISEAUX.

4
a été adressé de Dijon, que cette oie de Guinée se trouve en France comme en Allemagne, en Suède et en Sibérie.

DE L'OIE ARMÉE.

Cinquième espèce.

Cette espèce est la seule non-seulement de la famille des oies, mais de toute la tribu des oiseaux palmipèdes, qui ait aux ailes des ergots ou éperons, tels que ceux dont le kamichi, les jacanas. quelques pluviers et quelques vanneaux sont armés; caractère singulier, que la Nature a peu répété, et qui, dans les oies, distingue celle-ci de toutes les autres. On peut la comparer, pour la taille, au canard musqué; elle a les jambes hautes et rouges, le bec de la même couleur, et surmonté au front d'une petite caroncule; la queue et les grandes pennes des ailes sont noires; leurs grandes couvertures sont vertes; les petites sont blanches et traversées d'un ruban noir, étroit; le manteau est roux, avec des reflets d'un pourpre obscur; le tour des yeux est de cette même couleur, qui teint aussi, mais foiblement, la tête et le cou; le devant du corps est finement liséré de petits zigzags gris sur un fond blanc jaunâtre.

Cette oie est indiquée comme venant d'Égypte. M. Brisson l'a donnée sous le nom d'*oie de Gam-*

éclatante; car le clairon de ces grandes oies est encore plus retentissant que celui des nôtres, avec lesquelles elles ont bien des caractères communs. La même vigilance paroît leur être naturelle. « Rien, dit M. Frisch, ne pouvoit bouger dans » la maison pendant la nuit, que ces oies de Guinée n'en avertissent par un grand cri : le jour, » elles annonçoient de même les hommes et les animaux qui entroient dans la basse-cour, et souvent elles les poursuivoient pour les becqueter » aux jambes. » Le bee, suivant la remarque de ce naturaliste, est armé sur ses bords de petites dentelures, et la langue est garnie de papilles aiguës; le bee est noir, et le tubercule qui le surmonte est d'un rouge vermeil. Cet oiseau porte la tête haute en marchant; son beau port et sa grande taille lui donnent un air assez noble. Suivant M. Frisch, la peau du petit fanon ou la poche de la gorge n'est ni molle ni flexible, mais ferme et résistante : ce qui pourtant semble peu s'accorder avec l'usage que Kolbe nous dit qu'en font au Cap les matelots et les soldats. On m'a envoyé la tête et le cou d'une de ces oies, et l'on y voyoit, à la racine de la mandibule inférieure du bee, cette poche ou fanon : mais, comme ces parties étoient à demi brûlées, nous n'avons pu les décrire exactement; nous avons seulement reconnu par cet envoi qui nous

Frisch.

que la Nature a rendues communes aux deux continents.

DE L'OIE D'ÉGYPTE.

Septième espèce.

Cette oie est vraisemblablement celle que Granger, dans son Voyage d'Égypte, appelle l'*oie du Nil*. Elle est moins grande que notre oie sauvage; son plumage est richement émaillé et agréablement varié; une large tache d'un roux vif se remarque sur la poitrine; et tout le devant du corps est orné, sur un fond gris-blanc, d'une hachure très-fine de petits zigzags d'un cendré teint de roussâtre; le dessus du dos est ouvragé de même, mais par zigzags plus serrés, d'où résulte une teinte de gris roussâtre plus foncé; la gorge, les joues et le dessus de la tête sont blancs; le reste du cou et le tour des yeux sont d'un beau roux ou rouge bai, couleur qui teint aussi les plumes de l'aile voisines du corps; les autres plumes sont noires; les grandes couvertures sont chargées d'un reflet vert bronzé sur un fond noir; et les petites, ainsi que les moyennes, sont blanches; un petit ruban noir coupe l'extrémité de ces dernières.

Cette oie d'Égypte se porte ou s'égare dans ses excursions quelquefois très-loin de sa terre natale; car celle que j'ai vue a été tuée sur un étang près de Senlis; et, par la dénomination que Ray donne



Volé par

A. Massard

1 l. Oie de Gumbée
 2 l. Oie bronzée

Page 1 | 3 l. Oie d'Égypte
 5.

à cette oie, elle doit aussi quelquefois se rencontrer en Espagne.

DE L'OIE DES ESQUIMAUX.

Huitième espèce.

Outre l'espèce de nos oies sauvages, qui vont en si grand nombre peupler notre Nord en été, il paroît qu'il y a aussi dans les contrées septentrionales du nouveau continent quelques espèces d'oies qui leur sont propres et particulières. Celle dont il est ici question fréquente la baie de Hudson et les pays des Esquimaux; elle est un peu moindre de taille que l'oie sauvage commune; elle a le bec et les pieds rouges; le croupion et le dessus des ailes d'un bleu pâle; la queue de cette même couleur, mais plus obscure; le ventre blanc nué de brun; les grandes pennes des ailes et les plus près du dos sont noirâtres; le dessus du dos est brun, ainsi que le bas du cou, dont le dessous est moucheté de brun sur un fond blanc; le sommet de la tête est d'un roux brûlé.

Anser hispanicus parvus. Ray, *Synopsis avium*, pag. 138, n° a, 1.

DE L'OIE RIEUSE.

Neuvième espèce.

Edwards a donné le nom d'*oie rieuse* à cette espèce, qui se trouve, comme la précédente, dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison de cette dénomination, qui vient apparemment de ce que le cri de cette oie aura paru avoir du rapport avec un éclat de rire. Elle est de la grosseur de notre oie sauvage; elle a le bec et les pieds rouges, le front blanc; tout le plumage au-dessus du corps, d'un brun plus ou moins foncé, et au-dessous, d'un blanc parsemé de quelques taches noires. L'individu décrit par Edwards lui avoit été envoyé de la baie de Hudson; mais il dit en avoir vu de semblables à Londres dans les grands hivers. Linnæus décrit une oie qui se trouve en Helsingie (*Faun. Suec.*, n° 92), et qui semble être la même; d'où il paroît que, si cette espèce n'est pas précisément commune aux deux continents, ses voyages, du moins dans certaines circonstances, la font passer de l'un à l'autre.

DE L'OIE A CRAVATE.

Dixième espèce.

Une cravate blanche passée sur une gorge noire distingue assez cette oie, qui est encore une de

celles dont l'espèce paroît propre aux terres du nord du Nouveau-Monde, et qui en est du moins originaire; elle est un peu plus grande que notre oie domestique, et a le cou et le corps un peu plus déliés et plus longs; le bec et les pieds sont de couleur plombée et noirâtre; la tête et le cou sont de même noirs ou noirâtres; et c'est dans ce fond noir que tranche la cravate blanche qui lui couvre la gorge. Du reste, la teinte dominante de son plumage est un brun obscur et quelquefois gris. Nous connoissons cette oie en France sous le nom d'*oie du Canada*; elle s'est même assez multipliée en domesticité, et on la trouve dans plusieurs de nos provinces. Il y en avoit ces années dernières plusieurs centaines sur le grand canal à Versailles, où elles vivoient familièrement avec les cygnes : elles se tenoient moins souvent sur l'eau que sur les gazons au bord du canal, et il y en a actuellement une grande quantité sur les magnifiques pièces d'eau qui ornent les beaux jardins de Chantilly. On les a de même multipliées en Allemagne et en Angleterre : c'est une belle espèce, qu'on pourroit aussi regarder comme faisant une nuance entre l'espèce du cygne et celle de l'oie.

Ces oies à cravate voyagent vers le sud en Amérique; car elles paroissent en hiver à la Caroline, et Edwards rapporte qu'on les voit dans le printemps passer en troupes au Canada, pour retour-

ner à la baie de Hudson, et dans les autres parties les plus septentrionales de l'Amérique.

Outre ces dix espèces d'oies, nous trouvons dans les voyageurs l'indication de quelques autres qui se rapporteroient probablement à quelques-unes des précédentes, si elles étoient bien décrites et mieux connues; telles sont :

1°. Les oies d'Islande, dont parle Anderson sous le nom de *margées*, qui sont un peu plus grosses qu'un canard; elles sont en si grand nombre dans cette île, qu'on les voit attroupées par milliers.

2°. L'oie appelée *helsinguer* par le même auteur, laquelle vient s'établir à l'est de l'île, et qui, en arrivant, est si fatiguée, qu'elle se laisse tuer à coups de bâton.

3°. L'oie de Spitzberg, nommée, par les Hollandais, *oie rouge*.

4°. La petite oie *loohe* des Ostiaques, dont M. de l'Isle décrit un individu tué au bord de l'Oby. « Ces oies, dit-il, ont les ailes et le dos d'un bleu » foncé et lustré; leur estomac est rougeâtre, et » elles ont au sommet de la tête une tache bleue » de forme ovale, et une tache rouge de chaque » côté du cou; il règne depuis la tête jusqu'à l'es- » tomac, une raie argentée de la largeur d'un tuyau » de plume, ce qui fait un très-bel effet. »

5°. Il se trouve au Kamtschatka, selon Krachennikow, cinq ou six espèces d'oies, outre l'oie sauvage commune; savoir, *la gumeniski*, l'oie à

cou court, l'oie grise tachetée, l'oie à cou blanc, la petite oie blanche, l'oie étrangère. Ce voyageur n'a fait que les nommer, et M. Steller dit seulement que toutes ces oies arrivent au Kamtschatka dans le mois de mai, et s'en retournent dans celui d'octobre.

6°. *L'oie de montagne*, du cap de Bonne-Espérance, dont Kolbe donne une courte description, en la distinguant de *l'oie d'eau*, qui est l'oie commune, et de la *jabotière*, qui est l'oie de Guinée.

Nous ne parlerons point ici de ces prétendues oies noires des Moluques, dont les pieds sont, dit-on, conformés comme ceux des perroquets; car de semblables disparates ne peuvent être imaginées que par des gens entièrement ignorants en histoire naturelle.

Après ces notices, il ne nous reste, pour compléter l'exposition de la nombreuse famille des oies, qu'à y joindre les espèces du cravant, de la bernache, et de l'eider, qui leur appartiennent, et sont du même genre.

DU CRAVANT.

Le nom de *cravant*, selon Gesner, n'est pas autre que celui de *grau-ent*, en allemand, *canard brun*. La couleur du cravant est effectivement un

En italien, *ceson*; en anglais, *brent goose*; en flamand, *ratgans*.

gris brun ou noirâtre assez uniforme sur tout le plumage : mais, par le port et par la figure, cet oiseau approche plus de l'oie que du canard ; il a la tête haute et toutes les proportions de la taille de l'oie, sous un moindre module, et avec moins d'épaisseur de corps et plus de légèreté ; le bec est peu large et assez court ; la tête est petite, et le cou est long et grêle ; ces deux parties, ainsi que le haut de la poitrine, sont d'un brun noirâtre, à l'exception d'une bande blanche fort étroite, qui forme un demi-collier sous la gorge ; caractère sur lequel Belon se fonde, pour trouver dans Aristophane un nom relatif à cet oiseau. Toutes les penes des ailes et de la queue ainsi que les couvertures supérieures de celle-ci, sont aussi d'un brun noirâtre ; mais les plumes latérales et toutes celles du dessous de la queue sont blanches. Le plumage du corps est gris cendré sur le dos, sur les flancs et au-dessus des ailes ; mais il est gris pommelé sous le ventre, où la plupart des plumes sont bordées de blanchâtre. L'iris de l'œil est d'un jaune brunâtre ; les pieds et les membranes qui en réunissent les doigts sont noirâtres, ainsi que le bec, dans lequel sont ouvertes de grandes narines, en sorte qu'il est percé à jour.

On a long-temps confondu le cravant avec la bernache, en ne faisant qu'une seule espèce de ces deux oiseaux. Willughby avoue qu'il étoit dans l'opinion que la bernache et le cravant n'étoient

que le mâle et la femelle, mais qu'ensuite il reconnut distinctement et à plusieurs caractères, que ces oiseaux formoient réellement deux espèces différentes. Belon, qui indique le cravant par le nom de *cane de mer à collier*, désigne ailleurs la bernache sous le nom de *cravant*; et les habitants de nos côtes font aussi cette méprise : la grande ressemblance dans le plumage et dans la forme du corps, qui se trouve entre le cravant et la bernache, y a donné lieu : néanmoins la bernache a le plumage décidément noir, au lieu que dans le cravant il est plutôt brun noirâtre que noir : et, indépendamment de cette différence, le cravant fréquente les côtes des pays tempérés, tandis que la bernache ne paroît que sur les terres les plus septentrionales; ce qui suffit pour nous porter à croire que ce sont en effet deux espèces distinctes et séparées.

Le cri du cravant est un son sourd et creux, que nous avons souvent entendu, et qu'on peut exprimer par *ouan, ouan*; c'est une sorte d'aboïement rauque que cet oiseau fait entendre fréquemment : il a aussi, quand on le poursuit, ou seulement lorsqu'on s'en approche, un sifflement semblable à celui de l'oie.

Le cravant peut vivre en domesticité; nous en avons gardé un pendant plusieurs mois : sa nourriture étoit du grain, du son ou du pain détrem pé. Il s'est constamment montré d'un naturel ti-

mide et sauvage, et s'est refusé à toute familiarité; renfermé dans un jardin avec des canards-tadornes, il s'en tenoit toujours éloigné : il est même si craintif, qu'une sarcelle avec laquelle il avoit vécu auparavant le mettoit en fuite. On a remarqué qu'il mangeoit pendant la nuit autant et peut-être plus que pendant le jour. Il aimoit à se baigner, et il secouoit ses ailes en sortant de l'eau : cependant l'eau douce n'est pas son élément naturel; car tous ceux que l'on voit sur nos côtes y abordent par la mer. Voici quelques observations sur cet oiseau, qui nous ont été communiquées par M. Baillon.

« Les cravants n'étoient guère connus sur nos
 » côtes de Picardie avant l'hiver de 1740; le vent
 » de nord en amena alors une quantité prodigieu-
 » se; la mer en étoit couverte. Tous les marais é-
 » tant glacés, ils se répandirent dans les terres, et
 » firent un très-grand dégât en pâturant les blés
 » qui n'étoient pas couverts de neige; ils en dé-
 » voroient jusqu'aux racines. Les habitants des
 » campagnes, que ce fléau désoloit, leur déclarè-
 » rent une guerre générale; ils approchoient de
 » très-près pendant les premiers jours, et en tuoient
 » beaucoup à coups de pierres et de bâtons : mais
 » on les voyoit, pour ainsi dire, renaître; de nou-
 » velles troupes sortoient à chaque instant de la
 » mer et se jetoient dans les champs; ils détruisirent
 » le reste des plantes que la gelée avoit épargnées... »

» D'autres ont reparu en 1765, et les bords de
 » la mer en étoient couverts; mais le vent de nord
 » qui les avoit amenés ayant cessé, ils ne se sont
 » pas répandus dans les terres, et sont partis peu
 » de jours après.

» Depuis ce temps on en voit tous les hivers,
 » lorsque les vents de nord soufflent constamment
 » pendant douze à quinze jours; il en a paru beau-
 » coup au commencement de 1776 : mais la terre
 » étant couverte de neige, la plupart sont restés à
 » la mer; les autres qui étoient entrés dans les ri-
 » vières ou qui s'étoient répandus sur leurs bords,
 » à peu de distance des côtes, furent forcés de s'en
 » retourner par des glaces que ces rivières char-
 » rioient ou que la marée y refouloit. Au reste, la
 » chasse qu'on leur a donnée les a rendus sauvages,
 » et ils fuient actuellement d'aussi loin que tout
 » autre gibier. »

DE LA BERNACHE.

Entre les fausses merveilles que l'ignorance, toujours crédule, a si long-temps mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la Nature, l'une des plus absurdes peut-être, et cepen-

En anglais, *bernacle*, *scoth-goose*; en allemand, *baum-ganss*. Quelquefois on a désigné la bernacle sous le nom de *cravant*, et quelques naturalistes n'ont pas bien distingué ces deux oiseaux.

dant des plus célébrées, est la prétendue production des bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères*, ou sur certains arbres des côtes d'Écosse et des Orcades, ou même dans les bois pouris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits dont la conformation offre d'avance des linéaments d'un volatile, tombés dans la mer s'y convertissent en oiseaux. Munster, Saxon le grammairien et Scaliger l'assurent; Fulgose dit même que les arbres qui portent ces fruits ressemblent à des saules, et qu'au bout de leurs branches se produisent de petites boules gonflées, offrant l'embryon d'un canard qui pend par le bec à la branche, et que lorsqu'il est mûr et formé, il tombe dans la mer et s'envole. Vincent de Beauvais aime mieux l'attacher au tronc et à l'écorce, dont il suce le suc, jusqu'à ce que, déjà grand et tout couvert de plumes, il s'en détache.

Leslaus, Majolus, Oderic, Torquemada, Chavasseur, l'évêque Olaus et un savant cardinal, attestent tous cette étrange génération; et c'est pour la rappeler que l'oiseau porte le nom d'*anser arboreus*, et l'une des îles Orcades où ce prodige s'opère, celui de *Pomonis*.

Cette ridicule opinion n'est pas encore assez merveilleusement imaginée pour Camden, Bœtius et Turnèbe; car, selon eux, c'est dans les vieux mâts et autres débris des navires tombés et

pouris dans l'eau, que se forment d'abord comme de petits champignons ou de gros vers, qui peu à peu se couvrant de duvet et de plumes, achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseaux. Pierre Danisi, Dentatus, Wormius, Duchesne, sont les prôneurs de cette merveille absurde, de laquelle Rondelet, malgré son savoir et son bon sens, paroît être persuadé.

Enfin chez Cardan, Gyraldus, et Maier qui a écrit un traité exprès sur cet oiseau sans père ni mère, ce ne sont ni des fruits ni des vers, mais des coquilles qui l'enfantent; et ce qui est encore plus étrange que la merveille, c'est que Maier a ouvert cent de ces coquilles prétendues anatifères, et n'a pas manqué de trouver dans toutes l'embryon de l'oiseau tout formé. Voilà sans doute bien des erreurs, et même des chimères, sur l'origine des bernaeches : mais comme ces fables ont eu beaucoup de célébrité, et qu'elles ont même été accréditées par un grand nombre d'auteurs, nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse, et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que parmi nos anciens naturalistes il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes : Belon, toujours judicieux et sensé, s'en moque; Clusius, Deusingius, Albert-le-Grand, n'y avoient pas cru davantage; Bartholin reconnoît

que les prétendues conques anatifères ne contiennent qu'un animal à coquille d'une espèce particulière; et par la description que Wormius, Lobel et d'autres font des *conche anatifera*, aussi bien que dans les figures qu'en donnent Aldrovande et Gesner, toutes fautives et chargées qu'elles sont, il est aisé de reconnoître les coquillages appelés *pousse-pieds* sur nos côtes de Bretagne, lesquels par leur adhésion à une tige commune, et par l'espèce de touffe ou de pinceaux qu'ils épanouissent à leur pointe, auront pu offrir à des imaginations excessivement prévenues les traits d'embryons d'oiseaux attachés et pendants à des branches, mais qui certainement n'engendrent pas plus d'oiseaux dans la mer du Nord que sur nos côtes. Aussi Æneas Silvius raconte-t-il que se trouvant en Écosse, et demandant avec empressement d'être conduit aux lieux où se faisoit la merveilleuse génération des bernaches, il lui fut répondu que ce n'étoit que plus loin, aux Hébrides ou aux Orcades, qu'il pourroit en être témoin; d'où il ajoute agréablement qu'il vit bien que le miracle reculoit à mesure qu'on cherchoit à en approcher.

Comme les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du Nord, personne, pendant longtemps, ne pouvoit dire avoir observé leur génération, ni même vu leurs nids; et les Hollandais, dans une navigation au 80° degré, furent les pre-

miers qui les trouvèrent. Cependant les bernaches doivent nichcr en Norwège, s'il est vrai, comme le dit Pontoppidam, qu'on les y voie pendant tout l'été; elles ne paroissent qu'en automne et durant l'hiver sur les côtes des provinces d'York et de Lancastre en Angleterre, où elles se laissent prendre aux filets, sans rien montrer de la défiance ni de l'astuce naturelle aux autres oiseaux de leur genre; elles se rendent aussi en Irlande, et particulièrement dans la baie de Loughfoyle, près de Londonderri, où on les voit plonger sans cesse pour couper par la racine de grands roseaux, dont la moelle douce leur sert de nourriture, et rend, à ce qu'on dit, leur chair très-bonne. Il est rare qu'elles descendent jusqu'en France : néanmoins il en a été tué une en Bourgogne, où des vents orageux l'avoient jetée au fort d'un rude hiver.

La bernache est certainement de la famille de l'oie, et c'est avec raison qu'Aldrovande reprend Gesner de l'avoir rangé parmi les canards. A la vérité, elle a la taille plus petite et plus légère, le cou plus grêle, le bec plus court et les jambes proportionnellement plus hautes que l'oie; mais elle en a la figure, le port et toutes les proportions de la forme. Son plumage est agréablement coupé par grandes pièces de blanc et de noir; et c'est pour cela que Belon lui donne le nom de *nonnette religieuse* : elle a la face blanche et deux petits

traits noirs de l'œil aux narines; un domino noir couvre le cou et vient tomber, en se coupant en rond, sur le haut du dos et de la poitrine; tout le manteau est richement ondé de gris et de noir, avec un frangé blanc; et tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

Quelques auteurs parlent d'une seconde espèce de bernache, que nous nous contenterons d'indiquer ici; ils disent qu'elle est en tout semblable à l'autre, et seulement un peu moins grande: mais cette différence de grandeur est trop peu considérable pour en faire deux espèces; et nous sommes sur cela de l'avis de M. Klein, qui, ayant comparé ces deux bernaches, conclut que les ornithologistes n'ont ici établi deux espèces que sur des descriptions de simples variétés.

DE L'EIDER.

C'est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger, connu sous le nom d'*eider-don* ou *duvet d'eider*, dont on a fait ensuite *édre-don*, ou par corruption *aigle-don*; sur quoi l'on a faussement imaginé que c'étoit d'une espèce d'aigle que se tiroit cette plume délicate et précieuse. L'eider n'est point un aigle, mais une espèce d'oie

Par quelques-uns, *oie à duvet*, *canard à duvet*; en allemand, *eyder-ente*, *eider-gans*, *eider-voget*; en anglais, *cuthbert-duck*, *edder-fowl*.



Beloe pins

A. Massard del.

1 La Bernache
 2 L'Eider

Page 15		5 Le Canard	28.
20.			

des mers du Nord, qui ne paroît point dans nos contrées, et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes de l'Écosse.

L'eider est à peu près gros comme l'oie. Dans le mâle, les couleurs principales du plumage sont le blanc et le noir; et par une disposition contraire à celle qui s'observe dans la plupart des oiseaux, dont généralement les couleurs sont plus foncées en dessus qu'en dessous du corps, l'eider a le dos blanc et le ventre noir, ou d'un brun noirâtre : le haut de la tête, ainsi que les penes de la queue et des ailes, sont de cette même couleur, à l'exception des plumes les plus voisines du corps, qui sont blanches. On voit au bas de la nuque du cou une large plaque verdâtre, et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou viveuse. La femelle est moins grande que le mâle, et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de noirâtre, par lignes transversales et ondulantes, sur un fond gris brun. Dans les deux sexes, on remarque des échanerures en petites plumes rases comme du velours, qui s'étendent du front sur les deux côtés du bec, et presque jusque sous les narines.

Le duvet de l'eider est très-estimé, et sur les lieux même, en Norwège et en Islande, il se vend très-cher. Cette plume est si élastique et si légère, que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant en une pelote à tenir dans la main, vont se

dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même; car, outre que l'on se fait scrupule de tuer un oiseau aussi utile, le duvet pris sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids, soit que, dans la saison de la nichée, ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et le plus délicat, qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids qu'après quelques jours de temps sec et sans pluie; il ne faut point chasser aussi brusquement ces oiseaux de leurs nids, parce que la frayeur leur fait lâcher la fiente, dont souvent le duvet est souillé, et, pour le purger de cette ordure, on l'étend sur un crible à cordes tendues, qui, frappées d'une baguette, laissent tomber tout ce qui est pesant, et font rejaillir cette plume légère.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six, d'un vert foncé, et fort bons à manger; et lorsqu'on les ravit, la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid, et fait une seconde ponte, mais moins nombreuse que la première; si l'on dépouille une seconde fois son nid, comme elle n'a plus de du-

vet à fournir, le mâle vient à son secours, et se déplume l'estomac, et c'est par cette raison que le duvet que l'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille dans le premier. Mais, pour faire cette troisième récolte, on doit attendre que la mère eider ait fait éclore ses petits : car si on lui enlève cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois œufs, ou même d'un seul, elle quitteroit pour jamais la place ; au lieu que si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante, en ramenant ses petits, qui formeront de nouveaux couples.

En Norwège et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids. On juge, par le grand prix du duvet, du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître : aussi les Islandais font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur terrain ; et quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habituer dans quelques-unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent, pour laisser le champ libre aux eiders, et les engager à s'y fixer. Ces insulaires ont même formé par art et à force de travail plusieurs peti-

tes îles, en coupant et séparant de la grande divers promontoires ou langues de terre avancées dans la mer. C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les eiders aiment à s'établir, quoiqu'ils ne refusent pas de nicher près des habitations, pourvu qu'on ne leur donne pas d'inquiétude et qu'on en éloigne les chiens et le bétail. « On peut même, dit M. Horrebows, comme » j'en ai été témoin, aller et venir parmi ces oi- » seaux tandis qu'ils sont sur leurs œufs, sans » qu'ils en soient effarouchés, leur ôter ces œufs » sans qu'ils quittent leurs nids, et sans que cette » perte les empêche de renouveler leur ponte jus- » qu'à trois fois. »

Tout ce qui se recueille de duvet est vendu annuellement aux marchands danois et hollandais, qui vont l'acheter à Drontheim et dans les autres ports de Norvège et d'Islande; il n'en reste que très-peu ou même point du tout dans le pays. Sous ce rude climat, le chasseur robuste, retiré sous une hutte, enveloppé de sa peau d'ours, dort d'un sommeil tranquille et peut-être profond, tandis que le mol édredon, transporté chez nous sous des lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

Nous ajouterons ici quelques faits sur l'eider, que nous fournit M. Brunnich dans un petit ouvrage écrit en danois, traduit en allemand et que

nous avons fait nous-mêmes traduire de cette langue en français.

On voit, dans le temps des nichées, des eiders mâles qui volent seuls, et n'ont point de compagnes; les Norwégiens leur donnent le nom de *giel-fugl*, *giel-æe* : ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier, et qui ont été les plus foibles dans les combats qu'ils se livrent entre eux pour la possession des femelles, dont le nombre, dans cette espèce, est plus petit que celui des mâles; néanmoins elles sont adultes avant eux, d'où il arrive que c'est avec de vieux mâles que les jeunes femelles font leur première ponte, laquelle est moins nombreuse que les suivantes.

Au temps de la pariaade, on entend continuellement le mâle erier *ha ho*, d'une voix rauque et comme gémissante; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le premier soin de ces oiseaux est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons et particulièrement des genévriers; le mâle travaille avec la femelle, et celle-ci s'arrache le duvet et l'entasse jusqu'à ce qu'il forme tout alentour un gros bourrelet renflé, qu'elle rabat sur ses œufs quand elle les quitte pour aller prendre sa nourriture; car le mâle ne l'aide point à couvrir, et il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paroît : la femelle cache alors sa tête, et, lorsque le danger est pressant, elle

prend son vol, et va joindre le mâle, qui, dit-on, la maltraite s'il arrive quelque malheur à la couvée. Les corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits : aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et, d'un vol doux, les transportant à la mer.

Dès-lors le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre; mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères, qui les conduisent et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits, trop faibles encore pour plonger. On trouve ces jeunes oiseaux en mer dans le mois de juillet et même dès le mois de juin, et les Groenlandais comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes eiders.

Ce n'est qu'à la troisième année que le mâle a pris des couleurs démêlées et bien distinctes; celles de la femelle sont beaucoup plus tôt décidées, et, en tout, son développement est plus prompt que celui du mâle; tous, dans le premier âge, sont également couverts ou vêtus d'un duvet noirâtre.

L'eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons; il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de poisson que les pêcheurs jettent de

leurs barques. Ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groenland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, ou lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur fuite à la côte, durant le jour, présage, dit-on, infailliblement.

Quoique les eiders voyagent, et non-seulement quittent un canton pour passer dans un autre, mais aussi s'avancent assez avant en mer pour que l'on ait imaginé qu'ils passent de Groenland en Amérique, néanmoins on ne peut pas dire qu'ils soient proprement oiseaux de passage, puisqu'ils ne quittent point le climat glacial, dont leur fourrure épaisse leur permet de braver la rigueur, et que c'est en effet sans sortir des parages du Nord, que s'exécutent leurs croisières, trouvant à se nourrir en mer partout où elle est ouverte et libre de glaces : aussi remarque-t-on qu'ils s'avancent à la côte de Groenland jusqu'à l'île Disco, mais non au-delà, parce que plus haut la mer est couverte de glaces, et même il sembleroit que ces oiseaux fréquentent déjà moins ces côtes qu'ils ne faisoient autrefois. Néanmoins il s'en trouve jusqu'au Spitzberg; car on reconnoît l'eider dans le *canard de montagne* de Martens, quoique lui-même l'ait méconnu; et il nous semble aussi retrouver l'eider à l'île de Behring et à la pointe des Kouriles. Quant à notre mer du Nord, les pointes les plus sud où les

eidens descendent, paroissent être les îles Kerago et Kona près des côtes d'Écosse, Bornholm, Christiansoë, et la province de Gothland dans la Suède.

DU CANARD.

L'homme a fait une double conquête, lorsqu'il s'est assujéti des animaux habitans à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau sembloient devoir lui échapper à jamais, ne pouvoir contrac-

La femelle, *cane*; le petit, *caneton* et *halbran*; par les Latins, *anas*; en italien, *anitra*, *anatre*, *anadra*; en espagnol, *anade*; en allemand, *ent*, *endt*, et autrefois, *ant*, *antroget*; le mâle, *racha*, *ractscha*, par rapport à sa voix enrouée, et par composition et corruption, *entrach*, *entrich*; la femelle, *endre*; en flamand, *aente*, *aende*; en hollandais, le mâle, *woordt* ou *waerdt*; la femelle, *eendt*; en anglais, *duck wild-duck* (le sauvage); *tame-duck* (le privé).

En Normandie, suivant M. Salerne, le canard mâle s'appelle *malart*; la cane, *bourre*, et le petit, *bourret* (ces noms appartiennent à la race domestique). Les Allemands les désignent sous les noms de *haus-entde*, *zam-ente*; les Italiens sous ceux que nous avons déjà cités, et plus particulièrement de *anitra domestica*. Les dénominations suivantes désignent la race sauvage : en allemand, *wild-entde*, *mertz-entde*, *gros-entde*, *hag-ent*; sur le lac de Constance, *bläss-ent*; et sur le lac Majeur, *spiegel-ent*; en italien, *anitra salvatica*, *cesone*.

ter de société ni d'habitude avec nous, rester enfin éternellement éloignés de nos habitations, et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours; mais c'est par ce besoin même, et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et, par l'affection à leur famille, les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des jones, et donnés à couvrir à une mère étrangère qui les adopte, ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages, farouches, fugitifs et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté : mais, après avoir goûté les plaisirs de l'amour dans l'asile domestique, ces mêmes oiseaux, et mieux encore leurs descendants, sont devenus plus doux, plus traitables, et ont produit sous nos yeux des races privées; car nous devons observer, comme chose générale, que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce de manière à la faire multiplier en domesticité, que nous pouvons nous flatter de l'avoir subjuguée; autrement nous n'assujettissons que des individus, et l'espèce, conservant son indépendance, ne nous appartient pas. Mais lorsque, malgré le dégoût de la chaîne domestique, nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces senti-

ments que la Nature a partout fondés sur un libre choix, lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs, alors leur esclavage, devenu pour eux aussi doux que la douce liberté, leur fait oublier peu à peu leur droit de franchise naturelle, et les prérogatives de leur état sauvage; et ces lieux des premiers plaisirs, des premières amours, ces lieux si chers à tout être sensible, deviennent leur demeure de prédilection et leur habitation de choix. L'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde, et la communique en même temps aux petits, qui s'étant trouvés citoyens par naissance d'un séjour adopté par leurs parents, ne cherchent point à en changer; car, ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et l'on sait que la terre natale est chère à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conquis qu'une petite portion de l'espèce entière, surtout dans ces oiseaux auxquels la Nature sembloit avoir assuré un double droit de liberté, en les confiant à la fois aux espaces libres de l'air et de la mer : une partie de l'espèce est à la vérité devenue captive sous notre main : mais la plus grande portion nous a échappé, nous échappera toujours, et reste à la Nature comme témoin de son indépendance.

L'espèce du canard et celle de l'oie sont ainsi

partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une, depuis long-temps privée, se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus nombreuses familles de nos volailles; et l'autre, sans doute, encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps dans les régions du Nord, pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 d'octobre que paroissent en France les premiers canards; leurs bandes, d'abord petites, et peu fréquentes, sont suivies, en novembre, par d'autres plus nombreuses. On reconnoît ces oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air; et, lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du Nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures, soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir, soit aux différents piéges et aux grands filets. Mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse dans les moyens employés pour surprendre, attirer ou

Du moins dans nos provinces septentrionales : ils ne paroissent que plus tard dans les contrées du Midi; à Malte, par exemple, suivant que nous l'assure M. le commandeur Desmazys, on ne les voit arriver qu'en novembre.

tromper ces oiseaux qui sont très-défiant. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudroient s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnoître, et s'assurer s'il ne recèle aucun ennemi : et lorsque enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution; ils fléchissent leur vol, et s'élancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent; ensuite ils nagent au large et se tiennent toujours éloignés du rivage; en même temps quelques-uns d'entre eux veillent à la sûreté publique, et donnent l'alarme dès qu'il y a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu, et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer : cependant, lorsqu'il juge le coup possible, il ne doit pas le précipiter; car le canard sauvage, au départ s'élevant verticalement, ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un oiseau qui file droit, et on a tout autant de temps pour ajuster un canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partiroit à trente.

C'est le soir, à *la chute*, au bord des eaux sur lesquelles on les attire, en y plaçant des canards domestiques femelles, que le chasseur gîté dans une hutte, ou couvert et caché de quelque autre manière, les attend et les tire avec avantage : il est averti de l'arrivée de ces oiseaux par le sifflement de leurs ailes, et se hâte de tirer les premiers arrivants; car, dans cette saison, la nuit tombant

promptement, et les canards ne tombant, pour ainsi dire, qu'avec elle, les moments propices sont bientôt passés. Si l'on veut faire une plus grande chasse, on dispose des filets dont la détente vient répondre dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins grand à fleur d'eau, peuvent embrasser, en se relevant et se croisant, la troupe entière des canards sauvages que les appellants domestiques ont attirés. Dans cette chasse, il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience; immobile, et souvent à moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier : mais ordinairement le plaisir l'emporte et l'espérance se renouvelle; car le même soir où il a juré en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain.

En Lorraine, sur les étangs qui bordent la Sarre, on prend les canards avec un filet tendu verticalement, et semblable à la pantière qui sert aux bécasses. En plusieurs autres endroits, les chasseurs, sur un bateau couvert de ramées et de roseaux, s'approchent lentement des canards dispersés sur l'eau, et pour les rassembler, ils lâchent un petit chien. La crainte de l'ennemi fait que les canards se rassemblent, s'attroupent lentement, et alors on peut les tirer un à un à mesure qu'ils se rapprochent, et les tuer sans bruit avec de fortes sabarcanes, ou bien on tire sur la troupe entière.

re avec un gros fusil d'abordage qui écarte le plomb et en tue ou blesse un bon nombre : mais on ne peut les tirer qu'une fois ; ceux qui échappent reconnoissent le bateau meurtrier, et ne s'en laissent plus approcher. Cette chasse, très-amusante, s'appelle *le badinage*.

On prend aussi des eanards sauvages au moyen d'hameçons amoreés de mou de veau, et attachés à un cerceau flottant. Enfin la chasse aux eanards est partout une des plus intéressantes de l'automne et du commencement de l'hiver.

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des eanards domestiques est la mieux soignée, et où la chasse des sauvages est la plus fructueuse, au point même d'être pour le pays un objet de revenu assez considérable : cette chasse s'y fait en grand et dans des anes ou petits golfes disposés naturellement, ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux. Mais nulle part cette chasse ne se fait avec plus d'appareil et d'agrément que sur le bel étang d'Arminvilliers en Brie. Voici la description qui nous en a été communiquée par M. Ray, secrétaire des commandements de S. A. M^{sr} le duc de Penthièvre.

« Sur un des côtés de cet étang, qu'ombragent
 » des roseaux et que borde un petit bois, l'eau
 » forme une anse enfoncée dans le bocage, et com-
 » me un petit port ombragé où règne toujours le

» calme. De ce port, on a dérivé des canaux qui
 » pénètrent dans l'intérieur du bois, non point en
 » ligne droite, mais en arc sinueux. Ces canaux,
 » nommés *cornes*, assez larges et profonds à leur
 » embouchure dans l'anse, vont en se rétrécissant
 » et en diminuant de largeur et de profondeur à
 » mesure qu'ils se courbent en s'enfonçant dans
 » le bois, où ils finissent par un prolongement en
 » pointe et tout-à-fait à sec.

» Le canal, à commencer à peu près à la moitié
 » de sa longueur, est recouvert d'un filet en ber-
 » ceau, d'abord assez large et élevé, mais qui se
 » resserre et s'abaisse à mesure que le canal s'é-
 » trécit, et finit à sa pointe en une nasse profonde
 » et qui se ferme en poehe.

» Tel est le grand piège dressé et préparé pour
 » les troupes nombreuses de canards, mêlés de
 » rougets, de garrots, de sarcelles, qui viennent
 » dès le milieu d'octobre s'abattre sur l'étang; mais,
 » pour les attirer vers l'anse et les fatales cornes, il
 » faut inventer quelque moyen subtil, et ce moyen
 » est concerté et prêt depuis long-temps.

» Au milieu du bocage et au centre des canaux,
 » est établi le canardier, qui, de sa petite maison,
 » va trois fois par jour répandre le grain dont il
 » nourrit pendant toute l'année plus de cent ca-
 » nards demi-privés, demi-sauvages, et qui tout
 » le jour nageant dans l'étang, ne manquent pas,
 » à l'heure accoutumée et au coup de sifflet, d'ar-

» river à grand vol en s'abattant sur l'anse, pour
 » enfiler les canaux où leur pâture les attend.

» Ce sont ces *traîtres*, comme le canardier les
 » appelle, qui, dans la saison, se mêlant sur l'é-
 » tang aux troupes des sauvages, les amènent dans
 » l'anse, et de là les attirent dans les cornes, tan-
 » dis que, caché derrière une suite de claies de
 » roseaux, le canardier va jetant devant eux le
 » grain pour les amener jusque sous l'embouchu-
 » re du bercéau de filets; alors se montrant par les
 » intervalles des claies, disposées obliquement, et
 » qui le cachent aux canards qui viennent par-
 » derrière, il effraie les plus avancés, qui se jet-
 » tent dans le eul-de-sac, et vont pêle-mêle s'en-
 » fonceer dans la nasse. On en prend ainsi jusqu'à
 » cinquante et soixante à la fois. Il est rare que les
 » demi-privés y entrent; ils sont faits à ce jeu, et
 » ils retournent sur l'étang recommencer la même
 » manœuvre et engager une autre capture.»

Dans le passage d'automne, les canards sauva-
 ges se tiennent au large sur les grandes eaux, et
 très-éloignés des rivages; ils y passent la plus gran-
 de partie du jour à se reposer ou dormir. « Je les ai
 » observés avec une lunette d'approche, dit M. Hé-
 » bert, sur nos plus grands étangs, qui quelquefois
 » en paroissent couverts; on les y voit la tête sous
 » l'aile et sans mouvement, jusqu'à ce que tous
 » prennent leur volée une demi-heure après le
 » coucher du soleil.

En effet, les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit : la plupart de ceux que l'on voit en plein jour ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie. La nuit, le sifflement du vol décèle leur passage. Le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent, et c'est même à cause de ce bruit que Varron donne au canard l'épithète de *quassagipenna*.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques et les petits poissons, les grenouilles qui ne sont pas encore fort enfoncées dans la vase, les graines de jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, fournissent abondamment à la pâture des canards : mais, vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnantes sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes, et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands; quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blés; et lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours, ils disparaissent pour ne revenir qu'aux dégels, dans le mois de février. C'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents de sud; mais ils sont en moindre nombre : leurs troupes ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'elles ont

souffertes pendant l'hiver. L'instinct social paroît s'être affoibli à mesure que leur nombre s'est réduit; l'attroupement même n'a presque plus lieu : ils passent dispersés, fuient pendant la nuit, et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner. Ils semblent dès-lors s'unir par couples, et se hâtent de gagner les contrées du Nord, où ils doivent nicher et passer l'été.

Dans cette saison, ils couvrent, pour ainsi dire, tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie, de Laponie, et se portent encore plus loin dans le Nord, jusqu'au Spitzberg et au Groenland. « En » Laponie, dit M. Hægstroem, ces oiseaux sem- » blent vouloir, sinon chasser, du moins rempla- » cer les hommes; car, dès que les Lapons vont » au printemps vers les montagnes, les troupes » de canards sauvages volent vers la mer occiden- » tale; et quand les Lapons redescendent en au- » tomne pour habiter la plaine, ces oiseaux l'ont » déjà quittée. Plusieurs autres voyageurs rendent le même témoignage. « Je ne crois pas, dit - Regnard, qu'il y ait pays au monde plus abon- » dant en canards, sarcelles et autres oiseaux » d'eau que la Laponie; les rivières en sont tou- » tes couvertes....., et au mois de mai, leurs nids » s'y trouvent en telle abondance, que le désert en » paroît rempli. Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de ces oiseaux,

que quelques circonstances ont empêchés de suivre le gros de l'espèce, et qui nichent dans nos marais. Ce n'est que sur ces traîneurs isolés qu'on a pu observer les particularités des amours de ces oiseaux, et leurs soins pour l'éducation des petits dans l'état sauvage.

Dès les premiers vents doux, vers la fin de février, les mâles commencent à rechercher les femelles, et quelquefois ils se les disputent par des combats. La parade dure environ trois semaines. Le mâle paroît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours; il l'indique à la femelle, qui l'agrée et s'en met en possession : c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu du marais. La femelle perce cette touffe, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent. Mais, quoique la cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs sur ces tas de paille que le laboureur y élève en meules, ou mê-

Les gens de l'étang d'Arminvilliers nous ont dit que quelquefois un mâle en a deux, et les conserve; mais, comme les canards nourris sur cet étang sont dans un état mitoyen entre l'état sauvage et la vie domestique, nous ne rangerons point ce fait parmi ceux qui représentent les habitudes vraiment naturelles de l'espèce.

me dans les forêts sur des chênes tronqués, et dans de vieux nids abandonnés. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs; ils sont d'un blanc verdâtre, et le moyeu est rouge. On a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commenee plus tôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol; elle se pose eent pas plus loin, et, pour y arriver, elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis : mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paroît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée; seulement il se tient à peu de distance : il l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles. L'ineubation dure trente jours. Tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Timides ou frileux, ils hésitent, et même quelques-uns se retirent; néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres le suivent. Une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus; et quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père et la mère les

prennent à leur bec, et les transportent l'un après l'autre sur l'eau; le soir, la mère les rallie et les retire dans les roseaux, où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit : tout le jour ils guettent, à la surface de l'eau et sur les herbes, les mouche-rons et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit plonger, nager et faire mille évolutions sur l'eau, avec autant de vitesse que de facilité.

La Nature, en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation, semble négliger, pendant quelque temps, la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes. Ces parties restent près de six semaines courtes et informes : le jeune canard a déjà pris plus de la moitié de son accroissement, il est déjà emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les plumes des ailes ne commencent à paraître; et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peut s'essayer à voler. Dans cet état, on l'appelle *hallebran*, nom qui paraît venir de l'allemand, *halber-ente* (demi-canard); et c'est d'après cette impuissance de voler que l'on fait aux hallebrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés. Ce sont apparemment aussi ces mêmes canards trop jeunes pour voler que les Lapons tuent à coups de bâton sur leurs lacs.

La même espèce de ces canards sauvages qui visitent nos contrées en hiver, et qui peuplent en

été les régions du nord de notre continent, se trouvent dans les régions correspondantes du Nouveau-Monde : leurs migrations et leurs voyages de l'automne et du printemps paroissent y être réglés de même et s'exécuter dans les mêmes temps; et l'on ne doit pas être surpris que des oiseaux qui fréquentent le Nord de préférence, et dont le vol est si puissant, passent des régions boréales d'un continent à l'autre. Mais nous pouvons douter que les canards vus par les voyageurs, et trouvés en grand nombre dans les terres du Sud, appartiennent à l'espèce commune de nos canards, et nous croyons qu'on doit plutôt les rapporter à quelqu'une des espèces que nous décrivons ci-après, et qui sont en effet propres à ces climats; nous devons au moins le présumer ainsi, jusqu'à ce que nous connoissions plus particulièrement l'espèce de ces canards qui se trouvent dans l'archipel austral. Nous savons que ceux auxquels on donne à Saint-Domingue le nom de *canards sauvages*, ne sont pas de l'espèce des nôtres; et par quelques indications sur les oiseaux de la zone torride, nous ne croyons pas que l'espèce de notre canard sauvage y ait pénétré, à moins qu'on n'y ait transporté la race domestique. Au reste, quelles que soient les espèces qui peuplent ces régions du Midi, elles n'y paroissent pas soumises aux voyages et migrations, dont la cause, dans nos climats, vient de la vicissitude des saisons.

Partout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre canard; et non-seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races privées; par exemple, celle du canard musqué, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le Nouveau-Monde.

Pour élever des canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les oies, les établir dans un lieu voisin des eaux, et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves leur offrent de quoi paître, se reposer et s'ébattre. Ce n'est pas qu'on ne voie fréquemment des canards renfermés et tenus à sec dans l'enceinte des basses-cours : mais ce genre de vie est contraire à leur nature; ils ne font ordinairement que dépérir et dégénérer dans cette captivité; leurs plumes se froissent et se rouillent; leurs pieds s'offensent sur le gravier; leur bec se fêle par des frottements réitérés; tout est lésé, blessé, parce que tout est contraint, et des canards ainsi nourris ne pourront jamais donner

Voyez ci-après l'article *du canard musqué*.

ni un aussi bon duvet ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément : ainsi, lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une mare dans laquelle les canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens, qui traitoient avec plus d'attention que nous les objets intéressants de l'économie rurale et de la vie champêtre, ces Romains qu'on d'une main remportoient des trophées, et de l'autre conduisoient la charrue, nous ont ici laissé, comme en bien d'autres choses, des instructions utiles.

Columelle et Varron nous donnent en détail et décrivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux canards (*nessotrophium*) : ils y veulent de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, des ombrages, un petit lac avec sa petite île; le

*Mediâ parte defoditur locus..... ora cujus clivo
 » paulatim subsideant, ut tanquam è littore descendatur
 » in aquam..... mediâ pars terrena sit, ut colocasiis a-
 » liisque familiaribus aquæ viridibus conscratur, quæ
 » inopacent avium receptacula..... per circuitum unda
 » pura vaect, ut sine impedimento, cum apricitate diei
 » gestiunt aves, nandi velocitate concertent..... gramine
 » ripæ vestiantur... parietum in circuitu effodiantur ru-
 » bilia quibus nidificent aves, eaque contegantur buxæis
 » aut myrtæis fruticibus statim perpetuus cana-*

tout disposé d'une manière si entendue et si pittoresque, qu'un lieu semblable seroit un ornement pour la plus belle maison de campagne.

Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira ses canards soit infecté de sangsues, elles font pé-

» ticutus humi depressus constituatur, per quem quoti-
» die mixti cum aqua cibi decurrant; sic enim pabula-
» tur id genus avium.... martio mense festucae surculi-
» que in aviario spargendi, quibus nidos struant.... et
» qui nessotrophium constituere volet, avium circa pa-
» studes ova colligat, et cohortalibus gallinis subjiciat :
» sic enim exclusi atque educati pulli deponunt inge-
» nia sylvestria.... sed clathris superpositis, aviarium
» retibus contegatur, ne aut avolandi sit potestas do-
» mesticis avibus, aut aqtilis vel accipitribus invo-
» landi. »

Je ne puis résister au plaisir de traduire librement ce morceau, sans espérer d'en rendre toute la grâce.

Autour d'un lac à rives en pente douce, et du milieu
 » duquel s'élève une petite île ombragée de verdure et bor-
 » dée de roseaux, s'étendra l'enceinte, percée dans son
 » contour de loges pour nicher; devant ces loges coulera
 » une rigole, où chaque jour sera jeté le grain destiné aux
 » canards, nulle pâture ne leur étant plus agréable que
 » celle qu'ils puisent et qu'ils pêchent dans l'eau : là vous
 » les verrez s'ébattre, se jouer, se devancer les uns les au-
 » tres à la nage; là vous pourrez élever et voir se for-
 » mer sous vos yeux une race plus noble, éclore d'œufs dé-
 » robés aux nids des sauvages : l'instinct de ces petits pri-
 » sonniers, farouche d'abord, se tempère et s'adoucit;
 » mais, pour mieux assurer vos captifs, et les défendre en
 » même temps de l'oiseau ravisseur, il convient que tout
 » l'espace soit enveloppé et couvert d'un filet ou d'un treil-
 » lis. »

rir les jeunes en s'attachant à leurs pieds; et pour les détruire on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture. Dans toutes les situations, soit le long d'une eau vive ou au bord d'une eau dormante, on doit placer des paniers à nicher couverts en dômes, et qui offrent intérieurement une aire assez commode pour inviter ces oiseaux à s'y placer : la femelle pond de deux en deux jours, et produit dix, douze ou quinze œufs; elle en pondra même jusqu'à trente et quarante si on les lui enlève, et si on a soin de la nourrir largement. Elle est ardente en amour, et le mâle est jaloux; il s'approprie ordinairement deux ou trois femelles qu'il conduit, protège et féconde : à leur défaut, on l'a vu rechercher des alliances peu assorties, et la femelle n'est guère plus réservée à recevoir des caresses étrangères.

Le temps de l'exclusion des œufs est de plus de quatre semaines; ce temps est le même lorsque c'est une poule qui a couvé les œufs : la poule s'attache par ce soin et devient pour les petits canards une mère étrangère, mais qui n'en est pas moins tendre; on le voit par sa sollicitude et ses alarmes, lorsque, conduits pour la première fois au bord

Il paroît que les Chinois font éclore des œufs de canards, comme ceux des poules, par la chaleur artificielle, suivant cette notice de François Camel : *Anas domestica ytie Luzoniensibus, cujus ova Sinæ calore fovent et excludunt.*

de l'eau, ils sentent leur élément et s'y jettent poussés par l'impulsion de la Nature, malgré les cris redoublés de leur conductrice, qui du rivage les rappelle en vain, en s'agitant et se tourmentant comme une mère désolée.

La première nourriture qu'on donne aux jeunes canards est la graine de millet ou de panis, et bientôt on peut leur jeter de l'orge : leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant; jeunes ou adultes, ils ne sont jamais rassasiés; ils avalent tout ce qui se rencontre, comme tout ce qu'on leur présente; ils déchirent les herbes, ramassent les graines, ils gobent les insectes et pêchent les petits poissons, le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau; ils se soutiennent dans cette attitude forcée pendant plus d'une demi-minute par un battement continu des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs : le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion; il a de plus la tête lustrée d'un riche vert d'émeraude et l'aile ornée d'un brillant miroir; le demi-collier blanc au milieu du cou, le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assortis, nuancés, et font en tout un beau plumage, qui est assez connu.

Cependant nous devons observer que ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les

mâles de la race sauvage; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les canards domestiques, comme leurs formes sont aussi moins élégantes et moins légères : un œil un peu exercé ne sauroit s'y méprendre. Dans ces chasses où les canards domestiques vont chercher les sauvages, et les amènent avec eux sous le fusil du chasseur, une condition ordinaire est de payer au canardier un prix convenu pour chaque canard privé qu'on aura tué par méprise : mais il est rare qu'un chasseur exercé s'y trompe, quoique ces canards domestiques soient pris et choisis de même couleur que les sauvages; car, outre que ceux-ci ont toujours les couleurs plus vives, ils ont aussi la plume plus lisse et plus serrée, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés; et dans tous leurs mouvements on reconnoît l'aisance, la force et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. A considérer » ce tableau de ma guérite, dit ingénieusement » M. Hébert, je pensois qu'un habile peintre au- » roit dessiné les canards sauvages, tandis que les » canards domestiques me sembloient l'ouvrage de » ses élèves. » Les petits même que l'on fait éclore à la maison d'œufs de sauvages ne sont point encore parés de leurs belles couleurs, que déjà on les distingue à la taille et à l'élégance des formes; et cette différence dans les contours se dessine non-seulement sur le plumage et la taille, mais elle est

bien plus sensible encore lorsqu'on sert le canard sauvage sur nos tables; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi fine que succulente. Les pourvoyeurs le reconnoissent aisément aux pieds, dont les écailles sont plus fines, égales et lustrées, aux membranes plus minces, aux ongles plus aigus et plus luisants, et aux jambes plus déliées que dans le canard privé.

Le mâle, non-seulement dans l'espèce du canard proprement dit, mais dans toutes celles de cette nombreuse famille, et en général dans tous les oiseaux d'eau à bec large et à pieds palmés, est toujours plus grand que la femelle. Le contraire se trouve dans tous les oiseaux de proie, dans lesquels la femelle est constamment plus grande que le mâle. Une autre remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles, c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes, grises ou couleur de terre; et cette différence bien constante dans les espèces sauvages, se conserve et reste empreinte sur les races domestiques, autant du moins que le permettent les variations et altérations de couleurs qui se sont faites par le mélange des deux races sauvages et privés.

En effet, comme tous les autres oiseaux privés, les canards ont subi les influences de la domesticité; les couleurs du plumage se sont affoiblies, et quelquefois même entièrement effacées ou changées : on en voit de plus ou moins blancs, bruns, noirs ou mélangés; d'autres ont pris des ornements étrangers à l'espèce sauvage; telle est la race qui porte une huppe. Dans une autre race encore plus profondément travaillée, déformée par la domesticité, le bec s'est tordu et courbé, la constitution s'est altérée, et les individus portent toutes les marques de la dégénération; ils sont foibles, lourds et sujets à prendre une graisse excessive; les petits, trop délicats, sont difficiles à élever. M. Frisch, qui a fait cette observation, dit aussi que la race des canards blancs est constamment plus petite et moins robuste que les autres races, et il ajoute que dans le mélange des individus de différentes couleurs, les petits ressemblent généralement au père, par les couleurs de la tête, du dos et de la queue; ce qui arrive de même dans le produit de l'union d'un canard étranger avec une femelle de l'espèce commune. Quant à l'opinion de Belon sur la distinction d'une grande et d'une petite race dans l'espèce sauvage, nous n'en trouvons aucune preuve, et, selon toute apparence, cette remarque n'est fondée que sur quelques différences entre des individus plus ou moins âgés.

Il n'est pas que l'espèce sauvage n'offre elle-même

me quelques variétés purement accidentelles, ou qui tiennent peut-être à son commerce sur les étangs avec les races privées. En effet, M. Frisch observe que les sauvages et les privés se mêlent et s'apparient; et M. Hébert a remarqué qu'il se trouvoit souvent dans une même couvée de canards nourris près des grands étangs, quelques petits qui ressemblent aux sauvages, qui en ont l'instinct farouche, indépendant, et qui s'enfuient avec eux dans l'arrière-saison : or, ce que le mâle sauvage opère ici sur la femelle domestique, le mâle privé peut l'opérer de même sur la femelle sauvage, supposé que quelquefois celle-ci cède à sa poursuite; et de là proviennent ces différences en grandeurs et en couleurs, que l'on a remarquées entre quelques individus sauvages.

Tous, sauvages et privés, sont sujets, comme les oies, à une mue presque subite, dans laquelle leurs grandes plumes tombent en peu de jours, et

Schwartzze wilde gans (le canard sauvage noir), dans Frisch.

Nous avons vu nous-mêmes, sur l'étang d'Arminvilliers, dont tous les canards ont la livrée sauvage, deux variétés : l'une appelée *rouge*, dont les flancs sont en plumes d'un beau bai brun; un autre étoit un mâle qui n'avoit pas le collier, mais en place tout le bas du cou et le plastron de la poitrine, d'un beau gris. C'est à de pareils individus qu'il faut rapporter les deux variétés que donne M. Brisson, sous les noms de *boschas major grisea*, et *boschas major nœvia*.

souvent en une seule nuit; et non-seulement les oies et les canards, mais encore tous les oiseaux à pieds palmés et à bec plat paroissent être sujets à cette grande mue. Elle arrive aux mâles après la pariade, et aux femelles après la nichée; et il paroît qu'elle est causée par le grand épuisement des mâles dans leurs amours, et par celui des femelles dans la ponte et l'incubation. « Je les ai souvent observés dans ce temps de la mue, dit M. Baillon : » quelques jours auparavant je les avois vus s'agiter beaucoup, et paroître avoir de grandes démaugeaisons; ils se cachoient pour perdre leurs plumes. Le lendemain et les jours suivants, ces oiseaux étoient sombres et honteux; ils paroissent sentir leur foiblesse, n'osoient étendre leurs ailes, lors même qu'on les poursuivoit, et sembloient en avoir oublié l'usage. Ce temps de mélancolie duroit environ trente jours pour les canards, et quarante pour les cravants et les oies : la gaieté renaissoit avec les plumes; alors ils se baignoient beaucoup, et commençoient à voler. Plus d'une fois j'en ai perdu faute d'avoir remarqué le temps où ils s'éprouvoient à voler : ils partoient pendant la nuit; je les entendois s'esayer un moment auparavant : je me gardois de paroître, parce que tous auroient pris leur essor.

L'organisation intérieure, dans les espèces du canard et de l'oie, offre quelques particularités :

la trachée-artère, avant sa bifurcation pour arriver aux poumons, est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée, et qui sert peut-être de magasin d'air pour le temps où l'oiseau plonge, et donne sans doute à sa voix cette résonnance bruyante et rauque qui caractérise son cri. Aussi les anciens avoient-ils exprimé par un mot particulier la voix des canards; et le silencieux Pythagore vouloit qu'on les éloignât de l'habitation où son sage devoit s'absorber dans la méditation : mais pour tout homme, philosophe ou non, qui aime à la campagne ce qui en fait le plus grand charme, c'est-à-dire le mouvement, la vie et le bruit de la Nature, le chant des oiseaux, les cris des volailles, variés par le fréquent et bruyant *kankan* des canards, n'offensent point l'oreille, et ne font qu'animer, égayer davantage le séjour champêtre; c'est le clairon, c'est la trompette parmi les flûtes et les hautbois : c'est la musique du régiment rustique.

Et ce sont, comme dans une espèce bien connue, les femelles qui font le plus de bruit et sont les plus loquaces; leur voix est plus haute, plus forte, plus susceptible d'inflexions, que celle du mâle, qui est monotone, et dont le son est toujours enrôlé. On a aussi remarqué que la femelle ne gratte point la terre, comme la poule, et que néanmoins elle gratte dans l'eau peu profonde,

pour déchausser les racines, ou pour déterrer les insectes et les coquillages.

Il y a dans les deux sexes deux longs cœcums aux intestins, et l'on a observé que la verge du mâle est tournée en spirale.

Le bec du canard, comme dans le cygne et dans toutes les espèces d'oies, est large, épais, dentelé par les bords, garni intérieurement d'une espèce de palais charnu, rempli d'une langue épaisse et terminée à sa pointe par un ongles corné, de substance plus dure que le reste du bec. Tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte, les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen. De cette position des jambes résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre; ce qui leur donne des mouvements mal dirigés, une démarche chancelante, un air lourd qu'on prend pour de la stupidité, tandis qu'on reconnoît au contraire par la facilité de leurs mouvements dans l'eau, la force, la finesse et même la subtilité de leur instinct.

La chair du canard est, dit-on, pesante et échauffante; cependant on en fait grand usage, et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard

Dans certains moments, elle paroît assez longue et pendante, ce qui a fait imaginer aux gens de la campagne que l'oiseau ayant avalé une petite couleuvre, on la lui voit ainsi pendue vive à l'anus.

domestique. Les anciens le savoient comme nous ; car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre différentes manières de l'assaisonner. Nos Apicius modernes n'ont pas dégénéré, et un pâté de canards d'Amiens est un morceau connu de tous les gourmands du royaume.

La graisse du canard est employée dans les topiques. On attribue au sang la vertu de résister au venin, même à celui de la vipère. Ce sang étoit la base du fameux antidote de Mithridate. On croyoit en effet que les canards, dans le Pont, se nourrissant de toutes les herbes venimeuses que produit cette contrée, leur sang devoit en contracter la vertu de repousser les poisons ; et nous observerons en passant que la dénomination d'*anas ponticus* des anciens ne désigne pas une espèce particulière, comme l'ont cru quelques nomenclateurs, mais l'espèce même de notre canard sauvage, qui fréquentoit les bords du Pont-Euxin comme les autres rivages.

Les naturalistes ont cherché à mettre de l'ordre et à établir quelques divisions générales et particulières dans la grande famille des canards. Willughby divise leurs nombreuses espèces en canards marins ou qui n'habitent que la mer, et en canards fluviaux ou qui fréquentent les rivières et les eaux douces : mais comme la plupart de ces espèces se trouvent également et tour-à-tour sur les eaux douces et sur les eaux salées, et que

ces oiseaux passent indifféremment des unes aux autres, la division de cet auteur n'est pas exacte, et devient fautive dans l'application; d'ailleurs les caractères qu'il donne aux espèces ne sont pas assez constants. Nous partagerons donc cette très-nombreuse famille par ordre de grandeur, en la divisant d'abord en *canards* et *sarcelles*, et comprenant sous la première dénomination toutes les espèces de canards qui, par la grandeur, égalent ou surpassent l'espèce commune; et sous la seconde, toutes les petites espèces de ce même genre, dont la grandeur n'excède pas celle de la sarcelle ordinaire : et comme l'on a donné à plusieurs de ces espèces des noms particuliers, nous les adopterons, pour rendre les divisions plus sensibles.

DU CANARD MUSQUÉ.

Ce canard est ainsi nommé parce qu'il exhale une assez forte odeur de musc. Il est beaucoup plus grand que notre canard commun; c'est mê-

Vulgairement, *canard d'Inde*, *cane de Guinée*, *canard de Barbarie*; par les Anglais, *Guiny-duck*, *Muscovy-duck*, *Indian-duck*; par les Allemands, *indianischer entlach*, *teurkisch endte*; par les Italiens, *anatre d'India*, *anatre di Libia*; par les Français de la Guiane, *canard franc*, ou simplement *canard*. Il nous semble qu'on doit y rapporter ces canards appelés au Chili, *patos reales*, qui ont sous le bec une crête rouge, et peut-être aussi l'*anas magna regia* de Fr. Camel, appelé *papan* à Luçon.

me le plus gros de tous les canards connus : il a deux pieds de longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue. Tout le plumage est d'un noir brun, lustré de vert sur le dos, et coupé d'une large tache blanche sur les couvertures de l'aile; mais dans les femelles, suivant Aldrovande, le devant du cou est mélangé de quelques plumes blanches. Willughby dit en avoir vu d'entièrement blanches : cependant la vérité est, comme l'avoit dit Belon, que quelquefois le mâle est, comme la femelle, entièrement blanc, ou plus ou moins varié de blanc; et ce changement des couleurs en blanc est assez ordinaire dans les races devenues domestiques. Mais le caractère qui distingue celle du canard musqué est une large plaque en peau nue, rouge et semée de papilles, laquelle couvre les joues, s'étend jusqu'en arrière des yeux, et s'enfle sur la racine du bec en une caroncule rouge que Belon compare à une cerise; derrière la tête du mâle pend un bouquet de plumes en forme de huppe que la femelle n'a pas; elle est aussi un peu moins grande que le mâle, et n'a pas de tubercule sur le bec. Tous deux sont bas de jambes et ont les pieds épais, les ongles gros, et celui du doigt intérieur crochu; les bords de la mandibule supérieure du bec sont garnis d'une forte dentelure, et un onglet tranchant et recourbé en arme la pointe.

Ce gros canard a la voix grave et si basse, qu'à

peine se fait-il entendre, à moins qu'il ne soit en colère; Scaliger s'est trompé en disant qu'il étoit muet. Il marche lentement et pesamment; ce qui n'empêche pas que, dans l'état sauvage, il ne se perche sur les arbres. Sa chair est bonne et même fort estimée en Amérique, où l'on élève grand nombre de ces canards; et c'est de là que vient en France leur nom de *canard d'Inde* : néanmoins nous ne savons pas d'où cette espèce nous est venue; elle est étrangère au nord de l'Europe, comme à nos contrées; et ce n'est que par une méprise de mots, contre laquelle Ray sembloit s'être inscrit d'avance, que le traducteur d'Albin a nommé cet oiseau *canard de Moscovie*. Nous savons seulement que ces gros canards parurent pour la première fois en France du temps de Belon, qui les appela *canes de Guinée*; et en même temps Aldrovande dit qu'on en apportoit du Caire en Italie; et, tout considéré, il paroît, par ce qu'en dit Maregrave, que l'espèce se trouve au Brésil dans l'état sauvage; car on ne peut s'empêcher de reconnoître ce gros canard dans son *anas sylvestris magnitudine anseris*, aussi bien que dans l'*ypeca-guacu* de Pison : mais, pour l'*ipecati-apoa* de ces deux auteurs, on ne peut douter, par la seule inspection des figures, que ce ne soit une

Voyez ce que nous avons dit de l'*ipecati-apoa*, sous l'article de l'*oie bronzée*, page 5 de ce volume.

espèce différente, que M. Brisson n'auroit pas dû rapporter à celle-ci.

Suivant Pison, ce gros canard s'engraisse également bien en domesticité dans la basse-cour, ou en liberté sur les rivières; et il est encore recommandable par sa grande fécondité : la femelle produit des œufs en grand nombre, et peut couvrir dans presque tous les temps de l'année. Le mâle est très-ardent en amour, et il se distingue entre les oiseaux de son genre par le grand appareil de ses organes pour la génération : toutes les femelles lui conviennent; il ne dédaigne pas celles des espèces inférieures; il s'apparie avec la cane commune, et de cette union proviennent des métis qu'on prétend être inféconds, peut-être sans autre raison que celle d'un faux préjugé. On nous parle aussi d'un accouplement de ce canard musqué avec l'oie : mais cette union est apparemment fort rare, au lieu que l'autre a lieu journellement dans les basses-cours de nos colons de Cayenne et de Saint-Domingue, où ces gros canards vivent et se multiplient comme les autres en domesticité. Leurs œufs sont tout-à-fait ronds; ceux des plus jeunes femelles sont verdâtres, et cette couleur pâlit dans les pontes suivantes. L'odeur de musc que ces oiseaux répandent provient, selon Barrère, d'une humeur jaunâtre filtrée dans les corps glanduleux du croupion.

Dans l'état sauvage, et tels qu'on les trouve dans

les savanes noyées de la Guiane, ils nichent sur des troncs d'arbres pouris; et la mère, dès que les petits sont éclos, les prend l'un après l'autre avec le bec et les jette à l'eau. Il paroît que les crocodiles-caïmans en font une grande destruction; car on ne voit guère de familles de ces jeunes canards de plus de cinq à six, quoique les œufs soient en beaucoup plus grand nombre. Ils mangent dans les savanes la graine d'un gramen qu'on appelle *riz sauvage*, volant le matin sur ces immenses prairies inondées, et le soir redescendant vers la mer; ils passent les heures de la plus grande chaleur du jour perchés sur des arbres touffus. Ils sont farouches et défiants; ils ne se laissent guère approcher, et sont aussi difficiles à tirer que la plupart des autres oiseaux d'eau.

DU CANARD SIFFLEUR,

ET DU VINGEON OU GINGEON.

Une voix claire et sifflante, que l'on peut com-

On a rapporté au canard siffleur le nom grec de Πηνελόπεια qui vraisemblablement appartient à un canard à tête rousse, mais qu'à ce titre l'on peut rapporter aussi-bien au millouin. On appelle l'oiseau penelops *φειν χίλερον*, *collum phæniceî coloris*. Suivant Tzetzés, ces oiseaux avoient porté au rivage Pénélope, encore enfant, jetée dans la mer par la barbarie de son père Icare. Le penelops est donc certainement un oiseau d'eau. Pline dit plus expressément, *penelops ex anserino genere* (lib. x, cap. 22).



Plume pins

1. Le Canard siffleur.

2. Le Siffleur huppé

Page 60

71

3. Le Chipecou ou ridenne.

74

Plume pins

parer au son aigu d'un fifre, ' distingue ce canard de tous les autres, dont la voix est enrrouée et presque croassante. Comme il siffle en volant et très-fréquemment, il se fait entendre souvent et reconnoître de loin; il prend ordinairement son vol le soir et même la nuit; il a l'air plus gai que les autres canards; il est très-agile et toujours en mouvement. Sa taille est au-dessous de celle du canard commun, et à peu près pareille à celle du souchet. Son bec, fort court, n'est pas plus gros que celui du garrot; il est bleu, et la pointe en est noire. Le plumage sur le haut du cou et la tête est d'un beau roux; le sommet de la tête est blan-

Mais comme la grande affinité des deux genres de l'oie et du canard peut les faire aisément confondre, et qu'il faut trouver au pénelops un cou *phœnicei coloris*, ce qui ne se rencontre pas parini les oies, rien n'empêche de chercher cet oiseau parmi les espèces de canards; mais de décider si c'est en effet le canard siffleur plutôt que le millouin, c'est ce que le peu d'indication laissé là-dessus par les anciens ne paroît pas rendre possible.

En quelques-unes de nos provinces, le canard siffleur s'appelle *oignard*; en Basse-Picardie, *oigne*; en Basse-Bretagne, *penru*, ce qui veut dire *tête rouge*; sur la côte du Croisic on l'appelle *moreton*, nom appliqué ailleurs au millouin; en catalan, *piutla*; vers Strasbourg, *schmey* et *pfeifente*; en Silésie, *pfeif-endtlin*; en suédois, *wri-and*; en anglais, *whim*, *wigeon*, *common wigeon*, *whewer*.

M. Salerne semble croire que ce sifflement est produit par le battement des ailes, et le voyageur Dampier est dans le même préjugé : mais ils se trompent, c'est une véritable voix, un sifflet rendu, comme tout autre cri, par la glotte.

châtre; le dos est liséré et vermiculé finement de petites lignes noirâtres en zigzags sur un fond blanc; les premières couvertures forment sur l'aile une grande tache blanche, et les suivantes un petit miroir d'un vert bronzé; le dessous du corps est blanc, mais les deux côtés de la poitrine et les épaules sont d'un beau roux pourpré. Suivant M. Baillon, les femelles sont un peu plus petites que les mâles, et demeurent toujours grises, ne prenant pas en vieillissant, comme les femelles des souchets, les couleurs de leurs mâles. Cet observateur aussi exact qu'attentif, et en même temps très-judicieux, nous a plus appris de faits sur les oiseaux d'eau que tous les naturalistes qui en ont écrit; il a reconnu, par des observations bien suivies, que le canard siffleur, le canard à longue queue, qu'il appelle *penard*, le chipeau et le souchet, naissent gris et conservent cette couleur jusqu'au mois de février, en sorte que dans ce premier temps l'on ne distingue pas les mâles des femelles : mais au commencement de mars leurs plumes se colorent, et la Nature leur donne les puissances et les agréments qui conviennent à la saison des amours; elle les dépouille ensuite de cette parure vers la fin de juillet; les mâles ne conservent rien ou presque rien de leurs belles couleurs; des plumes grises et sombres succèdent à celles qui les embellissoient; leur voix même se perd ainsi que celle des femelles, et tous sem-

blent être condamnés au silence comme à l'indifférence pendant six mois de l'année.

C'est dans ce triste état que ces oiseaux partent au mois de novembre pour leur long voyage, et on en prend beaucoup à ce premier passage. Il n'est guère possible de distinguer alors les vieux des jeunes, surtout dans les penards ou canards à longue queue, le revêtement de la robe grise étant encore plus total dans cette espèce que dans les autres.

Lorsque tous ces oiseaux retournent dans le Nord vers la fin de février ou le commencement de mars, ils sont parés de leurs belles couleurs, et font sans cesse entendre leur voix, leur sifflet, ou leurs cris; les vieux sont déjà appariés, et il ne reste dans nos marais que quelques souchets, dont on peut observer la ponte et la couvée.

Les canards siffleurs volent et nagent toujours par bandes. Il en passe chaque hiver quelques troupes dans la plupart de nos provinces, même dans celles qui sont éloignées de la mer, comme en Lorraine, en Brie; mais ils passent en plus grand nombre sur les côtes, et notamment sur celles de Picardie.

« Les vents de nord et de nord-est, dit M. Bail-
» lon, nous amènent les canards siffleurs en gran-
» des troupes; le peuple, en Picardie, les connoît
» sous le nom d'*oignes*. Ils se répandent dans nos
» marais : une partie y passe l'hiver; l'autre va plus
» loin vers le Midi.

» Ces oiseaux voient très-bien pendant la nuit,
 » à moins que l'obscurité ne soit totale; ils cher-
 » chent la même pâture que les canards sauvages,
 » et mangent comme eux les graines de joncs et
 » d'autres herbes, les insectes, les crustacées, les
 » grenouilles et les vermisseeux. Plus le vent est
 » rude, plus on voit de ces canards errer. Ils se
 » tiennent bien à la mer et à l'embouchure des
 » rivières malgré le gros temps, et sont très-durs
 » au froid.

» Ils partent régulièrement vers la fin de mars,
 » par les vents de sud; aucun ne reste ici. Je pen-
 » se qu'ils se portent dans le Nord, n'ayant jamais
 » vu ni leurs œufs ni leurs uids. Je puis pourtant
 » observer que cet oiseau naît gris, et qu'il n'y a
 » avant la mue aucune différence, quant au plu-
 » mage, entre les mâles et les femelles; car sou-
 » vent dans les premiers jours de l'arrivée de ces
 » oiseaux, j'en ai trouvé de jeunes encore presque
 » tout gris, et qui n'étoient qu'à demi couverts des
 » plumes distinctives de leur sexe.

Le canard siffleur, ajoute M. Baillon, s'accou-
 » tume aisément à la domesticité; il mange volon-
 » tiers de l'orge, du pain, et s'engraisse fort ainsi
 » nourri. Il lui faut beaucoup d'eau; il y fait sans
 » cesse mille caracoles, de nuit comme de jour.
 » J'en ai eu plusieurs fois dans ma cour; ils m'ont
 » toujours plu à cause de leur gaieté. »

L'espèce du canard siffleur se trouve en Améri-

que comme en Europe; nous en avons reçu plusieurs individus de la Louisiane, sous le nom de *canard jensen*' et de *canard gris*. Il semble aussi qu'on doive le reconnoître sous le nom de *wigeon* que lui donnent les Anglais, et sous ceux de *vingeon* ou *gingeon* de nos habitants de Saint-Domingue et de Cayenne; et ce qui semble prouver que ces oiseaux des climats chauds sont en effet les mêmes que les canards siffleurs du Nord, c'est qu'on les a reconnus dans les latitudes intermédiaires : d'ailleurs ils ont les mêmes habitudes naturelles, avec les seules différences que celle des climats doit y mettre. Néanmoins nous ne prononçons pas encore sur l'identité de l'espèce du canard siffleur et du vingeon des Antilles. Nos doutes à ce sujet et sur plusieurs autres faits seroient éclaircis, si la guerre, entre autres pertes qu'elle a fait essayer à l'histoire naturelle, ne nous avoit enlevé une suite de dessins coloriés des oiseaux de Saint-Domingue, faite dans cette île avec le plus grand soin par M. le chevalier Lefebvre Deshayes, correspondant du Cabinet du Roi. Heureusement les mémoires de cet observateur aussi ingénieux que laborieux nous sont parve-

Nous observerons néanmoins plusieurs traits de différence entre ce canard jensen de la Louisiane et notre canard siffleur, soit que ces différences puissent et doivent s'expliquer par celle des climats, soit qu'il se soit ici glissé quelque erreur dans les dénominations.

nus en duplicata, et nous ne pouvons mieux faire que d'en donner ici l'extrait, en attendant qu'on puisse savoir précisément si cet oiseau est en effet le même que notre canard siffleur.

« Le gingeon, que l'on connoît à la Martinique » sous le nom de *vingeon*, dit M. le chevalier » Deshayes, est une espèce particulière de canard, » qui n'a pas le goût des voyages de long cours, » comme le canard sauvage, et qui borne ordinai- » rement ses courses à passer d'un étang ou d'un » marécage à un autre, ou bien à aller dévaster » quelque pièce de riz, quand il en a découvert à » portée de sa résidence. Ce canard a pour instinct particulier de se percher quelquefois sur les ar- » bres; mais, autant que j'ai pu l'observer, cela » n'arrive que durant les grandes pluies, et quand » le lieu où il avoit coutume de se retirer pendant » le jour est tellement couvert d'eau, qu'il ne pa- » roît aucune plante aquatique pour le cacher et » le mettre à l'abri, ou bien lorsque l'extrême cha- » leur le force à chercher la fraîcheur dans l'épais- » seur des feuillages.

» On seroit tenté de prendre le vingeon pour un » oiseau de nuit, car il est rare de le voir le jour; » mais aussitôt que le soleil est couché, il sort des » glaïeuls et des roseaux pour gagner les bords dé- » couverts des étangs, où il barbote et pâture com- » me le reste des canards. On auroit de la peine à » dire à quoi il s'occupe pendant le jour; il est

» trop difficile de l'observer sans être vu de lui :
 » mais il est à présumer que, quoique caché parmi
 » les roseaux, il ne passe pas son temps à dormir ;
 » on en peut juger par les gingeons privés, qui ne
 » paroissent chercher à dormir pendant le jour que
 » comme les autres volailles, lorsqu'ils sont entiè-
 » rement repus.

» Les gingeons volent par bandes comme les ca-
 » nards, même pendant la saison des amours. Cet
 » instinct qui les tient attroupés paroît inspiré
 » par la crainte; et l'on dit qu'en effet ils ont tou-
 » jours, comme les oies, quelqu'un d'eux en ve-
 » dette, tandis que le reste de la troupe est occupé
 » à chercher sa nourriture. Si cette sentinelle a-
 » perçoit quelque chose, elle en donne aussitôt
 » avis à la bande par un cri particulier, qui tient
 » de la cadence ou plutôt du chevrotement. A
 » l'instant tous les gingeons mettent fin à leur ba-
 » bil, se rapprochent, dressent la tête, prêtent
 » l'œil et l'oreille. Si le bruit cesse, chacun se re-
 » met à la pâture; mais si le signal redouble et
 » annonce un véritable danger, l'alarme est don-
 » née par un cri aigu et perçant, et tous les gin-
 » geons partent en suivant le donneur d'avis, qui
 » prend le premier sa volée.

» Le gingeon est babillard : lorsqu'une bande de
 » ces oiseaux paît ou barbote, on entend un petit
 » gazouillement continuel qui imite assez le rire
 » suivi, mais contraint, qu'une personne feroit en-

tendre à basse voix; ce babil les décèle et guide
 » le chasseur. De même quand ces oiseaux volent,
 il y a toujours quelqu'un de la bande qui siffle :
 » et dès qu'ils se sont abattus sur l'eau, leur babil
 » recommence.

La ponte des gingeons a lieu en janvier, et en
 » mars on trouve des petits gingeonneaux. Leurs
 » nids n'ont rien de remarquable, sinon qu'ils
 » contiennent grand nombre d'œufs. Les Nègres
 » sont fort adroits à découvrir ces nids, et les œufs
 » donnés à des poules couveuses éclosent très-
 bien; par ce moyen l'on se procure des gingeons
 privés : mais on auroit toutes les peines du mon-
 » de à apprivoiser des gingeonneaux pris quelques
 jours après leur naissance; ils ont déjà gagné
 » l'humeur sauvage et farouche de leurs père et
 » mère, au lieu qu'il semble que les poules qui
 » couvent des œufs de gingeon transmettent à leurs
 » petits une partie de leur humeur sociale et fa-
 milière. Les petits gingeonneaux ont plus d'a-
 » gilité et de vivacité que les canetons; ils naissent
 » couverts d'un duvet brun, et leur accroissement
 » est assez prompt; six semaines suffisent pour
 » leur faire acquérir toute leur grosseur, et dès-
 » lors les plumes de leurs ailes commencent à
 » croître.

Ainsi avec très-peu de soins on peut se pro-
 » curer des gingeons domestiques; mais s'il faut
 » s'en rapporter à presque tous ceux qui en ont

» élevé, on ne doit guère espérer qu'ils multiplient
 » entre eux dans l'état de domesticité : cependant
 » j'ai connoissance de quelques gingeons privés qui
 » ont pondu, couvé et fait éclore.

.. Il seroit extrêmement précieux d'obtenir une
 » race domestique de ces oiseaux, parce que leur
 » chair est excellente, et surtout celle de ceux
 » qu'on a privés; elle n'a point le goût de maré-
 » cage que l'on peut reprocher aux sauvages, et
 » une raison de plus de désirer de réduire en do-
 » mesticité cette espèce, est l'intérêt qu'il y auroit
 » à la détruire ou l'affoiblir du moins dans l'état
 » sauvage; car souvent les gingeons viennent dé-
 » vaster nos cultures, et les pièces de riz semées
 » près des étangs échappent rarement à leurs ra-
 » vages : aussi est-ce là que les chasseurs vont les
 » attendre le soir au clair de la lune; on leur
 » tend aussi des laeets et des hameçons amorcés
 » de vers de terre.

Les gingeons se nourrissent non-seulement de
 .. riz, mais de tous les autres grains qu'on donne à
 .. la volaille, tels que le maïs et les différentes es-
 » pèces de mil du pays; ils paissent aussi l'herbe;
 » ils pêchent les petits poissons, les écrevisses, les
 » petits crabes.

.. Leur cri est un véritable sifflet, qu'on peut
 » imiter avec la bouche au point d'attirer leurs
 » bandes quand elles passent. Les chasseurs ne
 » manquent pas de s'exercer à contrefaire ce sif-

» flet, qui parcourt rapidement tous les tons de
 » l'octave du grave à l'aigu en appuyant sur la der-
 » nière note et en la prolongeant.

Du reste, on peut remarquer que le gingeon
 » porte en marchant la queue basse et tournée
 » contre terre, comme la pintade, mais qu'en en-
 » trant dans l'eau il la redresse : on doit observer
 » aussi qu'il a le dos plus élevé et plus arqué que
 » le canard; que ses jambes sont beaucoup plus
 » longues à proportion; qu'il a l'œil plus vif, la dé-
 » marche plus ferme; qu'il se tient mieux et porte
 » sa tête haute comme l'oie; caractères qui, joints
 » à l'habitude de se percher sur les arbres, le fe-
 » ront toujours distinguer : de plus, cet oiseau n'a
 » pas chez nous le plumage aussi fourni, à beau-
 » coup près, que les canards des pays froids.

- Loin que les gingeons dans nos basses-cours,
 » continue M. Deshayes, aient cherché à s'accou-
 » pler avec le canard d'Inde ou avec le canard
 » commun, comme ceux-ci ont fait entre eux, ils
 » se montrent au contraire les ennemis déclarés
 » de toute la volaille, et font ligue ensemble lors-
 » qu'il s'agit d'attaquer les canards et les oies; ils
 » parviennent toujours à les chasser, et à se ren-
 » dre maîtres de l'objet de la querelle, c'est-à-dire
 » du grain qu'on leur jette, ou de la mare où ils

C'est apparemment à cette espèce qu'il faut rapporter
 le nom de *canard branchu*, qui se lit dans plusieurs re-
 lations.

» veulent barboter; et il faut avouer que le caractère du gingeon est méchant et querelleur : mais » comme sa force n'égale pas son animosité, dût-il » troubler la paix de la basse-cour, on n'en doit » pas moins souhaiter de parvenir à propager en » domesticité cette espèce de canard , supérieure » en bonté à toutes les autres.

DU SIFFLEUR HUPPÉ.

Ce canard siffleur porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage. Il a toute la tête coiffée de belles plumes rousses, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête en une touffe chevelue, qui pourroit avoir servi de modèle à la coiffure en cheveux dont nos dames avoient un moment adopté la mode, sous le nom de *hérisson*. Les joues, la gorge et le tour du cou, sont roux, comme la tête; le reste du cou, la poitrine et le dessous du corps, sont d'un noir ou noirâtre qui, sur le ventre, est légèrement ondé ou nué de gris; il y a du blanc aux flancs et aux épaules, et le dos est d'un gris brun; le bec et l'iris de l'œil sont d'un rouge de vermillon.

M. Salerne rapporte à cette espèce le nom de *moreton* ou *molleton*, que nous avons rapporté au millouin, et celui de *rouge*, qui appartient au souchet.

A Rome, *capo rosso maggiore*; en allemand, *brandt-ende*, *rott-kopf*, *rott-hals*, comme le millouin.

Cette espèce, quoique moins commune que celle du canard siffleur sans huppe, a été vue dans nos climats par plusieurs observateurs.

DU SIFFLEUR

A BEC ROUGE ET NARINES JAUNES.

Apparemment que cette dénomination de *siffleur* est fondée dans cette espèce, comme dans les précédentes, sur le sifflement de la voix ou des ailes. Quoi qu'il en soit, nous adoptons, pour la distinguer la dénomination de *siffleur au bec rouge* qu'Edwards lui a donnée, en y ajoutant les *narines jaunes*, pour le séparer du précédent, qui a aussi le bec rouge. Ce siffleur est d'une taille élevée, mais pas plus grosse que celle de la morelle. Sans être paré de couleurs vives et brillantes, c'est dans son genre un fort bel oiseau : un brun marron étendu sur le dos y est nué de roux ardent ou orangé foncé; le bas du cou porte la même teinte, qui se fond dans du gris sur la poitrine; les couvertures de l'aile, lavées de roussâtre sur les épaules, prennent ensuite un cendré clair, puis un blanc pur; ses penues sont d'un brun noirâtre, et les plus grandes portent du blanc dans leur milieu du côté extérieur; le ventre et la queue sont noirs; la tête est coiffée d'une calotte roussâtre, qui se prolonge par un long trait

noirâtre sur le haut du cou; tout le tour de la face et la gorge sont en plumes grises.

Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale, suivant M. Brisson : néanmoins nous l'avons reçue de Cayenne.

DU SIFFLEUR A BEC NOIR.

Nous adoptons encore ici la dénomination d'Edwards, parce que l'indication de climat, donnée dans l'ouvrage de M. Brisson, ne peut servir à distinguer cette espèce, non plus que la précédente, puisqu'il paroît que toutes deux se trouvent également dans l'Amérique septentrionale et aux Antilles. Les jambes et le cou, dans ces deux espèces, paroissent proportionnellement plus allongés que dans les autres canards : celui-ci a le bec noir ou noirâtre; son plumage, sur un fond brun, est nué d'ondes roussâtres; le cou est moucheté de petits traits blancs; le front et les côtés de la tête, derrière les yeux, sont teints de roux; et les plumes noires du sommet de la tête se portent en arrière en forme de huppe.

Suivant Hans Sloane, ce canard, qui se voit fréquemment à la Jamaïque, se perche et fait entendre un sifflement. Barrère dit qu'il est de passage à la Guiane, qu'il pâture dans les savanes, et qu'il est excellent à manger.

DU CHIPEAU, OU RIDENNE.

Le canard appelé *chipeau* n'est pas si grand que notre canard sauvage. Il a la tête finement mouchetée et comme piquetée de brun noir et de blanc, la teinte noirâtre dominant sur le haut de la tête et le dessus du cou; la poitrine est richement festonnée ou écaillée, et le dos et les flancs sont tout vermiculés de ces deux couleurs; sur l'aile sont trois taches ou bandes, l'une blanche, l'autre noire, et la troisième d'un beau marron rougeâtre. M. Baillon a observé que, de tous les canards, le chipeau est celui qui conserve le plus long-temps les belles couleurs de son plumage, mais qu'enfin il prend, comme les autres, une robe grise après la saison des amours. La voix de ce canard ressemble fort à celle du canard sauvage; elle n'est ni plus rauque ni plus bruyante, quoique Gesner semble vouloir le distinguer et le caractériser par le nom d'*anas strepera*, et que ce nom ait été adopté par les ornithologistes.

Le chipeau est aussi habile à plonger qu'à nager; il évite le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau. Il paroît craintif et vole peu durant le jour; il se tient tapi dans les joncs, et ne cherche sa

S'appelle *ridette* ou *ridenne*, en Picardie; en anglais, *gadwat* ou *gray*; en allemand, *schnarr* ou *schnerr endte*, *schnatter-endte*, et par quelques-uns *leiner*.

nourriture que de grand matin ou le soir, et même fort avant dans la nuit : on l'entend alors voler en compagnie des siffleurs; et, comme eux, il se prend à l'appel des canards privés. Les canards » chipeaux, que nous appelons *ridennes*, dit M. » Baillon, arrivent sur nos côtes de Picardie au mois » de novembre, par les vents de nord-est; et lors- » que ces vents se soutiennent pendant quelques » jours, ils ne font que passer et ne séjournent » pas. Dès la fin de février, aux premiers vents » de sud, on les voit repasser retournant vers le Nord.

» Le mâle est toujours plus gros et plus beau » que la femelle : il a, comme les canards millouins » et siffleurs mâles, le dessous de la queue noir, et » dans les femelles cette partie du plumage est toujours de couleur grise.

» Elles se ressemblent même beaucoup dans » toutes ces espèces; néanmoins un peu d'usage les » fait distinguer. Les femelles chipeaux devien- » nent fort rousses en vieillissant.

» Le bec de cet oiseau est noir; ses pieds sont » d'un jaune sale d'argile, avec les membranes noi- » res, ainsi que le dessus des jointures de chaque » article des doigts. Le mâle a vingt pouces du bec » à la queue, et dix-neuf pouces jusqu'au bout des » ongles; son vol est de trente pouces. La femelle » ne diffère que d'environ quinze lignes dans tou- » tes ses dimensions.

» Je nourris dans ma cour, depuis plusieurs
 » mois, continue M. Baillon, deux chipcaux mâle
 » et femelle; ils ne veulent pas manger de grain, et
 » ne vivent que de son et de pain détrempé. J'ai
 » eu de même des canards sauvages qui ont refusé
 » le grain; j'en ai eu d'autres qui ont vécu d'orge
 » dès les premiers jours de leur captivité. Cette
 » différence vient, ce me semble, des lieux où ces
 » oiseaux sont nés : ceux qui viennent des marais
 » inhabités du Nord n'ont pas dû connoître l'orge
 » et le blé; et il n'est pas étonnant qu'ils refusent,
 » surtout dans les premiers temps de leur déten-
 » tion, une nourriture qu'ils n'ont jamais connue :
 » ceux au contraire qui naissent en pays cultivé
 » sont menés la nuit dans les champs par les pères
 » et mères, lorsqu'ils ne sont encore que hallebrans;
 » ils y mangent du grain, et le connoissent très-bien
 » lorsqu'on leur en offre dans la basse-cour, au
 » lieu que les autres s'y laissent souvent mourir
 » de faim, quoiqu'ils aient devant eux d'autres vo-
 » lailles qui, ramassant le grain, leur indiquent l'u-
 » sage de cette nourriture. »

DU SOUCHET, OU ROUGE.

Le souchet est remarquable par son grand et large bec épaté, arrondi et dilaté par le bout, en

En Picardie, *rouge, rouge à la cuiller*; en anglais, *schoveler*; en allemand, *breit-schnabel, schatt-entle*,

manière de couler; ce qui lui a fait donner les dénominations de *canard à couler*, *canard spatule*, et le surnom de *platyrinchos*, par lequel il est désigné et distingué chez les ornithologistes parmi les nombreuses espèces de son genre. Il est un peu moins grand que le canard sauvage. Son plumage est riche en couleurs, et il semble mériter l'épithète de *très-beau* que Ray lui donne : la tête et la moitié supérieure du cou sont d'un beau vert; les ouvertures de l'aile près de l'épaule sont d'un bleu tendre; les suivantes sont blanches, et les dernières forment sur l'aile un miroir vert bronzé; les mêmes couleurs se marquent, mais plus faiblement, sur l'aile de la femelle, qui, du reste, n'a que des couleurs obscures d'un gris blanc et roussâtre, maillé et festonné de noirâtre; la poitrine et le bas du cou du mâle sont blancs, et tout le dessous du corps est d'un beau roux; cependant il s'en trouve quelquefois à ventre blanc. M. Baillon nous assure que les vieux souchets, ainsi que les vieux chipeaux, conservent quelquefois leurs belles couleurs, et qu'il leur vient des plumes colorées en même temps que les grises, dont ils se couvrent chaque année après la saison des amours; et il remarque, avec raison, que cette singularité dans les souchets et les chipeaux a pu

schiltent, *schild-endtle*, et par quelques-uns, *taeschenmul*.

tromper et faire multiplier par les nomenclateurs, le nombre des espèces de ces oiseaux : il dit aussi que de très-vieilles femelles qu'il a vues avoient, comme le mâle, des couleurs sur les ailes; mais que, durant leur première année d'âge, ces femelles sont toutes grises : du reste, leur tête demeure toujours de cette couleur. Nous devons encore placer ici les bonnes observations qu'il a bien voulu nous communiquer sur le souchet en particulier.

« La forme du bec de ce bel oiseau, dit M. Bail-
 » lon, indique sa manière de vivre : ses deux lar-
 » ges mandibules ont les bords garnis d'une espèce
 » de dentelure ou de frange, qui, ne laissant échap-
 » per que la boue, retient les vermisseeux et les
 » menus insectes et crustacées qu'il cherche dans
 la fange au bord des eaux; il n'a pas d'autre
 nourriture. J'en ai ouvert plusieurs fois vers la
 fin de l'hiver et dans les temps de gelée; je n'ai
 point trouvé d'herbe dans leur sac, quoique le
 » défaut d'insectes eût dû les forcer de s'en nour-
 » rir : on ne les trouve alors qu'auprès des sources;
 » ils y maigrissent beaucoup; ils se refont au prin-
 temps en mangeant des grenouilles.

« Le souchet barbote sans cesse, principalement
 le matin et le soir, et même fort avant dans la nuit.

Il faut y joindre les mouches, que le souchet attrape adroitement en voltigeant sur l'eau; d'où lui viennent les noms de *muggent* et d'*anas muscaria* que lui donne Gesner.

» Je pense qu'il voit dans l'obscurité, à moins qu'elle
 » ne soit absolue. Il est sauvage et triste; on l'ac-
 » coutume difficilement à la domesticité; il refuse
 » constamment le pain et le grain : j'en ai eu un
 » grand nombre qui sont morts après avoir été
 » embéqués long-temps, sans qu'on ait pu leur
 » apprendre à manger d'eux-mêmes. J'en ai présen-
 » tement deux dans mon jardin; je les ai embéqués
 » pendant plus de quinze jours : ils vivent à pré-
 » sent de pain et de chevrettes, dorment presque
 » tout le jour, et se tiennent tapis contre les bor-
 » dures des buis; le soir, ils trottent beaucoup, et
 » se baignent plusieurs fois pendant la nuit. Il est
 » fâcheux qu'un aussi bel oiseau n'ait pas la gaieté
 » de la sarelle ou du tadorne, et ne puisse deve-
 » nir un habitant de nos basses-cours.

» Les souchets arrivent dans nos cantons vers le
 » mois de février; ils se répandent dans les marais,
 » et une partie y couve tous les ans : je présume que
 » les autres gagnent le Midi, parce que ces oiseaux
 » deviennent rares ici après les premiers vents de
 » nord qui soufflent en mars. Ceux qui sont nés dans
 » le pays en partent vers le mois de septembre. Il
 » est très-rare d'en voir pendant l'hiver; sur quoi
 » je juge qu'ils craignent et fuient le froid.

» Ils nichent ici dans les mêmes endroits que

Ils ne laissent pas de se porter en été assez au Nord,
 puisque, suivant M. Linnæus, on en voit en Scanie et en
 Gothlande.

les sarcelles d'été; ils choisissent, comme elles, de grosses touffes de joncs dans des lieux peu praticables, et s'y arrangent de même un nid : la femelle y dépose dix à douze œufs d'un roux un peu pâle. Elle les couve pendant vingt-huit à trente jours, suivant ce que m'ont dit les chasseurs; mais je croirois volontiers que l'incubation ne doit être que de vingt-quatre à vingt-cinq jours, vu que ces oiseaux tiennent le milieu entre les canards et les sarcelles, quant à la taille.

Les petits naissent couverts d'un duvet gris taché, comme les canards, et sont d'une laideur extrême : leur bec est alors presque aussi large que le corps, et son poids paroît les fatiguer; ils le tiennent presque toujours appuyé contre la poitrine. Ils courent et nagent dès qu'ils sont nés : le père et la mère les mènent, et paroissent leur être fort attachés; ils veillent sans cesse sur l'oiseau de proie; au moindre danger, la famille se tapit sous l'herbe, et les père et mère se précipitent dans l'eau et s'y plongent.

Les jeunes souchets deviennent d'abord gris comme les femelles : la première mue leur donne leurs belles plumes; mais elles ne sont bien éclatantes qu'à la seconde.»

Quant à la couleur du bec, les observateurs ne sont pas d'accord : Ray dit qu'il est tout noir; Gesner, dans Aldrovande, assure que la lame supé-

rieure est jaune; Aldrovande dit qu'il est brun. Tout cela prouve que la couleur du bec varie suivant l'âge ou par d'autres circonstances.

Schwenckfeld compare le battement des ailes du souchet à un choc de *crotales*; et M. Hébert, en voulant nous exprimer le cri de cet oiseau, nous a dit qu'il ne pouvoit mieux le comparer qu'au craquement d'une crécelle à main, tournée par petites secousses. Il se peut que Schwenckfeld ait pris la voix pour le bruit du vol. Au reste, le souchet est le meilleur et le plus délicat des canards; il prend beaucoup de graisse en hiver. Sa chair est tendre et succulente; on dit qu'elle est toujours rouge, quoique bien cuite, et que c'est par cette raison que le canard souchet porte le nom de *rouge*, notamment en Picardie, où l'on tue beaucoup de ces oiseaux dans cette longue suite de marais qui s'étendent depuis les environs de Soissons jusqu'à la mer.

M. Brisson donne, d'après les ornithologistes, une variété du souchet, dont toute la différence consiste en ce que le ventre est blanc, au lieu d'être roux marron.

L'*yacapatlahoac* de Fernandès, canard que ce naturaliste caractérise par son bec singulièrement épaté et par les trois couleurs qui tranchent sur son aile, nous paroît devoir être rapporté à l'espèce du souchet, à laquelle nous rapporterons aussi le *tempatlahoac* du même auteur dont M.

Brisson a fait son *canard sauvage du Mexique* quoique, à la ressemblance des traits caractéristiques, à la dénomination d'*avis latirostra* que lui donne Nieremberg, et au soin que prend Fernandès d'avertir que plusieurs donnent à l'*ycapatlahoac* ce même nom de *tempatlahoac*, il eût pu reconnoître qu'il ne s'agit ici que d'un seul et même oiseau; et nous nous croyons d'autant plus fondés à le juger ainsi, que les observations de M. le docteur Mauduit ne nous laissent aucun doute sur l'existence de l'espèce du souchet en Amérique. « Les individus de cette espèce, dit-il, » sont sujets en Europe à ne se pas ressembler parfaitement dans le plumage. Quelques-uns ont » dans leur robe un mélange de plumes grises qui » ne se trouve pas dans les autres. J'ai remarqué » dans sept ou huit souchets envoyés de la Louisiane les mêmes variétés dans le plumage, qu'on » peut observer dans un pareil nombre de ces oiseaux tués au hasard en Europe; et cela prouve » que le souchet d'Europe et celui d'Amérique ne » sont absolument qu'une seule et même espèce. »

DU PILET, OU CANARD A LONGUE QUEUE.

Le canard à longue queue, connu en Picardie sous les noms de *pilet* et de *pennard*, est encore

Pilet, en Picardie; par quelques-uns, *coque de mer*; à Rome, *coda lancea*; en allemand, *fasan-ente*, *meer-*

un excellent gibier et un très-bel oiseau. Sans avoir l'éclat des couleurs du souchet, son plumage est très-joli; c'est un gris tendre, ondé de petits traits noirs qu'on diroit tracés à la plume. Les grandes couvertures des ailes sont, par larges raies, noir de jayet et blanc de neige. Il a sur les côtés du cou deux bandes blanches, semblables à des rubans, qui le font aisément reconnoître, même d'assez loin. La taille et les proportions du corps sont plus allongées et plus sveltes que dans aucune autre espèce de canard. Son cou est singulièrement long et très-menu. La tête est petite et de couleur de marron. La queue est noire et blanche, et se termine par deux filets étroits, qu'on pourroit comparer à ceux de l'hirondelle : il ne la porte point horizontalement, mais à demi retroussée. Sa chair est en tout préférable à celle du canard sauvage; elle est moins noire, et la cuisse, ordinairement dure et tendineuse dans le canard, est aussi tendre que l'aile dans le pilet.

« On voit, nous dit M. Hébert, le pilet en Brie, » aux deux passages. Il se tient sur les grands étangs. Son cri s'entend d'assez loin, *hi zouë zouë*. » La première syllabe est un sifflement aigu, et » la seconde un murmure moins sonore et plus » grave.

ent, see-vojel, et en quelques endroits, *spitz-schwantz*; en anglais, *sea-pheasant, cracker*; et par les oiseleurs de Londres, *gaddel*.

« Le pilet, ajoute cet excellent observateur, sem-
 » ble faire la nuance des canards aux sarcelles, et
 » s'approcher, par plusieurs rapports, de ces der-
 » nières. La distribution de ses couleurs est ana-
 » logue à celle des couleurs de la sarcelle : il en a
 » aussi le bec; car le bec de la sarcelle n'est point
 » précisément le bec du canard. »

La femelle diffère du mâle autant que la cane sauvage diffère du canard : elle a, comme le mâle, la queue longue et pointue, sans cela on pourroit la confondre avec la cane sauvage; mais ce caractère de la longue queue suffit pour faire distinguer ce canard de tous les autres, qui généralement l'ont très-courte. C'est à raison de ces deux filets qui prolongent la queue du pilet, que les Allemands lui ont donné, assez improprement, le nom de canard-faisan (*phasan-ente*), et les Anglais celui de faisán de mer (*sea-pheasant*). La dénomination de *winterand*, qu'on lui donne dans le Nord, semble prouver que ce canard ne craint pas les plus grands froids; et, en effet, Linnæus dit qu'on le voit en Suède au plus fort de l'hiver. Il paroît que l'espèce est commune aux deux continents : on la reconnoît dans le *tzitzihoa du Mexique* de Fernandès; et M. le docteur Mauduit en a reçu de la Louisiane un individu sous le nom de *canard à paille-en-queue*; d'où l'on peut conclure que, quoique habitant naturel du Nord, il se porte jusque dans les climats chauds.

DU CANARD A LONGUE QUEUE

DE TERRE-NEUVE.

Ce canard, très-différent du précédent par le plumage, n'a de rapport avec lui que par les deux longs brins qui de même lui dépassent la queue.

La figure coloriée que donne Edwards de cet oiseau présente des teintes brunes sur les parties du plumage où le canard nommé *de Miclon*, a du noir. Néanmoins on reconnoît ces deux oiseaux pour être de la même espèce, aux deux longs brins qui dépassent leur queue, ainsi qu'à la belle distribution de couleurs : le blanc couvre la tête et le cou jusqu'au haut de la poitrine et du dos; il a seulement une bande d'un fauve orangé, qui descend depuis les yeux le long des deux côtés du cou : le ventre, aussi-bien que deux faisceaux de plumes longues et étroites, couchées entre le dos et l'aile, sont du même blanc que la tête et le cou; le reste du plumage est noir, aussi bien que le bec; les pieds sont d'un rouge noirâtre, et on remarque un petit bord de membrane qui règne extérieurement le long du doigt intérieur, et au-dessous du petit doigt de derrière. La longueur des deux brins de la queue de ce canard augmente sa dimension totale; mais à peine dans sa grosseur égale-t-il le canard commun.

Edwards soupçonne, avec toute apparence de

raison, que son *canard à longue queue de la baie de Hudson* est la femelle de celui-ci : la taille, la figure et même le plumage, sont à peu près les mêmes; seulement le dos de celui-ci est moins varié de blanc et de noir, et en tout le plumage est plus brun.

Cet individu, qui nous paroît être la femelle, avoit été pris à la baie de Hudson, et l'autre tué à Terre-Neuve; et comme la même espèce se reconnoît dans le *havelda* des Islandais et de Wormius, il paroît que cette espèce est, comme plusieurs autres de ce genre, habitante des terres les plus reculées du Nord. Elle se retrouve à la pointe nord-est de l'Asie; car on la reconnoît dans le *sauki* des Kamtschadales, qu'ils appellent aussi *kiaugitch*, ou *aangitch*, c'est-à-dire *diacre*, parce qu'ils trouvent que ce canard chante comme un diacre russe : d'où il paroît qu'un diacre russe chante comme un canard.

DU TADORNE.

Nous nous croyons fondés à croire que le *chenalopex* ou *vulpanser* (oie-renard) des anciens est le même oiseau que le tadorne. Belon a hésité et

En latin, *vulpanser* et *anas strepera*; en allemand, *berg-enten* et *fuchs-gans*, noms qui répondent à celui de *vulpanser*; en anglais, *shut-drake*, *burrough-duck*, *berg-ander*; sur nos côtes de Picardie, *heretan*.



1



2



3

Père pins

1. Le Tardorne Page 86.
 2. Le Morillon 105.

3. La Macreuse 109.

Père pins sc.

même varié sur l'application de ces noms : dans ses *Observations* il les rapporte au harle, et dans son livre *De la nature des oiseaux*, il les applique au cravant. Néanmoins on peut aisément reconnoître, par un de ces attributs de nature plus décisifs que toutes les conjectures d'érudition, que ces noms appartiennent exclusivement à l'oiseau dont il est ici question, le tadorne étant le seul auquel on puisse trouver avec le renard un rapport unique et singulier, qui est de se gîter comme lui dans un terrier. C'est sans doute par cette habitude naturelle qu'on a d'abord désigné le tadorne, en lui donnant la dénomination de *renard-oie*; et non-seulement cet oiseau se gîte comme le renard, mais il niche et fait sa couvée dans des trous qu'il dispute et enlève ordinairement aux lapins.

Élien attribue de plus au *vulpanser* l'instinct de venir, comme la perdrix, s'offrir et se livrer sous les pas du chasseur pour sauver ses petits; et c'étoit l'opinion de toute l'antiquité, puisque les Égyptiens, qui avoient mis cet oiseau au nombre des animaux sacrés, le figuroient dans les hiéroglyphes pour signifier la tendresse généreuse d'une mère. Et en effet, l'on verra par nos observations le tadorne offrir précisément ces mêmes traits d'amour et de dévouement maternel.

Les dénominations données à cet oiseau dans les langues du Nord, *fuchs-gans* ou plutôt *fuchs-ente* en allemand (canard-renard), en anglo-saxon

berg-ander (canard montagnard), en anglais, *burroughduck* (canard-lapin), n'attestent pas moins que son ancien nom l'habitude singulière de demeurer dans des terriers pendant tout le temps de la nichée. Ces derniers noms caractérisent même plus exactement que celui de *vulpanser* le tadorne, en le réunissant à la famille des canards à laquelle en effet il appartient, et non pas à celle des oies. Il est, à la vérité, un peu plus grand que le canard commun, et il a les jambes un peu plus hautes; mais du reste sa figure, son port et sa conformation, sont semblables, et il ne diffère du canard que par son bec, qui est plus relevé, et par les couleurs de son plumage, qui sont plus vives, plus belles, et qui, vues de loin, ont le plus grand éclat. Ce beau plumage est coupé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir et le jaune cannelle. La tête et le cou, jusqu'à la moitié de sa longueur, sont d'un noir lustré de vert; le bas du cou est entouré d'un collier blanc; au-dessous est une large zone de jaune cannelle qui couvre la poitrine et forme une baudette sur le dos; cette même couleur teint le bas-ventre; au-dessous de l'aile, de chaque côté du dos, règne une bande noire dans un fond blanc; les grandes et les moyennes plumes de l'aile sont noires; les petites ont le même fond de couleur, mais elles sont luisantes et lustrées de vert; les trois plumes voisines du corps ont leur bord extérieur d'un jaune cannelle et l'intérieur

blanc; les grandes couvertures sont noires, et les petites sont blanches. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle, auquel du reste elle ressemble même par les couleurs; on remarque seulement que les reflets verdâtres de la tête et des ailes sont moins apparents que dans le mâle.

Le duvet de ces oiseaux est très-fin et très-doux; les pieds et leurs membranes sont de couleur de chair. Le bec est rouge, mais l'onglet de ce bec et les narines sont noires : sa forme est, comme nous l'avons dit, *sime* ou *camuse*, sa partie supérieure étant très-arquée près de la tête, creusée en arc concave sur les narines, et se relevant horizontalement au bout en cuiller arrondie, bordée d'une rainure assez profonde et demi-circulaire : la trachée présente un double renflement à sa bifurcation.

Pline fait l'éloge de la chair du tadorne, et dit que les anciens Bretons ne connoissoient pas de meilleur gibier. Athénée donne à ses œufs le second rang pour la bonté après ceux du paon. Il y a toute apparence que les Grecs élevoient des tadornes, puisque Aristote observe que dans le nombre de leurs œufs il s'en trouve de clairs. Nous n'avons pas eu occasion de goûter de la chair ni des œufs de ces oiseaux.

Il paroît que les tadornes se trouvent dans les climats froids comme dans les pays tempérés, et qu'ils se sont portés jusqu'aux terres australes; cependant l'espèce ne s'est pas également répandue

sur toutes les côtes de nos régions septentrionales.

Quoiqu'on ait donné aux tadornes le nom de *canard de mer*, et qu'en effet ils habitent de préférence sur les bords de la mer, on ne laisse pas d'en rencontrer quelques-uns sur des rivières ou des lacs même assez éloignés dans les terres; mais le gros de l'espèce ne quitte pas les côtes : chaque printemps il en aborde quelques troupes sur celles de Picardie, et c'est là qu'un de nos meilleurs correspondants, M. Baillon, a suivi les habitudes naturelles de ces oiseaux, sur lesquels il a fait les observations suivantes, que nous nous faisons un plaisir de publier ici.

« Le printemps, dit M. Baillon, nous amène les
 » tadornes, mais toujours en petit nombre. Dès
 » qu'ils sont arrivés, ils se répandent dans les plai-
 » nes de sable dont les terres voisines de la mer
 » sont ici couvertes; on voit chaque couple errer
 » dans les garennes qui y sont répandues, et y
 » chercher un logement parmi ceux des lapins. Il
 » y a vraisemblablement beaucoup de choix dans
 » cette espèce de demeure; car ils entrent dans
 » une centaine avant d'en trouver une qui leur
 » convienne. On a remarqué qu'ils ne s'attachent
 » qu'aux terriers qui ont au plus une toise et de-
 » mie de profondeur, qui sont percés contre des
 » ados ou monticules et en montant, et dont
 » l'entrée, exposée au midi, peut être aperçue du
 » haut de quelque dune fort éloignée.

» Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hô-
» tes, et n'y rentrent plus.

Les tadorne ne font aucun nid dans ces trous:
» la femelle pond ses premiers œufs sur le sable
» nu; et lorsqu'elle est à la fin de sa ponte, qui est
» de dix à douze pour les jeunes, et pour les vieil-
» les de douze à quatorze, elle les enveloppe d'un
» duvet blanc fort épais dont elle se dépouille.

» Pendant tout le temps de l'incubation, qui
» est de trente jours, le mâle reste assidument sur
» la dune; il ne s'en éloigne que pour aller deux à
» trois fois le jour chercher sa nourriture à la mer.
» Le matin et le soir, la femelle quitte ses œufs
» pour le même besoin : alors le mâle entre dans
» le terrier, surtout le matin; et lorsque la femelle
» revient il retourne sur sa dune.

» Dès qu'on aperçoit au printemps un tadorne
» ainsi en vedette, on est assuré d'en trouver le nid;
» il suffit pour cela d'attendre l'heure où il va au
» terrier. Si cependant il s'en aperçoit, il s'envole
» du côté opposé, et va attendre sa femelle à la mer.
» En revenant, ils volent long-temps au-dessus de
» la garenne, jusqu'à ce que ceux qui les inquiè-
» tent se soient retirés.

» Dès le lendemain du jour que la couvée est é-
» close, le père et la mère conduisent les petits à la
» mer, et s'arrangent de manière qu'ils y arrivent
» ordinairement lorsqu'elle est dans son plein. Cet-
» te attention procure aux petits l'avantage d'être

» plus tôt à l'eau, et de ce moment ils ne paroissent
 » plus à terre. Il est difficile de concevoir comment
 » ces oiseaux peuvent, dès les premiers jours de
 » leur naissance, se tenir dans un élément dont les
 » vagues en tuent souvent des vieux de toutes les
 » espèces.

» Si quelque chasseur rencontre la couvée dans
 » ce voyage, le père et la mère s'envolent; celle-ci
 » affecte de culbuter et de tomber à cent pas; elle
 » se traîne sur le ventre en frappant la terre de ses
 » ailes, et par cette ruse, attire vers elle le chasseur;
 » les petits demeurent immobiles jusqu'au retour
 » de leurs conducteurs, et on peut, si l'on tombe
 » dessus, les prendre tous, sans qu'aucun fasse un
 » pas pour fuir.

» J'ai été témoin oculaire de tous ces faits; j'ai
 » déniché plusieurs fois et vu dénichier des œufs de
 » tadornes. Pour cet effet on creuse dans le sable
 » en suivant le conduit du terrier jusqu'au bout;
 » on y trouve la mère sur ses œufs; on les empor-
 » te dans une grosse étoffe de laine, couverts du
 » duvet qui les enveloppe, et on les met sous une
 » cane : elle élève ces petits étrangers avec beaucoup
 » de soin, pourvu qu'on ait eu l'attention de ne lui
 » laisser aucun de ses œufs. Les petits tadornes ont
 » en naissant le dos blanc et noir, avec le ventre
 » très-blanc, et ces deux couleurs bien nettes les
 » rendent très-jolis; mais bientôt ils perdent cette
 » première livrée et deviennent gris : alors le bec

» et les pieds sont bleus. Vers le mois de septem-
 bre, ils commencent à prendre leurs belles plu-
 » mes; mais ce n'est qu'à la seconde année que
 » leurs couleurs ont tout leur éclat.

» J'ai lieu de croire que le mâle n'est parfaite-
 » ment adulte et propre à la génération que dans
 » cette seconde année; car ce n'est qu'alors que pa-
 » roît le tubercule rouge sanguin qui orne leur bec
 » dans la saison des amours, et qui, passé cette
 » saison, s'oblitére. Or, cette espèce de production
 » nouvelle paroît avoir un rapport certain avec les
 » parties de la génération.

» Le tadorne sauvage vit de vers de mer, de
 » *grenades*; ou sauterelles qui s'y trouvent à mil-
 » lions, et sans doute aussi du frai des poissons et
 » des petits coquillages qui se détachent et s'élè-
 » vent du foud avec les écumes qui surnagent : la
 » forme relevée de son bec lui donne beaucoup d'a-
 » vantage pour recueillir ces diverses substances,
 » en écumant, pour ainsi dire, la surface de l'eau
 » beaucoup plus légèrement que ne peut faire le
 » canard.

» Les jeunes tadorne élevés par une cane s'ac-
 » coutument aisément à la domesticité et vivent
 » dans les basses-cours comme les canards : on les
 » nourrit avec de la mie de pain et du grain. On
 » ne voit jamais les tadorne sauvages rassemblés
 » en troupes, comme les canards, les sarcelles,
 » les siffleurs : le mâle et la femelle seulement ne

» se quittent point; on les aperçoit toujours ensemble, soit dans la mer, soit sur les sables; ils savent se suffire à eux-mêmes, et semblent en s'appariant contracter un nœud indissoluble: le mâle, au reste, se montre fort jaloux. Mais, malgré l'ardeur de ces oiseaux en amour, je n'ai jamais pu obtenir une couvée d'aucune femelle: une seule a pondu quelques œufs au hasard; ils étoient inféconds: leur couleur ordinaire est une teinte très-légère de blond sans aucune tache; ils sont de la grosseur de ceux des canes, mais plus ronds.

» Le tadorne est sujet à une maladie singulière; l'éclat de ses plumes se ternit, elles deviennent sales et huileuses, et l'oiseau meurt après avoir languï pendant près d'un mois. Curieux de connaître la cause du mal, j'en ai ouvert plusieurs; je leur ai trouvé le sang dissous et les principaux viscères embarrassés d'une eau rousse, visqueuse et fétide. J'attribue cette maladie au défaut de sel marin, que je crois nécessaire à ces oiseaux, au moins de temps en temps, pour diviser par ses pointes la partie rouge de leur sang, et entretenir son union avec la lymphe, en dissolvant les eaux ou humeurs visqueuses que les graines dont ils vivent dans les cours amassent dans leurs intestins.»

Ces observations détaillées de M. Baillon ne nous laissent que fort peu de chose à ajouter à l'histoire de ces oiseaux, dont nous avons fait

nourrir un couple sous nos yeux. Ils ne nous ont pas paru d'un naturel sauvage; ils se laissoient prendre aisément : on les tenoit dans un jardin où on leur donnoit la liberté pendant le jour; et lorsqu'on les prenoit et qu'on les tenoit à la main, ils ne faisoient presque pas d'efforts pour s'échapper. Ils mangeoient du pain, du son, du blé, et même des feuilles de plantes et d'arbrisseaux. Leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard : mais il est moins étendu et beaucoup moins fréquent; car on ne les entendoit crier que fort rarement. Il ont encore un second cri plus foible, quoique aigu, *uute, uute*, qu'ils font entendre lorsqu'on les saisit brusquement, et qui ne paroît être que l'expression de la crainte. Ils se baignent fort souvent, surtout dans les temps doux et à l'approche de la pluie : ils nagent en se berçant sur l'eau; et lorsqu'ils abordent à terre, ils se dressent sur leurs pieds, battent des ailes et se secouent comme les canards; ils arrangent aussi très-souvent leur plumage avec le bec. Ainsi les tadornes, qui ressemblent beaucoup aux canards par la forme du corps, leur ressemblent aussi par les habitudes naturelles; seulement ils ont plus de légèreté dans les mouvements, et montrent plus de gaieté et de vivacité. Ils ont encore sur tous les canards, même les plus beaux, un privilège de Nature qui n'appartient qu'à cette espèce; c'est de conserver constamment et en toute saison les bel-

les couleurs de leur plumage. Comme ils ne sont pas difficiles à priver, que leur beau plumage se remarque de loin et fait un très-bel effet sur les pièces d'eau, il seroit à désirer que l'on pût obtenir une race domestique de ces oiseaux; mais leur naturel et leur tempérament semblent les fixer sur la mer et les éloigner des eaux douces : ce ne pourroit donc être que dans les terrains très-voisins des eaux salées qu'on pourroit tenter avec espérance de succès leur multiplication en domesticité.

DU MILLOUIN.¹

Le millouin est ce canard que Belon désigne sous le nom de *canard à tête rousse*. Il a en effet la tête et une partie du cou d'un brun roux ou marron; cette couleur coupée en rond au bas du cou est suivie par du noir ou brun noirâtre, qui se coupe de même en rond sur la poitrine et le haut du dos : l'aile est d'un gris teint de noirâtre et sans miroir; mais le dos et les flancs sont joliment ouvragés d'un liséré très-fin, qui court transversalement par petits zigzags noirs dans un fond gris de perle. Selon Schweneckfeld, la tête de la

En Brie, *moreton*; en Bourgogne, *rougeot*; en catalan, *bui.xot*; dans le Bolonais, *catto rosso*; en allemand, *rot-hals*, *rot-ent*, *mittel-ent*, *wilde-grawe-ent*, *braun koepsichte endte*; en anglais, *pochard*, *red-headed widgeon*, *common grey widgeon*.

femelle n'est pas rousse comme celle du mâle, et n'a que quelques taches roussâtres.

Le millouin est de la grandeur du tadorne, mais sa taille est plus lourde : sa forme trop ronde lui donne un air pesant ; il marche avec peine et de mauvaise grâce, et il est obligé de battre de temps en temps des ailes pour conserver l'équilibre sur terre.

Son cri ressemble plus au sifflement grave d'un gros serpent qu'à la voix d'un oiseau : son bec large et creux est très-propre à fouiller dans la vase, comme font les souchets et les morillons, pour y trouver des vers et pour pêcher de petits poissons et des crustacées. Deux de ces oiseaux mâles que M. Baillon a nourris l'hiver dans une basse-cour, se tenoient presque toujours dans l'eau ; ils étoient forts et courageux sur cet élément, et ne s'y laissoient pas approcher par les autres canards ; ils les écartoient à coups de bec : mais ceux-ci en revanche les battoient lorsqu'ils étoient à terre ; et toute la défense du millouin étoit alors de fuir vers l'eau. Quoiqu'ils fussent privés et même devenus familiers, on ne put les conserver long-temps, parce qu'ils ne peuvent marcher sans se blesser les pieds ; le sable des allées d'un jardin les incommoda autant que le pavé d'une cour ; et quelque soin que prit M. Baillon de ces deux millouins, ils ne véurent que six semaines dans leur captivité.

« Je crois, dit ce bon observateur, que ces oiseaux appartiennent au Nord : les miens restoient dans l'eau pendant la nuit, même lorsqu'il geloit beaucoup; ils s'y agitoient assez pour empêcher qu'elle ne se glaçât autour d'eux.

Du reste, ajoute-t-il, les millouins, ainsi que les morillons et les garrots, mangent beaucoup et digèrent aussi promptement que le canard.

Ils ne vécurent d'abord que de pain mouillé; ensuite ils le mangeoient sec : mais ils ne l'avoient ainsi qu'avec peine, et étoient obligés de boire à chaque instant. Je n'ai pu les accoutumer à manger du grain; les morillons seuls paroissent aimer la semence du jonc de marais.»

M. Hébert, qui, en chasseur attentif et même ingénieux, a su trouver à la chasse d'autres plaisirs que celui de tuer, a fait sur ces oiseaux, comme sur beaucoup d'autres, des observations intéressantes. C'est, dit-il, l'espèce du millouin qui, après celle du canard sauvage, m'a paru la plus nombreuse dans les contrées où j'ai chassé. Il nous arrive en Brie, à la fin d'octobre, par troupes de vingt à quarante : il a le vol plus rapide que le canard, et le bruit que fait son aile est tout différent; la troupe forme en l'air un peloton serré, sans former des triangles comme les canards sauvages. A leur arrivée ils sont inquiets, ils s'abattent sur les grands étangs; l'instant d'après ils en partent, en font plusieurs fois

» le tour au vol, se posent une seconde fois pour
 » aussi peu de temps, disparaissent, reviennent
 » une heure après, et ne se fixent pas davantage.
 » Quand j'en ai tué, ç'a toujours été par hasard
 » avec de très-gros plomb, et lorsqu'ils faisoient
 » leurs différents tours en l'air. Ils étoient tous
 » remarquables par une grosse tête rousse, qui
 » leur a valu le nom de *rougeots* dans notre Bour-
 » gogne.

» On ne les approche pas facilement sur les
 » grands étangs; ils ne tombent point sur les pe-
 » tites rivières par la gelée, ni à la chute sur les
 » petits étangs, et ce n'est que dans les canardiè-
 » res de Picardie que l'on peut en tuer beaucoup;
 » néanmoins ils ne laissent pas d'être assez com-
 » muns en Bourgogne, et on en voit à Dijon aux
 » boutiques des rôtisseurs pendant presque tout
 » l'hiver. J'en ai tué un en Brie au mois de juillet,
 » par une très-grande chaleur : il me partit sur les
 » bords d'un étang au milieu des bois, dans un
 » endroit fort solitaire. Il étoit accompagné d'un
 » autre; ce qui me feroit croire qu'ils étoient ap-
 » pariés, et que quelques couples de l'espèce cou-
 » vent en France dans les grands marais. »

Nous ajouterons que cette même espèce s'est portée bien au-delà de nos contrées; car il nous est arrivé de la Louisiane un millouin tout semblable à celui de France; et de plus, on reconnoît le même oiseau dans le *quapacheanauhtli* de Fer-

mandès, que M. Brisson, par cette raison, a nommé *millouin du Mexique*. Quant à la variété dans l'espèce du millouin de France, donnée par ce dernier ornithologiste, sous l'indication de *millouin noir*, nous ne pouvons que nous en tenir à ce qu'il en dit, cette variété du millouin ne nous étant pas connue.

DU MILLOUINAN.

Ce bel oiseau, dont nous devons la connoissance à M. Baillon, est de la taille du millouin, et ses couleurs, quoique différentes, sont disposées de même : par ce double rapport, nous avons cru pouvoir lui donner le nom de *millouinan*. Il a la tête et le cou recouverts d'un grand domino noir à reflets vert cuivreux, coupé en rond sur la poitrine et le haut du dos; le manteau est joliment ouvrageé d'une petite hachure noirâtre, courant légèrement dans un fond gris de perle; deux pièces du même ouvrage, mais plus serré, couvrent les épaules; le croupion est travaillé de même; le ventre et l'estomac sont du plus beau blanc. On peut remarquer sur le milieu du cou l'empreinte obscure d'un collier roux. Le bec du millouinan est moins long et plus large que celui du millouin.

L'individu que nous décrivons a été tué sur la côte de Picardie; et depuis, un autre tout-à-fait

semblable, sinon qu'il est un peu plus petit, nous est venu de la Louisiane. Ce n'est pas, comme on l'a déjà vu, la seule espèce de la famille du canard qui se trouve commune aux deux continents; néanmoins ce millouinan, qui n'avoit pas encore été remarqué ni décrit, ne paroît sans doute que rarement sur nos côtes.

DU GARROT.

Le garrot est un petit canard dont le plumage est noir et blanc, et la tête remarquable par deux mouches blanches posées aux coins du bec, qui, de loin, semblent être deux yeux placés à côté des deux autres, dans la coiffé noire lustrée de vert qui lui couvre la tête et le haut du cou; et c'est de là que les Italiens lui ont donné le nom de *quattr'occhi*. Les Anglais le nomment *golden-eye* (œil d'or), à raison de la couleur jaune dorée de l'iris de ses yeux. La queue et le dos sont noirs, ainsi que les grandes plumes de l'aile, dont la plupart des couvertures sont blanches; le bas du cou, avec tout le devant du corps, est d'un beau blanc; les pieds sont très-courts, et les membra-

¹ En Lorraine, *canard de Hongrie*; en Alsace, *canard pie*; par les Italiens, *quattr'occhi*; en anglais, *golden-eye*; en allemand, *kobel-ente*, *straus-ente*; et aux environs de Strasbourg, *weisser dritt-vogel*; par quelques-uns, *klinger*.

nes qui en réunissent les doigts s'étendent jusqu'au bout des ongles et y sont adhérentes.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et en diffère entièrement par les couleurs, qui, comme on l'observe généralement dans toute la grande famille du canard, sont plus ternes, plus pâles dans les femelles : celle-ci les a grises ou brunâtres où le mâle les a noires, et gris-blanches où il les a d'un beau blanc; elle n'a ni le reflet vert à la tête, ni la tache blanche au coin du bec.

Le vol du garrot, quoique assez bas, est très-roide et fait siffler l'air; il ne eric pas en partant, et ne paroît pas être si défiant que les autres canards. On voit de petites troupes de garrots sur nos étangs pendant tout l'hiver : mais ils disparaissent au printemps, et sans doute vont nicher dans le Nord; du moins Linnæus, dans une courte notice du *Fauna Suecica*, dit que ce canard se voit l'été en Suède, et que dans cette saison, qui est celle de la nichée, il se tient dans des creux d'arbre.

M. Baillon, qui a essayé de tenir quelques garrots en domesticité, vient de nous communiquer les observations suivantes.

« Ces oiseaux, dit-il, ont maigri considérablement en peu de temps, et n'ont pas tardé à se blesser sous les pieds, lorsque je les ai laissés marcher en liberté. Ils restoient la plupart du

» temps couchés sur le ventre : mais quand les
» autres oiseaux venoient les attaquer, ils se défen-
» doient vigoureusement ; je puis même dire que
» j'ai vu peu d'oiseaux aussi méchants. Deux mâ-
» les que j'ai eus l'hiver dernier me déchiroient la
» main à coups de bec toutes les fois que je les
» prenois. Je les tenois dans une grande cage d'o-
» sier, afin de les accoutumer à la captivité, et à
» voir aller et venir dans la cour les autres volail-
» les ; mais ils ne marquoient dans leur prison que
» de l'impatience et de la colère, et s'élançoient
» contre leurs grilles vers les autres oiseaux qui
» les approchoient. J'étois parvenu, avec beau-
» coup de peine, à leur apprendre à manger du
» pain ; mais ils ont constamment refusé toute es-
» pèce de grains.

» Le garrot, ajoute cet attentif observateur, a
» de commun avec le millouin et le morillon, de
» ne marcher que d'une manière peinée et diffici-
» le, avec effort, et, ce semble, avec douleur ; ce-
» pendant ces oiseaux viennent de temps en temps
» à terre, mais pour s'y tenir tranquilles et en re-
» pos, debout ou couchés sur la grève, et pour y
» éprouver un plaisir qui leur est particulier. Les
» oiseaux de terre ressentent de temps en temps le
» besoin de se baigner, soit pour purger leur plu-
» mage de la poussière qui l'a pénétré, soit pour
» donner au corps une dilatation qui en facilite les
» mouvements, et ils annoncent par leur gaieté en

quittant l'eau la sensation agréable qu'ils éprou-
 » vent : dans les oiseaux aquatiques, au contraire,
 » dans ceux surtout qui restent un long temps
 » dans l'eau, les plumes humectées et pénétrées à
 » la longue donnent insensiblement passage à l'eau,
 » dont quelques filets doivent gagner jusqu'à la
 » peau; alors ces oiseaux ont besoin d'un bain d'air
 » qui dessèche et contracte leurs membres, trop
 » dilatés par l'humidité; ils viennent en effet au
 » rivage prendre ce bain sec dont ils ont besoin, et
 » la gaieté qui règne alors dans leurs yeux, et un
 » balancement lent de la tête, font connoître la
 » sensation agréable qu'ils éprouvent. Mais ce be-
 » soin satisfait, et en tout autre temps, les garrots,
 » et, comme eux, les millouins et les morillons, ne
 » viennent pas volontiers à terre, et surtout évi-
 » tent d'y marcher; ce qui paroît leur causer une
 » extrême fatigue. En effet, accoutumés à se mou-
 » voir dans l'eau par petits élans, dont l'impul-
 » sion dépend d'un mouvement vif et brusque des
 » pieds, ils apportent cette habitude à terre, et
 » n'y vont que par bonds, en frappant si forte-
 » ment le sol de leurs larges pieds, que leur mar-
 » che fait le même bruit qu'un elaquement de
 » mains. Ils s'aident de leurs ailes pour garder l'é-
 » quilibre, qu'ils perdent à tout moment, et si on
 » les presse, ils s'élancent en jetant leurs pieds
 » en arrière, et tombent sur l'estomac : leurs pieds
 » d'ailleurs se déchirent et se fendent en peu de

» temps par le frottement sur le gravier. Il paroît
 » donc que ces espèces, uniquement nées pour
 » l'eau, ne pourront jamais augmenter le nombre
 » des colonies que nous en avons tirées pour peupler nos basses-cours. »

DU MORILLON.

Le morillon est un joli petit canard, qui, pour toutes couleurs, n'offre, lorsqu'on le voit en repos, qu'un large bec bleu, un grand domino noir, un manteau de même couleur, et du blanc sur l'estomac, le ventre et le haut des épaules; ce blanc est net et pur, et tout le noir est luisant et relevé de beaux reflets pourprés et d'un rouge verdâtre; les plumes du derrière de la tête se redressent en paucade; souvent le bas du domino, noir sur la poitrine, est ondé de blanc; et dans cette espèce, ainsi que dans les autres du genre du canard, les couleurs sont sujettes à certaines variations qui ne sont nullement spécifiques, et qui n'appartiennent qu'à l'individu.

Lorsque le morillon vole, son aile paroît rayée de blanc; cet effet est produit par sept plumes qui sont en partie de cette couleur. Il a le dedans des pieds et des jambes rougeâtre, et le dehors

En Brie, *le jacobin*; sur la Somme, du temps de Belon, *cotée*; en allemand, *scheel-ent*, *schill-ent*, *skel-ent*, *tepet-ganz*; en anglais, *spoon-bill'd duck*.

noir. Sa langue est fort charnue, et si renflée à la racine qu'il semble y en avoir deux. Dans les viscères, il n'y a point de vésicule du fiel. Belon regarde le morillon comme le *glaucium* des Grecs, *n'ayant*, dit-il, *trouvé onc oiseau qui eût l'œil de couleur si veronne* : et en effet, le *glaucium*, dans Athénée, est ainsi nommé de la couleur *glaucque* ou vert d'eau de ses yeux.

Le morillon fréquente les étangs et les rivières, et néanmoins se trouve aussi sur la mer. Il plonge assez profondément, et fait sa pâture de petits poissons, de crustacées et coquillages, ou de graines d'herbes aquatiques, surtout de celle du jonc commun. Il est moins défiant, moins prêt à partir que le canard sauvage; on peut l'approcher à la portée du fusil sur les étangs, ou mieux encore sur les rivières quand il gèle; et lorsqu'il a pris son essor, il ne fait pas de longues traversées.

M. Baillon nous a communiqué ses observations sur cette espèce en domesticité. « La couleur du morillon, dit-il, sa manière de se balancer en marchant et en tenant le corps presque droit, lui donnent un air d'autant plus singulier, que la belle couleur bleu clair de son bec toujours appliqué sur la poitrine, et ses gros yeux brillants, tranchent beaucoup sur le noir de son plumage.

» Il est assez gai, et barbote, comme le canard, pendant des heures entières. J'en ai privé facilement plusieurs dans ma cour; ils sont devenus si

familiers en peu de temps, qu'ils entroient dans la cuisine et dans les appartements. On les entendoit avant de les voir, à cause du bruit qu'ils faisoient à chaque pas en plaquant leurs larges pieds par terre et sur les parquets. On ne les voyoit jamais faire de pas inutiles; ce qui prouve, comme je l'ai dit, que l'espèce ne marche que par besoin et forcément; et en effet, ils s'écorchoient les pieds sur le pavé. Néanmoins ils ne maigrissoient que fort peu, et ils auroient pu vivre long-temps si les autres oiseaux de la basse-cour les avoient moins tourmentés.

» Je me suis procuré, ajoute M. Baillon, plus de trente morillons, pour voir si la huppe, qui est très-apparente à quelques individus, constitue une espèce particulière; j'ai reconnu qu'elle est un des ornements de tous les mâles.

» De plus, les jeunes sont, dans le premier temps, d'un gris enfumé. Cette livrée reste jusqu'à près la mue, et ils n'ont toute leur belle couleur d'un noir brillant qu'à la deuxième année. Ce n'est que dans le même temps que le bec devient blanc. Les femelles sont toujours moins noires et n'ont jamais de huppe.»

DU PETIT MORILLON.

Après ce que nous venons de dire de la diversité que l'on remarque souvent dans le plumage des morillons, nous serions fort tentés de rapporter aux mêmes causes accidentelles la différence de grandeur sur laquelle on s'est fondé pour faire du petit morillon une espèce particulière et séparée de celle du morillon : cette différence en effet est si petite, qu'à la rigueur on pourroit la regarder comme nulle, ou du moins la rapporter à celles que l'âge et les divers temps d'accroissement mettent nécessairement entre les individus d'une même espèce. Néanmoins la plupart des ornithologistes ont indiqué ce petit morillon comme d'une espèce différente de l'autre; et ne pouvant les contredire par des faits positifs, nous consignons seulement ici nos doutes que nous ne croyons pas mal fondés. Selon même, que les autres sont suivis, et qui est le premier auteur de cette distinction d'espèces, semble nous fournir une preuve contre sa propre opinion; car après avoir dit de son *petit plongeon*, qui est notre petit morillon, que *c'est un joli oiseau bien troussé, rond et raccourci, avec yeux si jaunes et luisants qu'ils sont plus clairs qu'airain poli...*, et qu'avec le plumage semblable à celui du moril-

En anglais, *tufted duck*; en allemand, *woll-enten*, et par quelques-uns, *rusgen*.

lon, il a de même la ligne blanche par le travers de l'aile, il ajoute : « Si est-ce qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit vrai morillon; car il a la huppe » derrière la tête comme le bièvre et le pélican, et » toutefois le morillon n'en a point. » Or Belon se trompe ici, et ce caractère de la huppe est une raison de plus de rapporter l'oiseau dont il s'agit au vrai morillon, qui a en effet une huppe.

M. Brisson donne encore une variété dans cette espèce sous le nom de *petit morillon rayé*; mais ce n'est certainement qu'une variété d'âge.

DE LA MACREUSE.

On a prétendu que les macreuses naissoient, comme les bernaches, dans des coquilles ou dans du bois pourri : nous avons suffisamment réfuté ces fables, dont ici, comme ailleurs, l'histoire naturelle ne se trouve que trop souvent infectée. Les macreuses pondent, nichent et naissent comme les autres oiseaux; elles habitent de préférence les terres et les îles les plus septentrionales, d'où elles descendent en grand nombre le long des côtes de

Belon dit de plus qu'on nomme son petit plongeon *cottée*; nom que nous nous sommes crus en droit de rapporter au morillon. Il conjecture aussi que c'est le *colymbis* ou *colymbides* des anciens; mais nous avons rapporté ce dernier, avec plus de vraisemblance, au *castagneux*.

Les Anglais de la province d'York l'appellent *scoter*.

l'Écosse et de l'Angleterre, et arrivent sur les nôtres en hiver, pour y fournir un assez triste gibier, néanmoins attendu avec empressement par nos solitaires, qui, privés de tout usage de chair et réduits au poisson, se sont permis celle de ces oiseaux, dans l'opinion qu'ils ont le sang froid comme les poissons, quoique en effet leur sang soit chaud et tout aussi chaud que celui des autres oiseaux d'eau : mais il est vrai que la chair noire, sèche et dure de la macreuse est plutôt un aliment de mortification qu'un bon mets.

Le plumage de la macreuse est noir : sa taille est à peu près celle du canard commun, mais elle est plus ramassée et plus courte. Ray observe que l'extrémité de la partie supérieure du bec n'est pas terminée par un ongle corné, comme dans toutes les espèces de ce genre : dans le mâle, la base de cette partie, près de la tête, est considérablement gonflée, et présente deux tubercules de couleur jaune; les paupières sont de cette même couleur; les doigts sont très-longs, et la langue est fort grande; la trachée n'a pas de labyrinthe, et les œcums sont très-courts, en comparaison de ceux des autres canards.

M. Baillon, cet observateur intelligent et laborieux, que j'ai eu si souvent occasion de citer au sujet des oiseaux d'eau, m'a envoyé les observations suivantes.

« Les vents du nord et du nord-ouest amènent

» le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois
 » de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de macreuses; la mer en est, pour ainsi
 » dire, couverte : on les voit voleter sans cesse de
 » place en place et par milliers, paroître sur l'eau
 » et disparoître à chaque instant. Dès qu'une macreuse plonge, toute la bande l'imité et reparoît
 » quelques instants après. Lorsque les vents sont
 » sud et sud-est, elles s'éloignent de nos côtes; et
 » ces premiers vents, au mois de mars, les font
 » disparoître entièrement.

La nourriture favorite des macreuses est une
 » espèce de coquillage bivalve lisse et blanchâtre,
 » large de quatre lignes et long de dix ou environ,
 » dont les hauts-fonds de la mer se trouvent jonchés dans beaucoup d'endroits; il y en a des
 » bancs assez étendus, et que la mer découvre sur
 » ses bords au reflux. Lorsque les pêcheurs remarquent que, suivant leur terme, les macreuses
 » *plongent aux vaimeaux* (c'est le nom qu'on
 » donne ici à ces coquillages), ils tendent leurs
 » filets horizontalement, mais fort lâches, au-dessus de ces coquillages, et à deux pieds au plus
 » du sable; peu d'heures après, la mer entrant dans son plein, couvre ces filets de beaucoup
 » d'eau, et les macreuses suivant le reflux à deux
 » ou trois cents pas du bord, la première qui aperçoit les coquillages plonge; toutes les autres la
 » suivent, et rencontrant le filet qui est entre elles

» et l'appât, elles s'empêtrent dans ces mailles flot-
 » tantes; ou si quelques-unes plus défiantes s'en é-
 » cartent et passent dessous, bientôt elle s'y enla-
 » cent comme les autres en voulant remonter a-
 » près s'être repues : toutes s'y noient; et lorsque
 » la mer est retirée, les pêcheurs vont les détacher
 » du filet, où elles sont suspendues par la tête, les
 » ailes ou les pieds.

» J'ai vu plusieurs fois cette pêche. Un filet de
 » cinquante toises de longueur, sur une toise et
 » demie de large, en prend quelquefois vingt ou
 » trente douzaines dans une seule marée : mais en
 » revanche on tendra souvent ses filets vingt fois
 » sans en prendre une seule; et il arrive de temps
 » en temps qu'ils sont emportés ou déchirés par
 » des marsouins ou des esturgeons.

» Je n'ai jamais vu aucune macreuse voler ail-
 » leurs qu'au-dessus de la mer, et j'ai toujours re-
 » marqué que leur vol est bas et mou, et de peu
 » d'étendue; elles ne s'élèvent presque pas, et sou-
 » vent leurs pieds trempent dans l'eau en volant.
 » Il est probable que les macreuses sont aussi
 » fécondes que les canards, car le nombre qui en
 » arrive tous les ans est prodigieux; et malgré la
 » quantité que l'on en prend, il ne paroît pas di-
 » minuer.»

Ayant demandé à M. Baillon ce qu'il pensoit sur la distinction du mâle et de la femelle dans cette espèce, et sur ces macreuses à plumage gris

appelées *grisettes*, que quelques-uns disent être les femelles, voici ce qu'il m'a répondu :

« La grisette est certainement une macreuse; elle en a parfaitement la figure. On voit toujours ces grisettes de compagnie avec les autres macreuses; elles se nourrissent des mêmes coquillages, les avalent entiers, et les digèrent de même. On les prend aux mêmes filets, et elles volent aussi mal et de la même manière, particulière à ces oiseaux, qui ont les os des ailes plus tournés en arrière que les canards, et les cavités dans lesquelles s'emboîtent les deux fémurs très-près l'une de l'autre; conformation qui, leur donnant une plus grande facilité pour nager, les rend en même temps très-inhabiles à marcher; et certainement aucune espèce de canards n'a les cuisses placées de cette manière. Enfin le goût de la chair est le même.

« J'ai ouvert trois de ces grisettes cet hiver, et elles se sont trouvées femelles.

D'un autre côté, la quantité de ces macreuses grisettes est beaucoup moindre que celle des noires; souvent on n'en trouve pas dix sur cent autres prises au filet. Les femelles seroient-elles en si petit nombre dans cette espèce?

« J'avoue franchement que je n'ai pas assez cherché à distinguer les mâles des femelles macreuses. J'en ai empaillé grand nombre; je choisissois les plus noires et les plus grosses : toutes se sont

» choit, elle tentoit de le chasser à coups de bec :
 » s'il résistoit ou s'il se défendoit en l'attaquant, elle
 » plongeoit; et après avoir fait deux ou trois fois le
 » tour du fond du bac pour fuir, elle s'élançoit hors
 » de l'eau en faisant une espèce de sifflement fort
 » doux et clair, semblable au premier ton d'une flû-
 » te traversière. C'est le seul cri que je lui ai connu;
 » elle le répétoit toutes les fois qu'on l'approchoit.

» Curieux de savoir si cet oiseau peut demeurer
 » long-temps sous l'eau, je l'y ai retenu de for-
 » ce; elle se donnoit des efforts considérables après
 » deux ou trois minutes, et paroissoit souffrir beau-
 » coup. Elle revenoit au-dessus de l'eau aussi vite
 » que du liège. Je crois qu'elle peut y demeurer
 » plus long-temps, parce qu'elle descend souvent
 » à plus de trente pieds de profondeur dans la mer,
 » pour ramasser les coquillages bivalves et oblongs
 » dont elle se nourrit.

» Ce coquillage blanchâtre, large de quatre à
 » cinq lignes, et long de près d'un pouce, est la
 » nourriture principale de cette espèce. Elle ne s'a-
 » muse pas, comme la pie de mer, à l'ouvrir; la
 » forme de son bec ne lui en donne pas le moyen
 » comme celui de cet oiseau : elle l'avale entier et
 » le digère en peu d'heures. J'en donnois quel-
 » quefois vingt et plus à une macreuse; elle en pre-
 » noit jusqu'à ce que son œsophage en fût rempli
 » jusqu'au bec : alors ses excréments étoient blancs;
 » ils prenoient une teinte verte lorsqu'elle ne man-

» geoit que du pain; mais ils étoient toujours li-
» quides. Je ne l'ai jamais vue se repaître d'her-
» bes, de grains ou de semences de plantes, com-
» me le canard sauvage, les sarcelles, les siffleurs,
» et d'autres de ce genre. La mer est son unique
» élément : elle vole aussi mal qu'elle marche.
» Je me suis amusé souvent à en considérer des
» troupes nombreuses dans la mer, et à les exami-
» ner avec une bonne lunette d'approche : je n'en ai
» jamais vu s'élever et parcourir au vol un espace é-
» tendu; elles voloient sans cesse au-dessus de
» la surface de l'eau.

» Les plumes de cet oiseau sont tellement lissées
» et si serrées, qu'en se secouant au sortir de l'eau,
» il cesse d'être mouillé.

La même cause qui a fait périr tant d'autres
» oiseaux dans ma cour, a donné la mort à ma ma-
» creuse; la peau molle et tendre de ses pieds étoit
» blessée sans cesse par les graviers qui y péné-
» troient; des calus se sont formés sous chaque
» jointure des articles; ils se sont ensuite usés au
» point que les nerfs étoient découverts : elle n'o-
» soit plus ni marcher ni aller dans l'eau; chaque
» pas augmentoit ses plaies. Je l'ai mise dans mon
» jardin sur l'herbe, sous une cage; elle ne vouloit
» pas y manger. Elle est morte dans ma cour peu
» de temps après.»

DE LA DOUBLE MACREUSE.

Parmi le grand nombre des macreuses qui viennent en hiver sur nos côtes de Picardie, l'on en remarque quelques-unes de beaucoup plus grosses que les autres, qu'on appelle *macreuses doubles*. Outre cette différence de taille, elles ont une tache blanche à côté de l'œil, et une bande blanche dans l'aile, tandis que le plumage des autres est entièrement noir. Ces caractères suffisent pour qu'on doive regarder ces grandes macreuses comme formant une seconde espèce, qui paroît être beaucoup moins nombreuse que la première, mais qui du reste lui ressemble par la conformation et par les habitudes naturelles. Ray a observé dans l'estomac et les intestins de ces grandes macreuses, des fragments de coquillage, le même apparemment que celui dont M. Baillon dit que la macreuse fait sa nourriture de préférence.

DE LA MACREUSE A LARGE BEC.

Nous désignons sous ce nom l'oiseau indiqué sous la dénomination de *canard du Nord*, appelé le *marchand*, qui certainement est de la famille des macreuses, et que peut-être, à comparer les individus, nous jugerions ne faire qu'une avec la pré-

En anglais, *great black duck*.

cédente. Quoi qu'il en soit, celle-ci est bien caractérisée par la largeur de son bec aplati, épaté, bordé d'un trait orangé qui, entourant les yeux, semble figurer des lunettes. Cette grosse maereuse aborde en hiver en Angleterre; elle s'abat sur les prairies dont elle paît l'herbe : et M. Edwards pense la reconnoître dans une des figures du petit recueil d'oiseaux publié à Amsterdam en 1679, par Nicolas Veischer, où elle est dénommée *turma anser*, nom qui semble avoir rapport à sa grosseur, qui surpasse celle du canard commun, et en même temps indiquer que ces oiseaux paroissent attroupés; et comme ils se trouvent à la baie de Hudson, les Hollandais pouvoient les avoir observés au détroit de Davis, où se faisoient alors leurs grandes pêches de la baleine.

DU BEAU CANARD HUPPÉ.

Le riche plumage de ce beau canard paroît être une parure recherchée, une robe de fête que sa coiffure élégante assortit et rend plus brillante; une pièce d'un beau roux moucheté de petits pinceaux blancs couvre le bas du cou et la poitrine, et se coupe net sur les épaules par un trait de blanc, doublé d'un trait de noir; l'aile est recouverte de plumes d'un brun qui se fond en noir à riches reflets d'acier brun; et celles des flancs, très-finement lisérées et vermiculées de petites li-

gnes noirâtres, sur un fond gris, sont joliment rubanées à la pointe de noir et de blanc, dont les traits se déploient alternativement, et semblent varier suivant le mouvement de l'oiseau; le dessous du corps est gris blanc de perle; un petit tour de cou blanc remonte en mentonnière sous le bec et jette une échancrure sous l'œil, sur lequel un autre grand trait de même couleur passe en manière d'un long sourcil; le dessus de la tête est relevé d'une superbe aigrette de longues plumes blanches, vertes et violettes, pendantes en arrière comme une chevelure, en panaches séparés par de plus petits panaches blancs; le front et les joues brillent d'un lustre de bronze; l'iris de l'œil est rouge; le bec de même avec une tache noire au-dessus, et l'onglet de la même couleur; sa base est comme ourlée d'un rebord charnu de couleur jaune.

Ce beau canard est moins grand que le canard commun; et sa femelle est aussi simplement vêtue qu'il est pompeusement paré; elle est presque toute brune, *ayant néanmoins*, dit Edwards, *quelque chose de l'aigrette du mâle*. Cet observateur ajoute que l'on a apporté vivants plusieurs de ces beaux canards de la Caroline en Angleterre, mais sans nous apprendre s'ils se sont propagés. Ils aiment à se percher sur les plus hauts arbres; d'où vient que plusieurs voyageurs les indiquent sous le nom de *canards branchus*. Par celui de *canards d'été*,

que leur donne Catesby, on peut juger qu'ils ne séjournent que pendant l'été en Virginie et à la Caroline; effectivement ils y nichent, et placent leurs nids dans les trous que les pics ont faits aux grands arbres voisins des eaux, particulièrement aux cyprès : les vieux portent les petits du nid dans l'eau, sur leur dos; et ceux-ci au moindre danger s'y attachent avec le bec.

DU PETIT CANARD A GROSSE TÊTE.

Ce petit canard, qui est de taille moyenne entre le canard commun et la sarcelle. a toute la tête coiffée d'une touffe de longs effilés agréablement teints de pourpre avec reflets de vert et de bleu : cette touffe épaisse grossit beaucoup sa tête; et c'est de là que Catesby a nommé tête de buffle (*buffel's head duck*) ce petit canard, qui fréquente les eaux douces à la Caroline. Il a derrière l'œil une large tache blanche; les ailes et le dos sont marqués de taches longitudinales noires et blanches alternativement; la queue est grise, le bec plombé, et les jambes sont rouges.

La femelle est toute brune avec la tête unie et sans touffe.

Ce canard ne paroît à la Caroline que l'hiver : ce n'est pas une raison pour le nommer, comme a

Suivant le Page du Pratz, on les voit toute l'année à la Louisiane.

fait M. Brisson, *canard d'hiver*, parce que comme il existe nécessairement ailleurs pendant l'été, ceux qui pourroient l'observer dans ces contrées auroient tout autant de raison de l'appeler *canard d'été*.

DU CANARD A COLLIER DE TERRE-NEUVE.

Ce canard, de taille petite, courte et arrondie, et d'un plumage obscur, ne laisse pas d'être un des plus jolis oiseaux de son genre. Indépendamment des traits blancs qui coupent le brun de sa robe, sa face semble être un masque à long nez noir et joues blanches; et ce noir du nez se prolonge jusqu'au sommet de la tête, et s'y réunit à deux grands sourcils roux ou d'un rouge bai très-vif : le domino noir dont le cou est couvert est bordé et coupé au bas par un petit ruban blanc, qui apparemment a offert à l'imagination des pêcheurs de Terre-Neuve l'idée d'un cordon de noblesse, puisqu'ils appellent ce canard *the lord*, ou *le seigneur*; deux autres bandelettes blanches, lisérées de noir, sont placées de chaque côté de la poitrine, qui est gris de fer; le ventre est gris-brun; les flancs sont d'un roux vif, et l'aile offre un miroir bleu pourpré ou couleur d'acier bruni. On voit encore une mouche blanche derrière l'oreille, et une petite ligne blanche serpentante sur le côté du cou.

La femelle n'a rien de toute cette parure : son vêtement est d'un gris brun noirâtre sur la tête et le manteau, d'un gris blanc sur le devant du cou et la poitrine, et d'un blanc pur à l'estomac et au ventre. Leur grosseur est à peu près celle du morillon, et ils ont le bec fort court et petit pour leur taille.

On reconnoît l'espèce de ce canard dans l'*anas picta capite pulchrè fasciato* de Steller, ou *canard des montagnes du Kamtschatka*, et dans l'*anas histrionica* de Linnæus, qui paroît en Islande, suivant le témoignage de M. Brunich, et qu'on retrouve non-seulement dans le nord-est de l'Asie, mais même sur le lac Baïkal, selon la relation de M. Georgi, quoique Kracheninnikow ait regardé cette espèce comme propre et particulière au Kamtschatka.

DU CANARD BRUN.

Sans une trop grande différence de taille, la ressemblance presque entière de plumage nous eût fait rapporter cette espèce à celle de la *sarcelle brune et blanche*, ou *canard brun et blanc de la baie de Hudson* d'Edwards : mais celui-ci n'a exactement que la taille de la sarcelle; et le canard brun est de grosseur moyenne entre le canard sauvage et le garrot. Au reste, il est probable que l'individu représenté dans la planche n'est que la femelle de cette espèce; car elle porte la livrée obscu-

re, propre dans tout le genre des canards au sexe féminin. Un fond brun noirâtre sur le dos, et brun roussâtre nué de gris blanc au cou et à la poitrine; le ventre blanc avec une tache blanche sur l'aile, et une large mouche de même couleur entre l'œil et le bec, sont tous les traits de son plumage; et c'est peut-être celui que l'on trouve indiqué dans Rzaczynski par cette courte notice : *Lithuana Polesia alit innumeras anates inter quas sunt nigricantes*. Il ajoute que ces canards noirâtres sont connus des Russes sous le nom de *uhle*.

DU CANARD A TÊTE GRISE.

Nous préférons cette dénomination donnée par Edwards à celle de *canard de la baie de Hudson*, sous laquelle M. Brisson indique cet oiseau : premièrement, parce qu'il y a plusieurs autres canards à la baie de Hudson; secondement, parce qu'une dénomination tirée d'un caractère propre de l'espèce est toujours préférable pour la désigner à une indication de pays, qui ne peut que très-rarement être exclusive. Ce canard à tête grise est coiffé assez singulièrement d'une calotte cendrée bleuâtre, tombant en pièce carrée sur le haut du cou, et séparée par une double ligne de points noirs, semblables à des guillemets, de deux plaques d'un vert tendre qui couvrent les joues: le tout est coupé de cinq moustaches noires, dont

trois s'avancent en pointe sur le haut du bec, et les deux autres s'étendent en arrière sous ses angles. La gorge, la poitrine et le cou sont blancs; le dos est d'un brun noirâtre avec reflet pourpré. Les grandes plumes de l'aile sont brunes; les couvertures en sont d'un pourpre ou violet foncé, luisant, et chaque plume est terminée par un point blanc, dont la suite forme une ligne transversale; il y a de plus une grande tâche blanche sur les petites couvertures de l'aile, et une autre de forme ronde de chaque côté de la queue. Le ventre est noir; le bec est rouge, et sa partie supérieure est séparée en deux bourrelets, qui, dans leur renflement, ressemblent, suivant l'expression d'Edwards, à peu près à des fèves. C'est, ajoute-t-il, la partie la plus remarquable de la conformation de ce canard, dont la taille surpasse celle du canard domestique. Néanmoins nous devons remarquer que la femelle du *canard à collier de Terre-Neuve*, a beaucoup de rapport avec ce canard à tête grise d'Edwards: la principale différence consiste en ce que les teintes du dos sont plus noires dans la planche de ce naturaliste, et que la zone y est peinte de verdâtre.

DU CANARD A FACE BLANCHE.

Nous désignons ce canard par le caractère de sa face blanche, parce que cette indication peut

le faire reconnoître au premier coup d'œil. En effet, ce qui frappe d'abord en le voyant, est son tour de face tout en blanc, relevé sur la tête d'un voile noir, qui, embrassant le devant et le haut du cou, retombe en arrière. L'aile et la queue sont noirâtres; le reste du plumage est richement chamarré d'ondes et de festons de noirâtre, de rousâtre et de roux, dont la teinte plus forte sur le dos, va jusqu'au rouge briqueté sur la poitrine et le bas du cou. Ce canard, qui se trouve au Maragnou, est de plus grande taille et de plus grosse corpulence que notre canard sauvage.

DU MAREC ET DU MARÉCA,

CANARDS DU BRÉSIL.

Maréca est, suivant Pison, le nom générique des canards au Brésil, et Maregrave donne ce nom à deux espèces qui ne paroissent pas fort éloignées l'une de l'autre, et que, par cette raison, nous donnons ensemble, en les distinguant néanmoins sous les noms de *marec* et *maréca*. La première est, dit ce naturaliste, un canard de petite taille qui a le bec brun, avec une tache rouge ou orangée à chaque coin, la gorge et les joues blanches, la queue grise, l'aile parée d'un miroir vert avec un bord noir. Catesby, qui a décrit le même oiseau à Bahama, dit que ce miroir de l'aile est bordé de jaune : mais il y a d'autant moins de raison de dé-

signer cette espèce sous le nom de *canard de Bahama*, comme a fait M. Brisson, que Catesby remarque expressément qu'il y paroît très-rarement, n'y ayant jamais vu que l'individu qu'il décrit.

Le maréca, seconde espèce de Maregrave, est de la même taille que l'autre, et il a le bec et la queue noirs; un miroir luisant de vert et de bleu sur l'aile, dans un fond brun; une tache d'un blanc jaunâtre, placée, comme dans l'autre, entre l'angle du bec et l'œil; les pieds d'un vermillon qui, même après la cuisson, teint les doigts en beau rouge. La chair de ce dernier, ajoute-t-il, est un peu amère; celle du premier est excellente: néanmoins les sauvages la mangent rarement, craignant, disent-ils, qu'en se nourrissant de la chair d'un animal qui leur paroît lourd, ils ne deviennent eux-mêmes plus appesantis et moins légers à la course.

DES SARCELLES.

La forme que la Nature a le plus nuancée, variée, multipliée dans les oiseaux d'eau, est celle du canard. Après le grand nombre des espèces de ce genre dont nous venons de faire l'énumération, il se présente un genre subalterne, presque aussi nombreux que celui des canards, et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit module: ce

genre secondaire est celui des sarcelles, qu'on ne peut mieux désigner en général qu'en disant que ce sont des canards bien plus petits que les autres, mais qui du reste leur ressemblent non-seulement par les habitudes naturelles, par la conformation, et par toutes les proportions relatives de la forme, mais encore par l'ordonnance du plumage, et même par la grande différence des couleurs qui se trouvent entre les mâles et les femelles.

On servoit souvent des sarcelles à la table des Romains; elles étoient assez estimées pour qu'on prît la peine de les multiplier en les élevant en domesticité, comme les canards. Nous réussirions sans doute à les élever de même; mais les anciens donnoient apparemment plus de soins à leur basse-cour, et en général beaucoup plus d'attention que nous à l'économie rurale et à l'agriculture.

Nous allons donner la description des espèces différentes de sarcelles, dont quelques-unes, comme certains canards, se sont portées jusqu'aux extrémités des continents.

DE LA SARCELLE COMMUNE.

Première espèce.

Sa figure est celle d'un petit canard, et sa grosseur celle d'une perdrix. Le plumage du mâle, avec

En grec, βόσζζς, et chez les Grecs modernes, *pappi*,



Trois pias.

Plus près se.

1 Le beau Canard huppé
2 La Sarcelle

Page 119
128

3 La Sarcelle de la Chine

141

des couleurs moins brillantes que celui du canard, n'en est pas moins riche en reflets agréables, qu'il ne seroit guère possible de rendre par une description. Le devant du corps présente un beau plastron tissu de noir sur gris, et comme maillé par petits carrés tronqués, renfermés dans de plus grands, tous disposés avec tant de netteté et d'élégance, qu'il en résulte l'effet le plus piquant. Les côtés du cou et les joues, jusque sous les yeux, sont ouvragés de petits traits de blanc, vermiculés sur un fond roux. Le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge; mais un long trait blanc, prenant sur l'œil, va tomber au-dessous de la nuque. Des plumes longues et taillées en pointe couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans

dénomination générique, appliquée à toutes les espèces du genre des canards. Les Grecs n'ont diction en leur vulgaire pour distinguer les oiseaux de rivière, si proprement que nous faisons; car ils nomment indifféremment les sarcelles et morillons du nom de *canards*, qu'ils appellent *pappi*. (Observations de Belon, liv. 1.) En italien, *sartella*, *cercedula*, *cercevo*, *garganello*; en espagnol, *cerceta*; en allemand, *murentlein*, *mittel-endte*, *scheckicht-endtlin*, *spreuglicht-endte*; en bas allemand, *crak kasona*; et dans quelques endroits, comme aux environs de Strasbourg, *kernell*, selon Gesner; en russe, *tchirka*; à Madagascar, *sirire*; dans quelques-unes de nos provinces, *garsotte*, suivant Belon; en d'autres, *halbran*; dans l'Orléanais, la Champagne, la Lorraine, *arcanette*; dans le Milanais et dans notre province de Picardie, *garaney*.

blancs et noirs; les couvertures qui tapissent les ailes sont ornées d'un petit miroir vert; les flancs et le croupion présentent des liaclures de gris noirâtre sur gris blanc, et sont mouchetés aussi agréablement que le reste du corps.

La parure de la femelle est bien plus simple; vêtue partout de gris et de gris brun, à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur sa robe: il n'y a point de noir sur la gorge, comme dans le mâle, et en général il y a tant de différence entre les deux sexes dans les sarcelles, comme dans les canards, que les chasseurs peu expérimentés les méconnoissent, et leur ont donné les noms impropres de *tiers*, *racanettes*, *mercanettes*; en sorte que les naturalistes doivent, ici comme ailleurs, prendre garde aux fausses dénominations, pour ne pas multiplier les espèces sur la seule différence des couleurs qui se trouvent dans ces oiseaux: il seroit même très-utile, pour prévenir l'erreur, que l'on eût soin de représenter la femelle et le mâle avec leurs vraies couleurs.

Le mâle, au temps de la parade, fait entendre un cri semblable à celui du râle. Néanmoins la femelle ne fait guère son nid dans nos provinces, et presque tous ces oiseaux nous quittent avant le 15 ou 20 d'avril: ils volent par bandes dans le temps de leurs voyages, mais sans garder, com-

Comme la sarcelle ne paroît guère que l'hiver.

me les canards, d'ordre régulier; ils prennent leur essor de dessus l'eau et s'envolent avec beaucoup de légèreté. Ils ne se plongent pas souvent, et trouvent à la surface de l'eau et vers ses bords la nourriture qui leur convient : les mouches et les graines des plantes aquatiques sont les aliments qu'ils choisissent de préférence. Gesner a trouvé dans leur estomac de petites pierres mêlées avec cette pâture; et M. Frisch, qui a nourri quelques couples de ces oiseaux pris jeunes, nous donne les détails suivants sur leur manière de vivre dans cette espèce de domesticité commencée. « Je présentai » d'abord à ces sarcelles, dit-il, différentes grai-
 « nes, sans qu'elles touchassent à aucune : mais à » peine eus-je fait poser à côté de leur vase d'eau » un bassin rempli de millet, qu'elles y accouru-
 « rent toutes; chacune à chaque becquée alloit à » l'eau, et dans peu elles en apportèrent assez dans » leurs becs pour que le millet fût tout mouillé.

Néanmoins cette petite graine n'étoit pas encore assez trempée à leur gré, et je vis mes sarcelles » se mettre à porter le millet aussi-bien que l'eau » sur le sol de l'enclos, qui étoit d'argile; et lorsque » la terre fut amollie et trempée, elles commencè-
 « rent à barboter, et il se fit par là un creux assez » profond, dans lequel elles mangeoient leur mil-

Schwenckfeld en dérive son nom : *Querquedula, quoniam querquero . id est frigido et hiemali tempore, maximè apparet.*

» let mêlé de terre. Je les mis dans une chambre,
 » et elles portoient de même, quoique plus inuti-
 » lement, le millet et l'eau sur le plancher. Je les
 » conduisis dans l'herbe et il me parut qu'elles ne
 » faisoient que la fouiller en y cherchant des grai-
 » nes sans en manger les feuilles, non plus que les
 » vers de terre : elles poursuivoient les mouches et
 » les happoient à la manière des canards. Lorsque
 » je tardois de leur donner la nourriture accoutu-
 » mée, elles la demandoient par un petit cri en-
 » roué *quoak*, répété chaque demi-minute. Le soir,
 » elles se gitoient dans des coins; et même le jour.
 lorsqu'on les approchoit, elles se fourroient dans
 les trous les plus étroits. Elles vécurent ainsi jus-
 » qu'à l'approche de l'hiver; mais le froid rigou-
 » reux étant venu, elles moururent toutes à la
 » fois.

DE LA PETITE SARCELLE.

Seconde espèce.

Cette sarcelle est un peu plus petite que la pre-
 mière, et elle en diffère encore par les couleurs de
 la tête, qui est rousse et rayée d'un large trait de

On lui donne la plupart des noms de la sarcelle com-
 mune : les suivants paroissent lui être particuliers. En al-
 lemand, *troessel*, *krieg-enten*, *kruk-entle*, *graw-endtlin*;
 et la femelle, *brunn-kæpficht endtlin* : dans notre Bour-
 gogne, par les chasseurs, *racanette*.

vert bordé de blanc, qui s'étend des yeux à l'occiput : le reste du plumage est assez ressemblant à celui de la sarcelle commune, excepté que la poitrine n'est point aussi richement émaillée, mais seulement mouchetée.

Cette petite sarcelle niche sur nos étangs, et reste dans le pays toute l'année : elle cache son nid parmi les grands joncs, et le construit de leurs brins, de leur moelle et de quantité de plumes : ce nid fait avec beaucoup de soin est assez grand et posé sur l'eau, de manière qu'il hausse et baisse avec elle. La ponte qui se fait dans le mois d'avril est de dix et jusqu'à douze œufs de la grosseur de ceux du pigeon; ils sont d'un blanc sale, avec de petites taches couleur de noisette. Les femelles seules s'occupent du soin de la couvée : les mâles semblent les quitter et se réunir pour vivre ensemble pendant ce temps; mais en automne ils retournent à leur famille. On voit sur les étangs ces sarcelles par compagnies de dix à douze qui forment la famille; et, dans l'hiver, elles se rabattent sur les rivières et les fontaines chaudes : elles y vivent de cresson et de cerfeuil sauvage : sur les étangs, elles mangent les graines de jonc et attrapent de petits poissons.

Elles ont le vol très-prompt. Leur cri est une espèce de sifflement, *vouire, vouire*, qui se fait entendre sur les eaux dès le mois de mars. M. Hébert nous assure que cette petite sarcelle est aussi

commune en Brie que l'autre y est rare, et que l'on en tue grande quantité dans cette province. Suivant Rzaczynski, on en fait la chasse en Pologne, au moyen de filets tendus d'un arbre à l'autre; les bandes de ces sarcelles donnent dans ces filets lorsqu'elles se lèvent de dessus les étangs à la brune.

Ray, par le nom qu'il donne à notre petite sarcelle (*the common teal*), paroît n'avoir pas connu la sarcelle commune. Belon, au contraire, n'a connu que cette dernière; et quoiqu'il lui ait attribué indistinctement les deux noms grecs de *boscas* et *phascas*, le second paroît désigner spécialement la petite sarcelle; car on lit dans Athénée que la *phascas* est plus grande que le petit *colymbis*, qui est le grèbe castagneux; or cette mesure de grandeur convient parfaitement à notre petite sarcelle. Au reste, son espèce a communiqué d'un monde à l'autre par le Nord; car il est aisé de la reconnoître dans le *pepatzca* de Fernandès; et plusieurs individus que nous avons reçus de la Louisiane n'ont offert aucune différence d'avec ceux de nos contrées.

DE LA SARCELLE D'ÉTÉ.

Troisième espèce.

Nous n'eussions fait qu'une seule et même espèce de cette sarcelle et de la précédente, si Ray, qui paroît les avoir vues toutes deux, ne les eût pas séparées; il distingue positivement la petite sarcelle et la sarcelle d'été : nous ne pouvons donc que le suivre dans sa description, et copier la notice qu'il en donne. Cette sarcelle d'été, dit-il, est encore un peu moins grosse que la petite sarcelle, et c'est de tous les oiseaux de cette grande famille des sarcelles et canards, sans exception, le plus petit. Elle a le bec noir; tout le manteau cendré brun, avec le bout des plumes blanc sur le dos : il y a sur l'aile une bande large d'un doigt : cette bande est noire avec des reflets d'un vert d'émeraude et bordée de blanc : tout le devant du corps est d'un blanc lavé de jaunâtre, tacheté de noir à la poitrine et au bas-ventre; la queue est pointue; les pieds sont bleuâtres, et leurs membranes noires.

En anglais, *summer teal*; en allemand, *birckilgen*, *graw-endilin*; dans notre province de Picardie, *criquard* ou *criquet*. si pourtant ce nom n'appartient pas à la petite sarcelle.

Minima, dit-il, *in anatino genere, exceptâ sequente* (la sarcelle d'été); et celle dont il parle ici sous le nom de *minima* est certainement notre petite sarcelle, comme la description qu'il en fait nous en a convaincus.

M. Baillon m'a envoyé quelques notes sur une sarcelle d'été, par lesquelles il me paroît qu'il entend par cette dénomination la petite sarcelle de l'article précédent, et non pas la sarcelle d'été décrite par Ray. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que rapporter ici ses indications et ses observations, qui sont intéressantes.

« Nous nommons ici (à Montreuil-sur-mer) la
 » sarcelle d'été, *criquard* ou *criquet*, dit M. Baillon:
 » cet oiseau est bien fait et a beaucoup de grâces;
 » sa forme est plus arrondie que celle de la sarcel-
 » le commune; elle est aussi mieux parée; ses cou-
 » leurs sont plus variées et mieux tranchées : elle
 » conserve quelquefois de petites plumes bleues.
 » qu'on ne voit que quand les ailes sont ouvertes.
 » Peu d'oiseaux d'eau sont d'une gaieté aussi vive
 » que cette sarcelle : elle est presque toujours en
 » mouvement, se baigne sans cesse, et s'apprivoise
 » avec beaucoup de facilité; huit jours suffisent
 » pour l'habituer à la domesticité : j'en ai eu pen-
 » dant plusieurs années dans ma cour, et j'en con-
 » serve encore deux qui sont très-familieres.

Ces jolies sarcelles joignent à toutes leurs qua-
 » lités une douceur extrême. Je ne les ai jamais
 » vues se battre ensemble ni avec d'autres oiseaux :
 » elles ne se défendent même pas lorsqu'elles sont
 » attaquées. Aussi délicates que douces, le moins
 » d'accident les blesse; l'agitation que leur don-
 » ne la poursuite d'un chien suffit pour les faire

» mourir : lorsqu'elles ne peuvent fuir par le se-
 » cours de leurs ailes, elles restent étendues sur
 » la place comme épuisées et expirantes. Leur
 » nourriture est du pain, de l'orge, du blé, du son:
 » elles prennent aussi des mouches, des vers de ter-
 » re, des limaçons et d'autres insectes.

» Elles arrivent dans nos marais voisins de la
 » mer vers les premiers jours de mars : je crois
 » que le vent de sud les amène. Elles ne se tien-
 » nent pas attroupées comme les autres sarcelles
 » et comme les canards siffleurs : on les voit errer
 » de tous côtés et s'apparier peu de temps après
 » leur arrivéc. Elles cherchent au mois d'avril,
 » dans des endroits fangeux et peu accessibles, de
 » grosses touffes de joncs ou d'herbes fort serrées
 » et un peu élevées au-dessus du niveau du ma-
 » rais; elles s'y fourrent en écartant les brius qui
 » les gênent, et à force de s'y remuer elles y prati-
 » quent un petit emplacement de quatre à cinq
 » pouces de diamètre, dont elles tapissent le fond
 » avec des herbes sèches; le haut en est bien cou-
 » vert par l'épaisseur des joncs, et l'entrée est mas-
 » quée par les brins qui s'y rabattent : cette entrée
 » est le plus souvent vers le midi. Dans ce nid, la
 » femelle dépose de dix à quatorze œufs d'un blanc
 » un peu sale, et presque aussi gros que les pre-
 » miers œufs des jeunes poules. J'ai vérifié le temps
 » de l'incubation; il est, comme dans les poules, de
 » vingt et un à vingt-trois jours.

» Les petits naissent couverts de duvet, com-
 » me les petits canards : ils sont fort alertes; et dès
 » les premiers jours après leur naissance le père et
 » la mère les conduisent à l'eau : ils cherchent les
 » vermisseaux sous l'herbe et dans la vase. Si quel-
 » que oiseau de proie passe, la mère jette un petit
 » cri; toute la famille se tapit et reste immobi-
 » le jusqu'à ce qu'un autre cri lui rende son ac-
 » tivité.

Les premières plumes dont les jeunes cri-
 » quards se garnissent sont grises comme celles des
 » femelles : il est alors fort difficile de distinguer les
 » sexes, et même cette difficulté dure jusqu'à l'ap-
 » proche de la saison des amours; car il est un fait
 » particulier à cet oiseau, que j'ai été à portée de
 » vérifier plusieurs fois et que je crois devoir rap-
 » porter ici. Je me procure ordinairement de ces
 » sarcelles dès le commencement de mars; alors
 » les mâles sont ornés de leurs belles plumes : le
 » temps de la mue arrive, ils deviennent aussi gris
 » que leurs femelles, et restent dans cet état jus-
 » qu'au mois de janvier. Dans l'espace d'un mois
 » à cette époque, leurs plumes prennent une autre
 » teinte. J'ai encore admiré ce changement cette
 » année : le mâle que j'ai est présentement aussi
 » beau qu'il peut l'être; je l'ai vu aussi gris que la
 » femelle. Il semble que la Nature n'ait voulu le
 » parer que pour la saison des amours.

» Cet oiseau n'est pas des pays septentrionaux;

» il est sensible au froid : ceux que j'ai eus alloient
 toujours coucher au poulailler, et se tenoient au
 » soleil ou auprès du feu de la cuisine. Ils sont
 » tous morts d'accident, la plupart des coups de
 » bec que les oiseaux plus forts qu'eux leur don-
 » noient. Néanmoins j'ai lieu de croire que natu-
 » rellement ils ne vivent pas long-temps, vu que
 » leur croissance entière est prise en deux mois ou
 » environ..»

DE LA SARCELLE D'ÉGYPTE.

Quatrième espèce.

Cette sarcelle est à peu près de la grosseur de notre sarcelle commune (*première espèce*); mais elle a le bec un peu plus grand et plus large. La tête, le cou et la poitrine sont d'un brun roux ardent et foncé; tout le manteau est noir; il y a un trait de blanc dans l'aile; l'estomac est blanc, et le ventre est du même brun roux que la poitrine.

La femelle, dans cette espèce, porte à peu près les mêmes couleurs que le mâle; seulement elles sont moins fortes et moins nettement tranchées; le blanc de l'estomac est brouillé d'ondes brunes, et les couleurs de la tête et de la poitrine sont plutôt brunes que rousses. On nous a assuré que cette sarcelle se trouvoit en Égypte.

DE LA SARCELLE DE MADAGASCAR.

Cinquième espèce.

Cette sarcelle est à peu près de la taille de notre petite sarcelle (*seconde espèce*); mais elle a la tête et le bec plus petits. Le caractère qui la distingue le mieux, est une large tache vert pâle ou vert d'eau, placée derrière l'oreille, et encadrée dans du noir qui couvre le derrière de la tête et du cou. La face et la gorge sont blanches; le bas du cou, jusque sur la poitrine, est joliment ouvragé de petits lisérés bruns dans du roux et du blanc. Cette dernière couleur est celle du devant du corps. Le dos et la queue sont teints et lustrés de vert sur fond noir ou noirâtre. Cette sarcelle nous a été envoyée de Madagascar.

DE LA SARCELLE DE COROMANDEL.

Sixième espèce.

Le mâle et la femelle de ces jolies sarcelles nous ont été envoyés de la côte de Coromandel. Elles sont plus petites au moins d'un quart que nos sarcelles communes (*première espèce*). Leur plumage est composé de blanc et de brun noirâtre: le blanc règne sur le devant du corps; il est pur dans le mâle, et mêlé de gris dans la femelle; le brun noirâtre forme une calotte sur la tête, colo-

re tout le manteau, et se marque sur le cou du mâle par taches et mouchetures, et par petites ondes transversales au bas de celui de la femelle; de plus, l'aile du mâle brille, sur sa teinte noirâtre, d'un reflet vert ou rougeâtre.

DE LA SARCELLE DE JAVA.

Septième espèce.

Le plumage de cette sarcelle, sur le devant du corps, le haut du dos, et sur le cou, est richement ouvragé de festons noirs et blancs; le manteau est brun; la gorge est blanche; la tête est coiffée d'un beau violet pourpré, avec un reflet vert aux plumes de l'occiput, lesquelles avancent sur la nuque et semblent s'en détacher en forme de paucches; la teinte violette reprend au bas de cette petite touffe, et forme une large tache sur les côtés du cou: elle en marque une semblable, accompagnée de deux taches blanches, sur les plumes de l'aile les plus voisines du corps. Cette sarcelle, qui nous est venue de l'île de Java, est de la taille de la sarcelle commune (*première espèce*).

DE LA SARCELLE DE LA CHINE.

Huitième espèce.

Cette belle sarcelle (le mâle) est très-remarquable par la richesse et la singularité de son plu-

mage. Il est peint des plus vives couleurs, et relevé sur la tête par un magnifique panache vert et pourpre, qui s'étend jusqu'au-delà de la nuque; le cou et les côtés de la face sont garnis de plumes étroites et pointues, d'un rouge orangé; la gorge est blanche, ainsi que le dessus des yeux; la poitrine est d'un roux pourpré ou vineux; les flancs sont agréablement ouvragés de petits lisérés noirs, et les penes des ailes élégamment bordées de traits blancs. Ajoutez à toutes ces beautés une singularité remarquable; ce sont deux plumes, une de chaque côté, entre celles de l'aile les plus près du corps, qui, du côté extérieur de leur tige, portent des barbes d'une longueur extraordinaire, d'un beau roux orangé, liséré de blanc et de noir sur les bords, et qui forment comme deux éventails ou deux larges ailes de papillon relevées au-dessus du dos. Ces deux plumes singulières distinguent suffisamment cette sarcelle de toutes les autres, indépendamment de la belle aigrette qu'elle porte ordinairement flottante sur sa tête, et qu'elle peut relever. Les belles couleurs de ces oiseaux ont frappé les yeux des Chinois; ils les ont représentés sur leurs porcelaines et sur leurs plus beaux papiers. La femelle, qu'ils y représentent aussi, y paroît toujours toute brune, et c'est en effet sa couleur, avec quelque mélange de blanc. Tous deux ont également le bec et les pieds rouges.

Cette belle sarcelle se trouve au Japon comme à la Chine; car on la reconnoît dans l'oiseau *kin-nodsui*, de la beauté duquel Kœmpfer parle avec admiration; et Aldrovande raconte que les envoyés du Japon, qui de son temps vinrent à Rome, apportèrent, entre autres raretés de leur pays, des figures de cet oiseau.

DE LA SARCELLE DE FEROÉ.

Neuvième espèce.

Cette sarcelle qui est un peu moins grande que notre sarcelle commune (*première espèce*), a tout le plumage d'un gris blanc uniforme sur le devant du corps, du cou et de la tête; seulement il est légèrement taché de noirâtre derrière les yeux, ainsi que sur la gorge et aux côtés de la poitrine; tout le manteau, avec le dessus de la tête et du cou, est d'un noirâtre mat et sans reflets. Ce sont là les seules et tristes couleurs de cet oiseau du Nord, et qui se trouve à l'île Feroé.

Toutes les espèces précédentes de sarcelles sont de l'ancien continent : celles dont nous allons parler appartiennent au nouveau; et quoique les mêmes espèces des oiseaux aquatiques soient souvent communes aux deux mondes, néanmoins chacune de ces espèces de sarcelles paroît propre et particulière à un continent ou à l'autre; et à l'exception de notre grande et de notre petite sar-

celle (*première et seconde espèces*), aucune autre ne paroît se trouver dans tous deux.

DE LA SARCELLE SOUCROUROU.

Dixième espèce.

Pour désigner cette sarcelle nous adopterons le nom de *soucrourou* qu'on lui donne à Cayenne, où l'espèce en est commune. Elle est à peu près de la taille de notre sarcelle (*première espèce*). Le mâle a le dos richement festonné et ondé; le cou, la poitrine et tout le devant du corps sont mouchetés de noirâtre sur un fond brun roussâtre; au haut de l'aile est une belle plaque d'un bleu clair. au-dessous de laquelle est un trait blanc, et ensuite un miroir vert; il y a aussi un large trait de blanc sur les joues; le dessus de la tête est noirâtre, avec des reflets verts et pourprés. La femelle est toute brune.

Ces oiseaux se trouvent aussi à la Caroline, et vraisemblablement en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique. Leur chair, au rapport de Barrère, est délicate et de bon goût.

DE LA SARCELLE SOUCROURETTE.

Onzième espèce.

Quoique la sarcelle de Cayenne soit de moindre taille que celle que M. Brisson donne, d'après Ca-

tesby, sous le nom de *sarcelle de Virginie*, la grande ressemblance dans les couleurs du plumage nous fait regarder ces deux oiseaux comme de la même espèce; et nous sommes encore fort portés à les rapprocher de celle de la sarcelle soucrourou de Cayenne, dont nous venons de parler. C'est par cette raison que nous lui avons donné un nom qui indique ce rapport. En effet, la soucrouette a sur l'épaule la plaque bleue avec la zone blanche au-dessous, et ensuite le miroir vert, tout comme le soucrourou; le reste du corps et la tête sont couverts de taches d'un gris brun ondé de gris blanc, dont la figure de Catesby ne rend pas le mélange, ne présentant que du brun étendu trop uniformément; ce qui conviendrait à la femelle, qui, selon lui, est toute brune. Il ajoute que ces sarcelles viennent en grand nombre à la Caroline au mois d'août, et y demeurent jusqu'au milieu d'octobre, temps auquel on ramasse dans les champs le riz dont elles sont avides; et il ajoute qu'en Virginie, où il n'y a point de riz, elles mangent une espèce d'avoine sauvage qui croît dans les marécages; qu'enfin elles s'engraissent extrêmement par l'une et l'autre de ces nourritures, qui donnent à leur chair un goût exquis.

DE LA SARCELLE A QUEUE ÉPINEUSE.

Douzième espèce.

Cette espèce de sarcelle, naturelle à la Guiane, se distingue de toutes les autres par les plumes de sa queue, qui sont longues et terminées par un petit filet roide comme une épine, et formé par la pointe de la côte, prolongée d'une ligne ou deux au-delà des barbes de ces plumes, qui sont d'un brun noirâtre. Le plumage du corps est assez monotone, n'étant composé que d'ondes ou taches noirâtres, plus foncées au-dessus du corps, plus claires en dessous, et festonnées de gris blanc dans un fond gris roussâtre ou jaunâtre; le haut de la tête est noirâtre, et deux traits de la même couleur, séparés par deux traits blancs, passent. L'un à la hauteur de l'œil, l'autre plus bas sur la joue; les pennes de l'aile sont également noirâtres. Cette sarcelle n'a guère que onze ou douze pouces de longueur.

DE LA SARCELLE ROUSSE A LONGUE QUEUE.

Treizième espèce.

Celle-ci est un peu plus grande que la précédente, et en diffère beaucoup par les couleurs; mais elle s'en rapproche par le caractère de la



Père pinx

1 La Sarcelle rousse

Page 146

2 La Sarcelle blanche et noire

147.

3. Le Pétrel cendré

Père pinx

161

queue longue et de ses pennes terminées en pointe, sans cependant avoir le brin effilé aussi nettement prononcé. Ainsi, sans prétendre réunir ces deux espèces, nous croyons néanmoins les devoir rapprocher. Celle-ci a le dessus de la tête, la face et la queue noirâtres; l'aile est de la même couleur, avec quelques reflets bleus et verts, et porte une tache blanche; le cou est d'un beau roux marron; les flancs sont teints de cette même couleur, et le dessus du corps en est ondé sur du noirâtre.

Cette sarcelle nous a été envoyée de la Guadeloupe; M. Brisson l'a reçue de Saint-Domingue, et il lui rapporte, avec toute apparence de raison, le *chilcanauhtli*, sarcelle de la Nouvelle-Espagne de Fernandès, qui semble désigner la femelle de cette espèce par le nom de *colcanauhtli*.

DE LA SARCELLE BLANCHE ET NOIRE,
OU RELIGIEUSE.

Quatorzième espèce.

Une robe blanche, un bandeau blanc, avec coiffe et manteau noirs, ont fait donner le surnom de *religieuse* à cette sarcelle de la Louisiane, dont la taille est à peu près celle de notre sarcelle (*première espèce*). Le noir de sa tête est relevé d'un lustre de vert et de pourpre, et le bandeau

blanc l'entoure par-derrière depuis les yeux. — Les
 » pêcheurs de Terre-Neuve, dit Edwards, appel-
 » lent cet oiseau *l'esprit*, je ne sais par quelle rai-
 » son, si ce n'est qu'étant très-vif plongeur, il peut
 » reparoître, l'instant après avoir plongé, à une
 » très-grande distance; faculté qui a pu réveiller
 » dans l'imagination du vulgaire les idées fantasti-
 » ques sur les apparitions des esprits. »

DE LA SARCELLE DU MEXIQUE.

Quinzième espèce.

Fernandès donne à cette sarcelle un nom mexi-
 cain (*metzcanauhtli*), qu'il dit signifier *oiseau de*
lune, et qui vient de ce que la chasse s'en fait la
 nuit au clair de la lune. C'est, dit-il, une des
 plus belles espèces de ce genre : presque tout son
 plumage est blanc pointillé de noir, surtout à la
 poitrine; les ailes offrent un mélange de bleu, de
 vert, de fauve, de noir et de blanc; la tête est d'un
 brun noirâtre, avec des reflets de couleurs chan-
 geantes; la queue, bleue en dessous, noirâtre en
 dessus, est terminée de blanc; il y a une tache noi-
 re entre les yeux et le bec, qui est noir en dessous,
 et bleu dans sa partie supérieure.

La femelle, comme dans toutes les espèces de
 ce genre, diffère du mâle par ses couleurs, qui
 sont moins nettes et moins vives; et l'épithète que
 lui donne Fernandès (*avis stertrix junceti*) semble

DE LA SARCELLE BRUNE ET BLANCHE. 149

dire qu'elle sait abattre et eouper les jones pour en former ou y poser son nid.

DE LA SARCELLE DE LA CAROLINE.

Seizième espèce.

Cette sarcelle se trouve à la Caroline, vers l'embouchure des rivières à la mer, où l'eau eommen- ce à être salée. Le mâle a le plumage eoupé de noir et de blane, eomme une pie; et la femelle, que Catesby décrit plus en détail, a la poitrine et le ventre d'un gris clair; tout le dessus du eorps et les ailes sont d'un brun foneé; il y a une tache blanche de ehaque eôté de la tête, derrière l'œil, et une autre au bas de l'aile. Il est clair que c'est d'après cette livrée de la femelle que Catesby a donné le nom de *petit canard brun* à eette sarcelle, qu'il eût mieux fait d'appeler *sarcelle pie*, ou *sarcelle noire et blanche*. Nous lui laissons la dénomination de *sarcelle de la Caroline*, paree que nous n'avons pas connoissanee que eette espèce se trouve en d'autres eontrées.

DE LA SARCELLE BRUNE ET BLANCHE.

Dix-septième espèce.

Cet oiseau, qu'Edwards donne sous le nom de *canard brun et blanc*, doit néanmoins être rangé dans la famille des sarcelles, puisqu'il est à peu

près de la taille et de la figure de notre sarcelle (*première espèce*); mais la couleur du plumage est différente : elle est toute d'un brun noirâtre sur la tête, le cou et les pennes de l'aile; le brun foncé s'éclaircit jusqu'au blanchâtre sur le devant du corps, qui de plus est rayé transversalement de lignes brunes; il y a une tache blanche sur les côtés de la tête, et une semblable au coin du bec. Cette sarcelle ne craint pas la plus grande rigueur du froid, puisqu'elle est du nombre des oiseaux qui habitent le fond de la baie de Hudson.

ESPÈCES

QUI ONT RAPPORT AUX CANARDS

ET AUX SARCELLES.

Après la description et l'histoire des espèces bien reconnues et bien distinctes dans le genre nombreux des canards et des sarcelles, il nous reste à indiquer celles que semblent désigner les notices suivantes, afin de mettre les observateurs et les voyageurs à portée, en complétant ces notices, de reconnoître à laquelle des espèces ci-devant décrites elles peuvent se rapporter, ou si elles en sont en effet différentes, et si elles peuvent indiquer des espèces nouvelles.

I. Nous devons d'abord faire mention de ces canards nommés vulgairement *quatre ailes*, dont

il est parlé dans la *Collection Académique*, en ces termes : Vers 1680, parut dans le Bolonais une » espèce de canards qui ont les ailes tournées différemment des autres ; les grosses plumes s'écartant du corps et se jetant au dehors, cela » donne lieu au peuple de croire et de dire qu'ils » ont quatre ailes. » (*Collection Académique*, partie étrangère, tome I, page 504.) Nous croyons que ce caractère pouvoit n'être qu'accidentel, par la simple comparaison du passage précédent avec le suivant. « M. l'abbé Nollet a vu en Italie » une troupe d'oies, parmi lesquelles il y en avoit » plusieurs qui sembloient avoir quatre ailes ; mais » cette apparence, qui n'avoit pas lieu quand l'oiseau voloit, étoit causée par le renversement de l'aileron, ou dernière portion de l'aile, qui tenoit les grandes plumes relevées, au lieu de les » coucher le long du corps. Ces oies étoient venues d'une même couvée, avec d'autres qui portoient leurs ailes à l'ordinaire, ainsi que la mère ; mais le père avoit les ailerons repliés. (*Histoire de l'Académie*, 1750, page 7.)

Ainsi ces canards, comme ces oies à quatre ailes, ne doivent pas être considérés comme des espèces particulières, mais comme des variétés très-accidentelles, et même individuelles, qui peuvent se trouver dans toute espèce d'oiseaux.

II. Le canard ou plutôt la très-petite sarcelle

qu'indique Rzaczinski dans le passage suivant : *Lithuana Polesia alit anates innumeras, inter quas.... sunt..... in cavis arborum natæ, molem sturni non excedentes* (*Hist.* page 269.) Si cet auteur est exact au sujet de la taille singulièrement petite qu'il donne à cette espèce, nous avons quelle ne nous est pas connue.

III. Le canard de Barbarie à tête blanche, du docteur Shaw, qui n'est point le même que le canard musqué, et qui doit plutôt se rapporter aux sarcelles, puisqu'il n'est, dit-il, que de la *taille du vanneau* : il a le bec large, épais et bleu, la tête toute blanche, et le corps couleur de feu.

IV. *L'anas platyrhynchos* du même docteur Shaw, qu'il appelle mal à propos *pélican de Barbarie*, puisque rien n'est plus éloigné d'un pélican qu'un canard; celui-ci d'ailleurs est aussi petit que le précédent : il a les pieds rouges; le bec plat, large, noir et dentelé; la poitrine, le ventre et la tête de couleur de feu; le dos est plus foncé, et il y a trois taches, une bleue, une blanche et une verte, sur l'aile.

V. L'espèce que le même voyageur donne également sous la mauvaise dénomination de *pélican de Barbarie à petit bec*. « Celui-ci, dit-il, est un

» peu plus gros que le précédent : il a le cou rou-
 » geâtre et la tête ornée d'une petite touffe de plu-
 » mes tannées; son ventre est tout blanc, et son
 » dos bigarré de quantité de raies blanches et noi-
 » res; les plumes de la queue sont pointues, et les
 ailes sont chaeune marquées de deux taches
 » contiguës, l'une noire et l'autre blanche; l'ex-
 » trémité du bec est noire, et les pieds sont d'un
 » bleu plus foncé que ceux du vanneau. Cette
 espèce nous paroît très-voisine de la précédente.

VI. Le *turpan* ou *tourpan*, canard de Sibérie, trouvé par M. Gmelin aux environs de Selinginsk, et dont il donne une notice trop courte pour qu'on puisse le reconnoître : cependant il paroît que ce même canard *tourpan* se retrouve à Kamtschatka, et que même il est commun à Ochotsk, où l'on en fait, à l'embouchure même de la rivière Oehotska, une grande classe en bateaux, que décrit Kracheninnikow. Nous observerons, au sujet de ce voyageur, qu'il dit avoir rencontré onze espèces de canards ou sarcelles au Kamtschatka, dans lesquelles nous n'avons reconnu que le *tourpan* et le canard à longue queue de Terre-Neuve : les neuf autres se nomment, selon lui, *selosni*, *tchirki*, *krohali*, *gogoli*, *lutki*, *tcherneti*, *pulonosi*, *suasi* et *canard montagnard*. « Les quatre premiers, dit-il, passent l'hiver dans les environs des sources; les autres ar-

» rivent au printemps et s'en retournent en au-
 » tomne comme les oies. » On peut croire que
 plusieurs de ces espèces se reconnoïtroient dans
 celles que nous avons décrites, si l'observateur
 avoit pris soin de nous en dire autre chose que
 leurs noms.

VII. Le petit canard des Philippines, appelé à
 Luçon *saloyazir*, et qui n'étant pas, suivant l'ex-
 pression de Camel, *plus gros que le poing*, doit
 être regardé comme une espèce de sarcelle.

VIII. Le *woures-feique* ou l'*oiseau cognée* de
 Madagascar, espèce de canard, « ainsi nommé par
 » ces insulaires, dit François Cauche, parce qu'il
 » a sur le front une excroissance de chair noire,
 » ronde, et qui va se recourbant un peu sur le
 » bec, à la manière de leurs cognées. Au reste,
 » ajoute ce voyageur, cette espèce a la grosseur
 » de nos oisons, et le plumage de nos canards. »
 Nous ajouterons qu'il se pourroit que ce n'en fût
 qu'une variété.

Flaccourt nomme trois ou quatre espèces de sarcelles
 ou *sivire*, qu'il dit se trouver dans cette même ile de Ma-
 dagascar : *tahie*, son eri semble articuler ce nom; elle a
 les ailes, le bec et les pieds noirs; *halive*, a le bec et les
 pieds rouges; *hach*, a le plumage gris, avec les ailes
 rayées de vert et de blanc; *tatach*, est une espèce d'*halive*,
 mais plus petite.

IX. Les deux espèces de canards et les deux de sarcelles que M. de Bougainville a vucs aux îles Malouines ou Falkland, et dont il dit que les premiers ne diffèrent pas beaucoup de ceux de nos contrées, en ajoutant néanmoins qu'on en tua quelques-uns de tout noirs, et d'autres tout blancs. Quant aux deux sarcelles, l'une est, dit-il, *de la taille du canard*, et a le bec bleu; l'autre est beaucoup plus petite, et l'on en vit de ces dernières qui avoient les plumes du ventre teintées d'incarnat. Du reste, ces oiseaux sont en grande abondance dans ces îles, et du meilleur goût.

X. Ces canards du détroit de Magellan, qui, suivant quelques voyageurs, construisent leurs nids d'une façon toute particulière, d'un limon pétri et enduit avec la plus grande propreté; si pourtant cette relation est aussi vraie qu'à plusieurs traits elle nous paroît suspecte et peu sûre.

XI. Le *canard peint de la Nouvelle-Zélande*, ainsi nommé dans le *Second Voyage du capitaine Cook*, et décrit dans les termes suivants : Il est
 » de la taille du canard musqué, et les couleurs
 » de son plumage sont agréablement variées. Le
 » mâle et la femelle portent une tache blanche
 » sur chaque aile. La femelle est blanche à la tête
 » et au cou; mais toutes les autres plumes, ainsi

» que celles de la tête et du cou du mâle, sont brunes et variées.

XII. Le *canard sifflant à bec mou*, autrement appelé *canard gris-bleu de la Nouvelle-Zélande*, remarquable en ce que le bec est d'une substance molle et comme cartilagineuse, de manière qu'il ne peut guère se nourrir qu'en ramassant et, pour ainsi dire, suçant les vers que le flot laisse sur la grève.

XIII. Le *canard à crête rouge*, encore de la Nouvelle-Zélande, mais dont l'espèce n'y est pas commune, et n'a été trouvée que sur la rivière, au fond de la baie Dusky. Ce canard, qui n'est qu'un peu plus gros que la sarcelle, est d'un gris noir très-luisant au-dessus du dos, et d'une couleur de suie grisâtre foncée au ventre; le bec et les pieds sont couleur de plomb; l'iris de l'œil est doré, et il a une crête rouge sur la tête.

XIV. Enfin Fernandès donne dix espèces comme étant du genre du canard, dont nous ne pouvons faire mention, jusqu'à ce que de nouvelles observations ou l'inspection des objets viennent servir à les compléter et à les faire reconnoître.

DES PETRELS.

DE tous les oiseaux qui fréquentent les hautes mers, les pétrels sont les plus marins : du moins ils paroissent être les plus étrangers à la terre, les plus hardis à se porter au loin, à s'écarter et même à s'égarer sur le vaste Océan; car ils se livrent, avec autant de confiance que d'audace, au mouvement des flots, à l'agitation des vents, et paroissent braver les orages. Quelque loin que les navigateurs se soient portés, quelque avant qu'ils aient pénétré, soit du côté des pôles, soit dans les autres zones, ils ont trouvé ces oiseaux qui sembloient les attendre et même les devancer sur les parages les plus lointains et les plus orageux; partout ils les ont vus se jouer avec sécurité, et même avec gaieté, sur cet élément terrible dans sa fureur, et devant lequel l'homme le plus intrépide est forcé de pâlir, comme si la Nature l'attendoit là pour lui faire avouer combien l'instinct et les forces qu'elle a départis aux êtres qui nous sont inférieurs ne laissent pas d'être au-dessus des puissances combinées de notre raison et de notre art.

Pourvus de longues ailes, munis de pieds palmés, les pétrels ajoutent à l'aisance et à la légèreté du vol, à la facilité de nager, la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau, en effleu-

rant les ondes par le mouvement d'un transport rapide, dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes, et où les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau. C'est de cette marche sur l'eau que vient le nom *pétrel* : il est formé de *Peter* (Pierre), ou de *Petrill* (Pierrot, ou petit Pierre), que les matelots anglais ont imposé à ces oiseaux, en les voyant courir sur l'eau comme l'apôtre saint Pierre y marchait.

Les espèces de pétrels sont nombreuses. Ils ont tous les ailes grandes et fortes; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et communément ils rasent l'eau dans leur vol. Ils ont trois doigts unis par une membrane; les deux doigts latéraux portent un rebord à leur partie extérieure; le quatrième doigt n'est qu'un petit éperon qui sort immédiatement du talon, sans articulation ni phalange.

Le bec, comme celui de l'albatros, est articulé et paroît formé de quatre pièces, dont deux, comme des morceaux sur-ajoutés, forment les extrémités des mandibules; il y a de plus le long de la mandibule supérieure, près de la tête, deux petits tuyaux ou rouleaux coulés, dans lesquels sont percées les narines. Par sa conformation to-

Willughby appelle cet éperon ou ergot, un *petit doigt de derrière*, n'ayant pas l'idée d'une pointe sortant immédiatement du talon.

tale, ce bec sembleroit être celui d'un oiseau de proie; car il est épais, tranchant et crochu à son extrémité. Au reste, cette figure du bec n'est pas entièrement uniforme dans tous les pétrels; il y a même assez de différence pour qu'on puisse en tirer un caractère qui établit une division dans la famille de ces oiseaux. En effet, dans plusieurs espèces, la seule pointe de la mandibule supérieure est recourbée en croc; la pointe de l'inférieure, au contraire, est creusée en gouttière et comme tronquée en manière de cuiller, et ces espèces sont celles des *pétrels* simplement dits.

Dans les autres, les pointes de chaque mandibule sont aiguës, recourbées, et font ensemble le crochet. Cette différence de caractère a été observée par M. Brisson, et il nous paroît qu'on ne doit pas la rejeter ou l'omettre, comme le veut M. Forster, et nous nous en servons pour établir dans la famille des pétrels la seconde division sous laquelle nous rangerons les espèces que nous appellerons *pétrels-puffins*.

Tous ces oiseaux, soit pétrels, soit puffins, paroissent avoir un même instinct et des habitudes communes pour faire leurs nichées. Ils n'habitent la terre que dans ce temps, qui est assez court; et comme s'ils sentoient combien ce séjour leur est étranger, ils se cachent ou plutôt ils s'enfouissent dans des trous sous les rochers au bord de la mer. Ils font entendre du fond de ces trous

leur voix désagréable, que l'on prendroit le plus souvent pour le croassement d'un reptile. Leur ponte n'est pas nombreuse. Ils nourrissent et engraisent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi digérée et déjà réduite en huile, des poissons dont ils font leur principale et peut-être leur unique nourriture. Mais une particularité dont il est très-bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient avertis, c'est que, quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli : ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur; et comme leurs nids sont le plus souvent situés sur des côtes escarpées, dans des fentes de rochers, à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

M. Forster remarque que Linnæus a peu connu les pétrels, puisqu'il n'en compte que six espèces, tandis que, par sa propre observation, M. Forster en a reconnu douze nouvelles espèces dans les seules mers du Sud. Mais nous désirerions que ce savant navigateur nous eût donné les descriptions de toutes ces espèces; et nous ne pouvons, en attendant, que présenter ce que nous en savons d'ailleurs.

DU PÉTREL CENDRÉ.

Première espèce.

Ce pétrel habite dans les mers du Nord. Clusius le compare, pour la grandeur, à une poule moyenne; M. Rolandson Martin, observateur suédois, le dit de la grosseur d'une corneille; et le premier de ces auteurs lui trouve dans le port et dans la figure quelque chose du faucon. Son bec, fortement articulé et très-crochu, est en effet un bec de proie; le croc de la partie supérieure et la gouttière tronquée qui termine l'inférieure sont d'une couleur jaunâtre, et le reste du bec, avec les deux tuyaux des narines, sont noirâtres dans l'individu mort que nous décrivons : mais on assure que le bec est rouge partout, ainsi que les pieds, dans l'oiseau vivant. Le plumage du corps est d'un blanc cendré; le manteau est d'un cendré bleu, et les penes de l'aile sont d'un bleu plus foncé et presque noir. Les plumes sont très-serrées, très-fournies, et garnies en dessous d'un duvet épais et fin, dont la peau du corps est partout revêtue.

Les observateurs s'accordent à donner le nom de *haff-hert* ou *hav-hest* (cheval de mer) à cet oiseau; et c'est, selon Pontoppidam, parce qu'il

Haff-hert, aux îles Feroé; *hav-hest*, dans Pontoppidam; *sceperd*, par les Allemands.

» rend un son semblable au hennissement du cheval, et que le bruit qu'il fait en nageant, approche du trot de ce quadrupède. » Mais il n'est pas aisé de concevoir comment un oiseau qui nage fait le bruit d'un cheval qui trotte; et n'est-ce pas plutôt à cause de la course du pétrel sur l'eau, qu'on lui aura donné cette dénomination? Le même auteur ajoute que ces oiseaux ne manquent pas de suivre les bateaux qui vont à la pêche des chiens de mer, pour attendre que les pêcheurs jettent les entrailles de ces animaux. Il dit qu'ils s'acharnent aussi sur les baleines mortes ou blessées, dès qu'elles surnagent; que les pêcheurs tuent ces pétrels un à un à coups de bâton, sans que le reste de la troupe désespère. C'est d'après cet acharnement que M. Rolandson Martin leur applique le nom de *malle-mucke*; mais, comme nous l'avons dit, ce nom appartient à un goéland.

On trouve ces pétrels cendrés depuis le soixante-deuxième degré de latitude nord, jusque vers le quatre-vingtième. Ils volent entre les glaces de ces parages; et lorsqu'on les voit fuir de la pleine mer pour chercher un abri, c'est, comme dans l'oiseau de tempête ou petit pétrel, un indice pour les navigateurs que l'orage est prochain.

DU PÉTREL BLANC ET NOIR,
OU DAMIER.

Seconde espèce.

Le plumage de ce pétrel, marqué de blanc et de noir, coupé symétriquement et en manière d'échiquier, l'a fait appeler *damier* par tous nos navigateurs. C'est dans le même sens que les Espagnols l'ont nommé *pardelas*, et les Portugais, *pintado*, nom adopté aussi par les Anglais, mais qui, pouvant faire équivoque avec celui de la *pintade*, ne doit point être admis ici, outre que celui de *damier* exprime et désigne mieux la distribution du blanc et du noir par taches nettes et tranchées dans le plumage de cet oiseau. Il est à peu près de la grosseur d'un pigeon commun; et comme dans son vol il en a l'air et le port, ayant le cou court, la tête ronde, quatorze ou quinze pouces de longueur, et seulement trente-deux ou trente-trois d'envergure, les navigateurs l'ont souvent appelé *pigeon de mer*.

Le damier a le bec et les pieds noirs. Le doigt extérieur est composé de quatre articulations; celui du milieu, de trois, et l'intérieur, de deux seulement; et à la place du petit doigt, est un ergot pointu, dur, long d'une ligne et demie, et dont la pointe se dirige en dedans. Le bec porte au-

dessus les deux petits tuyaux ou rouleaux dans lesquels sont percées les narines. La pointe de la mandibule supérieure est courbée : celle de l'inférieure est taillée en gouttière et comme tronquée; et ce caractère place le damier dans la famille des pétrels, et le sépare de celle des puffins. Il a le dessus de la tête noir; les grandes plumes des ailes de la même couleur, avec des taches blanches. La queue est frangée de blanc et de noir; et lorsqu'elle est développée, elle ressemble, dit Frezier, à une écharpe de deuil. Son ventre est blanc, et le manteau est régulièrement comparté par taches de blanc et de noir. Cette description se rapporte parfaitement à celle que Dampier a faite du *pintado*. Au reste, le mâle et la femelle ne diffèrent pas sensiblement l'un de l'autre par le plumage ni par la grosseur.

Le damier, ainsi que plusieurs autres pétrels, est habitant-né des mers antarctiques; et si Dampier le regarde comme appartenant à la zone tempérée australe, c'est que ce voyageur ne pénétrait pas assez avant dans les mers froides de cette région pour y suivre le damier; car il l'eût trouvé jusqu'aux plus hautes latitudes. Le capitaine Cook nous assure que ces pétrels ainsi que les pétrels bleus, fréquentent chaque portion de l'Océan austral dans les latitudes les plus élevées. Les meilleurs observateurs conviennent même qu'il est très-rare d'en rencontrer avant d'avoir passé le

tropique; et il paroît en effet, par plusieurs relations, que les premières plages où l'on commence à trouver ces oiseaux en nombre sont dans les mers voisines du cap de Bonne-Espérance; on les rencontre aussi vers les côtes de l'Amérique, à la latitude correspondante. L'amiral Anson les chercha inutilement à l'île de Juan-Fernandès; néanmoins il y remarqua plusieurs de leurs trous, et il jugea que les chiens sauvages qui sont répandus dans cette île les en avoient chassés ou les avoient détruits : mais peut-être dans une autre saison y eût-il rencontré ces oiseaux, supposé que celle où il les chercha ne fût pas celle de la nichée; car, comme nous l'avons dit, il paroît qu'ils n'habitent la terre que dans ce temps, et qu'ils passent leur vie en pleine mer, se reposant sur l'eau lorsqu'elle est calme, et y séjournant même quand les flots sont émus; car on les voit se poser dans l'intervalle qui sépare deux lames d'eau, y rester les ailes ouvertes, et se relever avec le vent.

D'après ces habitudes d'un mouvement presque continu, leur sommeil ne peut qu'être fort interrompu : aussi les entend-on voler autour des vaisseaux à toutes les heures de la nuit; souvent on les voit se rassembler le soir sous la poupe, nageant avec aisance, s'approchant du navire avec un air familier, et faisant entendre en même temps leur voix aigre et enrouée, dont la finale a quelque chose du cri du goéland.

Dans leur vol, ils effleurent la surface de l'eau, et y mouillent de temps en temps leurs pieds qu'ils tiennent pendants. Il paroît qu'ils vivent du frai de poisson qui flotte sur la mer : néanmoins on voit le damier s'acharner, avec la foule des autres oiseaux de mer, sur les cadavres des baleines. On le prend à l'hameçon avec un morceau de chair; quelquefois aussi il s'embarrasse les ailes dans les lignes qu'on laisse flotter à l'arrière du vaisseau. Lorsqu'il est pris et qu'on le met à terre ou sur le pont du navire, il ne fait que sauter sans pouvoir marcher ni prendre son essor au vol; et il en est de même de la plupart de ces oiseaux marins, qui sans cesse volent et nagent au large : ils ne savent pas marcher sur un terrain solide; et il leur est également impossible de s'élever pour reprendre leur vol; on remarque même que sur l'eau ils attendent pour s'en séparer, l'instant où la lame et le vent les soulèvent et les lancent.

Quoique les damiers paroissent ordinairement en troupes au milieu des vastes mers qu'ils habitent, et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir rassemblés, on assure qu'un attachement plus particulier et très-marqué tient unis le mâle et la femelle; qu'à peine l'un se pose sur l'eau, que l'autre aussitôt vient l'y joindre; qu'ils s'invitent réciproquement à partager la nourriture que le hasard leur fait rencontrer; qu'enfin si l'un des deux est tué, la troupe entière donne, à la vérité, des

signes de regret en s'abattant et demeurant quelques instants autour du mort, mais que celui qui survit donne des marques évidentes de tendresse et de douleur : il becquète le corps de son compagnon, comme pour essayer de le ranimer, et il reste encore tristement et long-temps auprès du cadavre, après que la troupe entière s'est éloignée

DU PÉTREL ANTARCTIQUE,

OU DAMIER BRUN.

Troisième espèce.

Ce pétrel ressemble au damier, à l'exception de la couleur de son plumage, dont les taches, au lieu d'être noires, sont brunes sur le fond blanc. La dénomination de *pétrel antarctique* que lui donne le capitaine Cook semble lui convenir parfaitement, parce qu'on ne le rencontre que sous les hautes latitudes australes, et lorsque plusieurs autres espèces de pétrels, communes dans les latitudes inférieures, et en particulier celle du damier noir, ne paroissent plus.

Voici ce que nous lisons dans le second Voyage de ce grand navigateur, sur cette nouvelle espèce de pétrels : Par soixante-sept degrés quinze minutes latitude sud, nous aperçûmes plusieurs baleines jouant autour des îles de glace; deux jours auparavant nous avions remarqué plu-

» sieurs troupes de *pintades* brunes et blanches,
 que je nommai *pétrels antarctiques*, parce qu'ils
 paroissoient indigènes à cette région : ils sont à
 » tous égards de la forme des *pintades* (damiers),
 » dont ils ne diffèrent que par la couleur; la tête et
 » l'avant du corps de ceux-ci sont bruns, et l'ar-
 » rière du dos, la queue et les extrémités des ailes
 » sont de couleur blanche. Et dans un autre en-
 droit il dit : « Tandis qu'on ramassoit de la glace,
 » nous prîmes deux *pétrels antarctiques*, et en les
 » examinant nous persistâmes à les croire de la fa-
 » mille des pétrels : ils sont à peu près de la gran-
 » deur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du
 » dos, et une partie du côté supérieur des ailes
 » sont d'un brun léger; le ventre et le dessous des
 » ailes sont blancs; les plumes de la queue sont
 » blanches aussi, mais brunes à la pointe. Je re-
 » marquai que ces oiseaux avoient plus de plumes
 » que ceux que nous avons vus, tant la Nature a
 » pris soin de les vêtir suivant le climat qu'ils ha-
 » bitent. Nous n'avons trouvé ces pétrels que par-
 » mi les glaces.»

Néanmoins ces pétrels si fréquents entre les îles
 de glaces flottantes disparaissent, ainsi que tous
 les autres oiseaux, quand on approche de cette
 glace fixe, dont la formidable couche s'étend déjà
 bien loin dans les régions polaires du continent
 austral : c'est ce que nous apprend ce grand naviga-
 teur, le premier et le dernier peut-être des mortels

DU PÉTREL BLANC, OU PÉTREL DE NEIGE. 169

qui ait osé affronter les confins de cette barrière de glace que pose lentement la Nature à mesure que notre globe se refroidit. « Depuis notre arrivée au milieu des glaces, dit-il, aucun pétrel antarctique ne frappa plus nos regards. »

DU PÉTREL BLANC, OU PÉTREL DE NEIGE.

Quatrième espèce.

Ce pétrel est bien désigné par la dénomination de *pétrel de neige*, non-seulement à cause de la blancheur de son plumage, mais parce qu'on le rencontre toujours dans le voisinage des glaces, et qu'il en est, pour ainsi dire, le triste avant-coureur dans les mers australes. Avant d'avoir vu de près ces oiseaux, M. Cook ne les désigna d'abord que sous le nom d'*oiseaux blancs*; mais ensuite il les reconnut à la conformation de leur bec pour être du genre des pétrels. Leur grosseur est celle d'un pigeon; le bec est d'un noir bleuâtre; les pieds sont bleus, et il paroît que le plumage est entièrement blanc.

Quand nous approchions d'une large traînée de glace solide, dit M. Forster, savant et laborieux compagnon de l'illustre Cook, nous observions à l'horizon une réflexion blanche qu'on appelle, sur les vaisseaux du Groenland, le *clinément de la glace*, de sorte qu'à l'apparition de ce phénomène nous étions sûrs de rencon-

» trer les glaces à peu de lieues; et c'étoit alors aus-
 » si que nous apercevions communément des vo-
 » lées de pétrels blancs de la grosseur des pigeons,
 » que nous avons appelés *pétrels de neige*, et qui
 » sont les avant-coureurs de la glace. »

Ces pétrels blancs, mêlés aux pétrels antarctiques, paroissent avoir constamment accompagné ces courageux navigateurs dans toutes leurs traversées et dans leurs routes croisées au milieu des îles de glace, et jusqu'au voisinage de l'immense glacière de ce pôle. Le vol de ces oiseaux sur les flots, et le mouvement de quelques cétacés dans cette onde glaciale, sont les derniers et les seuls objets qui répandent un reste de vie sur la scène de la Nature expirante dans ces affreux parages.

DU PÉTREL BLEU.

Cinquième espèce.

Le pétrel bleu, ainsi nommé parce qu'il a le plumage gris-bleu, aussi-bien que le bec et les pieds, ne se rencontre non plus que dans les mers australes, depuis les vingt-huit ou trente degrés et au-delà, dans toutes les latitudes, en allant vers le pôle. M. Cook fut accompagné depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au quarante et unième degré par des troupes de ces pétrels bleus et par des troupes de damiers, que la

grosse mer et les vents sembloient ne rendre que plus nombreuses; ensuite il revit les pétrels bleus par les cinquante-einquième et jusqu'au cinquante-huitième degré; et sans doute ils se trouvent de même dans tous les points intermédiaires de ces latitudes australes.

Ce qu'on remarque comme chose particulière dans ces pétrels bleus, c'est la grande largeur de leur bec et la forte épaisseur de leur langue : ils sont un peu moins grands que les pétrels blancs. Dans la teinte de gris bleu qui couvre tout le dessus du corps, on voit une bande plus foncée, coupant en travers les ailes et le bas du dos; le bout de la queue est aussi de cette même teinte bleu foncé ou noirâtre; le ventre et le dessous des ailes sont d'un blanc bleuâtre; leur plumage est épais et fourni.

- Les pétrels bleus qu'on voit dans cette mer » immense (entre l'Amérique et la Nouvelle-Zé-
» lande), dit M. Forster, ne sont pas moins à l'a-
» bri du froid que les pingouins. Deux plumes au
» lieu d'une sortent de chaque racine; elles sont
» posées l'une sur l'autre, et forment une couver-
» ture très-chaude. Comme ils sont continuelle-
» ment en l'air, leurs ailes sont très-fortes et très-
» longues. Nous en avons trouvé entre la Nouvelle-
» Zélande et l'Amérique à plus de sept cents lieues
» de terre; espace qu'il leur seroit impossible de
» traverser, si leurs os et leurs muscles n'étoient

» pas d'une fermeté prodigieuse, et s'ils n'étoient
 » point aidés par de longues ailes.

» Ces oiseaux navigateurs, continue M. Forster,
 » vivent peut-être un temps considérable sans ali-
 » ments.... Notre expérience démontre et confir-
 » me, à quelques égards, cette supposition. Lors-
 » que nous blessions quelques-uns de ces pétrels,
 ils jetoient à l'instant une grande quantité d'a-
 » liments visqueux, digérés depuis peu, que les
 » autres avaloient sur-le-champ avec une avidité
 » qui indiquoit un long jeûne. Il est probable qu'il
 » y a dans ces mers glaciales plusieurs espèces de
 » *mollusca* qui montent à la surface de l'eau dans
 » un beau temps, et qui servent de nourriture à
 » ces oiseaux.»

Le même observateur retrouva ces pétrels en
 très-grand nombre, et rassemblés pour nicher, à
 la Nouvelle-Zélande. « Les uns voloient; d'autres
 » étoient au milieu des bois, dans des trous en
 » terre, sous des racines d'arbres, dans les crevas-
 » ses des rochers, où on ne pouvoit les prendre,
 » et où sans doute ils font leurs petits. Le bruit
 » qu'ils faisoient ressembloit au croassement des
 » grenouilles. Aueun ne se monroit pendant le
 » jour, mais ils voloient beaucoup pendant la
 » nuit. »

Ces pétrels bleus étoient de l'espèce à large bec
 que nous venons de décrire; mais M. Cook sem-
 ble en indiquer une autre dans le passage suivant.

« Nous tuâmes des pétrels : plusieurs étoient de
 » l'espèce bleue ; mais ils n'avoient pas un large
 » bec comme ceux dont j'ai parlé plus haut, et
 » les extrémités de leur queue étoient teintes de
 » blanc, au lieu d'un bleu foncé. Nos naturalistes
 » disputoient pour savoir si cette forme de bec et
 » cette nuance de couleur distinguoient seulement
 » le mâle de la femelle. Il n'est pas probable qu'il
 » y ait une telle différence de conformation dans
 » le bec entre le mâle et la femelle d'une même
 » espèce ; et il paroît que l'on doit admettre ici
 » deux espèces de pétrel bleu : la première à large
 » bec, et la seconde à bec étroit, avec la pointe de
 » la queue blanche. »

DU TRÈS-GRAND PÉTREL,

QUEBRANTAHUESSOS DES ESPAGNOLS.

Sixième espèce.

Quebrantahuessos veut dire *briseur d'os*, et cette dénomination est sans doute relative à la force du bec de ce grand oiseau, que l'on dit approcher en grosseur de l'albatros. Nous ne l'avons pas vu ; mais M. Forster, naturaliste aussi savant qu'exact, indique sa grandeur, et le range sous le genre des pétrels. Dans un autre endroit il dit :
 » Nous trouvâmes à la terre des États des pétrels
 » gris, de la taille des albatros, et de l'espèce que

» les Espagnols nomment *quebrantahuessos*, ou
 » briseurs d'os. Les matelots de l'équipage ap-
 peloient cet oiseau *mère carey*; ils le mangeoient
 et le trouvoient assez bon. Un trait de naturel
 qui l'assimile encore aux pétrels, c'est de ne guè-
 re paroître près des vaisseaux qu'à l'approche du
 gros temps. Ceci est rapporté dans l'*Histoire gé-
 nérale des voyages* : on y a joint, au sujet de cet
 oiseau, quelques détails de description, mais qui
 nous paroissent trop peu sûrs pour les adopter.

DU PÉTREL-PUFFIN.

Septième espèce.

Le caractère de la branche des puffins, dans la
 famille des pétrels, est, comme nous l'avons dit,
 dans le bec, dont la mandibule inférieure a la
 pointe crochue et recourbée en bas, ainsi que la
 supérieure; conformation sans doute très-peu a-
 vantageuse à l'oiseau, et qui, dans l'usage de son
 bec et dans l'action de saisir, prête très-peu de
 force et d'appui à la mandibule supérieure sur
 cette partie fuyante de la mandibule inférieure.
 Du reste, les deux narines sont percées en forme
 de petits tuyaux, comme dans tous les pétrels; et
 la conformation des pieds avec l'ergot au talon,
 ainsi que toute l'habitude du corps, est la même.
 Ce pétrel-puffin a quinze pouces de longueur to-
 tale. Il a la poitrine et le ventre blancs; une tein-

te de gris jetée sur tout le dessus du corps, assez claire sur la tête, et qui devient plus foncée et bleuâtre sur le dos : ce gris bleu devient tout-à-fait noirâtre sur les ailes et la queue, de manière cependant que chaque plume paroît frangée ou festonnée d'une teinte plus claire.

Ces oiseaux appartiennent à nos mers, et paroissent avoir leur rendez-vous aux îles Sorlingues, mais plus particulièrement encore à l'îlet ou écueil à la pointe sud de l'île de Man, appelé par les Anglais *the Calf of Man* : ils y arrivent en foule au printemps, et commencent par faire la guerre aux lapins, qui en sont les seuls habitants; ils les chassent de leurs trous pour s'y nicher. Leur ponte est de deux œufs, dont l'un, dit-on, reste ordinairement infécond; mais Willughby assure positivement qu'ils ne pondent qu'un seul œuf. Dès que le petit est éclos, la mère le quitte de grand matin pour ne revenir que le soir, et c'est pendant la nuit qu'elle le nourrit, en le gorgeant par intervalles de la substance du poisson qu'elle pêche tout le jour à la mer. L'aliment, à demi digéré dans son estomac, se convertit en une sorte d'huile qu'elle donne à son petit. Cette nourriture le rend extrêmement gras; et dans ce temps, quelques chasseurs vont cabaner sur la petite île, où ils font grande et facile capture de ces jeunes oiseaux en les prenant dans leurs terriers : mais ce gibier, pour devenir mangeable, a

besoin d'être mis dans le sel, afin de tempérer en partie le mauvais goût de sa graisse excessive. Willughby, dont nous venons d'emprunter ces faits, ajoute que, comme les chasseurs ont coutume de couper un pied à chacun de ces oiseaux pour faire à la fin le compte total de leurs prises, le peuple s'est persuadé là-dessus qu'ils naissoient avec un seul pied.

Klein prétend que le nom de *puffin* ou *pupin* est formé d'après le cri de l'oiseau. Il remarque que cette espèce a ses temps d'apparition et de disparition; ce qui doit être en effet pour des oiseaux qui ne surgissent guère sur aucune terre que pour le besoin d'y nicher, et qui du reste se portent en mer, tantôt vers une plage et tantôt vers une autre, toujours à la suite des colonnes des petits poissons voyageurs, ou des amas de leurs œufs, dont ils se nourrissent également.

Au reste, quoique les observations que nous venons de rapporter aient toutes été faites dans la mer du Nord, il paroît que l'espèce de ce pétrel-puffin n'est pas uniquement attachée au climat de notre pôle, mais qu'elle est commune à toutes les mers; car on peut la reconnoître dans le *fri-seur d'eau* (shear-water) de la Jamaïque de Brown, et dans l'*artenna* d'Aldrovande; en sorte qu'il paroît fréquenter également les différentes plages de l'Océan, et même se porter sur la Méditerranée, et jusqu'au golfe Adriatique et aux

îles Tremiti, autrefois nommées *îles de Diomède*. Tout ce qu'Aldrovande dit, tant sur la figure que sur les habitudes naturelles de son *artenna*, convient à notre pétrel-puffin. Il assure que le cri de ces oiseaux ressemble, à s'y tromper, aux vagissements d'un enfant nouveau-né. Enfin il croit les reconnoître pour ces oiseaux de Diomède, fameux dans l'antiquité par une fable touchante : c'étoient des Grecs, qui, avec leur vaillant chef, poursuivis par la colère des Dieux, s'étoient trouvés, sur ces îles, métamorphosés en oiseaux, et qui, gardant encore quelque chose d'humain et un souvenir de leur ancienne patrie, accouroient au rivage lorsque les Grecs venoient y débarquer, et sembloient, par des accents plaintifs, vouloir exprimer leurs regrets. Or cette intéressante mythologie, dont les fictions, trop blâmées par les esprits froids, répandoient, au gré des âmes sensibles, tant de grâce, de vie et de charme dans la Nature, semble en effet tenir ici à un point d'histoire naturelle, et avoir été imaginée d'après la voix gémissante que ces oiseaux font entendre.

DU FULMAR,

ou

PÉTREL-PUFFIN GRIS-BLANC DE L'ILE

SAINT-KILDA.

Huitième espèce.

Fulmar est le nom que cet oiseau porte à l'île Saint-Kilda. Il nous paroît qu'on peut le regarder comme étant d'une espèce très-voisine de la précédente; elles ne diffèrent entre elles qu'en ce que ce pétrel fulmar a le plumage d'un gris blanc sur le dessus du corps, au lieu que l'autre l'a d'un gris bleuâtre.

« Le fulmar, dit le docteur Martin, prend sa
 » nourriture sur le dos des balcines vivantes; son
 » éperon lui sert à se tenir ferme et à s'ancrer sur
 » leur peau glissante, sans quoi il courroit risque
 » d'être emporté par le vent, toujours violent dans
 » ces mers orageuses.... Si l'on veut saisir ou même
 » toucher le petit fulmar dans son nid, il jette
 » par le bec une quantité d'huile, et la lance au
 » visage de celui qui l'attaque. »

DU PÉTREL-PUFFIN BRUN.

Neuvième espèce.

Edwards, qui a décrit cet oiseau sous le nom de *grand pétrel noir*, remarque néanmoins que la



Petrel ponz.

David sc.

1. Le Pétrel ou le Dauier	Page 165	3. L'Oiseau de tempête 179.
2. Le Fulmar	178.	

couleur uniforme de son plumage est plutôt un brun noirâtre qu'un noir décidé. Il le compare, pour la grandeur, au corbeau, et décrit très-bien la conformation de bec, qui, caractérisant ce pétrel, place en même temps cette espèce parmi les pétrels-puffins. « Les narines, dit-il, semblent avoir été allongées en deux tubes joints ensemble, » qui, sortant du devant de la tête, s'avancent environ au tiers de la longueur du bec, dont les pointes, toutes deux recourbées en croc en bas, semblent être deux pièces ajoutées et soudées. »

Edwards donne cette espèce comme naturelle aux mers voisines du cap de Bonne-Espérance; mais c'est une simple conjecture qui n'est peut-être pas assez fondée.

DE L'OISEAU DE TEMPÊTE.

Dixième espèce.

Quoique ce nom puisse convenir plus ou moins à tous les pétrels, c'est à celui-ci qu'il paroît avoir été donné de préférence et spécialement par tous les navigateurs. Ce pétrel est le dernier du genre en ordre de grandeur : il n'est pas plus gros qu'un pinson, et c'est de là que vient le nom de *stromfinck'* que lui donne Catesby. C'est le plus petit de tous les oiseaux palmipèdes, et on peut être

Pinson de tempête.

surpris qu'un aussi petit oiseau s'expose dans les hautes mers à toute distance de terre. Il semble, à la vérité, conserver dans son audace le sentiment de sa faiblesse; car il est des premiers à chercher un abri contre la tempête prochaine: il semble la pressentir par des effets de nature sensibles pour l'instinct, quoique nuls pour nos sens, et ses mouvements et son approche l'annoncent toujours aux navigateurs.

Lorsqu'en effet on voit, dans un temps calme, arriver une troupe de ces petits pétrels à l'arrière du vaisseau, voler en même temps dans le sillage, et paroître chercher un abri sous la poupe, les matelots se hâtent de serrer les manœuvres et se préparent à l'orage, qui ne manque pas de se former quelques heures après. Ainsi l'apparition de ces oiseaux en mer est à la fois un signe d'alarme et de salut, et il semble que ce soit pour porter cet avertissement salutaire que la Nature les a envoyés sur toutes les mers; car l'espèce de cet oiseau de tempête paroît être universellement répandue. On la trouve, dit M. Forster, également « dans les mers du Nord et dans celles du Sud, et « presque sous toutes les latitudes. » Plusieurs marins nous ont assuré avoir rencontré ces oiseaux dans toutes les routes de leurs navigations. Ils n'en sont pas pour cela plus faciles à prendre, et même ils ont échappé long-temps à la recherche des observateurs, parce que, lorsqu'on parvient à

les tuer, on les perd presque toujours dans le flot du sillage, au milieu duquel leur petit corps est englouti.

Cet oiseau de tempête vole avec une singulière vitesse, au moyen de ses longues ailes, qui sont assez semblables à celles de l'hirondelle, et il sait trouver des points de repos au milieu des flots tumultueux et des vagues bondissantes; on le voit se mettre à couvert dans le creux profond que forment entre elles deux hautes lames de la mer agitée, et s'y tenir quelques instants, quoique la vague y roule avec une extrême rapidité. Dans ces sillons mobiles de flots, il court comme l'alouette dans les sillons des champs; et ce n'est pas par le vol qu'il se soutient et se meut, mais par une course, dans laquelle, balancé sur ses ailes, il effleure et frappe de ses pieds, avec une extrême vitesse, la surface de l'eau.

La couleur du plumage de cet oiseau est d'un brun noirâtre ou d'un noir enfumé, avec des reflets pourprés sur le devant du cou et sur les couvertures des ailes, et d'autres reflets bleuâtres sur leurs grandes pennes; le croupion est blanc. La pointe de ses ailes pliées et croisées dépasse la queue; ses pieds sont assez hauts. Il a, comme tous

Un de ces oiseaux, dit M. Linnæus, avoit été tiré au vol et manqué : le bruit ne l'effraya point; ayant aperçu la bourre, il se jeta dessus, croyant que c'étoit un aliment, et on le prit avec les mains.

les pétrels, un éperon à la place du doigt postérieur; et par la conformation de son bec, dont les deux mandibules ont la pointe recourbée en bas, il appartient à la famille des pétrels-puffins.

Il paroît qu'il y a variété dans cette espèce. Le petit pétrel de Kamtschatka a la pointe des ailes blanche; celui des mers d'Italie, sur la description duquel M. Salerne s'étend, et qu'il sépare en même temps de notre oiseau de tempête, a, suivant cet ornithologiste, des couleurs bleues, violettes et pourprées : mais nous pensons que ces couleurs ne sont autre chose que des reflets dont le fond sombre de son plumage est lustré; et quant aux mouchetures blanches ou blanchâtres aux couvertures de l'aile, dont Linnæus fait mention dans sa description du petit pétrel de Suède, qui est le même que le nôtre, cette légère différence ne tient sans doute qu'à l'âge.

Nous rapporterons à ce petit pétrel le *rotje* de Groenland et de Spitzberg, dont parlent les navigateurs hollandais; car quoique leurs notices présentent des traits mal assortis, il en reste d'assez caractérisés pour qu'on puisse juger de la ressemblance de ce rotje avec votre oiseau de tempête. « Le rotje, selon ces voyageurs, a le bec crochu.... Il n'a que trois doigts, lesquels se tiennent par une membrane.... Il est presque noir par tout le corps, excepté qu'il a le ventre blanc; » on en trouve aussi quelques-uns qui ont les ai-

» les tachetées de noir et de blanc.... Du reste il » ressemble fort à une hirondelle. » Anderson dit que *rotje* veut dire *petit rat*, et que « cet oiseau a » en effet la couleur noire, la petitesse et le cri » d'un rat. » Il paroît que ces oiseaux n'abordent aux terres de Spitzberg et de Groenland que pour y faire leurs petits. Ils placent leurs nids, à la manière de tous les pétrels, dans des creux étroits et profonds, sous les débris des rocs éroulés, sur les côtes et tout près de la mer. Dès que les petits sont en état de sortir du nid, les père et mère partent avec eux, et se glissent du fond de leurs trous jusqu'à la mer, et ils ne reviennent plus à terre.

Quant au *petit pétrel plongeur* de MM. Cook et Forster, nous les rapporterions aussi à notre oiseau de tempête si ces voyageurs n'indiquoient pas par cette épithète que ce petit pétrel a une habitude que nous ne connoissons pas à notre oiseau de tempête, qui est celle de plonger.

Enfin nous croyons devoir rapporter, non pas à l'oiseau de tempête, mais à la famille des pétrels en général, les espèces indiquées dans les notices suivantes.

1. Le pétrel que les matelots du capitaine Carteret appeloient *poulet de la mère Carey*, « qui semble, dit-il, se promener sur l'eau, et dont nous » vîmes plusieurs depuis notre débouquement du » détroit (de Magellan), le long de la côte du Chi-

» li. » Ce pétrel est vraisemblablement l'un de ceux que nous avons décrits, et peut-être le *quebrantahuessos*, appelé mère *Carey* par les matelots de Cook. Un mot sur la grandeur de cet oiseau e  t décidé la question.

II. Les *oiseaux diables* du P Labat, dont on ne peut guère aussi déterminer l'espèce, malgré tout ce qu'en dit ce proluxe contcur de voyages. Voici son récit; que nous abr  gerons beaucoup. « Les » *diables* ou *diablotins* commencent, dit-il, à pa- » ro  tre à la Guadeloupe et à Saint-Domingue vers » la fin du mois de septembre : on les trouve alors » deux à deux dans chaque trou; ils disparaissent » en novembre, reparoissent de nouveau en mars; » et alors on trouve la mère dans son trou avec » deux petits qui sont couverts d'un duvet épais » et jaune, et sont des pelotons de graisse : on leur » donne alors le nom de *cottons*. Ils sont en état » de voler, et partent vers la fin de mai : durant » ce mois on en fait de très-grandes captures, et » les Nègres ne vivent d'autre chose... La grande » montagne de la Soufriere à la Guadeloupe est » toute percée, comme une garenne, de trous que » creusent ces diables; mais comme ils se placent » dans les endroits les plus escarpés, leur chasse » est très-p  rilleusc... Toute la nuit que nous pas- » s  mes à la Soufriere, nous entendimes le grand » bruit qu'ils faisoient en sortant et rentrant, » criant comme pour s'cntr'appeler et se répondre

» les uns les autres... A force de nous aider, en
 » nous tirant avec des lianes, aussi-bien que nos
 » chiens, nous parvînmes enfin aux lieux peuplés
 » de ces oiseaux. En trois heures, nos quatre Nè-
 » gres avoient tiré de leurs trous cent trente-huit
 » diables, et moi, dix-sept... C'est un mets déli-
 » cieux qu'un jeune diable mangé au sortir de la
 » broche... L'oiseau diable adulte est à peu près
 » de la grosseur d'une *poule à fleur* : c'est ainsi
 » qu'on appelle aux îles les jeunes poules qui doi-
 » vent pondre bientôt. Son plumage est noir : il a
 » les ailes longues et fortes; les jambes assez cour-
 » tes; les doigts garnis de fortes et longues griffes;
 » le bec dur et fort courbé, pointu, long d'un bon
 » pouce et demi. Il a de grands yeux à fleur de
 » tête, qui lui servent admirablement bien pen-
 » dant la nuit, mais qui lui sont tellement inutiles
 » pendant le jour, qu'il ne peut supporter la lu-
 » mière ni discerner les objets; de sorte que quand
 » il est surpris par le jour hors de sa retraite, il
 » heurte contre tout ce qu'il rencontre, et enfin
 » tombe à terre :..... aussi ne va-t-il à la mer que
 » la nuit. »

Ce que le P. du Tertre dit de l'*oiseau diable* ne sert pas plus à le faire reconnoître : il n'en parle que sur le rapport des chasseurs; et tout ce qu'on peut inférer des habitudes naturelles de cet oiseau, c'est que ce doit être un pétrel.

III. *L'alma de maestro* des Espagnols, qui pa-

roît être un pétrel, et que l'on pourroit même rapporter au damier, si la notice où nous le trouvons désigné étoit un peu plus précise, et ne commençoit pas par une erreur, en appliquant le nom de *pardelas*, qui constamment appartient au damier, à deux pétrels, l'un gris, l'autre noir, auxquels il ne convient pas.

iv. Le *majagué* des Brasiiliens, que Pison décrit comme il suit : « Il est, dit-il, de la taille de l'oie ; » mais son bec à pointe crochue lui sert à faire » capture de poissons : il a la tête arrondie, l'œil » brillant ; son cou se courbe avec grâce comme » celui du cygne ; les plumes du devant de cette » partie sont jaunâtres ; le reste du plumage est » d'un brun noirâtre. Cet oiseau nage et plonge » avec célérité, et se dérobe ainsi facilement aux » embûches. On le voit en mer *vers l'embouchure » des fleuves*. Cette dernière circonstance, si elle étoit constante, feroit douter que cet oiseau fût du nombre des pétrels, qui tous affectent de s'éloigner des côtes et de se porter en haute mer.

DE L'ALBATROS.''

Voici le plus gros des oiseaux d'eau, sans même en excepter le cygne ; et quoique moins grand

Est nommé le *mouton* ou le *mouton du Cap* par nos

que le pélican ou le flammant, il a le corps bien plus épais, le cou et les jambes moins allongés et mieux proportionnés. Indépendamment de sa très-forte taille, l'albatros est encore remarquable par plusieurs autres attributs qui le distinguent de toutes les autres espèces d'oiseaux : il n'habite que les mers australes, et se trouve dans toute leur étendue, depuis la pointe de l'Afrique à celles de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. On ne l'a jamais vu dans les mers de l'hémisphère boréal, non plus que les manchots, et quelques autres qui paroissent être attachés à cette partie maritime du globe, où l'homme ne peut guère les inquiéter où même ils sont demeurés très-long-temps inconnus ; c'est au-delà du cap de Bonne-Espérance, vers le sud, qu'on a vu les premiers albatros, et ce n'est que de nos jours qu'on les a reconnus assez distinctement pour en indiquer les variétés, qui, dans cette grosse espèce, semblent être plus nombreuses que dans les autres espèces majeures des oiseaux et de tous les animaux.

La très-forte corpulence de l'albatros lui a fait donner le nom de *mouton du Cap*, parce qu'en effet il est presque de la grosseur d'un mouton.

navigateurs ; *jean de jenten*, par les Hollandais du voyage de Lemaire et Schouten. C'est mal à propos, suivant la remarque d'Edwards, que quelques-uns l'ont nommé *le vaisseau de guerre*, ce nom étant approprié à la frégate.

Le fond de son plumage est d'un blanc gris brun sur le manteau, avec de petites hachures noires au dos et sur les ailes, où ces hachures se multiplient et s'épaississent en mouchetures : une partie des grandes pennes de l'aile et l'extrémité de la queue sont noires. La tête est grosse et de forme arrondie. Le bec est d'une structure semblable à celle du bec de la frégate, du fou et du corromoran ; il est de même composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures, avec un croc surajouté, et le bout de la partie inférieure ouvert en gouttière et comme tronqué : ce que ce bec, très-grand et très-fort, a encore de remarquable, et en quoi il se rapproche de celui des pétrels, c'est que les narines en sont ouvertes en forme de petits rouleaux ou étuis, couchés vers la racine du bec, dans une rainure qui de chaque côté le sillonne dans toute sa longueur ; il est d'un blanc jaunâtre, du moins dans l'oiseau mort. Les pieds, qui sont épais et robustes, ne portent que trois doigts engagés par une large membrane, qui borde encore le dehors de chaque doigt externe. La longueur du corps est de près de trois pieds, l'envergure au moins de dix ; et suivant la remarque d'Edwards, la longueur du premier os de l'aile est égale à la longueur du corps entier.

Avec cette force de corps et ces armes, l'albatros sembleroit devoir être un oiseau guerrier :

cependant on ne nous dit pas qu'il attaque les autres oiseaux qui croisent avec lui sur ces vastes mers; il paroît même n'être que sur la défensive avec les mouettes, qui, toujours hargneuses et voraces, l'inquiètent et le harcèlent; il n'attaque pas même les grands poissons; et, selon M. Forster, il ne vit guère que de petits animaux marins, et surtout de poissons mous et de zoophytes mucilagineux, qui flottent en quantité sur ces mers australes: il se repaît aussi d'œufs et de frai de poissons que les courants charrient, et dont il y a quelquefois des amas d'une grande étendue. M. le vicomte de Querhoent, observateur exact et judicieux, nous assure n'avoir jamais trouvé dans l'estomac de ceux de ces oiseaux qu'il a ouverts, qu'un mucilage épais, et point du tout de débris de poissons.

Les gens de l'équipage du capitaine Cook prenoient les albatros, qui souvent environnoient le vaisseau, en leur jetant un hameçon amorcé grossièrement d'un morceau de peau de mouton. C'étoit pour ces navigateurs une capture d'autant plus agréable, qu'elle venoit s'offrir à eux au milieu des plus hautes mers, et lorsqu'ils avoient laissé toutes terres bien loin derrière eux; car il paroît que ces gros oiseaux se sont trouvés dans toutes les longitudes et sur toute l'étendue de l'Océan austral, du moins sous les latitudes élevées, et qu'ils fréquentent les petites portions de

terres qui sont jetées dans ces vastes mers antarctiques, aussi-bien que la pointe de l'Amérique et celle de l'Afrique.

Ces oiseaux, comme la plupart de ceux des mers australes, dit M. de Querhoent, effleurent en volant la surface de la mer, et ne prennent un vol plus élevé que dans le gros temps et par la force du vent : il faut bien même que, lorsqu'ils se trouvent portés à de grandes distances des terres, ils se reposent sur l'eau. En effet, l'albatros non-seulement se repose sur l'eau, mais y dort; et les voyageurs Lemaire et Schouten sont les seuls qui disent avoir vu ces oiseaux venir se poser sur les navires.

Le célèbre Cook a rencontré des albatros assez différents les uns des autres, pour qu'il les ait regardés comme des espèces diverses; mais, d'après ses propres indications, il nous paroît que ce sont plutôt de simples variétés. Il en indique distinctement trois : l'albatros *gris*, qui paroît être la grande espèce dont nous venons de parler; l'albatros d'un *brun foncé*, ou *couleur de chocolat*; et l'albatros à *plumage gris-brun*, et qu'à cause de cette couleur les matelots nommoient l'*oiseau quaker*. Or cet albatros nous paroît être celui qui est indiqué sous la dénomination d'*albatros de la Chine*. Il est un peu moins grand que le premier; son bec ne paroît pas avoir les sutures aussi fortement prononcées : sur quoi nous devons obser-

ver que ce dernier albatros, moins grand que les premiers, et dont les sutures du bec n'étoient pas aussi fortement exprimées, pourroit bien être un oiseau jeune, qui différoit aussi des adultes par les teintes de son plumage. Il se pourroit de même que des deux premiers albatros, l'un gris moucheté et l'autre brun, celui-ci fût le mâle et l'autre la femelle; et ce qui nous fait insister sur ces présomptions, c'est que toutes les premières et très-grandes espèces, tant dans les animaux quadrupèdes que dans les oiseaux, sont toujours uniques, isolées, et n'ont que rarement des espèces voisines; en sorte que nous ne compterons qu'une espèce d'albatros, jusqu'à ce que nous soyons mieux informés.

Ces oiseaux ne se rencontrent nulle part en plus grand nombre qu'entre les îles de glace des mers australes, depuis le quarantième degré jusqu'aux glaces solides qui bornent ces mers sous le soixante-cinquième ou le soixante-sixième degré. M. Forster a tué un albatros à plumage brun vers le soixante-quatrième degré douze minutes; et dès le cinquante-troisième, ce même navigateur en avoit vu plusieurs de différentes couleurs; il en avoit même trouvé au quarante-huitième degré. D'autres voyageurs en ont rencontré à quelque distance du cap de Bonne-Espérance. Il semble même que ces oiseaux s'avancent quelquefois encore plus près du tropique

austral, qui paroît être leur barrière dans l'Océan atlantique; mais ils l'ont franchie, et même ont traversé la zone torride dans la partie occidentale de la mer Pacifique, si le passage suivant de la relation du *Troisième voyage du capitaine Cook* est exact : les vaisseaux partoient de la hauteur du Japon, et marchaient au sud : « Nous approchions, dit ce relatcur, des parages où l'on rencontre les albatros avec les bonites, les dauphins » et les poissons volants.

DU GUILLEMOT

Le guillemot nous présente les traits par lesquels la Nature se prépare à terminer la suite nombreuse des formes variées du genre entier des oiseaux. Ses ailes sont si étroites et si courtes, qu'à peine peut-il fournir un vol foible au-dessus de la surface de la mer, et que, pour atteindre à son nid posé sur les rochers, il ne peut que voleter ou plutôt sauter de pointe en pointe sur la roche, en prenant à chaque fois un instant de repos ; et cette habitude, ou plutôt cette nécessité, lui est commune avec le macareux, le pingouin et autres oiseaux à courtes ailes, dont les

Le nom de *guillemot* en anglais signifie un oiseau niais, et qui se laisse leurrer aisément.



Probo pinx

David sc

1 L'Albatros

2 Le Guillemot

Page 186

3. Le petit Guillemot

194

192

espèces, presque bannies des contrées tempérées de l'Europe, se sont réfugiées à la pointe de l'Écosse et sur les côtes de la Norvège, de l'Islande et des îles de Feroé, dernières terres des habitants de notre Nord, où ces oiseaux semblent lutter contre le progrès et l'envahissement des glaces : il est même impossible qu'ils occupent ces parages en hiver. Ils sont, à la vérité, assez accoutumés aux plus grandes rigueurs du froid, et se tiennent volontiers sur les glaçons flottants; mais ils ne peuvent trouver leur subsistance que dans une mer ouverte, et ils sont forcés de la quitter dès qu'elle se glace en entier.

C'est dans cette migration, ou plutôt dans cette dispersion pendant l'hiver, et après avoir quitté leur séjour dans la région de notre Nord qu'ils descendent le long des côtes d'Angleterre, et que même quelques familles y restent et s'établissent sur des écueils et des îlets déserts, et notamment dans une petite île inhabitée faute d'eau, qui est en face de l'île d'Anglesey. Ils y nichent sur les rebords saillants des rochers, au sommet desquels ils se portent tout le plus haut qu'ils peuvent. Leurs œufs sont de couleur bleuâtre, et plus ou moins brouillés de maculatures noires. Ils sont fort pointus par un bout, et très-gros pour la grandeur de l'oiseau, qui est à peu près celle du morillon. Il a le corps court, rond et ramassé; le bec droit, pointu, long de trois doigts, et noir

dans toute sa longueur; la mandibule supérieure présente à sa pointe deux petits prolongements qui débordent de chaque côté sur l'inférieure. Ce bec est en grande partie couvert d'un duvet ras, du même cendré brun ou noir enfumé qui couvre toute la tête, le cou, le dos et les ailes; tout le devant du corps est d'un blanc de neige. Les pieds n'ont que trois doigts, et sont placés tout à l'arrière du corps, situation qui rend cet oiseau aussi bon nageur et plongeur qu'il est mauvais marcheur et foible pour le vol : aussi sa seule retraite, lorsqu'il est poursuivi ou qu'il se sent blessé, est-elle sous l'eau et même sous la glace : mais il faut pour cela que le danger soit pressant, car cet oiseau est très-peu défiant; il se laisse approcher et prendre avec une grande facilité; et c'est de cette apparence de stupidité que vient l'étymologie anglaise de son nom *guillemot*.

DU PETIT GUILLEMOT,

IMPROPREMENT NOMMÉ

COLOMBE DE GROENLAND.

Dans ces contrées glacées où l'aiglon seul règne, où l'haleine du zéphyr ne se fait jamais sentir, les doux gémissements de la tendre colombe ne se font plus entendre : elle fuit toute terre trop

En anglais, *Groenland dove, sea turtle*.

froide pour l'amour; et cette prétendue colombe de Groenland n'est qu'un triste oiseau d'eau qui ne sait que nager et plonger, en criant sans cesse, d'un ton sec et redoublé, *rotetet, tet, tet, tet*. Il n'a de rapport avec notre colombe que par sa grosseur qui est à peu près la même. C'est un véritable guillemot, plus petit que le précédent, et dont les ailes sont aussi plus courtes à proportion. Il a les jambes placées de même dans l'abdomen; la démarche également foible et chancelante : seulement le bec est un peu plus court, plus renflé et moins pointu. Ses plumes toutes effilées ne semblent être qu'un chevelu soyeux. Ses couleurs ne sont que du noir enfumé, avec une tache blanche sur chaque aile, et plus ou moins de blanc sur le devant du cou et du corps; et ce dernier caractère varie au point que certains individus sont tout noirs, et d'autres presque tout blancs. C'est en hiver, dit Willughby, qu'il s'en trouve d'entièrement blancs; et comme dans le passage d'une de ces livrées à l'autre, il doit nécessairement y en avoir de plus ou moins mélangés ou variés de noir et blanc, l'on ne doit faire qu'une seule et même espèce de la *colombe tachetée du Groenland* de M. Edwards, et des deux oiseaux représentés dans sa planche 91, parce qu'ils n'offrent, entre eux et avec les précédents, d'autres différences que celles du plus ou moins de noir ou de blanc dans le plumage. Nous devons donc également réduire à une seule les

trois espèces de petits guillemots données par M. Brisson.

Ces oiseaux volent ordinairement par couples, et en rasant de près la surface de la mer, comme fait le grand guillemot, avec un battement vif de leurs petites ailes. Ils posent leurs nids dans des crevasses de rochers peu élevés, d'où les petits peuvent se jeter à l'eau et éviter de devenir la proie des renards, qui ne cessent de les guetter. Ces oiseaux ne pondent que deux œufs : on en trouve quelques nids sur les côtes du pays de Galles et d'Écosse, ainsi qu'en Suède dans la province de Gothlande; mais le grand nombre des nichées se fait sur des terres bien plus septentrionales, au Spitzberg et en Groenland, où se tient le gros de l'espèce tant du grand que du petit guillemot.

Nous croyons devoir rapporter à cette dernière espèce le *kaiover* ou *kaior* de Kamtschatka, puisque Kraeheninnikow lui applique, d'après Steller, la dénomination de *columba Groenlandica Batavorum*. Il a, dit-il, le bec et les pieds rouges; il construit son nid au haut des rochers dont la mer baigne le pied, et eric ou siffle fort haut, d'où vient que les Cosaques l'ont surnommé *ivoskik* ou *le postillon*.

DU MACAREUX.

LE bec, cet organe principal des oiseaux, et duquel dépend l'exercice de leurs forces, de leur industrie et de la plupart de leurs facultés; le bec, qui est à la fois pour eux la bouche et la main, l'arme pour attaquer, l'instrument pour saisir, doit par conséquent être la partie de leur corps dont la conformation influe le plus sur leur instinct, et décide la nécessité de la plupart de leurs habitudes; et si ces habitudes sont infiniment variées dans les innombrables peuplades du genre volatile, si leurs différentes inclinations les dispersent dans l'air, sur la terre et les eaux, c'est que la Nature a de même varié à l'infini, et dessiné sous tous les contours possibles, le trait du bec. Un croc aigu et déchirant arme la tête des fiers oiseaux de proie; l'appétit de la chair et la soif du sang, joints aux moyens d'y satisfaire, font qu'ils se précipitent du haut des airs sur tous les autres oiseaux, et même sur tous les animaux foibles ou craintifs, dont ils font également des victimes. Un bec en forme de cuiller large et plate, détermine l'instinct d'un autre genre d'oiseaux, et les oblige à chercher et ramasser leur subsistance au fond des eaux; tandis qu'un bec en cône, court et tronqué, en donnant à nos oiseaux gallinacées la facilité de ramasser les grai-

nes sur la terre, les dispoit de loin à se rassembler autour de nous, et sembloit les inviter à recevoir cette nourriture de notre main. Le bec en forme de sonde grêle et ployante, qui allonge la face du courlis, de la bécasse, de la barge et de la plupart des autres oiseaux de rivage et de marais, les oblige à se porter sur les terres marécageuses pour y fouiller la vase molle et le limon humide; le bec tranchant et acéré des pics fait qu'ils s'attachent au tronc des arbres pour en percer le bois; et enfin le petit bec en alène de la plupart des oiseaux des champs ne leur permet que de saisir les moucheron ou d'autres menus insectes, et leur interdit toute autre nourriture. Ainsi la différente forme du bec modifie l'instinct et nécessite la plupart des habitudes de l'oiseau; et cette forme du bec se trouve être infiniment variée, non-seulement par nuances, comme tous les autres ouvrages de la Nature, mais encore par degrés et par sauts assez brusques. L'énorme grandeur du bec du toucan, la monstrueuse enflure de celui du calao, la difformité de celui du flammant, la figure bizarre du bec de la spatule, la courbure à contre-sens de celui de l'avocette, etc., nous démontrent assez que toutes les figures possibles ont été tracées, et toutes les formes remplies; et pour que dans cette suite il ne reste rien à désirer ni même à imaginer, l'extrême de toutes ces formes s'offre dans le bec en lame verticale de l'oiseau dont il est ici ques-

tion. Qu'on se figure deux lames de couteau très-courtes appliquées l'une contre l'autre par le tranchant, c'est le bec du macareux. La pointe de ce bec est rouge et cannelée transversalement par trois ou quatre petits sillons, tandis que l'espace près de la tête est lisse et teint de bleu. Les deux mandibules étant réunies sont presque aussi hautes que longues, et forment un triangle à peu près isocèle : le contour de la supérieure est bordé près de la tête, et comme ourlé d'un rebord de substance membraneuse ou calleuse, criblée de petits trous, et dont l'épanouissement forme une rosette à chaque angle du bec.

M. Geoffroy de Valognes, qui me paroît être bon observateur, a bien voulu m'envoyer la note suivante au sujet du macareux.

On m'a apporté, dit-il, un macareux qui a été pris dans les premiers jours de ce mois (de mai) à son passage sur nos côtes. Cet oiseau a été vu avec étonnement, même par les personnes qui fréquentent le plus souvent les rivages de la mer; ce qui me fait croire qu'il est étranger à notre pays.

« La position des pieds du macareux près de l'anus me fait présumer qu'il ne peut marcher qu'avec peine, et qu'il est plus fait pour nager sur l'eau. Le cendré, le noir et le blanc contrastent sensiblement dans son plumage : la première de ces couleurs distingue les joues, les côtés de la tête, le dessous de la gorge, où elle prend une nuance un peu plus forte; la seconde domine sur la tête, le cou, le dos, les ailes, la queue, et s'étend à la gorge pour former un large collier, qui sépare à cet endroit le gris du blanc pur qu'on aperçoit seul au-dessous du corps »

Ce rapport imparfait avec le bec du perroquet, qui est aussi bordé d'une membrane à sa base, et le rapport non moins éloigné du cou raccourci et de la taille arrondie, ont suffi pour faire donner au macareux le nom de *perroquet de mer*, déno-

» dont les plumes dérobent à la vue un duvet gris et épais
 » qui garnit le ventre; le noir du dessus de la tête s'éclair-
 » cit un peu vers la naissance du cou, sur les penes des
 » ailes, et à la terminaison des plumes qui couvrent le dos.
 » Au haut des ailes règne une bordure blanche, qui n'est
 » bien apparente que lorsqu'elles sont ouvertes.

Le bec a moins de longueur que de largeur, si on le
 » mesure à sa naissance. Sa forme est presque triangulaire;
 » les deux pièces en sont mobiles; le gris-de-fer dont il est
 » peint en partie est comme séparé, par un demi-cercle
 » blanc, d'un rouge vif qui en couvre la pointe et qui achève
 » de l'embellir. La pièce supérieure présente quatre stries;
 » l'inférieure trois, qui correspondent aux trois dernières
 » de la pièce supérieure : toutes ces stries forment des es-
 » pièces de demi-cercles. La pièce du dessus est munie à sa
 » base d'un bourrelet blanchâtre, sur lequel on aperçoit de
 » petits trous disposés irrégulièrement : il sort de quelques-
 » uns de ces trous de fort petites plumes. Les narines sont
 » placées sur les bords du bec supérieur, et sont allongées
 » de trois lignes dans le sens de la longueur du bec. J'ai a-
 » perçu dans le palais de l'oiseau plusieurs rangées de poin-
 » tes charnues, dirigées vers l'entrée du gosier, dont l'ex-
 » trémité transparente et luisante m'a paru un peu plus
 » dure que le reste. Les yeux, bordés d'un rouge vermillon,
 » ont de particulier qu'ils occupent le centre d'une excrois-
 » sance triangulaire et de couleur grise. Les jambes courtes
 » sont d'un orangé vif ainsi que les pieds. Les ongles sont
 » noirs et luisants; celui du doigt du milieu est le plus long
 » et le plus large.

mination aussi impropre que celle de *colombe* pour le petit guillemot.

Le macareux n'a pas plus d'ailes que ce guillemot, et, dans ses petits vols courts et rasants, il s'aide du mouvement rapide de ses pieds, avec lesquels il ne fait qu'effleurer la surface de l'eau : c'est ce qui a fait dire que pour se soutenir il la frappoit sans cesse de ses ailes. Les pennes en sont très-courtes, ainsi que celles de la queue; et le plumage de tout le corps est plutôt un duvet qu'une véritable plume. Quant à ses couleurs, qu'on se figure, dit Gesner, un oiseau habillé d'une robe blanche avec un froc ou manteau noir, et un capuchon de cette même couleur, comme le sont certains moines, et l'on aura le portrait du macareux, que par cette raison, ajoute-t il, j'ai surnommé le petit moine, *fratercula*.

Ce petit moine marin vit de langoustes, de chevrettes, d'étoiles et d'araignées de mer, et de divers petits poissons et coquillages, qu'il saisit en plongeant dans l'eau, sous laquelle il se retire volontiers, et qui lui sert d'abri dans le danger : on prétend même qu'il entraîne le corbeau, son ennemi, sous l'eau; et cet acte de force ou d'adresse paroît être au-dessus des forces de son corps, dont la grosseur n'est tout au plus qu'égale à cel-

* On y en compte douze, quoique M. Edwards dise en avoir compté seize à un individu de cette espèce.

le d'un pigeon. On ne peut attribuer cet effort qu'à la puissance de ses armes; et en effet son bec est très-offensif par le tranchant de ses lames et par le croc qui le termine.

Les narines sont assez près de la tranche du bec, et ne paroissent que comme deux fentes oblongues; les paupières sont rouges, et on voit à celles d'en haut une petite excroissance de forme triangulaire: il y a aussi une semblable caroncule, mais de figure oblongue, à la paupière inférieure. Les pieds sont orangés, garnis d'une membrane de même couleur entre les doigts. Le macareux, non plus que le guillemot, n'a point de doigt postérieur: ses ongles sont forts et crochus. Ses jambes courtes, cachées dans l'abdomen, l'obligent à se tenir absolument debout, et font que, dans sa marche chancelante, il semble se bercer: aussi ne le trouve-t-on sur terre que retiré dans les cavernes ou dans les trous creusés sur les rivages, et toujours à portée de se jeter à l'eau lorsque le calme des flots l'invite à y retourner; car on a remarqué que ces oiseaux ne peuvent tenir la mer ni pêcher que quand elle est tranquille, et que si la tempête les surprend au large, soit dans leur départ en automne, soit dans leur retour au printemps, ils périssent en grand nombre. Les vents amènent ces ma-

Un pied de la pointe du bec au bout de la queue; treize pouces du bec aux ongles.

careux morts au rivage, quelquefois même jusque sur nos côtes, où ces oiseaux ne paroissent que rarement.

Ils occupent habituellement les îles et les pointes les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et vraisemblablement aussi celles de l'Amérique, puisqu'on les trouve en Groenland ainsi qu'au Kamtchatka. Leur départ des Oreades et autres îles voisines de l'Écosse se fait régulièrement au mois d'août, et l'on prétend que, dès les premiers jours d'avril, on en voit reparoître quelques-uns qui semblent venir reconnoître les lieux, et qui disparaissent après deux ou trois jours pour aller chercher la grande troupe, qu'ils ramènent au commencement de mai.

Ces oiseaux ne font point de nid; la femelle pond sur la terre nue, et dans des trous qu'ils savent creuser et agrandir. La ponte n'est jamais, dit-on, que d'un seul œuf très-gros, fort pointu par un bout, et de couleur grise ou roussâtre. Les petits qui ne sont point assez forts pour suivre la troupe au départ d'automne sont abandonnés, et peut-être périssent-ils. Cependant ces oiseaux, à leur retour au printemps, ne remontent pas absolument tous jusqu'aux pointes les plus avancées vers le Nord; de petites troupes s'arrêtent en différentes îles ou îlets le long des côtes de l'Angleterre; et l'on en trouve avec des guillemots et des pingouins sur ces rochers nommés par les Anglais

the Needles (les Aiguilles) à la pointe occidentale de l'île de Wight. M. Edwards passa plusieurs jours aux environs de ces rochers, pour observer et décrire ces oiseaux.

DU MACAREUX DE KAMTSCHATKA.

Les femmes kamtschadales, dit Steller, se font avec la peau de goulu un ornement de tête taillé en croissant, allongé de deux oreilles ou barbes blanches, et disent qu'avec cette parure elles ressemblent au *mitchagatchi*, c'est-à-dire à un oiseau tout noir et coiffé de deux aigrettes tombantes ou touffes de filés blancs, qui forment comme deux tresses de cheveux sur les côtés du cou. À ces traits non équivoques, on reconnoît le macareux de Kamtschatka, donné sous le nom de *mitchagatchi*, qu'il porte dans cette contrée. Cependant cette terre, qui fait la pointe du nord-est de l'Asie, n'est peut-être pas la seule où se trouve cette seconde espèce de macareux; car le *kallingak* des Groenlandais nous paroît être le même oiseau: il a, comme celui-ci, les deux tresses et les joues blanches, et le reste du plumage noir ou noirâtre, avec une teinte de bleu foncé sur le dos, et de

Ou *monichagatka*, car c'est ainsi que ce mot est écrit, p. 270 du tome XIX de l'*Histoire générale des Voyages*; tandis que, page 255 du même tome, il est écrit *mitchagatchi*.



Voitre par

1 Le Macareux Page 197.
 2 Le Macareux de Kamtschatka 204

3 Le Pingouin 217.

Coûtant ce

brun obscur sur le ventre; son bec est sillonné sur la lame supérieure, et les narines sont posées près de la tranche; enfin il y a de petites rosettes aux angles de ce bec, comme sur celui de notre macareux : seulement la taille du kallingak, ou macareux à aigrettes du Groenland, est un peu moins forte que celle du macareux de Kamtschatka.

DES PINGOUINS ET DES MANCHOTS, OU DES OISEAUX SANS AILES.

L'OISEAU sans ailes est sans doute le moins oiseau qu'il soit possible : l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'oiseau : néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle, puisqu'il existe des quadrupèdes avec des ailes, et des oiseaux qui n'en ont point. Il semble donc qu'en ôtant les ailes à l'oiseau, c'est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou un oubli de la Nature; mais ce qui nous paroît être un dérangement dans ses plans ou une interruption dans sa marche, en est pour elle l'ordre et la suite, et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue : comme elle prive le quadrupède de pieds, elle prive l'oiseau d'ailes; et, ce qu'il y a de remarquable, elle paroît avoir commencé dans les oiseaux de terre, comme elle finit

dans les oiseaux d'eau, par cette même défectuosité. L'autruche est, pour ainsi dire, sans ailes; le casoar en est absolument privé, il est couvert de poils et non de plumes; et ces deux grands oiseaux semblent, à plusieurs égards, s'approcher des animaux terrestres; tandis que les pingouins et les manchots paroissent faire la nuance entre les oiseaux et les poissons. En effet, ils ont, au lieu d'ailes, de petits ailerons, que l'on-diroit couverts d'écaillés plutôt que de plumes, et qui leur servent de nageoires avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds : l'impossibilité d'avancer loin sur terre, la fatigue même de s'y tenir autrement que couchés, le besoin, l'habitude d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie des animaux aquatiques ces oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air qu'ils ne peuvent fréquenter, presque également bannis de celles de la terre, et qui paroissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

Ainsi entre chacune de ces grandes familles, entre les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la Nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient; elle envoie la chauve-

Voyez ci-après les détails et les preuves dans la description des manchots.

souris voler parmi les oiseaux, tandis qu'elle emprisonne le tatou sous le têt d'un crustacée; elle a construit le moule du cétacée sur le modèle du quadrupède, dont elle a seulement tronqué la forme dans le morse, le phoque, qui, de la terre où ils naissent, se plongeant dans l'onde, vont se rejoindre à ces mêmes cétacées, comme pour démontrer la parenté universelle de toutes les générations sorties du sein de la mère commune. Enfin elle a produit des oiseaux qui, moins oiseaux par le vol que le poisson volant, sont aussi poissons que lui par l'instinct et par la manière de vivre : telles sont les deux familles des pingouins et des manchots, qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la Nature, non-seulement par la conformation, mais par la différence des climats.

On a donné indistinctement le nom de *pingouin* ou *pinguin* à toutes les espèces de ces deux familles, et c'est ce qui les a fait confondre. On peut voir dans le *Synopsis* de Ray (pages 118 et 119) quel étoit l'embarras des ornithologistes pour concilier les caractères attribués par Clusius à son pingouin magellanique, avec les caractères qu'offroient les pingouins du Nord. Edwards a cherché le premier à concilier ces contradictions : il dit avec raison que, loin de croire, comme Willughby, le pingouin du Nord de la même espèce que le pingouin du Sud, on seroit bien

plutôt porté à les ranger dans deux classes différentes, ce dernier ayant quatre doigts, et le premier n'ayant pas même de vestige du doigt postérieur, et *n'ayant les ailes couvertes de rien qui puisse être appelé plumes*; au lieu que le pingouin du Nord a de très-petites ailes couvertes de véritables plumes.

A ces différences nous en ajoutons une autre encore plus essentielle, c'est que dans les espèces de ces oiseaux du Nord le bec est aplati, sillonné de cannelures par les côtés, et relevé en lame verticale, au lieu que dans celles du Sud il est cylindrique, effilé et pointu. Ainsi tous les *pingouins* des voyageurs au Sud sont des *manchots*, qui sont réellement séparés des véritables *pingouins* du Nord : par des différences essentielles de conformation que par la distance des climats.

Nous allons le prouver par la comparaison des témoignages des voyageurs, et par l'examen des passages dans lesquels nos manchots sont indiqués sous le nom de *pingouins*. Tous les navigateurs au Sud, depuis Narborough, l'amiral Anson, le commodore Byron, M. de Bougainville, MM. Cook et Forster, s'accordent pour décrire ces manchots sous les mêmes traits, et tous différents de ceux des pingouins du Septentrion.

Le genre des *pingouins* (manchots), dit M. Forster, a été mal à propos confondu avec celui

» des *diomedea* (albatros), et des *phaëtons* (paille-
 » en-queue) : quoique l'épaisseur du bec varie, il
 » a cependant le même caractère dans tous (cy-
 » lindrique et pointu), excepté que, dans quelques
 » espèces, la pointe de la partie intérieure est tron-
 » quée. Les narines sont toujours des ouvertures
 » linéaires; ce qui prouve de nouveau qu'ils sont
 » distingués des *diomedea*. Ils ont tous les pieds
 » exactement de la même forme (trois doigts en
 » avant, sans vestige de doigt postérieur); les moi-
 » gnons des ailes étendus en nageoires par une
 » membrane, et convertis de *plumules* placées si
 » près les unes des autres, qu'elles ressemblent à
 » des écailles; et par ce caractère, ainsi que par la
 » forme du bec et des pieds, ils sont distingués du
 » genre des *alce* (vrais pingouins), qui sont inca-
 » pables de voler, non qu'ils manquent absolu-
 » ment de plumes aux ailes, mais parce que ces
 » plumes sont trop courtes.

C'est donc au manchot qu'on peut spéciale-
 ment donner le nom d'*oiseau sans ailes*; et mê-
 me, s'en tenant au premier coup d'œil, on pour-
 rot aussi l'appeler l'*oiseau sans plumes*. En effet,
 non-seulement ses ailerons pendants semblent

M. Forster prodigue ici les preuves, et il n'en faut pas
 tant pour voir qu'un oiseau qui n'a que des moignons au
 lieu d'ailes n'est pas du genre des oiseaux à grande enver-
 gure et à grand vol, tels que l'albatros ou le paille-en-
 queue.

couverts d'écaillés, mais tout son corps n'est revêtu que d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisants, et qui forment comme une cotte de mailles impénétrable à l'eau.

Néanmoins, en y regardant de très-près, on reconnoît dans ces *plumules*, et même dans les écaillés des ailerons, la structure de la plume, c'est-à-dire une tige et des barbes; d'où Feuillée a raison de reprendre Frezier, d'avoir dit, sans modification, que les manchots étoient couverts d'un *poil tout semblable au poil des loups marins*.

Au contraire, le pingouin du Nord a le corps revêtu de véritables plumes, courtes, à la vérité, et surtout infiniment courtes aux ailes, mais qui offrent sans équivoque l'apparence de la plume, et non celle de poil, de duvet, ni d'écaillés.

Voilà donc une distinction bien établie et fondée sur des différences essentielles dans la conformation extérieure du bec et du plumage entre les manchots ou prétendus pingouins du Sud et les vrais pingouins du Nord; et de même que ceux-ci occupent les plages des mers les plus septentrionales, sans s'avancer que fort peu dans la zone tempérée, les manchots remplissent de même les vastes mers australes, se trouvent sur la plupart des portions de terre semées dans cette mer immense, et s'établissent, comme pour der-

nier asile, le long de ces formidables glaces qui, après avoir envahi toute la région du pôle du Sud, s'avancent déjà jusque sous le soixantième et le cinquantième degré.

« Le corps des manchots, dit M. Forster, est
 » entièrement couvert de *plumules* oblongues, é-
 » paisses, dures et luisantes...., placées aussi près
 » l'une de l'autre que les écailles des poissons....;
 » cette cuirasse leur est nécessaire, aussi-bien que
 » l'épaisseur de graisse dont ils sont enveloppés,
 » pour les mettre en état de résister au froid; car
 » ils vivent continuellement dans la mer, et sont
 » confinés spécialement aux zones froides et tem-
 » pérées : du moins je n'en connois point entre les
 » tropiques. »

Et en suivant cet observateur et l'illustre Cook au milieu des glaces australes, où ils ont pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur avant eux, nous trouvons partout les manchots, et en d'autant plus grand nombre, que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial, jusque sous le cercle antarctique, aux bords de la glace fixe, au milieu des glaces flottantes, à la terre des États, à celle de Sandwich, terres désolées, désertes, sans verdure, ensevelies sous une neige éternelle; nous les voyons, avec quelques

L'anglais dit toujours *pinguin* (qui se prononce *pin-gouin*), mais qui doit partout se traduire *manchot*.

pétrels, habiter ees plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux, et où ces seuls oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement, dans ees lieux où toute Nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata à rerum natura, æternâ mersa caligine* (Pline).

Lorsque les glaces sur lesquelles les manchots sont gîtés viennent à flotter ils voyagent avec elles, et sont transportés à d'immenses distances de toute terre. « Nous vîmes, dit M. Cook, au sommet de l'île de glace qui passoit près de nous, quatre-vingt-six *pingouins* (manehots) : ce banc étoit d'environ un demi-mille de circuit, et de cent pieds et plus de hauteur; car il nous mangea le vent pendant quelques minutes, malgré toutes nos voiles. Le côté qu'occupoient les pingouins s'élevoit en pente de la mer, de manière qu'ils grimpoient par là : d'où ce grand navigateur conclut, avec raison, que la reneontre des manchots en mer n'est point un indice certain, comme on le croit, de la proximité des terres, si ce n'est dans les parages où il n'y a point de glaces flottantes.

Encore paroît-il qu'ils peuvent aller très-loin à la nage, et passer les nuits ainsi que les jours en mer; car l'élément de l'eau convient mieux que celui de la terre à leur naturel et à leur structure. A terre leur marche est lourde et lente : pour

avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête. Dans cette attitude, dit Narborough, *on les prendroit de loin pour de petits enfants avec des tabliers blancs.*

Mais autant ils sont pesants et gauches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau. « Ils » plongent, et restent long-temps plongés, dit M. » Forster; et quand ils se remontent, ils s'élancent » en ligne droite à la surface de l'eau, avec une » vitesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les ti- » rer. » Outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de mailles dure, luisante et comme écailleuse, dont ils sont revêtus, et leur peau très-forte, les font souvent résister aux coups de feu.

Quoique la ponte des manchots ne soit que de deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul, cependant, comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-oiseaux, ne laissent pas d'être fort nombreuses. « On descendit » dans une île, dit Narborough, où l'on prit trois » cents *pingouins* (manchots) dans l'espace d'un » quart d'heure : on en auroit pris aussi facilement » trois mille, si la chaloupe avoit pu les contenir : » on les chassoit en troupes devant soi, et on » les tuoit d'un coup de bâton sur la tête. »

« Ces *pingouins* (manchots), dit Wood, qu'on
 » place mal à propos au rang des oiseaux, puis-
 » qu'ils n'ont ni plumes ni ailes, couvent leurs
 » œufs, comme l'on m'assura, vers la fin de sep-
 » tembre ou le commencement d'octobre : c'est
 » alors qu'on en pourroit prendre assez pour ra-
 » vitailer une flotte..... A notre retour au Port-
 » Désiré, nous ramassâmes environ cent mille de
 » ces œufs, dont quelques-uns furent gardés à
 » bord près de quatre mois sans qu'ils se gâtas-
 » sent.

« Le 15 de janvier, dit le rédacteur des naviga-
 » tions aux terres Australes, le vaisseau s'avança
 » vers la grande île des Pingouins, afin d'y prendre
 » de ces oiseaux : en effet on y en trouva une si
 » prodigieuse quantité, qu'il y auroit eu de quoi
 » en pourvoir plus de vingt-cinq navires, et l'on en
 » prit neuf cents en deux heures. »

Aueun navigateur ne manque l'occasion de s'ap-
 provisionner de ces œufs, qu'on dit fort bons, et
 de la chair même de ces oiseaux, qui ne doit pas
 être excellente, mais qui s'offre comme une res-
 source sur ces côtes dénuées de tout autre rafraî-
 chissement. Leur chair, dit-on, ne sent pas le
 poisson, quoique, suivant toute apparence, ils ne
 vivent que de pêche, et si on les voit fréquenter
 dans les touffes du gramen, l'unique et dernier
 reste de végétation qui subsiste sur leurs terres
 glacées, c'est moins, comme on l'a cru, pour en

faire leur nourriture, que pour y trouver un abri.

M. Forster nous décrit leur établissement dans cette espèce d'asile, qu'ils partagent avec les phoques. Pour nicher, dit-il, ils se creusent des trous ou des terriers, et choisissent à cet effet une dune ou plage de sable : le terrain en est partout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux; et si le manchot se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serré.

Les manchots se rencontrent non-seulement dans toutes les plages australes de la grande mer Pacifique, et sur toutes les terres qui y sont éparées; mais on les voit aussi dans l'Océan atlantique, et, à ce qu'il paroît, à de moins hautes latitudes. Il y en a de grandes peuplades vers le cap de Bonne-Espérance, et même plus au nord. Il nous paroît que les *plongeurs* rencontrés par les vaisseaux *l'Aigle* et *la Marie*, par le quarante-huitième degré cinquante minutes latitude australe, avec les premières glaces flottantes, étoient des manchots : et il faut qu'ils se soient portés jusque dans les mers de l'Inde, si Pyrard est exact en les plaçant dans les *atollons* des Maldives, et si M. Sonnerat les a en effet trouvés à la Nouvelle-Guinée. Mais, excepté ces points avancés, on peut dire, avec M. Forster, qu'en général le tropique est la limite que les manchots n'ont guère franchie, et que le gros de leurs espèces

affecte les hautes et froides latitudes des terres et des mers australes.

De même les vrais pingouins, nos pingouins du Nord paroissent habiter de préférence la mer Glaciale, quoiqu'ils en descendent pour nicher jusqu'à l'île de Wight; néanmoins les îles Feroé et les côtes de Norwège paroissent être leur terre natale dans l'ancien continent, ainsi que le Groenland, le Labrador et Terre-Neuve dans le nouveau. Ils sont, comme les manchots, entièrement privés de la faculté de voler, n'ayant que de petits bouts d'ailes, garnies, à la vérité, de penne, mais si courtes qu'elles ne peuvent servir qu'à voleter.

Les pingouins, comme les manchots, se tiennent presque continuellement à la mer, et ne viennent guère à terre que pour nicher ou se reposer en se couchant à plat, la marche et même la position debout leur étant également pénibles, quoique leurs pieds soient un peu plus élevés et placés un peu moins à l'arrière du corps que dans les manchots.

Enfin les rapports dans le naturel, le genre de vie et la conformation mutilée et tronquée, sont tels entre ces deux familles, malgré les différences caractéristiques qui les séparent, qu'on voit suffisamment que la Nature, en les produisant, paroît avoir voulu rejeter aux deux extrémités du globe les deux extrêmes des formes du genre vo-

latile, de même qu'elle y reléguoit ces grands amphibies, extrêmes du genre des quadrupèdes, les phoques et les morses; formes imparfaites et tronquées, incapables de figurer avec des modèles plus parfaits au milieu du tableau, et rejetées dans le lointain sur les confins du monde.

Nous allons présenter l'énumération et la description de chacune des espèces de ces deux genres d'oiseaux sans ailes, les pingouins et les manchots.

DU PINGOUIN.

Première espèce.

Quoique l'aile du pingouin de cette première espèce ait encore quelque longueur, et qu'elle soit garnie de plusieurs petites plumes, néanmoins on assure qu'il ne peut point voler, même assez pour se dégager de l'eau. Il a la tête, le cou et tout le dessus du corps noirs : mais la partie inférieure, plongée dans l'eau quand il nage, est entièrement blanche; un petit trait de blanc se trace du bec à l'œil, et un autre semblable trait traverse obliquement l'aile.

Nous avons dit que les pieds du pingouin n'ont que trois doigts, et que cette conformation, ainsi que celle du bec, le distingue bien sensiblement du manchot. Le bec de ce premier pingouin est noir, tranchant par les bords, très-aplati par les

côtés, qui sont cannelés de trois sillons, dont celui du milieu est blanc; tout à côté de son ouverture et sous le velouté qui revêt la base du bec, les narines sont ouvertes en fentes longues. La femelle n'a pas le petit trait blanc entre le bec et l'œil, mais sa gorge est blanche.

Ce pingouin, dit Edwards, se trouve également dans les parties septentrionales de l'Amérique et de l'Europe. Il vient nicher aux îles l'eroé, le long de la côte occidentale d'Angleterre, et jusqu'à l'île de Wight, où il grossit la foule des oiseaux de mer qui peuplent ces grands rochers que les Anglais ont appelés les Aiguilles (*the Needles*). On assure que cet oiseau ne pond qu'un œuf très-gros par rapport à sa taille.

On ignore encore dans quel asile les pingouins, et particulièrement celui-ci, passent l'hiver. Comme ils ne peuvent tenir la mer dans le fort de cette saison, que néanmoins ils ne paroissent point alors à la côte, et que d'ailleurs il est constant qu'ils ne se retirent pas vers les terres du Midi, Edwards imagine qu'ils passent l'hiver dans des cavernes de rochers, dont l'ouverture est submergée, mais dont l'intérieur s'élève assez au-dessus des flots pour leur fournir une retraite où ils restent dans un état de torpeur, et sustentés par la graisse dont ils sont abondamment chargés.

Nous ajouterions, d'après Pontoppidan, quel-

ques particularités à ce que nous venons de dire de cette première espèce de pingouin, qu'il est grand pêcheur de harengs, qu'il se prend aux hameçons amorcés de ces poissons, etc., si le récit de cet écrivain n'offroit ici les mêmes disparates qui se trouvent ordinairement dans ses autres narrations, comme quand il dit « que ces » oiseaux, en sortant tous à la fois des grottes où » ils s'abritent et où ils nichent, obscurcissent le » soleil par leur nombre, et font de leurs ailes un » bruit semblable à celui d'un orage. » Tout ceci ne convient point à des pingouins, qui tout au plus ne peuvent que voler.

Nous reconnoissons plus distinctement le pingouin dans l'*esarokitsook* ou *petite aile* des Groenlandais, « espèce de plongeon, dit le relateur, qui » a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, » si peu fournies de plumes, qu'il ne peut voler, » et dont les pieds sont d'ailleurs si loin de l'avant- » corps, et si portés en arrière, qu'on ne conçoit » pas comment il peut se tenir debout et mar- » cher. » En effet, l'attitude droite est pénible pour le pingouin; il a la marche lourde et lente, et sa position ordinaire est de nager et de flotter sur l'eau, ou d'être couché en repos sur les rochers ou sur les glaces.

DU GRAND PINGOUIN.

Seconde espèce.

Willughby dit que la taille de ce pingouin approche de celle de l'oie; ce qu'il faut entendre de la hauteur à laquelle il porte sa tête, et non de la grosseur et du volume du corps, qui a beaucoup moins d'épaisseur. Il a la tête, le cou et tout le manteau d'un beau noir, en petites plumes courtes, mais douces et lustrées comme du satin; une grande tache blanche ovale se marque entre le bec et l'œil, et le rebord de cette tache s'élève comme en bourrelet de chaque côté du sommet de la tête, qui est fort aplatie; le bec, dont la coupe ressemble, suivant la comparaison d'Edwards, au bout d'un large coutelas, a ses côtés aplatis et creusés d'entaillures. Les plus grandes plumes des ailes n'ont pas trois pouces de longueur : on juge aisément que, dans cette proportion avec la masse du corps, elles ne peuvent lui servir pour s'élever en l'air. Il ne marche guère plus qu'il ne vole, et il demeure toujours sur l'eau, à l'exception du temps de la ponte et de la nichée.

L'espèce en paroît peu nombreuse; du moins ces grands pingouins ne se montrent que rarement sur les côtes de Norwège. Ils ne viennent

Par les Anglais, *northern penguin*.



Protes pons

Contant de

1 Le Grand Pingouin

2 Le Grand Manchot

pas tous les ans visiter les îles de Feroé, et ne descendent guère plus au sud dans nos mers d'Europe : celui qu'Edwards décrit avoit été pris par les pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve. Du reste, on ignore dans quelle plage ils se retirent pour nicher.

L'akpa des Groenlandais, oiseau grand comme le canard, avec le dos noir et le ventre blanc, et qui ne peut ni courir ni voler, paroît devoir se rapporter à notre grand pingouin. Pour les prétendus pingouins décrits dans le Voyage de la Martinière, ce sont évidemment des pélicans.

DU PETIT PINGOUIN,

OU PLONGEON DE MER DE BELON.

Cet oiseau est indiqué dans Belon sous le nom de *plongeon de mer*, et par M. Brisson, sous celui de *petit pingouin*. Néanmoins il nous reste un doute très-fondé sur cette dernière dénomination; car, en examinant la figure donnée par cet ornithologiste, on voit qu'il a beaucoup de ressemblance avec le petit guillemot, et tout au moins il est certain que son bec n'est pas celui d'un pingouin : et en même temps la plage où Belon dit avoir observé cet oiseau, savoir, la mer de Crète, est un nouveau sujet de douter qu'il appartienne en effet au genre des pingouins, qui ne paroît pas s'être porté dans la Méditerranée, et que tout

nous représente comme indigène aux mers du Nord; en sorte que si nous osions soupçonner ici de peu de justesse un observateur d'ailleurs aussi instruit et toujours aussi exact que l'est Belon, nous croirions, malgré ce qu'il dit de la conformation des pieds de son *vuttamaria* de Crète, qu'il appartient plutôt à quelque espèce de plongeon ou de castagneux qu'à la famille des pingouins. Quoi qu'il en soit, il faut rapporter ce que dit notre vieux et docte naturaliste, de cet oiseau, dont lui seul a parlé, Dapper et Aldrovande n'en ayant fait mention que d'après lui.

« Il y a, dit-il, en Crète une particulière espèce
 » de plongeon de mer, nageant entre deux eaux,
 » différente au cormoran et aux autres plongeurs
 » nommés *mergi*, et que j'estime être celui qu'A-
 » ristote a nommé *ethia*. Les habitants du rivage
 » de Crète l'appellent *vuttamaria* et *calicatczu*. Il
 » est de la grosseur d'une sarcelle, blanc par-des-
 » sous le ventre, et noir par tout le dessus du
 » corps. Il n'a nul ergot derrière : aussi est-il seul
 » entre tous oiseaux ayant le pied plat, à qui cela
 » convienne. Son bec est moult tranchant par les
 » bords, noir dessus, blanc dessous, creux et quasi
 » plat, et couvert de duvet jusque bien avant...
 » qui provient d'un toffet de plumes noires qui
 » lui croît sur quelque chose qu'il a sur le bec
 » joignant la tête, eslevé gros comme une demi-
 » noix.... Il a le sommet de la tête large, mais la

» queue si courte, qu'il semble quasi qu'il n'en ait
 » point. Il est tout couvert de fin duvet, qui tient
 » si fort à la peau, qu'on jugeroit proprement que
 » c'est du poil, et qui se montre aussi fin que ve-
 » lours, tellement que si on l'escorche, on lui
 » trouvera la peau bien épaisse; et si on la fait
 » courroyer, semblera une peau de quelque ani-
 » mal terrestre. -

DU GRAND MANCHOT.

Première espèce.

Clusius semble rapporter la première connoissance des manchots à la navigation des Hollandais dans la mer du Sud en 1598. Ces navigateurs, dit-il, étant parvenus à certaines îles voisines du Port-Désiré, les trouvèrent remplies d'une sorte d'oiseaux inconnus, qui y venoient faire leur ponte. Ils nommèrent ces oiseaux *pingouins* (à *pinguedine*), à raison de la quantité de leur graisse, et ils imposèrent à ces îles le nom d'*îles des Pingouins*.

« Ces singuliers oiseaux, ajoute Clusius, sont
 » sans ailes, et n'ont à la place que deux espèces
 » de membranes qui leur tombent de chaque côté
 » comme de petits bras; leur cou est gros et
 » court, leur peau dure et épaisse comme le cuir
 » du cochon. On les trouvoit trois ou quatre dans
 » un trou. Les jeunes étoient du poids de dix à

» douze livres; mais les vieux en pesoient jusqu'à
 » seize, et en général ils étoient de la taille de
 » l'oie. »

A ces proportions, il est aisé de reconnoître le manchot indiqué sous le nom de *manchot des îles Malouines*, et qui se trouve non-seulement dans tout le détroit de Magellan et les îles voisines, mais encore à la Nouvelle-Hollande, et qui de là a gagné jusqu'à la Nouvelle-Guinée. C'est en effet l'espèce la plus grande du genre des manchots : l'individu que nous avons vu a vingt-trois pouces de hauteur, et ces manchots parviennent à un beaucoup plus grand accroissement, puisque M. Forster en a mesuré plusieurs de trente-neuf pouces (anglais), et qui pesoient jusqu'à trente livres.

« Diverses troupes de ces pingouins, les plus
 » gros que j'aie jamais vus, dit-il, erroient sur la
 » côte (à la Nouvelle-Géorgie). Leur ventre étoit
 » d'une grosseur énorme, et couvert d'une grande
 » quantité de graisse. Ils portent de chaque côté
 » de la tête une tache d'un jaune brillant ou cou-
 » leur orangée, bordée de noir; tout le dos est
 » d'un gris noirâtre; le ventre, le dessous des na-
 » geoires et l'avant du corps sont blancs. Ils é-
 » toient si stupides qu'ils ne fuyoient point, et
 » nous les tuâmes à coups de bâtons... Ce sont, je
 » pense, ceux que nos Anglais ont nommés aux îles
 » Falkland, *pingouins jaunes* ou *pingouins rois*.

Cette description de M. Forster convient parfaitement à notre grand manchot, en observant qu'une teinte bleuâtre est répandue sur son manteau cendré, et que le jaune de la gorge est plutôt citron ou couleur de paille qu'orangé. Nos Français l'ont en effet trouvé aux îles Falkland ou Malouines, et M. de Bougainville en parle dans les termes suivants : « Il aime la solitude et les » endroits écartés; son bec est plus long et plus » délié que celui des autres espèces de manchots, » et il a le dos d'un bleu plus clair; son ventre est » d'une blancheur éblouissante; une palatine jon- » quille, qui, partant de la tête, coupe ces masses » de blanc et de bleu (gris-bleu), et va se terminer » sur l'estomac, lui donne un grand air de magni- » ficence. Quand il lui plaît de chanter, il allonge » le cou..... On espéra de pouvoir le transporter » en Europe, et d'abord il s'apprivoisa jusqu'à » connoître et suivre la personne qui étoit chargée de le nourrir, mangeant indifféremment le » pain, la viande et le poisson; mais on s'aperçut » que cette nourriture ne lui suffisoit pas, et qu'il » absorboit sa graisse. Quand il fut amaigri à un » certain point, il mourut. »

DU MANCHOT MOYEN.

Seconde espèce.

De tous les caractères d'après lesquels on pourroit dénommer cette seconde espèce de manchots, nous n'avons cru pouvoir énoncer que la grandeur parce que les autres caractères, quoique sensibles, ne sont peut-être pas constants, ou ne sont pas exclusifs. Ce sont ces manchots qu'Edwards appelle *pingouins aux pieds noirs*; mais les pieds du grand manchot sont noirs aussi. On les trouve indiqués sous le nom de *manchots du cap de Bonne-Espérance* ou *des Hottentots* : mais l'espèce s'en trouve bien ailleurs qu'au Cap, et paroît se rencontrer également aux terres Magellaniques. Nous avons pensé à l'appeler *manchot à collier*; en effet, le manteau noir du dos embrasse le devant du cou par un collier, et laisse tomber sur les flancs deux longues bandes en manière de scapulaire : mais cette livrée ne paroît bien constante que dans le mâle; et la femelle porte à peine quelque trace obscure de collier. Tous deux ont le bec coloré, vers le bout, d'une bandelette jaune; mais peut-être ce trait ne se marque-t-il qu'avec l'âge. Ainsi nous sommes réduits à les indiquer par leur taille, qui est en effet moyenne dans ce genre, et ne s'élève guère au-dessus d'un pied et demi.

Du reste, tout le dessus du corps est ardoisé, c'est-à-dire d'un cendré noirâtre, et le devant avec les côtés du corps sont d'un beau blanc, excepté le collier et le scapulaire; le bout de la mandibule inférieure du bec paroît un peu tronqué; et le quatrième doigt, quoique libre et non engagé dans la membrane, est néanmoins tourné plus en devant qu'en arrière; l'aileron est tout plat, et semble recouvert d'une peau de chagrin, tant les pinceaux de plumes qui le revêtent sont petits, roides et pressés : les plus grandes de ces plumules n'ont pas six lignes de longueur; et suivant la remarque d'Edwards, on en peut compter plus de cent à la première rangée de l'aile.

Ces manchots sont très-nombreux au cap de Bonne-Espérance et dans les parages voisins. M. le vicomte de Querhoent, qui les a observés à la rade du Cap, nous a communiqué la notice suivante. - Les pingouins (manchots) du Cap sont » noirs et blancs, et de la grosseur d'un canard.
» Leurs œufs sont blancs; ils n'en font que deux à
» chaque ponte, et défendent courageusement leur
» nichée. Ils la font sur de petites îles le long de
» la côte; et un observateur digne de foi m'a assu-
» ré que dans une de ces petites îles étoit un mon-
» ticule élevé, où ces oiseaux nichoient de préfé-
» rence, quoique éloigné de plus d'une demi-lieue
» de la mer. Comme ils marchent fort lentement,
» il jugea qu'il n'étoit pas possible qu'ils allassent

» tous les jours chercher à manger à la mer : il en
 » prit donc quelques-uns pour voir combien de
 » temps ils supporteroient la diète; il les garda qua-
 » torze jours sans boire ni manger, et au bout de
 » ce temps ils étoient encore vivants et assez forts
 » pour pincer vigoureusement. »

M. de Pagès, dans la relation manuscrite de son voyage au pôle austral, s'accorde sur les mêmes faits. La grosseur des manchots du Cap, dit-il, est pareille à celle de nos plus gros canards. Ils ont deux cravates oblongues de couleur noire, l'une à l'estomac, l'autre au cou. Nous trouvions ordinairement dans chaque nid deux œufs ou deux petits, rangés tête à queue, et l'un toujours au moins d'un quart plus gros que l'autre. Les vieux n'étoient pas moins aisés à prendre que les jeunes; ils ne pouvoient marcher que lentement, et cherchoient à se tapir contre les rochers.»

Un fait qu'ajoute le même voyageur, c'est que les ailerons des manchots leur servent de temps en temps de pattes de devant, et qu'alors, marchant comme à quatre, ils vont plus vite; mais suivant toute apparence, cela n'arrive que lorsqu'ils culbutent, et ce n'est point une véritable marche.

Du reste, nous croyons reconnoître ce même manchot d'espèce moyenne dans la seconde de celles que M. de Bougainville décrit aux îles Malouines; car il la dit la même que celle de l'amiral Anson, laquelle est aussi celle de Narborough. Or,

au poids et aux couleurs que Narborough attribue à son manchot, on peut le regarder comme de l'espèce dont nous parlons; et nous croyons encore que cette espèce est celle que M. Forster désigne comme *la plus commune* au détroit de Magellan, laquelle, dit-il, est de la grosseur d'une petite oie, et surnommée par les Anglais, aux îles Falkland ou Malouines, *jumping jacks*.

M. Forster observa ces manchots sur la terre des États, où ils lui offrirent une petite scène. « Ils » étoient endormis, dit-il, et leur sommeil est » très-profond; car le docteur Sparman tomba sur » un, qu'il roula à plusieurs verges sans l'éveiller. » Pour le tirer de son assoupissement, on fut obli- » gé de le secouer à différentes reprises. Enfin ils » se levèrent en troupes; et quand ils virent que » nous les entourions, ils prirent du courage; ils » se précipitèrent avec violence sur nous et mor- » dirent nos jambes et nos habits. Après en avoir » laissé un grand nombre sur le champ de batail- » le qui paroissoient morts, nous poursuivîmes » les autres; mais les premiers se relevèrent tout » d'un coup, et piétonnèrent gravement derrière » nous. »

DU MANCHOT SAUTEUR.

Troisième espèce.

Ce manchot n'a guère qu'un pied et demi de hauteur du bec aux pieds, et à peu près autant quand, la tête et le corps droits, il est posé et comme assis sur le croupion; ce qui est son attitude de nécessité à terre. Il a le bec rouge, ainsi que l'iris de l'œil, sur lequel passe une ligne d'un blanc teint de jaune, qui se dilate et s'épanouit en arrière en deux petites touffes de filets hérissés, lesquels se relèvent sur les deux côtés du sommet de la tête. Cette partie est noire ou d'un cendré noirâtre très-foncé, ainsi que la gorge, la face, le dessus du cou, du dos et des ailerons; le reste, c'est-à-dire tout le devant du corps, est d'un blanc de neige.

On a indiqué cet oiseau sous le nom de *manchot de Sibérie*. Nous n'adoptons pas aujourd'hui cette dénomination, vu la grande division que paroît avoir faite la Nature, des pingouins au Nord, et des manchots au Sud; et M. de Bougainville l'ayant reconnu sur les terres Magellaniques, nous pensons qu'il ne se trouve pas en Sibérie, mais seulement dans les îles australes, où le même navigateur l'a décrit sous le nom de *pingouin sauteur*... « La troisième espèce de ces demi-oiseaux, dit-il, habite par familles, comme la seconde, sur de hauts ro-

» chers où ils pondent. Les caractères qui distin-
 » guent ceux-ci des deux autres, sont leur petites-
 » se, leur couleur fauve, un toupet de plumes de
 » couleur d'or, plus courtes que celles des aigret-
 » tes, et qu'ils relèvent lorsqu'ils sont irrités, et en-
 » fin d'autres petites plumes de même couleur qui
 » leur servent de sourcils. On les nomma *pingouins*
 » *sauteurs* : en effet ils ne se transportent que par
 » sauts et par bonds. Cette espèce a dans sa conte-
 » nance plus de vivacité que les deux autres.»

C'est, suivant toute apparence, ce même manchot sauteur à aigrette et à bec rouge que le capitaine Cook indique dans le passage suivant.....

« Jusqu'ici (cinquante-trois degrés cinquante-sept
 » minutes latitude sud) nous avons eu continuel-
 » lement autour du vaisseau un grand nombre de
 » pingouins qui sembloient être différents de ceux
 » que nous vîmes près de la glace; ils étoient plus
 » petits, avec des becs rougeâtres et des têtes brunes. La rencontre d'un si grand nombre de ces oiseaux me donnoit quelque espérance de trouver
 » terre....» Et dans un autre endroit... « Le 2 décembre, par quarante-huit degrés vingt-trois minutes latitude sud, et cent soixante-dix-neuf degrés seize minutes de longitude, nous aperçûmes
 » plusieurs pingouins au bec rouge, qui demeurèrent autour de nous le lendemain »

DU MANCHOT A BEC TRONQUÉ.

Quatrième espèce.

Le bec des manchots se termine généralement en pointe : dans cette espèce, l'extrémité de la mandibule inférieure est tronquée. Ce caractère a suffi à M. Brisson pour faire de ce manchot un genre à part, sous le nom de *gorfou*; de quoi il étoit fort le maître, suivant l'ordre hypothétique et systématique de ses divisions : mais ce qui n'étoit pas également arbitraire, c'est l'application qu'il a faite à ce même manchot, du nom de *catarractes* ou *catarracta*, par lequel Aristote a désigné un oiseau de proie aquatique, qui n'est certainement pas un manchot, genre duquel Aristote ne connut aucune espèce.

Quoi qu'il en soit, Edwards, qui nous a fait connoître cette espèce de manchot, lui applique ce passage du chevalier Roë dans son Voyage aux Indes. « Dans l'île *Pinguin* (au cap de Bonne-Espérance), il y a un oiseau de ce nom qui marche » tout droit; les ailes sont sans plumes, pendantes » comme des manches, avec le plastron blanc : ces » oiseaux ne volent point, mais se promènent en » petites troupes, chacune gardant régulièrement » son quartier.

Cependant M. Edwards n'assure pas que ce manchot soit du Cap plutôt que du détroit de Ma-

gellan. Il étoit, dit-il, *gros comme une oie*, et avoit le bec ouvert jusque sous les yeux, et rouge ainsi que les pieds; la face d'un brun obscur; tout le devant du corps blanc; le derrière de la tête, le haut du cou et le dos, d'un pourpre terne, et couvert de très-petites plumes roides et serrées. « Ces » plumes, ajoute M. Edwards, ressemblent plus à » des écailles de serpent qu'à des plumes. Les ailes, » continue t-il, sont petites et plates comme des » planchettes brunes, et couvertes de plumes si » petites et si roides, qu'on les prendroit de quel- » que distance pour du chagrin. Il n'y a d'apparen- » ce de queue que quelques soies courtes et noires » au erou pion. »

Telles sont les quatre espèces de manchots que nous pouvons présenter comme connues et bien décrites. Si ce genre est plus nombreux, ainsi que paroît l'insinuer M. Forster, chaque espèce nouvelle viendra naturellement prendre ici sa place. En attendant, il nous semble en voir quelques-unes d'indiquées, mais imparfaitement et confusément dans les notices suivantes.

I. « Entre les îles Maldives, dit un de nos anciens » voyageurs, il y en a une infinité qui sont entiè- » rement inhabitées....., et toutes couvertes de » gros erabes, et d'une quantité d'oiseaux nommés » *pingui*, qui font là leurs œufs et leurs petits; et il

» y en a une multitude si prodigieuse, qu'on ne
 » sauroit mettre le pied en quelque endroit que ce
 » soit sans toucher leurs œufs et leurs petits, ou
 » les oiseaux mêmes. Les insulaires n'en mangent
 point, et toute fois ils sont bons à manger, *et*
 « *sont gros comme pigeons*, de plumage blanc et
 » noir. »

Nous ne connoissons pas d'espèce de manchot
 aussi petite qu'un pigeon, et néanmoins une sem-
 blable petite espèce d'oiseau sans ailes, sous le
 nom de *calcamar*, se retrouve à la côte du Brésil.

« Le *calcamar* est de la grosseur d'un pigeon; ses
 » ailes ne lui servent point à voler, mais à nager
 » fort légèrement : il ne quitte point les flots; les
 - Brasiiliens assurent même qu'il y dépose ses œufs,
 » mais sans expliquer comment ils y pourroient é-
 » clore. »

II. Les *aponars* ou *aponats* de Thevet, « lesquels,
 » dit-il, ont de petites ailes, pourquoi ils ne peu-
 » vent voler; ont le ventre blanc, le dos noir, le bec
 » semblable à celui d'un cormoran ou autre cor-
 - beau, et quand on les tue, crient ainsi que pour-
 » ceaux. Ce sont, suivant toute apparence, des
 manchots. Thevet les trouva à l'île de l'Ascension;
 mais il fait sous le nom d'*aponar* la même confu-
 sion que l'on a faite sous celui de *pingouin*, lors-
 qu'il parle des *aponars que rencontrent les navires*

Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 505.

allant de France en Canada. Ces derniers appa-
raissent sont des pingouins.

III. L'oiseau des mers Magellaniques, que les matelots de l'équipage du capitaine Wallis, et ensuite ceux de Cook, appelèrent *race-horse* ou *cheval de course*, parce qu'il couroit sur l'eau avec une extrême vitesse, en frappant les flots de ses pieds et de ses ailes, trop petites pour qu'elles pussent lui servir à voler. Cet oiseau sembleroit, à ces caractères, être un manchot : néanmoins M. Forster lui donne le nom de *canard*, en le rapportant au *logger-head duck* des *Transactions philosophiques* (vol. LXVI, partie 1). Voici comme il en parle : « Il ressembloit, dit-il, au canard, excepté l'ex-
» trême brièveté de ses ailes, et sa grosseur, qui
» étoit celle d'une oie. Il avoit le plumage gris, et
» un petit nombre de plumes blanches, le bec et les
» pieds jaunes, et deux grandes bosses calleuses
» nues, de la même couleur, à la jointure de cha-
» que aile. Nos matelots l'appelèrent *race-horse*
» (cheval de course) à cause de sa vitesse; mais aux
» îles Falkland, les Anglais lui ont donné le nom
» de *canard lourdaud*. »

IV. Enfin, selon d'autres voyageurs, on trouve sur les îles de la côte du Chili, après avoir passé Chiloé, et en approchant du détroit de Magellan,

Voyage à la mer du Sud par l'équipage du *Wager*,
à la suite du *Voyage de l'amiral Anson*.

une espèce d'oie qui ne vole point, mais qui
 » court sur les eaux aussi vite que les autres vo-
 » lent. Cet oiseau a un duvet très-fin, que les
 » femmes américaines filent, et dont elles font des
 » couvertures, qu'elles vendent aux Espagnols. »
 Si ces particularités sont exactes, elles indiquent
 dans ce genre une espèce moyenne entre les oi-
 seaux à grandes plumes et les manchots à plu-
 mules écailleuses, qui ressemblent peu à un du-
 vet, et ne paroissent pas susceptibles d'être filées.

NOTICES ET INDICATIONS

DE QUELQUES ESPÈCES D'OISEAUX

INCERTAINES OU INCONNUES.

QUELQUE attention que nous ayons eue, dans
 tout le cours de cet ouvrage, de discuter, d'é-
 claircir et de rapporter à leurs véritables objets
 les notices imparfaites ou confuses des voyageurs
 ou des naturalistes sur les différentes espèces
 réelles ou nominales des oiseaux, quelque éten-
 dues et même quelque heureuses qu'aient été nos
 recherches, nous devons néanmoins avouer qu'il
 reste encore un certain nombre d'espèces que
 nous n'avons pu reconnoître avec certitude, par-
 ce qu'elles ne sont indiquées que par des noms

que rien ne rappelle aux noms connus, ou qu'elles sont désignées par des traits obscurs ou vagues, et qui ne cadrent exactement avec aucun objet réel. Ce sont ces noms mêmes et ces traits, tout confus qu'ils peuvent être, que nous recueillons ici, non-seulement pour ne rien négliger, mais encore pour empêcher qu'on ne regarde comme certaines ces notices douteuses, et surtout pour mettre les observateurs à portée de les vérifier ou de les éclaircir.

Nous suivrons dans cette exposition sommaire la marche de l'ouvrage, commençant par les oiseaux de terre, passant à ceux de rivage et finissant par les oiseaux d'eau.

I. Le *grand oiseau du Port-Désiré* aux terres Magellaniques, lequel est bien certainement un oiseau de proie, et dont la notice, telle que la donne le commodore Byron, paroît indiquer un *vautour*. Sa tête, dit-il, seroit parfaitement res-
 » semblante à celle de l'aigle, si l'espèce de huppe
 » dont elle est ornée étoit un peu moins touffue.
 » Un cercle de plumes d'une blancheur éclatante
 » forme autour de son cou un collier naturel de la
 » plus grande beauté; sur le dos son plumage est
 » d'un noir de jais, et non moins brillant que ce
 » minéral que l'art a su polir. Ses jambes sont re-
 » marquables par leur grosseur et leur force; mais
 » les serres en sont moins acérées que celles de

» l'aigle. Cet oiseau a près de douze pieds d'envergure.

II. *L'oiseau de la Nouvelle-Calédonie*, indiqué dans la relation du *Second voyage de Cook* comme une espèce de corbeau, quoiqu'il soit dit en même temps qu'il est de moitié plus petit que le corbeau, et que ses plumes sont nuancées de bleu. Au reste, cette terre nouvelle n'a offert aux navigateurs qui l'ont découverte que peu d'oiseaux, entre lesquels étoient de belles tourterelles et plusieurs petits oiseaux inconnus.

III. *L'avis venatica* de Belon, le seul peut-être que ce judicieux naturaliste n'ait pas rendu reconnoissable dans ses nombreuses observations. « Nous veimes aussi (vers Gaza) un oiseau qui, à » notre avis, passe tous les autres en plaisant » chant ramage, et croyons qu'il a été nommé par » les anciens *venatica avis*. Il est un peu plus gros » qu'un estourneau. Son plumage est blanc par » dessous le ventre, et est cendré dessus le dos, » comme celui de l'oiseau *molliceps*, qu'on appelle en françois un *gros-bec*; la queue noire, qui » lui passe les ailes, comme à une pic. Il vole à la » façon d'un pic-vert. »

Voyage du commodore Byron, tome I du premier voyage de Cook, page 19.

A la taille, aux couleurs, au nom d'*avis venatica*, on pourroit prendre cet oiseau pour une espèce de pie-grièche ; mais le *plaisant ramage* est un attribut qui paroît ne convenir à aucune de ces espèces méchantes et cruelles.

IV. Le *moineau de mer*, « que les habitants de » Terre-Neuve nomment, dit-on, l'*oiseau des glaces*, parce qu'il y habite toujours : il n'est pas » plus grand qu'une grive ; il ressemble au moineau par le bec, et a le plumage blanc et noir. »

Malgré le nom de *moineau de mer*, on juge par la conformation du bec, qu'il s'agit ici d'un oiseau de terre, dont l'espèce nous paroît voisine de celle de l'ortolan de neige.

V. Le petit *oiseau jaune*, appelé ainsi au cap de Bonne-Espérance, et que le capitaine Cook a retrouvé à la Nouvelle-Géorgie. Il est peut-être connu des ornithologistes, mais il ne l'est pas sous ce nom ; et quant aux *petits oiseaux à joli plumage*, que ce même navigateur a trouvés à Tanna, l'une des nouvelles Hébrides, nous croyons aisément avec lui, que sur une terre aussi isolée et aussi lointaine, leurs espèces sont absolument nouvelles.

VI. L'oiseau auquel les observateurs embarqués pour le premier voyage du capitaine Cook don-

nèrent le nom de *motacilla velificans*, en le voyant venir se poser sur les agrès du vaisseau en pleine mer, à dix lieues du cap Finistère, et que l'on sauroit certainement être une bergeronnette, si Linnæus, d'après lequel parloient ces observateurs, n'avoit appliqué, comme générique, le surnom de *motacilla* à des oiseaux tout différents les uns des autres, et à tous ceux en général qui ont un mouvement de secousse ou de balancement dans la queue.

VII. *L'ococolin* de Fernandès, que nous aurions dû placer avec les pics; car il dit expressément que *c'est un pic de la taille de l'étourneau, et dont le plumage est agréablement varié de noir et de jaune.*

VIII. Les *oiseaux vus par Dampier à Céram*, et qui, à la forme et à la grosseur de leur bec, paroissent être des *calaos*. Il les décrit en ces termes : Ils avoient le corps noir et la queue blanche; leur grosseur étoit celle d'une corneille; ils avoient le cou assez long et couleur de safran; leur bec ressembloit à la corne d'un bélier; ils avoient la jambe courte et forte, les pieds de pigeon, et les ailes d'une longueur ordinaire, quoiqu'elles fissent beaucoup de bruit dans leur vol: ils se nourrissoient de baies sauvages, et se perchent sur les plus grands arbres. Dampier trou-

» va leur chair de si bon goût, qu'il parut regret-
 » ter de n'avoir vu de ces oiseaux qu'à Céram et à
 » la Nouvelle-Guinée. »

IX. Le *hoitzitzillin de Tepuscollula* de Fernandès, et le *nexhoitzillin* du même auteur, que l'on reconnoît pour être des colibris, vivant, dit-il, du miel des fleurs qu'ils sucent de leur petit bec courbé, presque aussi long que le corps, et des plumes brillantes desquels des mains adroites composent de petits tableaux précieux.

Quant à l'*hoitzitzil-papalotl* du même naturaliste espagnol, quoiqu'il le compare à l'*hoitzitzillin*, il dit néanmoins expressément que c'est une sorte de papillon.

X. Le *quauchichil* ou *petit oiseau à tête rouge*, encore de Fernandès, qu'il dit n'être qu'un peu plus grand que le *hoitzitzillin*, et qui néanmoins ne paroît pas être un colibri ni un oiseau-mouche : *car il se trouve aussi dans les régions froides; il vit et chante en cage; caractères qui ne conviennent pas à ces deux genres d'oiseaux.*

XI. L'oiseau demi-aquatique décrit par M. Forster, et qu'il dit être d'un *nouveau genre*. « Cet oiseau, que nous rencontrâmes dans notre excursion, étoit de la grosseur d'un pigeon, et parfaitement blanc : il appartient à la classe des

» oiseaux aquatiques qui marchent à gué. Il avoit
 » les pieds à demi palmés, et ses yeux ainsi que la
 » base du bec entourés de petites glandes ou ver-
 » rucs blanches; il exhaloit une odeur si insupport-
 » table, que nous ne pûmes en manger la chair,
 » quoique alors les plus mauvais aliments ne nous
 » causassent pas aisément du dégoût.» (C'étoit sur la
 terre des États).

XII. Le *corbiveau* de le Page du Pratz, lequel n'est pas autre que le *courlis*, et dont nous ne rapportons ici le nom que pour compléter le système entier de dénominations relatives à cet oiseau et à l'ornithologie en général.

XIII. Le *chochopitli* de Fernandès, oiseau, dit ce naturaliste, du genre de celui que les Espagnols appellent *chorlito* (qui est le courlis), et dans lequel on reconnoît notre *grand courlis blanc et brun de Cayenne*. Cet oiseau, ajoute Fernandès, est de passage sur le lac de Mexique, et sa chair a un mauvais goût de poisson.

XIV. L'*ayaca*, qui, tant par le rapport de son nom avec celui d'*ayaia* que porte la spatule au Brésil, que par la ressemblance des traits, à l'altération près que souffrent toujours les objets en passant par les mains des rédacteurs de voyages, paroît être en effet une spatule. Quoi qu'il en soit,

voici ce qui est dit de l'*ayaca*. « Cet oiseau du » Brésil est d'une industrie singulière à prendre » les petits poissons ; jamais on ne le voit fondre » inutilement sur l'eau : sa grosseur est celle d'une » pie ; il a le plumage blanc , marqueté de taches » rouges, et le bec fait en cuiller. »

L'*aboukerdan* de Montconys est aussi notre spatule.

XV. L'*acacahoactli* ou l'*oiseau du lac de Mexique à voix rauque* de Fernandès , qu'il dit être une espèce d'alcyon ou de martin-pêcheur, mais qui, suivant la remarque de M. Adanson, est plutôt une espèce de héron ou de butor, puisqu'il a un très-long cou, qu'il plie souvent en le ramenant entre ses épaules : sa taille est un peu moindre que celle du canard sauvage ; son bec est long de trois doigts, pointu et acéré ; le fond de son plumage est blanc tacheté de brun, plus brun en dessus, plus blanc en dessous du corps ; les ailes sont d'un fauve vif et rougeâtre, avec la pointe noire. On peut, suivant Fernandès, apprivoiser cet oiseau en le nourrissant de poisson et même de chair ; et ce qui pourtant s'accorde peu avec une voix rauque, son chant, dit-il, n'est pas désagréable. C'est le même que l'*avis aquatica raucum sonans* de Nieremberg.

XVI. L'*atototl*, petit oiseau du même lac de

Mexico, de la forme et de la taille du moineau, avec le plumage blanc dessous le corps, varié en-dessus de blanc, de fauve et de noir, qui niche dans les jones, et qui, du matin au soir, y fait entendre un petit cri pareil au cri aigu du rat. On mange la chair de ce petit oiseau.

Il est difficile de dire si cet *atototl* est vraiment un oiseau de rivage, ou seulement un habitant des marais, comme le sont la rousserolle et la fauvette de roseaux. Quoi qu'il en soit, il est fort différent d'un autre *atototl* donné par Faber à la suite de Hernandès (page 672), et qui est l'*alcatraz* ou *pélican du Mexique*.

XVII. Le *mentavaza* de Madagascar, oiseau à
 » bec crochu, grand comme une perdrix, qui fré-
 » quente les bords de la mer, » et dont le voyageur
 Flaccourt ne dit rien davantage.

XVIII. Le *chungar* des Turcs, *kratzhot* des Russes, au sujet duquel nous ne pouvons que rapporter la narration de l'historien des voyages, sans néanmoins adopter ses conjectures. « Les
 » plaines de la Grande-Tartarie, dit-il, produisent
 » quantité d'oiseaux d'une beauté rare. Celui dont
 » on trouve la description dans Abulghazi-khan
 » est apparemment une espèce de héron qui fré-
 » quente cette partie du Mogol qui touche à la
 » Chine. Il est tout-à-fait blanc, excepté par le bec,

» les ailes et la queue, qu'il a d'un beau rouge.
 » Sa chair est délicate, et tire pour le goût sur
 » celle de la gélinotte. Cependant, comme l'auteur
 » dit qu'il est fort rare, on peut croire que c'est le
 » butor, qui est en effet très-rare dans la Russie,
 » la Sibérie et la Grande-Tartarie, mais qui se trou-
 » ve quelquefois dans le pays des Mogols, vers la
 » Chine, et qui est presque toujours blanc. Abul-
 » ghazi-khan dit que ses yeux, ses pieds et son bec
 » sont rouges (page 57), et il ajoute (page 86) que
 » la tête est de la même couleur. Il dit que cet oi-
 » seau s'appelle *chungar* en langue turque, et que
 » les Russiens le nomment *kratzhot*; ce qui fait
 » conjecturer au traducteur anglais que c'est le
 » même qui porte le nom de *chon-kui* dans l'His-
 » toire de Timur-Bek, et qui fut présenté à Jen-
 » ghiz-khan par les ambassadeurs de Kadjak. »

XIX. L'*okeitsok* ou la *courte-langue*, qui, dit-
 on, « est une poule de mer de Groenland, laquel-
 » le, n'ayant presque point de langue, garde un si-
 » lence éternel, mais qui, en revanche, a le bec et
 » la jambe si longs, qu'on pourroit l'appeler la
 » *cigogne de mer*. Cet oiseau glouton dévore un
 » nombre incroyable de poissons qu'il va pêcher à
 » vingt ou trente brasses de profondeur et qu'il
 » avale tout entiers, quoique très-gros. On ne le
 » tue ordinairement que lorsqu'il est occupé à fai-
 » re sa pêche; car il a, pour veiller à sa sûreté, de

» grands yeux saillants et très-vifs, couronnés d'un
» cercle jaune et rouge. »

XX. Le *tornoviarsuk* des mêmes mers glaciales en Groenland, qui est un oiseau maritime de la taille d'un pigeon, et approchant du genre du canard. Il paroît difficile de déterminer la famille de cet oiseau, dont Egède ne dit rien davantage.

XXI. Outre les oiseaux de Pologne connus des naturalistes, et dont Rzaczynski fait l'énumération, il en nomme quelques-uns, qu'il ne connoît, dit-il, que par un nom vulgaire, et qu'il ne rapporte à aucune espèce connue. Il y en a particulièrement trois qui, à leurs habitudes naturelles, paroissent être de la tribu des aquatiques fissipèdes. »

Le *derkacz*, « ainsi nommé de son cri, *der, der*, fréquemment répété. Il habite les prés bas et aquatiques. Sa taille est approchante de celle de la perdrix; il a les pieds hauts et le bec long (ce pourroit être un râle). »

Le *haystra*, « qui est d'assez grande taille, de couleur rembrunie, avec un gros et long bec. Il pêche dans les rivières, à la manière du héron, et niche sur les arbres.

Le troisième est le *krzyczka*, « qui pond des œufs tachetés dans les joncs des marais. »

XXII. L'*arau* ou *kara* des mers du Nord. « C'est
» un oiseau plus gros que le canard; ses œufs sont
» très-bons à manger, et sa peau sert à faire des
» fourrures. Il a la tête, le cou et le dos noirs, le
» ventre bleu, le bec long, droit, noir et pointu. A
» ces traits, l'*arau* ou *kara* doit être une espèce de
» plongeon. »

XXIII. Le *jean-van-ghent* ou *jean-de-gand*, des navigateurs hollandais au Spitzberg, « lequel est,
» disent-ils, au moins aussi gros qu'une cigogne,
» et en a la figure. Ses plumes sont blanches et
» noires; il fend l'air sans remuer presque les ai-
» les; et dès qu'il approche des glaces, il rebrous-
» se chemin. C'est une espèce d'oiseau de fau-
» connerie; il se jette tout d'un coup et de fort
» haut dans l'eau, et cela fait croire qu'il a la vue
» fort perçante. On voit de ces mêmes oiseaux dans
» la mer d'Espagne, et presque partout dans la mer
» du Nord, mais principalement dans les endroits
» où l'on pêche le hareng.

Ce *jean-de-gand* pourroit bien être la grande mouette ou grand goéland, que nous avons surnommé le *manteau noir*.

XXIV. Le *hav-sule*, que les Écossais, dit Pontoppidam, appellent *gentilhomme*, et qui nous paroît être aussi une espèce de mouette ou de goéland, peut-être la même que le *ratzher* ou *con-*

seiller des Hollandais. Quoi qu'il en soit, nous transcrivons ce que dit Pontoppidam de son oiseau gentilhomme, mais avec le peu de confiance qu'inspire cet évêque norvégien, toujours près du merveilleux dans ses anecdotes, et loin de l'exactitude dans ses descriptions. « Cet oiseau, » dit-il, sert de signal aux pêcheurs du hareng. Il » paroît en Norvège à la fin de janvier, lorsque les » harengs commencent à entrer dans les golfes; il » les suit à la distance d'une lieue de la côte. Il est » tellement avide de ce poisson, que les pêcheurs » n'ont qu'à mettre des harengs sur le bord de leurs » bateaux pour prendre des gentilshommes. Cet » oiseau ressemble à l'oie; il a la tête et le cou » comme la cigogne, le bec plus court et plus gros; » les plumes du dos et du dessous des ailes, d'un » blanc clair; une crête rouge; la tête verdâtre et » noire; le cou et la poitrine blancs.

XXV. Les *pipelines*, dont je ne trouve le nom que dans Frezier (page 74), et qui ont, dit-il, de la ressemblance avec l'oiseau de mer appelé *mauve* : la mauve est la mouette. Mais il ajoute que les pipelines sont de très-bon goût; ce qui ne ressemble plus aux mouettes, dont la chair est très-mauvaise.

XXVI. Les *margaux*, dont le nom, usité parmi les marins, paroît désigner des fous ou des cor-

morans, ou peut-être les uns et les autres. « Le » vent n'étant pas propre pour sortir de la baie de » Saldana, dit Flaccourt, on envoya deux fois à » l'îlet aux margaux, et à chaque voyage on em- » plit le bateau de ces oiseaux et de leurs œufs. » Ces oiseaux, gros comme une oie, y sont en si » grande quantité, qu'étant à terre, il est impos- » sible qu'on ne marche sur eux. Quand ils veu- » lent s'envoler, ils s'empêchent les uns les autres; » on les assomme en l'air à coups de bâton lors- » qu'ils s'élèvent.

« Il y avoit en la même île (*des oiseaux*, près du » cap de Bonne-Espérance), dit François Cauche, » des margots plus gros qu'un oison, ayant les » plumes grises, le bec rabattu par le bout comme » un épervier, le pied petit et plat, avec pellicule » entre les ergots. Ils se reposent sur mer. Ils ont » une grande croisée d'ailes, font leurs nids au » milieu de l'île, sur l'herbe, dans lesquels on ne » trouve jamais que deux œufs. »

« En un canton de l'île (*aux oiseaux*, route du » Canada), dit Sagar Théodat, étoient des oiseaux » se tenant séparés des autres et très-difficiles à » prendre, pour ce qu'ils mordoient comme chiens, » et les appeloit-on *margaux*. »

A ces traits, nous prendrions volontiers le margau pour le *shag* ou *nigaud*, petit cormoran dont nous avons donné la description.

XXVII. Ces mêmes *nigauds* ou *petits cormorans* nous paroissent encore indiqués dans plusieurs voyageurs sous le nom d'*alcatraz*, bien différent du véritable et grand alcatraz du Mexique, qui est un pélican.

XXVIII. Les *fauchets*, que nous rapporterons à la famille des hirondelles de mer. « Le désordre » des éléments (dans une grande tempête), dit M. » Forster, n'écarta pas de nous tous les oiseaux; » de temps en temps un fauchet noir voltigeoit sur » la surface agitée de la mer, et rompoit la force » des lames en s'exposant à leur action. L'aspect » de l'Océan étoit alors superbe et terrible.—Nous » apercevions de hautes terres hachées (à l'entrée » ouest du détroit de Magellan), et couvertes de » neige presque jusqu'au bord de l'eau : mais de » grosses troupes de fauchets nous faisoient espérer de prendre des rafraîchissements si nous » pouvions trouver un havre. » —Fauchets par les 27 degrés 4 minutes de latitude sud, et 105 degrés 56 minutes longitude ouest, les premiers jours de mars.

XXIX. Le *backer* ou *becqueteur* des habitants d'Oélande et de Gothlande, que nous reconnoissons plus sûrement pour une hirondelle de mer, aux

Second Voyage de Cook, tome II, page 179.

particularités qu'on nous apprend de son instinct. « Si quelqu'un va dans l'endroit où ces oiseaux » ont leurs nids, ils lui volent autour de la tête, et » semblent vouloir le becqueter ou le mordre; ils » jettent en même temps un cri, *tirr, tirr*, sans » cesse répété. Le backer vient tous les printemps » en Oélande, y passe l'été, et quitte ce pays en » automne. Son nid lui coûte moins de peine que » celui des hirondelles ordinaires. Il pond deux » œufs, et les met à plate terre dans le premier » endroit où il se trouve; cependant il a l'instinct » de ne jamais les déposer au milieu des herbes » hautes. S'il pond sur un terrain sablonneux, il y » fait seulement un petit creux de peu de pro- » fondeur. Ses œufs ont la grosseur de ceux de » pigeon, grisâtres et tachés de noir. Cet oiseau » couve pendant quatre semaines. Si on met sous » lui de petits œufs de poule, il les fait éclore en » trois semaines, et les poulets nés ainsi sont très- » méchants, surtout les mâles. Le vent, même le » plus fort, ne peut l'empêcher de se tenir immo- » bile en l'air; et quand il a miré sa proie, il tom- » be plus vite qu'un trait, et accélère ou ralentit » son mouvement, selon la profondeur à laquelle » il voit le poisson dans l'eau : quelquefois il n'y » enfonce que le bec; quelquefois aussi il s'y plon- » ge tellement, que l'on ne voit plus au-dessus de » l'eau que la pointe de ses ailes et une partie de » sa queue. Il a le plumage gris, toute la moitié

» supérieure de la tête d'un noir de poix; le bec
 » et les pieds couleur de feu; la queue semblable
 » à celle de l'hirondelle. Plumé, il n'est guère plus
 » gros qu'une grive.»

XXX. Le *vourousambé* de Madagascar, ou *griset* du voyageur Flaccourt (page 165), est vraisemblablement aussi une hirondelle de mer.

XXXI. Le *ferret* des îles Rodrigue et Maurice, dont Leguat fait mention en deux endroits de ses Voyages. Ces oiseaux, dit-il, sont de la grosseur
 » et à peu près de la figure d'un pigeon. Leur rendez-vous général étoit le soir dans un petit îlot
 » entièrement découvert; on y trouvoit leurs œufs
 » pondus sur le sable, et tout proche les uns des
 » autres; néanmoins ils ne font qu'un œuf à chaque ponte... Nous emportâmes trois ou quatre
 » douzaines de petits; et comme ils étoient fort
 » gras, nous les fîmes rôtir. Nous leur trouvâmes
 » à peu près le goût de la bécassine; mais ils nous firent beaucoup de mal, et nous ne fûmes jamais depuis tentés d'en goûter.... Étant retournés quelques jours après sur l'île, nous trouvâmes que les ferrets avoient abandonné leurs œufs
 » et leurs petits dans tout le canton où nous avions fait notre capture.... Au reste, la bonté des œufs nous dédommagea de la mauvaise qualité de la chair des petits. Pendant notre séjour,

» nous mangeâmes plusieurs milliers de ces œufs.
 » Ils sont tachetés de gris, et plus gros que des
 » œufs de pigeon. »

Ces ferrets paroissent être des hirondelles de mer, et il seroit doublement intéressant d'en reconnoître l'espèce par rapport à la bonté de leurs œufs et à la mauvaise qualité de leur chair.

XXXII. Le *charbonnier*, ainsi nommé par M. de Bougainville, et qu'aux premiers traits on prendroit pour une hirondelle de mer, mais qui, aux derniers, s'ils sont exacts, en paroît différent. « Le » charbonnier, dit M. de Bougainville, est de la » grosseur d'un pigeon : il a le plumage d'un gris » foncé avec le dessus de la tête blanc, entouré d'un » cordon d'un gris plus noir que le reste du corps; » le bec effilé, long de deux pouces, et un peu recourbé par le bout; les yeux vifs; les pattes jaunes, semblables à celles des canards; la queue » très-fournie de plumes arrondies par le bout; les » ailes fort découpées, et chacune d'environ huit » à neuf pouces d'étendue. Les jours suivants, nous » vîmes beaucoup de ces oiseaux (c'étoit au mois » de janvier, et avant d'arriver à la rivière de la » Plata). »

XXXIII. Les *manches de velours*, *mangas de velado* des Portugais, qui, suivant les dimensions et les caractères que lui donnent les uns, semble-

roient être des pélicans, et suivant d'autres indications, offrent plus de rapport avec le cormoran. C'est à l'anse du cap de Bonne-Espérance que paroissent les manches de velours. On leur donne ce nom, ou parce que leur plumage est uni comme du velours, ou parce que la pointe de leurs ailes est d'un noir velouté, et qu'en volant leurs ailes paroissent plier comme nous plions le coude. Suivant les uns, ils sont tout blancs, excepté le bout de l'aile qui est noir; ils sont gros comme le cygne, ou, plus exactement, comme l'oie. Selon d'autres, ils sont noirâtres en dessus, et blancs en dessous (Tachard).

M. de Querhoent dit qu'ils volent pesamment, et ne quittent presque jamais le haut-fond. Il les croit du même genre que les margaux d'Ouessant. Or ces margaux, comme nous l'avons dit, doivent être des cormorans.

XXXIV. Les *stariki* et *gloupichu* de Steller, qu'il dit être « des oiseaux de mauvais augure sur mer. » Les premiers sont de la grosseur d'un pigeon; » ils ont le ventre blanc, et le reste de leur plumage est d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. » Il y en a qui sont entièrement noirs, avec un bec » d'un rouge de vermillon, et une huppe blanche » sur la tête.

» Les derniers, qui tirent leur nom de leur stupidité, sont gros comme une hirondelle de rivière.

» re. Les îles ou les rochers situés dans le détroit
 » qui sépare le Kamtschatka de l'Amérique en sont
 » tout couverts. On dit qu'ils sont noirs comme de
 » la terre d'ombre qui sert à la peinture, avec des
 » taches blanches par tout le corps. Les Kamtscha-
 » dales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près
 » de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches
 » pendantes. Quand ces oiseaux viennent le soir
 » se retirer dans des trous, ils se fourrent d'eux-
 » mêmes dans la pelisse du chasseur, qui les attrap-
 » pe sans peine.

» Dans l'espèce des *stariki* et des *gloupichi*, ajout-
 » te Steller, on compte le *kaiover* ou *kaior*, qu'on
 » dit être fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le
 » bec et les pattes rouges; les Cosaques l'appellent
 » *iswoschiki*, parce qu'il siffle comme les conduc-
 » teurs de chevaux.

Ni ces traits ni ces particularités, dont une partie même sent la fable, ne rendent ces oiseaux reconnoissables.

XXXV. Le *tavon* des Philippines, dont le nom *tavon* signifie, dit-on, *couvrir de terre*, parce que cet oiseau, qui pond un grand nombre d'œufs, les dépose dans le sable et les en couvre. Du reste, sa description et son histoire, dont Gemelli Carreri est le premier auteur, sont remplies de tant de disparates, que nous ne croyons pas pouvoir les rapporter ici.

XXXVI. Le *parginie*, nom que les Portugais donnent, suivant Kœmpfer, à une sorte d'oiseau que le Japonais Kanjemon trouva sur une île en allant de Siam à Manille. Les œufs de ces oiseaux sont presque aussi gros que les œufs de poule; on en trouve pendant toute l'année sur cette île, et ils furent d'une grande ressource pour la subsistance de l'équipage de ce voyageur japonais. On voit que l'on ne peut reconnoître, sur cette seule indication, le *parginie* des Portugais.

XXXVII. Le *misago* ou *bisago*, que le même Kœmpfer compare à un épervier (tome I, page 115). Il n'est guère plus reconnoissable que le précédent; mais nous croyons néanmoins devoir le ranger parmi les oiseaux aquatiques, puisqu'il se nourrit de poisson. Le *misago*, dit-il, vit principalement de poisson : il fait un trou dans quelque rocher sur les côtes et y met sa proie ou sa provision, et l'on a remarqué qu'elle se conserve aussi parfaitement que le poisson mariné ou l'*altiar*; et c'est la raison pourquoi on l'appelle *bisagonohusi* ou l'*altiar de bisago*. Elle a le goût extrêmement salé, et se vend fort cher. Ceux qui découvrent cette espèce de garde-manger en peuvent tirer un grand profit, pourvu qu'ils n'en prennent pas trop à la fois.

XXXVIII. Enfin les *açores*, sur lesquels nous

n'avons point d'autre renseignement que celui-ci.

Le nom d'*Açores* fut donné aux îles qui le portent, à cause du grand nombre d'oiseaux de cette espèce qu'on y aperçut en les découvrant.

(*Histoire générale des Voyages*, tom. 1, pag. 12.)

Ces oiseaux açores ne sont pas sans doute d'une espèce inconnue; mais il n'est pas possible de les reconnoître sous ce nom, que nous ne trouvons indiqué nulle autre part.

FIN DES OISEAUX.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PAR M. DE BUFFON,

LE JOUR DE SA RÉCEPTION.

(M. de Buffon ayant été élu, par MM. de l'Académie française, à la place de feu M. l'archevêque de Sens, y vint prendre séance le samedi 25 août 1753, et prononça le discours qui suit :)

MESSIEURS, vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne, et je ne me persuade pas que quelques essais écrits sans art et sans autre ornement que celui de la Nature, soient des titres suffisants pour oser prendre place parmi les maîtres de l'art, parmi les hommes éminents qui représentent ici la splendeur littéraire de la France, et dont les noms célébrés aujourd'hui par la voix des nations, retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu, Messieurs, d'autres motifs en jetant les yeux sur moi, vous avez voulu donner à l'illustre compagnie à la-

L'Académie royale des Sciences. M. de Buffon y avoit été reçu en 1733, dans la classe de mécanique.

quelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis longtemps, une nouvelle marque de considération; ma reconnoissance, quoique partagée, n'en sera pas moins vive : mais comment satisfaire au devoir qu'elle m'impose en ce jour? je n'ai, Messieurs, à vous offrir que votre propre bien : ce sont quelques idées sur le style que j'ai puisées dans vos ouvrages; c'est en vous lisant, c'est en vous admirant qu'elles ont été conçues, c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même; le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hom-

mes et les persuader? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui comme vous, Messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots; il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner : il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux, il faut agir sur l'ame et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre; le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées : c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connoîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du

génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écri-

vent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un, et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours; les interruptions, les repos, les sections ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents; ou lorsque ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances: autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paroît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur, il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmoni-

Dans ce que j'ai dit ici, j'avois en vue le livre de *l'Esprit des Loix*; ouvrage excellent pour le fond, et auquel on n'a pu faire d'autre reproche que celui des sections trop fréquentes.

que des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la Nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais; elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant: elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer, il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation; ses connoissances sont les germes de ses productions: mais s'il imite la Nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables, des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire: il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité:

mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire : les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit, à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur, que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition, l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant

plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de dire de petites choses, devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel, que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles ; ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions.

Ces écrivains n'ont point de style, ou si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style, c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté : enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader; cette bonne foi avec soi-même, qui fait la

bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il me sembloit en vous lisant que vous me parliez, que vous m'instruisiez : mon ame qui recueilloit avec avidité ces oracles de la sagesse, vouloit prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous, vains efforts ! Les règles, disiez-vous encore, ne peuvent suppléer au génie, s'il manque, elles seront inutiles : bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre, c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'ame et du goût ; le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles ; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes ; il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé, aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond, ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la na-

ture du sujet; il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paroîtra s'élever à la même hauteur; et si en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin, si l'on peut en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Ici, Messieurs, l'application feroit plus que la règle; les exemples instruiroient mieux que les préceptes; mais comme il ne m'est pas permis de citer les morceaux sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant vos ouvrages, je suis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connoissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connoissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être

mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même : le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet, l'Homme et la Nature. La philosophie décrit et dépeint la Nature; la poésie la peint et l'embellit, elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les héros et les dieux : l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la

Nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'ame, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît; et que devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

Adresse à MM. de l'Académie française.

Que de grands objets, Messieurs, frappent ici mes yeux! et quel style et quel ton faudroit-il employer pour les peindre et les représenter dignement? l'élite des hommes est assemblée. La Sagesse est à leur tête. La Gloire assise au milieu d'eux, répand ses rayons sur chacun et les couvre tous d'un éclat toujours le même et toujours renaissant. Des traits d'une lumière plus vive encore partent de sa couronne immortelle, et vont se réunir sur le front auguste du plus puissant et du meilleur des rois. Je le vois, ce héros, ce prince adorable, ce maître si cher. Quelle noblesse

Louis XV, le Bien-aimé.

dans tous ses traits ! quelle majesté dans toute sa personne ! que d'ame et de douceur naturelle dans ses regards ! il les tourne vers vous, Messieurs, et vous brillez d'un nouveau feu, une ardeur plus vive vous embrase ; j'entends déjà vos divins accents et les accords de vos voix, vous les réunissez pour célébrer ses vertus, pour chanter ses victoires, pour applaudir à notre bonheur ; vous les réunissez pour faire éclater votre zèle, exprimer votre amour, et transmettre à la postérité des sentiments dignes de ce grand prince et de ses descendants. Quels concerts, ils pénètrent mon cœur ; ils seront immortels comme le nom de LOUIS.

Dans le lointain, quelle autre scène de grands objets ! le génie de la France qui parle à Richelieu, et lui dicte à la fois l'art d'éclairer les hommes et de faire régner les rois. La Justice et la Science qui conduisent Séguier, et l'élèvent de concert à la première place de leurs tribunaux. La Victoire qui s'avance à grands pas, et précède le char triomphal de nos rois, où LOUIS-LE-GRAND, assis sur des trophées, d'une main donne la paix aux nations vaincues, et de l'autre rassemble dans ce palais les Muses dispersées. Et près de moi, Messieurs, quel autre objet intéressant ! la Religion en pleurs, qui vient emprunter l'organe de l'éloquence pour exprimer sa douleur, et semble m'accuser de suspendre trop long-temps vos re-

grets sur une perte que nous devons tous ressentir avec elle.

PROJET D'UNE RÉPONSE
 A M. DE COETLOSQUET,
 ANCIEN ÉVÊQUE DE LIMOGES,
 LORS DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MONSIEUR, en vous témoignant la satisfaction que nous avons à vous recevoir, je ne ferai pas l'énumération de tous les droits que vous aviez à nos vœux. Il est un petit nombre d'hommes que les éloges font rougir, que la louange déconcerte, que la vérité même blesse, lorsqu'elle est trop flatteuse : cette noble délicatesse qui fait la bienséance du caractère, suppose la perfection de toutes les qualités intérieures. Une ame belle et sans tache qui veut se conserver dans toute sa pureté, cherche moins à paroître qu'à se couvrir du voile de

Celle de M. Languet de Gergy, archevêque de Sens, auquel j'ai succédé à l'Académie Française.

Cette réponse devoit être prononcée en 1760, le jour de la réception de M. l'évêque de Limoges à l'Académie Française; mais comme ce prélat se retira pour laisser passer deux hommes de lettres qui aspireroient en même temps à l'Académie, cette réponse n'a été ni prononcée ni imprimée.

la modestie; jalouse de ses beautés qu'elle compte par le nombre de ses vertus, elle ne permet pas que le souffle impur des passions étrangères ternisse le lustre : imbue de très-bonne heure des principes de la religion, elle en conserve avec le même soin les impressions sacrées ; mais comme ces caractères divins sont gravés en traits de flamme, leur éclat perce et colore de son feu le voile qui nous les déroboit : alors il brille à tous les yeux et sans les offenser ; bien différent de l'éclat de la gloire qui toujours nous frappe par éclairs et souvent nous aveugle, celui de la vertu n'est qu'une lumière bienfaisante qui nous guide, qui nous éclaire, et dont les rayons nous vivifient.

Accoutumée à jouir en silence du bonheur attaché à l'exercice de la sagesse, occupée sans relâche à recueillir la rosée céleste de la grâce divine qui seule nourrit la piété, cette ame vertueuse et modeste se suffit à elle-même, contente de son intérieur, elle a peine à se répandre au dehors, elle ne s'épanche que vers Dieu ; la douceur et la paix, l'amour de ses devoirs la remplissent, l'occupent tout entière ; la charité seule a droit de l'émouvoir ; mais alors son zèle quoique ardent est encore modeste, il ne s'annonce que par l'exemple, il porte l'empreinte du sentiment tendre qui le fit naître, c'est la même vertu seulement devenue plus active.

Tendre piété ! vertu sublime ! vous méritez tous

nos respects, vous élevez l'homme au-dessus de son être, vous l'approchez du Créateur, vous en faites sur la terre un habitant des cieux. Divine modestie ! vous méritez tout notre amour ; vous faites seule la gloire du sage, vous faites aussi la décence du saint état des ministres de l'autel ; vous n'êtes point un sentiment acquis par le commerce des hommes, vous êtes un don du ciel, une grâce qu'il accorde en secret à quelques âmes privilégiées : pour rendre la vertu plus aimable vous rendriez même, s'il étoit possible, le vice moins choquant ; mais jamais vous n'avez habité dans un cœur corrompu ; la honte y a pris votre place : elle prend aussi vos traits lorsqu'elle veut sortir de ces replis obscurs où le crime l'a fait naître, elle convre de votre voile sa confusion, sa bassesse ; sous ce lâche déguisement elle ose donc paroître, mais elle soutient mal la lumière du jour, elle a l'œil trouble et le regard louche, elle marche à pas obliques dans des routes souterraines où le soupçon la suit, et lorsqu'elle croit échapper à tous les yeux, un rayon de la vérité luit, il perce le nuage ; l'illusion se dissipe, le prestige s'évanouit, le scandale seul reste, et l'on voit à nu toutes les difformités du vice grimaçant la vertu.

Mais détournons les yeux ; n'achevons pas le portrait hideux de la noire hypocrisie, ne disons pas que quand elle a perdu le masque de la honte, elle arbore le panache de l'orgueil, et qu'alors

elle s'appelle impudence ; ces monstres odieux sont indignes de faire ici contraste dans le tableau des vertus ; ils souilleroient nos pinceaux ; que la modestie , la piété , la modération , la sagesse soient mes seuls objets et mes seuls modèles ; je les vois ces nobles filles du ciel sourire à ma prière , je les vois chargées de tous leurs dons , s'avancer à ma voix pour les réunir ici sur la même personne : et c'est de vous , Monsieur , que je vais emprunter encore des traits vivants qui les caractérisent.

Au peu d'empressement que vous avez marqué pour les dignités , à la contrainte qu'il a fallu vous faire pour vous amener à la cour , à l'espèce de retraite dans laquelle vous continuez d'y vivre , au refus absolu que vous fîtes de l'archevêché de Tours qui vous étoit offert , aux délais même que vous avez mis à satisfaire les vœux de l'Académie ; qui pourroit méconnoître cette modestie pure que j'ai tâché de peindre ? l'amour des peuples de votre diocèse , la tendresse paternelle qu'on vous connoît pour eux , les marques publiques qu'ils donnèrent de leur joie lorsque vous refusâtes de les quitter , et parûtes plus flatté de leur attachement que de l'éclat d'un siège plus élevé , les regrets universels qu'ils ne cessent de faire encore entendre , ne sont-ils pas les effets les plus évidents de la sagesse , de la modération , du zèle charitable , et ne supposent-ils pas le talent rare de

se concilier les hommes en les conduisant? talent qui ne peut s'acquérir que par une connoissance parfaite du cœur humain, et qui cependant paroît vous être naturel, puisqu'il s'est annoncé dès les premiers temps, lorsque formé sous les yeux de M. le cardinal de la Rochefoucauld, vous eûtes sa confiance et celle de tout son diocèse; talent peut-être le plus nécessaire de tous pour le succès de l'éducation des princes; car ce n'est en effet qu'en se conciliant leur cœur que l'on peut le former.

Vous êtes maintenant à portée, Monsieur, de le faire valoir, ce talent précieux; il peut devenir entre vos mains l'instrument du bonheur des hommes; nos jeunes princes sont destinés à être quelque jour leurs maîtres ou leurs modèles, ils font déjà l'amour de la nation; leur auguste père vous honore de toute sa confiance, sa tendresse d'autant plus active, d'autant plus éclairée qu'elle est plus vive et plus vraie ne s'est point méprise; que faut-il de plus pour faire applaudir à son discernement et pour justifier son choix? il vous a préposé, Monsieur, à cette éducation si chère, certain que ses augustes enfants vous aimeroient puisque vous êtes universellement aimé.... universellement aimé; à ce seul mot que je ne crains point de répéter, vous sentez, Monsieur, combien je pourrois étendre, élever mes éloges; mais je vous ai promis d'avance toute la

discrétion que peut exiger la délicatesse de votre modestie; je ne puis néanmoins vous quitter encore, ni passer sous silence un fait qui seul prouveroit tous les autres, et dont le simple récit a pénétré mon cœur; c'est ce triste et dernier devoir que, malgré la douleur qui déchiroit votre ame, vous rendîtes avec tant d'empressement et de courage à la mémoire de M. le cardinal de la Rochefoucauld; il vous avoit donné les premières leçons de la sagesse, il avoit vu germer et croître vos vertus par l'exemple des siennes, il étoit, si j'ose m'exprimer ainsi, le père de votre ame; et vous, Monsieur, vous aviez pour lui plus que l'amour d'un fils; une constance d'attachement qui ne fut jamais altérée, une reconnoissance si profonde, qu'au lieu de diminuer avec le temps, elle a paru toujours s'augmenter pendant la vie de votre illustre ami, et que plus vive encore après son décès, ne pouvant plus la contenir, vous la fîtes éclater en allant mêler vos larmes à celles de tout son diocèse, et prononcer son éloge funèbre, pour arracher au moins quelque chose à la mort en ressuscitant ses vertus.

Vous venez aussi, Monsieur, de jeter des fleurs immortelles sur le tombeau du prélat auquel vous succédez; quand on aime autant la vertu, on sait la reconnoître partout, et la louer sous toutes les faces qu'elle peut présenter : unissons nos regrets à vos éloges.

Le reste de ce discours manque, les circonstances ayant changé. M. l'ancien évêque de Limoges auroit même voulu qu'il fût supprimé en entier; j'ai fait ce que j'ai pu pour le satisfaire, mais l'ouvrage étant trop avancé, et les feuilles tirées jusqu'à la page 16, je n'ai pu supprimer cette partie du discours, et je la laisse comme un hommage rendu à la piété, à la vertu et à la vérité.

RÉPONSE

A M. WATELET,

LE JOUR DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE SA MEDI
19 JANVIER 1761.

MONSIEUR, si jamais il y eut dans une compagnie un deuil de cœur, général et sincère, c'est celui de ce jour. M. de Mirabaud auquel vous succédez, Monsieur, n'avoit ici que des amis, quelque digne qu'il fût d'y avoir des rivaux : souffrez donc que le sentiment qui nous afflige paroisse le premier, et que les motifs de nos regrets précèdent les raisons qui peuvent nous consoler. M. Mirabaud, votre confrère et votre ami, Messieurs, a tenu pendant près de vingt ans la plume sous vos yeux; il étoit plus qu'un membre de notre corps, il en étoit le principal organe; occupé tout entier du service et

de la gloire de l'Académie, il lui avoit consacré et ses jours et ses veilles; il étoit, dans votre cercle, le centre auquel se réunissoient vos lumières qui ne perdoient rien de leur éclat en passant par sa plume : connoissant par un si long usage toute l'utilité de sa place, pour les progrès de vos travaux académiques, il n'a voulu la quitter, cette place qu'il remplissoit si bien, qu'après vous avoir désigné, Messieurs, celui d'entre vous que vous avez tous jugé convenir le mieux, et qui joint en effet à tous les talents de l'esprit, cette droiture délicate qui va jusqu'au scrupule dès qu'il s'agit de remplir ses devoirs. M. de Mirabaud a joui lui-même de ce bien qu'il nous a fait; il a eu la satisfaction pendant ses dernières années de voir les premiers fruits de cet heureux choix. Le grand âge n'avoit point affaïssé l'esprit, il n'avoit altéré ni ses sens ni ses facultés intérieures; les tristes impressions du temps ne s'étoient marquées que par le desséchement du corps : à quatre-vingt-six ans, M. de Mirabaud avoit encore le feu de la jeunesse et la sève de l'âge mûr; une gaieté vive et douce, une sérénité d'ame, une aménité de mœurs qui faisoient disparaître la vieillesse, ou ne la laissoient voir qu'avec cette espèce d'attendrissement qui suppose bien plus que du respect.

M. Duclos a succédé à M. de Mirabaud, dans la place de secrétaire de l'Académie française.

Libre de passions et sans autres liens que ceux de l'amitié, il étoit plus à ses amis qu'à lui-même; il a passé sa vie dans une société dont il faisoit les délices, société douce quoique intime. que la mort seule a pu dissoudre.

Ses ouvrages portent l'empreinte de son caractère, plus un homme est honnête, et plus ses écrits lui ressemblent. M. de Mirabaud joignoit toujours le sentiment à l'esprit, et nous aimons à le lire comme nous aimions à l'entendre; mais il avoit si peu d'attachement pour ses productions, il craignoit si fort et le bruit et l'éclat, qu'il a sacrifié celles qui pouvoient le plus contribuer à sa gloire. Nulle prétention malgré son mérite éminent, nul empressement à se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul désir, ni apparent, ni caché de se mettre au-dessus des autres, ses propres talents n'étoient à ses yeux que des droits qu'il avoit acquis pour être plus modeste, et il paroissoit n'avoir cultivé son esprit que pour élever son ame et perfectionner ses vertus.

Vous, Monsieur, qui jugez si bien de la vérité des peintures, auriez-vous saisi tous les traits qui vous sont communs avec votre prédécesseur dans l'esquisse que je viens de tracer? si l'art que vous avez chanté pouvoit s'étendre jusqu'à peindre les ames, nous verrions d'un coup d'œil ces ressemblances heureuses que je ne puis qu'indiquer; elles consistent également et dans ces qualités du

cœur si précieuses à la société, et dans ces talents de l'esprit qui vous ont mérité nos suffrages. Toute grande qu'est notre perte, vous pouvez donc, Monsieur, plus que la réparer : vous venez d'enrichir les arts et notre langue d'un ouvrage qui suppose, avec la perfection du goût, tant de connoissances différentes, que vous seul peut-être en possédez les rapports et l'ensemble; vous seul, et le premier, avez osé tenter de représenter par des sons harmonieux les effets des couleurs; vous avez essayé de faire pour la peinture ce qu'Horace fit pour la poésie, *un monument plus durable que le bronze*. Rien ne garantira des outrages du temps ces tableaux précieux des Raphaël, des Titien, des Corrège; nos arrière-neveux regretteront ces chefs-d'œuvre, comme nous regrettons nous-mêmes ceux des Zeuxis et des Apelles; si vos leçons savantes sont d'un si grand prix pour nos jeunes artistes, que ne vous devront pas dans les siècles futurs l'art lui-même, et ceux qui le cultiveront? Au feu de vos lumières ils pourront réchauffer leur génie, ils retrouveront au moins, dans la fécondité de vos principes et dans la sagesse de vos préceptes, une partie des secours qu'ils auroient tirés de ces modèles sublimes, qui ne subsisteront plus que par la renommée.

RÉPONSE

A M. DE LA CONDAMINE,

LE JOUR DE SA RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE LUNDI
21 JANVIER 1761.

MONSIEUR, du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire : de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever : de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité : voilà ce que vous connoît un ancien ami, un confrère de trente ans, qui se félicite aujourd'hui de le devenir pour la seconde fois.

Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continents et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées, où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes, dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'hom-

J'étois depuis très-long-temps confrère de M. de la Condamine à l'Académie des Sciences.

me; où la Nature accoutmée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois; avoir plus fait en un mot, par le seul motif de la gloire des lettres, que l'on ne fit jamais par la soif de l'or : voilà ce que connoît de vous l'Europe, et ce que dira la postérité.

Mais n'anticipons ni sur les espaces, ni sur les temps : vous savez que le siècle où l'on vit est sourd, que la voix du compatriote est foible; laissez donc à nos neveux le soin de répéter ce que dit de vous l'étranger, et bornez aujourd'hui votre gloire à celle d'être assis parmi nous.

La mort met cent ans de distance entre un jour et l'autre; louons de concert le prélat auquel vous succédez; sa mémoire est digne de nos éloges, sa personne digne de nos regrets. Avec de grands talents pour les négociations, il avoit la volonté de bien servir l'État; volonté dominante dans M. de Vauréal, et qui dans tant d'autres n'est que subordonnée à l'intérêt personnel. Il joignoit à une grande connoissance du monde, le dédain de l'intrigue; au désir de la gloire, l'amour de la paix qu'il a maintenue dans son diocèse, même dans les temps les plus orageux. Nous lui connoissions cette éloquence naturelle, cette force de discours, cette heureuse confiance, qui souvent sont né-

M. de la Condamine succéda, à l'Académie française -
à M. de Vauréal, évêque de Rennes.

cessaires pour ébranler , pour émouvoir; et en même temps cette facilité à revenir sur soi-même, cette espèce de bonne foi si séante, qui persuade encore mieux, et qui seule achève de convaincre. Il laissoit paroître ses talents et cachoit ses vertus; son zèle charitable s'étendoit en secret à tous les indigens ; riche par son patrimoine et plus encore par les grâces du roi, dont nous ne pouvons trop admirer la bonté bienfaisante, M. de Vauréal sans cesse faisoit du bien, et le faisoit en grand; il donnoit sans mesure; il donnoit en silence; il servoit ardemment, il servoit sans retour personnel; et jamais ni les besoins du faste si pressants à la cour, ni la crainte si fondée de faire des ingrats, n'ont balancé dans cette ame généreuse le sentiment plus noble d'aider aux malheureux.

RÉPONSE

A M. LE CHEVALIER DE CHATELUX,

LE JOUR DE SA RÉCEPTION, LE JEUDI 27 AVRIL 1775,

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MONSIEUR, on ne peut qu'accueillir avec empressement quelqu'un qui se présente avec autant de grâce; le pas que vous avez fait en arrière sur le seuil de ce temple, vous a fait couronner avant

d'entrer au sanctuaire ;' vous venez à nous, et votre modestie nous a mis dans le cas d'aller tous au-devant ; arrivez en triomphe et ne craignez pas que j'afflige cette vertu qui vous est chère ; je vais même la satisfaire en blâmant à vos yeux ce qui seul peut la faire rougir.

La louange publique, signe éclatant du mérite, est une monnaie plus précieuse que l'or ; mais qui perd son prix et même devient vile, lorsqu'on la convertit en effets de commerce. Subissant autant de déchet par le change, que le métal, signe de notre richesse, acquiert de valeur par la circulation, la louange réciproque nécessairement exagérée, n'offre-t-elle pas un commerce suspect entre particuliers, et peu digne d'une compagnie dans laquelle il doit suffire d'être admis pour être assez loué ? pourquoi les voûtes de ce lycée, ne forment-elles jamais que des échos multipliés d'éloges retentissants ? pourquoi ces murs, qui devoient être sacrés, ne peuvent-ils nous rendre le ton modeste et la parole de la vérité ? une couche antique d'encens brûlé revêt leurs parois, et les rend sourds à cette parole divine qui ne frappe que l'ame ? s'il faut étonner l'ouïe, s'il faut les éclats de la trompette pour se faire entendre ; je ne le puis ; et ma voix dut-elle se perdre sans effet,

M. le chevalier de Chatelux, qui étoit désiré par l'Académie, et qui en conséquence s'étoit présenté, se retira pour engager M. de Malesherbes à passer avant lui.

ne blessera pas au moins cette vérité sainte que rien n'afflige plus après la calomnie que la fausse louange.

Comme un bouquet de fleurs assorties dont chacune brille de ses couleurs, et porte son parfum, l'éloge doit présenter les vertus, les talents, les travaux de l'homme célébré. Qu'on passe sous silence les vices, les défauts, les erreurs; c'est retrancher du bouquet les feuilles desséchées, les herbes épineuses et celles dont l'odeur seroit désagréable. Dans l'histoire, ce silence mutile la vérité; il ne l'offense pas dans l'éloge. Mais la vérité ne permet ni les jugements de mauvaise foi, ni les fausses adulations; elle se révolte contre ces mensonges colorés auxquels on fait porter son masque. Bientôt elle fait justice de toutes ces réputations éphémères fondées sur le com merce et l'abus de la louange; portant d'une main l'éponge de l'oubli et de l'autre le burin de la gloire, elle efface sous nos yeux les caractères du prestige, et grave pour la postérité les seuls traits qu'elle doit consacrer.

Elle sait que l'éloge doit non-seulement couronner le mérite, mais le faire germer; par ces nobles motifs elle a cédé partie de son domaine, le panégyriste doit se taire sur le mal moral, exalter le bien, présenter les vertus dans leur plus grand éclat, (mais les talents dans leur vrai jour) et les travaux accompagnés comme les vertus, de

ces rayons de gloire dont la chaleur vivifiante fait naître le désir d'imiter les unes et le courage pour égaler les autres : toutefois en mesurant les forces de notre foible nature qui s'effraieroit à la vue d'une vertu gigantesque et prend pour un fantôme tout modèle trop grand ou trop parfait.

L'éloge d'un souverain sera suffisamment grand, quoique simple, si l'on peut prononcer comme une vérité reconnue; *Notre roi veut le bien et désire d'être aimé*; la toute-puissance compagne de sa volonté ne se déploie que pour augmenter le bonheur de ses peuples; dans l'âge de la dissipation il s'occupe avec assiduité; son application aux affaires annonce l'ordre et la règle; l'attention sérieuse de l'esprit, qualité si rare dans la jeunesse, semble être un don de naissance qu'il a reçu de son auguste père, et la justesse de son discernement n'est-elle pas démontrée par les faits! il a choisi pour coopérateur le plus ancien, le plus vertueux et le plus éclairé de ses hommes d'état, grand ministre éprouvé par les revers, dont l'ame pure et ferme, ne s'est pas plus affaissée sous la disgrâce qu'enflée par la faveur : mon cœur palpite au nom du créateur de mes ouvrages, et ne se calme que par le sentiment du repos le plus doux; c'est que comblé de gloire, il est au-dessus de mes éloges. Ici, j'invoque en-

M. le comte de Maurepas.

core la vérité; loin de me démentir, elle approuvera tout ce que je viens de prononcer; elle pourroit même m'en dicter davantage.

Mais, dira-t-on, l'éloge en général ayant la vérité pour base, et chaque louange portant son caractère propre; le faisceau réuni de ces traits glorieux ne sera pas encore un trophée; on doit l'orner de franges, le serrer d'une chaîne de brillants; car il ne suffit pas qu'on ne puisse le délier ou le rompre; il faut de plus le faire accueillir, admirer, applaudir; et que l'acclamation publique, étouffant le murmure de ces hommes dédaigneux ou jaloux, confirme ou justifie la voix de l'orateur. Or l'on manque ce but, si l'on présente la vérité sans parure et trop nue. Je l'avoue, mais ne vaut-il pas mieux sacrifier ce petit bien frivole, au grand et solide honneur de transmettre à la postérité les portraits ressemblants de nos contemporains? elle les jugera par leurs œuvres, et pourroit démentir nos éloges.

Malgré cette rigueur que je m'impose ici, je me trouve fort à mon aise avec vous, Monsieur; actions brillantes, travaux utiles, ouvrages savants, tout se présente à la fois; et comme une tendre amitié m'attache à vous de tous les temps, je parlerai de votre personne avant d'exposer vos talents. Vous fûtes le premier d'entre nous qui ait eu le courage de braver le préjugé contre l'inoculation; seul, sans conseil, à la fleur de l'âge, mais

décidé par maturité de raison, vous fîtes sur vous-même l'épreuve qu'on redoutoit encore; grand exemple parce qu'il fut le premier, parce qu'il a été suivi par des exemples plus grands encore, lesquels ont rassuré tous les cœurs des Français sur la vie de leurs princes adorés. Je fus aussi le premier témoin de votre heureux succès; avec quelle satisfaction je vous vis arriver de la campagne portant les impressions récentes qui ne me parurent que des stigmates de courage. Souvenez-vous de cet instant! l'hilarité peinte sur votre visage en couleurs plus vives que celles du mal, vous me dites : *je suis sauvé, et mon exemple en sauvera bien d'autres.*

Ce dernier mot peint votre ame, je n'en connois aucune qui ait un zèle plus ardent pour le bonheur de l'humanité. Vous teniez la lampe sacrée de ce noble enthousiasme lorsque vous conçûtes le projet de votre ouvrage sur la félicité publique. Ouvrage de votre cœur, avec quelle affection n'y présentez-vous pas le tableau successif des malheurs du genre humain? avec quelle joie vous saisissez les courts intervalles de son bonheur ou plutôt de sa tranquillité. Ouvrage de votre esprit, que de vues saines, que d'idées approfondies, que de combinaisons aussi délicates que difficiles : j'ose le dire, si votre livre pêche c'est par trop de mérite : l'immense érudition que

vous y avez déployée, couvre d'une forte draperie les objets principaux. Cependant cette grande érudition qui seule suffiroit pour vous donner des titres auprès de toutes les Académies, vous étoit nécessaire comme preuve de vos recherches; vous avez puisé vos connoissances aux sources mêmes du savoir, et suivant pas à pas les auteurs contemporains, vous avez présenté la condition des hommes et l'état des nations sous leur vrai point de vue; mais avec cette exactitude scrupuleuse et ces pièces justificatives qui rebutent tout lecteur léger, et supposent dans les autres une forte attention. Lorsqu'il vous plaira donc donner une nouvelle culture à votre riche fonds, vous pourrez arracher ces épines qui couvrent une partie de vos plus beaux terrains, et vous n'offrirez plus qu'une vaste terre émaillée de fleurs et chargée de fruits que tout homme de goût s'empressera de cueillir. Je vais vous citer à vous-même pour exemple.

Quelle lecture plus instructive pour les amateurs des arts que celle de votre *Essai sur l'union de la poésie et de la musique*! C'est encore au bonheur public que cet ouvrage est consacré; il donne le moyen d'augmenter les plaisirs purs de l'esprit par le chatouillement innocent de l'oreille; une idée mère et neuve s'y développe avec grâce dans toute son étendue; il doit y avoir du style en musique; chaque air doit être fondé sur

un motif, sur une idée principale relative à quelque objet sensible; et l'union de la musique à la poésie ne peut être parfaite qu'autant que le poète et le musicien conviendront d'avance de représenter la même idée, l'un par des mots et l'autre par des sons. C'est avec toute confiance que je renvoie les gens de goût à la démonstration de cette vérité, et aux charmants exemples que vous en avez donnés.

Quelle autre lecture plus agréable que celle des éloges de ces illustres guerriers, vos amis, vos émules, et que par modestie vous appelez vos maîtres? destiné par votre naissance à la profession des armes; comptant dans vos ancêtres de grands militaires, des hommes d'état plus grands encore, parce qu'ils étoient en même temps très-grands hommes de lettres; vous avez été poussé, par leur exemple, dans les deux carrières, et vous vous êtes annoncé d'abord avec distinction dans celle de la guerre. Mais votre cœur de paix, votre esprit de patriotisme et votre amour pour l'humanité, vous prenoient tous les moments que le devoir vous laissoit; et pour ne pas trop s'éloigner de ce devoir sacré d'état, vos premiers travaux littéraires ont été des éloges militaires; je ne citerai que celui de M. le baron de Closcn, et je demande si ce n'est pas une espèce de modèle en ce genre?

Et le discours que nous venons d'entendre n'est-

il pas un nouveau fleuron que l'on doit ajouter à vos anciens blasons? la main du goût va le placer, puisque c'est son ouvrage, elle le mettra sans doute au-dessus de vos autres couronnes.

Je vous quitte à regret, Monsieur, mais vous succédez à un digne Académicien qui mérite aussi des éloges, et d'autant plus qu'il les recherchoit moins; sa mémoire honorée par tous les gens de bien, nous est chère en particulier, par son respect constant pour cette compagnie : M. de Châteaubrun, homme juste et doux, pieux, mais tolérant, sentoit, savoit que l'empire des lettres ne peut s'accroître et même se soutenir que par la liberté; il approuvoit donc tout assez volontiers et ne blâmoit rien qu'avec discrétion; jamais il n'a rien fait que dans la vue du bien, jamais rien dit qu'à bonne intention; mais il faudroit faire ici l'énumération de toutes les vertus morales et chrétiennes pour présenter en détail celles de M. de Châteaubrun. Il avoit les premières par caractère, et les autres par le plus grand exemple de ce siècle en ce genre; l'exemple du prince aïeul de son auguste élève : guidé dans cette éducation par l'un de nos plus respectables confrères, et soutenu par son ancien et constant dévouement à cette grande maison; il a eu la satisfaction de jouir pendant quatre générations, et plus de soixante ans, de la confiance et de toute l'estime de ces illustres protecteurs.

Cultivant les belles-lettres autant par devoir que par goût, il a donné plusieurs pièces de théâtre; *les Troyennes* et *Philoctète* ont fait verser assez de larmes pour justifier l'éloge que nous faisons de ses talents : sa vertu tiroit parti de tout; elle perce à travers les noires perfidies et les superstitions que présente chaque scène; ses offrandes n'en sont pas moins pures, ses victimes moins innocentes et même ses portraits n'en sont que plus touchants. J'ai admiré sa piété profonde par le transport qu'il en fait aux ministres des faux dieux. Thestor, grand-prêtre des Troyens, peint par M. de Châteaubrun, semble être environné de cette lumière surnaturelle qui le rendroit digne de desservir les autels du vrai Dieu. Et telle est en effet la force d'une âme vivement affectée de ce sentiment divin, qu'elle le porte au loin et le répand sur tous les objets qui l'environnent. Si M. de Châteaubrun a supprimé, comme on l'assure, quelques pièces très-dignes de voir le jour, c'est sans doute parce qu'il ne leur a pas trouvé une assez forte teinture de ce sentiment auquel il vouloit subordonner tous les autres. Dans cet instant, Messieurs, je voudrois moi-même y conformer le mien; je sens néanmoins que ce seroit faire la vie d'un saint, plutôt que l'éloge d'un Académicien; il est mort à quatre-vingt-treize ans; je viens de perdre mon père précisément au même âge; il étoit, comme M. de Châteaubrun, pleu-

de vertus et d'années; les regrets permettent la parole, mais la douleur est muette.

RÉPONSE

A M. LE MARECHAL DUC DE DURAS,

LE JOUR DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE 15 MAI 1775.

MONSIEUR, aux lois que je me suis prescrites sur l'éloge dans le discours précédent, il faut ajouter un précepte également nécessaire; c'est que les convenances doivent y être senties et jamais violées; le sentiment qui les annonce doit régner partout, et vous venez, Monsieur, de nous en donner l'exemple. Mais ce tact attentif de l'esprit qui fait sentir les nuances des fines bienséances, est-il un talent ordinaire qu'on puisse communiquer, ou plutôt n'est-il pas le dernier résultat des idées, l'extrait des sentiments d'une ame exercée sur des objets que le talent ne peut saisir?

La Nature donne la force du génie, la trempe du caractère et le moule du cœur; l'éducation ne fait que modifier le tout : mais le goût délicat, le tact fin d'où naît ce sentiment exquis, ne peuvent s'acquérir que par un grand usage du monde dans les premiers rangs de la société. L'usage des livres,

la solitude, la contemplation des œuvres de la Nature, l'indifférence sur le mouvement du tourbillon des hommes, sont au contraire les seuls éléments de la vie du philosophe. Ici l'homme de cour a donc le plus grand avantage sur l'homme de lettres; il louera mieux et plus convenablement son prince et les grands, parce qu'il les connoît mieux, parce que mille fois il a senti, saisi ces rapports fugitifs que je ne fais qu'entrevoir.

Dans cette compagnie nécessairement composée de l'élite des hommes en tout genre, chacun devrait être jugé et loué par ses pairs; notre formule en ordonne autrement; nous sommes presque toujours au-dessus ou au-dessous de ceux que nous avons à célébrer; néanmoins il faut être de niveau pour se bien connoître; il faudroit avoir les mêmes talents pour se juger sans méprise. Par exemple, j'ignore le grand art des négociations, et vous le possédez; vous l'avez exercé, Monsieur, avec tout succès; je puis le dire. Mais il m'est impossible de vous louer par le détail des choses qui vous flatteroient le plus : je sais seulement, avec le public, que vous avez maintenu pendant plusieurs années, dans des temps difficiles, l'intimité de l'union entre les deux plus grandes puissances de l'Europe; je sais que devant nous représenter auprès d'une nation fière, vous y avez porté cette dignité qui se fait respecter, et cette aménité qu'on aime d'autant plus qu'elle se dégrade moins. Fi-

dèle aux intérêts de votre souverain, zélé pour sa gloire, jaloux de l'honneur de la France; sans prétention sur celui de l'Espagne, sans mépris des usages étrangers, connoissant également les différents objets de la gloire des deux peuples, vous en avez augmenté l'éclat en les réunissant.

Représenter dignement sa nation sans choquer l'orgueil de l'autre; maintenir ses intérêts par la simple équité, porter en tout justice, bonne foi, discrétion, gagner la confiance par de si beaux moyens; l'établir sur des titres plus grands encore, sur l'exercice des vertus, me paroît un champ d'honneur si vaste, qu'en vous en ôtant une partie pour la donner à votre noble compagne d'ambassade, vous n'en serez ni jaloux ni moins riche. Quelle part n'a-t-elle pas eue à tous vos actes de bienfaisance! votre mémoire et la sienne seront à jamais consacrées dans les fastes de l'humanité. par le seul trait que je vais rapporter.

La stérilité, suivie de la disette, avoit amené le fléau de la famine jusque dans la ville de Madrid. Le peuple mourant levoit les mains au ciel pour avoir du pain. Les secours du gouvernement trop foibles ou trop lents, ne diminuoient que d'un degré cet excès de misère; vos cœurs compatissans vous la firent partager. Des sommes considérables, même pour votre fortune, furent employées par vos ordres à acheter des grains au plus haut prix, pour les distribuer aux pauvres : les soula-

ger en tout temps, en tout pays, c'est professer l'amour de l'humanité, c'est exercer la première et la plus haute de toutes les vertus : vous en eûtes la seule récompense qui soit digne d'elle : le soulagement du peuple fut assez senti, pour qu'au Prado sa morne tristesse, à l'aspect de tous les autres objets, se changeât tout-à-coup en signes de joie et en cris d'allégresse à la vue de ses bienfaiteurs; plusieurs fois tous deux applaudis et suivis par des acclamations de reconnaissance, vous avez joui de ce bien, plus grand que tous les autres biens, de ce bonheur divin que les cœurs vertueux sont seuls en état de sentir.

Vous l'avez rapporté parmi nous, Monsieur, ce cœur plein d'une noble bonté. Je pourrois appeler en témoignage une province entière qui ne démentiroit pas mes éloges; mais je ne puis les terminer sans parler de votre amour pour les lettres, et de votre prévenance pour ceux qui les cultivent; e'est donc avec un sentiment unanime que nous applaudissons à nos propres suffrag's : en nous nommant un confrère, nous acquérons un ami; soyons toujours, comme nous le sommes aujourd'hui, assez heureux dans nos choix pour n'en faire aucun qui n'illustre les lettres.

Les lettres! chers et dignes objets de ma passion la plus constante, que j'ai de plaisir à vous voir honorées! que je me féliciterois si ma voix pouvoit y contribuer! mais c'est à vous, Mes-

sieurs, qui maintenez leur gloire, à en augmenter les honneurs; je vais seulement tâcher de seconder vos vues en proposant aujourd'hui ce qui depuis long-temps fait l'objet de nos vœux.

Les lettres dans leur état actuel, ont plus besoin de conecorde que de protection; elles ne peuvent être dégradées que par leurs propres dissensions. L'empire de l'opinion n'est-il donc pas assez vaste pour que chacun puisse y habiter en repos? Pourquoi se faire la guerre? eh, Messieurs, nous demandons la tolérance, accordons-la donc, exerçons-la pour en donner l'exemple. Ne nous identifions pas avec nos ouvrages; disons qu'ils ont passé par nous, mais qu'ils ne sont pas nous; séparons-en notre existence morale; fermons l'oreille aux aboiements de la critique; au lieu de défendre ce que nous avons fait, recueillons nos forces pour faire mieux; ne nous célébrons jamais entre nous que par l'approbation; ne nous blâmons que par le silence; ne faisons ni tourbe, ni coterie; et que chacun poursuivant la route que lui fraie son génie, puisse recueillir sans trouble le fruit de son travail. Les lettres prendront alors un nouvel essor, et ceux qui les cultivent un plus haut degré de considération; ils seront généralement révéérés par leurs vertus, autant qu'admirés par leurs talents.

Qu'un militaire du haut rang un prélat en

dignité, un magistrat en vénération, célèbrent avec pompe les lettres et les hommes dont les ouvrages marquent le plus dans la littérature; qu'un ministre affable et bien intentionné les accueille avec distinction, rien n'est plus convenable, je dirois rien de plus honorable pour eux-mêmes, parce que rien n'est plus patriotique. Que les grands honorent le mérite en public, qu'ils exposent nos talents au grand jour, c'est les étendre et les multiplier : mais qu'entre eux les gens de lettres se suffoquent d'encens ou s'inondent de fiel, rien de moins honnête, rien de plus préjudiciable en tout temps, en tout lieu. Rappelons-nous l'exemple de nos premiers maîtres; ils ont eu l'ambition insensée de vouloir faire secte. La jalousie des chefs, l'enthousiasme des disciples, l'opiniâtreté des sectaires ont semé la discorde et produit tous les maux qu'elle entraîne à sa suite. Ces sectes sont tombées comme elles étoient nées, victimes de la même passion qui les avoit enfantées; et rien n'a survécu : l'exil de la sagesse, le retour de l'ignorance ont été les seuls et tristes fruits de ces échecs de vanité, qui, même par leur succès, n'aboutissent qu'au mépris.

Le digne Académicien auquel vous succédez, Monsieur, peut nous servir de modèle et d'exem-

M. de Malesherbes à sa réception à l'Académie, venoit de faire un très-beau discours à l'honneur des gens de lettres.

ple par son respect constant pour la réputation de ses confrères, par sa liaison intime avec ses rivaux; M. de Belloi étoit un homme de paix, amateur de la vertu, zélé pour sa patrie, enthousiaste de cet amour national qui nous attache à nos rois. Il est le premier qui l'ait présenté sur la scène, et qui, sans le secours de la fiction, ait intéressé la nation pour elle-même par la seule force de la vérité de l'histoire. Jusqu'à lui presque toutes nos pièces de théâtre sont dans le costume antique, où les dieux méchants, leurs ministres fourbes, leurs oracles menteurs, et des rois cruels jouent les principaux rôles; les perfidies, les superstitions et les atrocités remplissent chaque scène : Qu'étoient les hommes soumis alors à de pareils tyrans? comment, depuis Homère, tous les poètes se sont-ils servilement accordés à copier le tableau de ce siècle barbare? pourquoi nous exposer les vices grossiers de ces peuplades encore à demi sauvages, dont même les vertus pourroient produire le crime? pourquoi nous présenter des scélérats pour des héros, et nous peindre éternellement de petits oppresseurs d'une ou deux bourgades comme de grands monarques? ici l'éloignement grossit donc les objets, plus que dans la Nature il ne les diminue. J'admire cet art illusoire qui m'a souvent arraché des larmes pour des victimes fabuleuses ou coupables; mais cet art ne seroit-il pas plus vrai, plus utile, et bien-

tôt plus grand, si nos hommes de génie l'appliquoient comme M. de Belloi, aux grands personnages de notre nation?

Le siège de Calais et le siège de Troie! quelle comparaison, diront les gens épris de nos poètes tragiques? les plus beaux esprits, chacun dans leur siècle, n'ont-ils pas rapporté leurs principaux talents à cette ancienne et brillante époque à jamais mémorable? Que pouvons-nous mettre à côté de Virgile et de nos maîtres modernes, qui tous ont puisé à cette source commune? tous ont fouillé les ruines et recueilli les débris de ce siège fameux pour y trouver les exemples des vertus guerrières, et en tirer les modèles des princes et des héros; les noms de ces héros ont été répétés, célébrés tant de fois, qu'ils sont plus connus que ceux des grands hommes de notre propre siècle.

Cependant ceux-ci sont ou seront consacrés par l'histoire, et les autres ne sont fameux que par la fiction; je le répète, quels étoient ces princes? que pouvoient être ces prétendus héros? qu'étoient même ces peuples grecs ou troyens? quelles idées avoient-ils de la gloire des armes, idées qui néanmoins sont malheureusement les premières développées dans tout peuple sauvage? ils n'avoient pas même la notion de l'honneur, et s'ils connoissoient quelques vertus, c'étoient des vertus féroces qui excitent plus d'horreur que d'admiration. Cruels par superstition autant que par

instinct, rebelles par caprice ou soumis sans raison, atroces dans les vengeances, glorieux par le crime, les plus noirs attentats donnoient la plus haute célébrité. On transformoit en héros un être farouche, sans ame, sans esprit, sans autre éducation que celle d'un lutteur ou d'un coureur; nous refuserions aujourd'hui le nom d'hommes à ces espèces de monstres dont on faisoit des dieux.

Mais que peut indiquer cette imitation, ce concours successif des poètes à toujours présenter l'héroïsme sous les traits de l'espèce humaine encore informe? que prouve cette présence éternelle des acteurs d'Homère sur notre scène? sinon la puissance immortelle d'un premier génie sur les idées de tous les hommes. Quelque sublimes que soient les ouvrages de ce père des poètes, ils lui font moins d'honneur que les productions de ses descendants qui n'en sont que les gloses brillantes ou de beaux commentaires. Nous ne voulons rien ôter à leur gloire; mais après trente siècles des mêmes illusions, ne doit-on pas au moins en changer les objets?

Les temps sont enfin arrivés. Un d'entre vous, Messieurs, a osé le premier créer un poème pour sa nation; et ce second génie influera sur trente autres siècles : j'oserois le prédire; si les hommes, au lieu de se dégrader, vont en se perfectionnant; si le fol amour de la fable cesse enfin de l'emporter sur la tendre vénération que l'homme sage

doit à la vérité; tant que l'empire des lis subsistera, la *Henriade* sera notre *Iliade* : car à talent égal, quelle comparaison, dirai-je à mon tour, entre le bon grand Henri et le petit Ulysse ou le fier Agamemnon, entre nos potentats et ces rois de village, dont toutes les forces réunies feroient à peine un détachement de nos armées? quelle différence dans l'art même? n'est-il pas plus aisé de monter l'imagination des hommes que d'élever leur raison? de leur montrer des mannequins gigantesques de héros fabuleux, que de leur présenter les portraits ressemblants de vrais hommes vraiment grands?

Enfin quel doit être le but des représentations théâtrales, quel peut en être l'objet utile? si ce n'est d'échauffer le cœur et de frapper l'âme entière de la nation par les grands exemples et par les beaux modèles qui l'ont illustrée. Les étrangers ont avant nous senti cette vérité : le Tasse, Milton, le Camoens se sont écartés de la route battue; ils ont su mêler habilement l'intérêt de la religion dominante à l'intérêt national, ou bien à un intérêt encore plus universel : presque tous les dramatiques anglais, ont puisé leurs sujets dans l'histoire de leur pays; aussi la plupart de leurs pièces de théâtre sont-elles appropriées aux mœurs anglaises; elles ne présentent que le zèle pour la liberté, que l'amour de l'indépendance, que le conflit des prérogatives. En France, le zèle pour

la patrie, et surtout l'amour de notre roi, joueront à jamais les rôles principaux, et quoique ce sentiment n'ait pas besoin d'être confirmé dans des cœurs français, rien ne peut les remuer plus délicieusement que de mettre ce sentiment en action, et de l'exposer au grand jour, en le faisant paroître sur la scène avec toute sa noblesse et toute son énergie. C'est ce qu'a fait M. de Belloi; c'est ce que nous avons tous senti avec transport à la représentation du *Siège de Calais*; jamais applaudissements n'ont été plus universels ni plus multipliés..... Mais, Monsieur, l'on ignoroit jusqu'à ce jour la grande part qui vous revient de ces applaudissements. M. de Belloi a dit à ses amis qu'il vous devoit le choix de son sujet, qu'il ne s'y étoit arrêté que par vos conseils. Il parloit souvent de cette obligation; avons-nous pu mieux acquitter sa dette qu'en vous priant, Monsieur, de prendre ici sa place?

FIN DES DISCOURS.

VUE GÉNÉRALE
DES
PROGRÈS DE PLUSIEURS BRANCHES
DES
SCIENCES NATURELLES,
DEPUIS LE MILIEU DU DERNIER SIÈCLE;
PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

LES amis des sciences naturelles viennent de parcourir les nombreux ouvrages dont le génie de Buffon les a enrichies. Ils viennent d'admirer le grand monument qu'il a élevé en leur honneur, et qui brille de tant d'éclat, même lorsqu'on le compare à ceux qu'Aristote et Plin ont laissés sur la terre. Ces trois grands foyers de lumière éclaireront la route que l'esprit humain a parcourue dans la suite des siècles. Elles honorent la Grèce, Rome, et la France; elles illustrent le siècle d'Alexandre, celui de Vespasien, de Titc et de Trajan, et celui où a commencé le véritable règne de la science.

Plus de trente ans se sont écoulés cependant,

depuis le moment où Buffon termina le faite de l'édifice auquel il avoit travaillé pendant un demi-siècle, et ces trente années ont été marquées par les progrès les plus rapides des sciences naturelles. Les grands mouvements qui ont agité les esprits pendant cette période, en ont poussé un très-grand nombre vers les sanctuaires de ces sciences, comme vers des asiles paisibles où ils ont pénétré, d'ailleurs, fortifiés par l'habitude et maîtrisés par le besoin de contempler les objets les plus élevés; et ceux qui les ont cultivées ont noblement répondu aux appels inspirateurs de Buffon, de Linné, et d'autres immortels naturalistes.

Mais, quelque remarquables qu'aient été les succès de ceux qui, plus ou moins récemment, se sont livrés à l'étude de la Nature, ils ont ajouté à l'éclat des ouvrages de Buffon, au lieu de le ternir. Ils ont augmenté le nombre des hommes éclairés, et la gloire des grands hommes s'accroît toujours avec le nombre de ceux qui peuvent s'élever à la hauteur de leurs idées. Lorsque le nombre de ces hommes privilégiés s'est accru, on reconnoît plus aisément sans doute, dans les anciennes productions des hommes supérieurs, les erreurs qu'elles renferment, et que le temps où elles ont paru pouvoit ne pas permettre à leurs auteurs d'éviter; mais d'un autre côté, aucune beauté n'échappe, aucune observation utile n'est

perdue, et l'on parvient surtout à saisir ces grands ensembles, garants de la durée, et que le génie ose seul concevoir.

Les ouvrages de Buffon doivent d'ailleurs être comptés parmi ces chefs-d'œuvre que le style avec lequel ils ont été gravés recommande si fortement à la postérité. Qu'est-ce, en effet, qu'un ouvrage très-bien écrit, si ce n'est celui où toutes les idées sont tellement coordonnées, qu'on ne pourroit en déplacer aucune sans altérer l'ouvrage, et où cet ordre rigoureux et admirable produit nécessairement et la clarté du discours, et la force du raisonnement, et la chaleur de l'éloquence, et la vérité des images, et la propriété des expressions; de telle sorte que les mêmes pensées ne pourroient être rendues par d'autres expressions, présentées sous d'autres images, placées dans une autre série, sans perdre, par une succession moins naturelle, et leurs couleurs, et leur force, et surtout leur clarté?

Mais indépendamment de cette beauté de style qui sauvera à jamais de l'oubli les œuvres de Buffon, comme elle a sauvé celles de Pline, on peut indiquer des causes bien puissantes qui préservent de la destruction tous les grands monuments consacrés par l'esprit humain, même à la gloire des sciences destinées pendant long-temps à de nouveaux progrès.

Ces monuments présentent un grand nombre

de faits importants et de vérités utiles, et ils les offrent liés si étroitement, que ces vérités et ces faits se gravent plus profondément dans la mémoire, qu'on en tire plus facilement toutes les conséquences, et qu'on en voit plus clairement toutes les applications.

Ils montrent dans toute leur étendue les progrès de l'esprit humain, et marquent avec précision ces grandes époques de la civilisation, dont ils sont les principaux résultats, et dont toutes les personnes éclairées recherchent avec tant d'empressement la marche plus ou moins accélérée.

Ajoutons que l'admiration, ce plaisir pur des âmes privilégiées, l'amour des jouissances vives de l'esprit ou du cœur, un noble orgueil, un grand intérêt, maintiennent ces ouvrages qui, après la vertu, honorent le plus l'humanité, élèvent les pensées, purifient les affections, agrandissent les objets de nos recherches, multiplient toutes nos forces, affoiblissent les préjugés, et lient les hommes de tous les pays, par une noble et bienveillante communauté de vues et de sentiments.

Et d'ailleurs le génie peut-il construire un monument, sans donner une grande impulsion aux esprits dont tant de travaux se rattachent ensuite à ce monument, comme à leur origine?

On a toujours désiré de connoître ces rapports qui lient les productions des hommes, cette espèce de puissance magique qui leur donne tant d'é-

clat par le rapprochement des rayons de lumière, tant de force par la réunion des traits, tant d'utilité par les comparaisons nombreuses qu'on peut faire de leurs différentes parties.

Essayons d'indiquer quels sont les travaux qui se rapportent à ceux de Buffon, et dont les sciences ont été enrichies depuis sa mort. Mais, de même qu'un coup d'œil général sur l'histoire des sociétés humaines n'embrasse que les principaux événements, une vue générale d'une partie de l'histoire de la Nature, ne peut comprendre que les grandes masses des tableaux de cette Nature puissante.

Les cinq grandes branches de l'arbre de la science, cultivées par Buffon, sont l'histoire des oiseaux, celle des quadrupèdes, celle des minéraux, celle de l'homme, et la théorie de la terre.

Jctons d'abord les yeux sur les progrès des naturalistes dans l'étude des oiseaux, ou l'*ornithologie*.

Nous devons citer principalement la *Zoologie analytique* et le *Traité élémentaire d'Histoire naturelle* de mon célèbre confrère et collaborateur M. Duméril, membre de l'Académie royale des Sciences, et habile rédacteur des deux premiers volumes des Leçons d'Anatomie comparée de notre illustre collègue M. le chevalier Cuvier;

L'Histoire naturelle des Oiseaux, publiée dans l'Encyclopédie méthodique, par Mauduit;

Les planches relatives à cette même Histoire, dirigées par Bonnaterre;

Le *Traité élémentaire et complet d'Ornithologie*, dont le naturaliste Daudin a fait paroître les deux premiers volumes;

Plusieurs articles du même auteur, que l'on trouve dans les Annales du Muséum d'Histoire naturelle de France;

L'édition de Buffon, donnée par Sonnini;

L'*Analyse d'une nouvelle Ornithologie élémentaire*, donnée au public par M. Vieillot, auquel on doit d'ailleurs la continuation des Oiseaux dorés d'Audebert, l'Histoire naturelle des plus beaux oiseaux chanteurs de la zone torride, et celle des oiseaux de l'Amérique septentrionale;

La dernière édition du Système de la Nature de Linné, par Gmelin;

Le système des Oiseaux, d'un jeune professeur de Berlin, M. Iliger, trop tôt enlevé aux sciences;

Les ouvrages ornithologiques de Latham, de la Société royale de Londres;

La Zoologie générale, les Mélanges d'Histoire naturelle, et la Zoologie de la Nouvelle-Hollande, de George Shaw, bibliothécaire du Muséum britannique;

La continuation de ces Mélanges par M. Leach, de la Société royale de Londres;

L'Histoire des Oiseaux d'Afrique, celles des perroquets, des oiseaux de paradis, des rolliers, des

toucans, des barbus, des promérops, des guépriers, etc., dont un voyageur célèbre (M. le Vaillant) a enrichi les sciences naturelles;

Les nombreux travaux de M. le chevalier Geoffroy de Saint-Hilaire, que l'on peut consulter dans les Annales du Muséum, dans le Magasin Encyclopédique, dans la fameuse Description de l'Égypte, et dans l'important ouvrage qu'il vient de publier sur les organes de la respiration;

La belle Histoire des tangaras, des manakins et des todiers, dont les naturalistes sont redevables à M. Desmarest;

Celle des pigeons et des gallinacées, de M. Temmink;

Le Tableau systématique des oiseaux d'Europe, présenté par ce savant directeur de la Société des Sciences de Harlem;

Un Mémoire composé par M. L. Frédéric Hammer, professeur d'histoire naturelle de Strasbourg, sur l'autruche d'Amérique, et inséré dans les Annales du Muséum;

La belle Description de l'outarde houbara, donnée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, par M. Desfontaines;

Les recherches de M. Léchenaux sur les coqs sauvages de l'île de Java;

Le travail de M. Storr, professeur de Tubingen;

L'Histoire naturelle et mythologique de l'ibis, de M. Savigny, et les Mémoires sur les oiseaux de

l'Égypte, publiés par ce savant dans l'ouvrage si précieux qui dévoile, pour ainsi dire, toutes les merveilles et tous les mystères de cette fameuse contrée;

Ce qu'a écrit sur le cazoar de la Nouvelle-Hollande et sur d'autres sujets relatifs à l'ornithologie, ce généreux martyr des sciences naturelles, qui a enrichi notre Muséum de tant d'objets, et le monde savant du *Voyage de découvertes aux terres australes*, notre savant ami le courageux Péron;

Les Observations de zoologie et d'anatomie comparée du plus illustre des voyageurs, du baron de Humboldt, de celui qui a découvert pour la science tant de parties de l'Amérique, comme Christophe Colomb l'avoit découverte pour la géographie, la politique et le commerce;

L'Histoire naturelle usuelle de l'Allemagne, par l'habile naturaliste saxon, M. Bechstein;

L'Almanach des oiseaux de terre et des oiseaux d'eau d'Allemagne, par MM. Wolf et Méyer;

Les *Matériaux pour l'histoire des oiseaux de Courlande*, mis en œuvre par M. Beseke, professeur de Mittau;

L'édition de la Faune suédoise du grand Linné, par M. Retsius, professeur de Lund, en Scanie;

La Description du *Musée carlsonien*, par M. Sparmann;

Le Voyage de Jean White dans la Nouvelle-Gal-

les méridionale, dans une partie de cette Nouvelle-Hollande, si différente du reste de la terre, et où l'on dirait que la Nature a modifié tous ses plans, et imprimé de nouvelles formes à ses modèles;

L'Histoire des oiseaux du Paraguay, par don Félix de Azzara;

Les savantes Notices sur des oiseaux de l'Amérique septentrionale, composées par M. Georges Ort, de l'Académie des Sciences naturelles de Philadelphie;

Le Catalogue des oiseaux du Piémont, par le professeur de Turin, M. Bonelli;

La Description de nouveaux genres et de nouvelles espèces d'animaux et de plantes de la Sicile, donnée par M. Rafinesque;

Et plusieurs autres ouvrages intéressants que les bornes de ce discours ne me permettent pas de nommer.

Mais c'est surtout le *Règne animal distribué d'après son organisation*, qui doit marquer une époque importante dans les progrès de l'ornithologie, comme dans ceux des autres sciences zoologiques. Tout le monde sait quels nombreux rapports découverts ou vérifiés par le plus grand promoteur de l'anatomie comparée, sont exposés avec habileté dans cet ouvrage de M. le chevalier Cuvier. On y trouve une discussion savante des caractères des espèces, des genres et des familles;

une rectification habile des erreurs introduites dans la synonymie, ou dans les nomenclatures comparées des différents auteurs; une distribution plus régulière des objets; un retranchement exact de ceux qui n'existoient que de nom; une réduction rigoureuse des espèces, d'autant plus importante, qu'elle fait évanouir un grand nombre de ces nuances trop foibles, incertaines ou passagères qui donnent tant d'embarras à ceux qui s'occupent de classer les êtres organisés, et particulièrement les oiseaux.

Il est résulté du travail de M. Cuvier, comme de tous les efforts des autres naturalistes qui ont voulu distribuer les oiseaux, d'après un plan régulier, une vérité curieuse relativement à la manière dont Buffon les a considérés. Avec quelque force que ce grand naturaliste ait écrit, il y a plus d'un demi-siècle, contre ce qu'il appeloit les défauts, les abus, les erreurs, les dangers des méthodes, vers lesquelles on pouvoit craindre en effet, à cette époque, que les esprits ne se dirigeassent trop exclusivement, il a rapproché les différentes espèces d'oiseaux, dans la belle histoire qu'il en a donnée, ou pour mieux dire dans les magnifiques tableaux qu'il en a présentés, de manière qu'elles forment des groupes liés par des rapports si naturels qu'on ne peut briser ces liens dans aucune bonne méthode. Il a rapproché ensuite ces groupes secondaires les uns des autres

par leurs plus grandes relations; il en a composé de plus grands groupes, d'après ces affinités si bien observées, de telle sorte que sans le vouloir et peut-être sans s'en douter, cédant à la force du génie, dont l'essence comme le pouvoir consiste dans une vaste, rapide et éminente faculté de comparer, il a composé une méthode naturelle à laquelle il n'a manqué que la rectification de quelques erreurs échappées à ses correspondants, et la distribution des groupes qu'il a si bien décrits, dans des réunions plus élevées, dans des ordres ou familles où ces groupes auroient figuré comme des genres circonscrits avec habileté.

J'ai tâché aussi, s'il m'est permis de me citer après tant de naturalistes si justement célèbres, de concourir aux progrès de l'ornithologie, depuis la mort de Buffon. J'ai publié, dans les Mémoires de l'Institut, une table méthodique des oiseaux, dans laquelle j'ai proposé aux naturalistes qui ont bien voulu les adopter, d'établir sept nouveaux genres dans la nombreuse classe de ces animaux, un dans l'ordre des passereaux, un parmi les gallinacées, trois dans les échassiers, et deux parmi les oiseaux dont les pieds sont palmés, et qui passent la plus grande partie de leur vie sur la surface ou les rivages des mers, des étangs, ou des rivières. J'ai désiré de donner, par cette nouvelle distribution, plus de régularité et de précision aux méthodes dont tout le mérite et

tous les avantages disparaîtroient surtout pour les jeunes élèves, si une exactitude rigoureuse n'en régloit pas la composition.

On trouvera, dans ces mêmes Mémoires de l'Institut, un autre travail sur les différents degrés d'importance que l'on doit assigner aux divers traits de la conformation des animaux, et particulièrement des oiseaux, lorsqu'on veut en soumettre les espèces à un ordre méthodique. C'est un des essais par lesquels j'ai tâché d'introduire, dans l'étude des sciences naturelles, cette précision qui est un des plus beaux attributs des sciences mathématiques. J'ai publié aussi, depuis la mort de Buffon, une sorte de géographie zoologique applicable aux mammifères et aux oiseaux. Mais, avant d'en retracer quelques traits, voyons quels sont les principaux ouvrages qui ont le plus concouru, depuis 1788, aux progrès de l'histoire naturelle des quadrumanes et des quadrupèdes.

Nous retrouvons ici un grand nombre des auteurs que nous venons de citer :

M. le chevalier Cuvier, dont le *Règne animal* présente les mammifères, avec autant de vérité et d'éclat que les oiseaux;

M. Duméril, dont nous n'avons pas besoin de rappeler les savants ouvrages;

Gmelin, l'auteur de la dernière édition du *Système de la Nature* de Linné;

M. le chevalier Geoffroy de Saint-Hilaire, qui a

inséré, dans les Annales de notre Muséum, tant d'articles si intéressants sur les singes ou autres quadrumanes, les carnassiers, les marsupiaux dont les femelles ont sous le ventre une poche destinée à servir d'asile à leurs petits encore trop jeunes et trop foibles, les rongeurs, les ruminants, les échidnés ou fourmiliers épineux de la Nouvelle-Hollande, les ornithorhynques, ces animaux de cette même île, ou plutôt de ce continent australien, qui présentent l'assemblage extraordinaire de traits et d'organes des quadrupèdes et des oiseaux, et sur presque toutes les familles de mammifères;

Audebert, auteur d'une Histoire naturelle des singes et des makis;

Illiger, auquel on doit un Prodrôme d'un système des mammifères;

Don Félix de Azzara, dont M. Moreau de Saint-Méry a traduit, de l'espagnol en français, une Histoire manuscrite des quadrupèdes du Paraguai;

M. le baron Alexandre de Humboldt, qui par ses observations enrichit sans cesse toutes les branches des sciences physiques, comme tous les grands monuments élevés par la main toute-puissante de la Nature paroissent destinés à rappeler sa gloire;

M. Beschtein, dont la savante *Histoire naturelle usuelle de l'Allemagne* comprend les quadrupèdes, aussi-bien que les oiseaux;

M. L'échenaux, ce voyageur naturaliste que nous avons déjà eu tant de plaisir à citer;

Péron, qui a si bien observé tous les animaux et particulièrement les kangourous et les grands phoques qui ont pu se présenter à ses yeux dans les contrées curieuses où il a abordé;

M. Desmarest, auquel on est redevable de plusieurs articles du nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle;

M. Storr, professeur de Tubingen;

Et George Shaw, qui a publié, ainsi que nous l'avons déjà vu, des *Mélanges d'histoire naturelle*, une *Zoologie générale*, et le commencement de la *Zoologie de cette Nouvelle-Hollande* que les naturalistes doivent désirer si vivement de bien connaître.

Ajoutez à tous ces ouvrages que nous venons de rappeler, l'*Histoire des mammifères*, par M. Schröber, professeur d'Erlang;

Les travaux sur les quadrumanes ou d'autres animaux, dus au savant secrétaire de la société philomatique, M. de Blainville, professeur à la Faculté des sciences de Paris;

Les *Mémoires sur des quadrumanes, des rongeurs, des pachydermes et des carnassiers*, de M. Frédéric Cuvier, le digne frère de notre grand anatomiste;

Ceux que M. le comte de Hotmauseck a donnés sur les animaux du Portugal et du Brésil;

Les *fragments d'Histoire naturelle*, l'Anatomie des makis, et d'autres productions du savant et zélé professeur de Moscow, M. Fischer;

Les *Tables des affinités des animaux*, et les Observations zoologiques posthumes de Jean Hermann, professeur si recommandable de Strasbourg;

Les mémoires et notices de l'habile naturaliste, M. Tilésius, qui a fait un voyage autour du monde, avec le capitaine russe Krusenstern;

L'Anatomie comparée, de M. Home, de la Société royale de Londres;

Les OEuvres de mon respectable ami M. Blumenbach, célèbre professeur de médecine et d'histoire naturelle à Gottingue;

Le magnifique Recueil de figures d'animaux, publié par M. *Samuel Daniels*, peintre anglais;

Et d'importantes descriptions de plusieurs genres ou espèces de mammifères observés dans l'Amérique septentrionale, descriptions qui font partie des travaux de la Société vernérienne, et d'autres Sociétés savantes de la Grande-Bretagne et du nouveau Continent.

Mais parmi ces quadrupèdes découverts depuis la première publication des ouvrages de Buffon, nous trouvons un grand nombre d'espèces d'autant plus remarquables que l'on n'en connoit encore que des fragments, des dents et des ossements fossiles. Le hasard ou une recherche éclair-

réc ont mis au jour ces débris cachés pendant si long-temps dans le sein de la terre. La science a comparé ces restes précieux, les a rapprochés, rassemblés, rétablis dans leur ensemble. Elle a recomposé leur squelette; elle est parvenue par des analogies exactes, et par les conséquences de grands faits zoologiques que leur constance peut faire regarder comme des règles invariables, à recouvrir cette charpente ossusc, à placer, pour ainsi dire, dans l'intérieur de cette charpente solide, les organes qu'il est presque impossible de ne pas y supposer, et à recréer, en quelque sorte, l'espèce détruite, ou reléguée, dans des solitudes encore inconnues des peuples civilisés. Presque toutes ces espèces, arrachées du néant, ont été ainsi refaites par M. le chevalier Cuvier; et c'est dans les collines qui entourent la capitale, qu'il a trouvé les ruines de plusieurs de ces espèces qu'il a restaurées. Il a pu même parvenir, par des comparaisons répétées et bien conduites, à retrouver dans ces animaux des formes assez précises pour montrer nettement leurs rapports avec les espèces vivantes, déterminer leur famille, leur assigner un genre et leur marquer leur véritable place dans le système qui présente l'ensemble des mammifères connus. C'est ce qu'on peut voir aisément dans *les recherches sur les ossements fossiles*, et dans le *règne animal* de cet académicien. On trouvera, dans ce dernier ouvrage, les *mastodon-*

tes du Nouveau-Monde, les cinq *anoplothérium* des carrières à plâtre des environs de Paris, et les onze ou douze espèces de *paléothérium* de France qui appartiennent comme les *anoplothérium* et les *mastodontes* à la famille des pachydermes, ou animaux à peau épaisse, parmi lesquels on compte les éléphants, les rhinocéros, et les hippopotames.

Les savants de l'Amérique septentrionale se sont occupés aussi, avec beaucoup de succès, de ces espèces perdues ou repoussées loin des contrées habitées. L'illustre Jefferson, qui a su si bien allier la gloire des sciences avec celle des Washington et des Franklin, a le premier fait connoître le mégalonix dont les grands ossements gisoient dans des cavernes du nord de l'Amérique, et que M. Cuvier a cru devoir rapporter, avec le colossal mégathérium de l'Amérique méridionale, à un genre particulier voisin de celui des paresseux, et compris, comme ce dernier, dans la famille des *édentés*.

M. Barton, de Philadelphie, un des savants qui ont répandu le plus de lumière sur les productions, les premiers habitants, l'état actuel et l'ancien état de l'Amérique septentrionale, a publié, dans différents ouvrages, de précieuses observations et des remarques fécondes sur les restes osseux d'un grand urus américain, et sur les espèces ou variétés de ces énormes animaux auxquels on a

donné les noms d'éléphant américain, d'éléphant de l'Ohio, de *mammoth* ou *mammouth*, de *chemung mammoth*, de grand mastodon, dont M. Cuvier et M. Blumenbaeh ont fait l'objet de leurs importantes recherches, et dont on a trouvé les débris gigantesques dans un si grand nombre de marais plus ou moins salés de l'Amérique du Nord.

J'ai tâché de montrer, par une Table méthodique, les principales affinités des quadrupèdes ou animaux à mamelles dont Buffon nous a laissé l'histoire, ou dont les descriptions ont été publiées depuis que ce grand peintre de la Nature nous a été enlevé; et j'ai pensé qu'à cause de la conformité de cette Table, avec les distributions particulières des quadrupèdes adoptées par Buffon, il pourroit convenir à plusieurs de mes lecteurs, de trouver à la suite des vues que je leur présente, cette Table méthodique et celle des oiseaux, avec quelques annotations relatives aux progrès récents des sciences naturelles.

J'ai cru aussi dans le temps, ainsi que je viens de le rappeler, qu'il ne seroit pas peu utile à l'étude des qualités, des mœurs et des habitudes des oiseaux et des quadrupèdes, et surtout de ces mammifères, de montrer combien la configuration du globe, la disposition des grandes chaînes de montagnes, leur élévation, la largeur des rivières, la nature des plaines, la hauteur des terrains, la distance de l'équateur, et plusieurs autres causes

plus ou moins puissantes, influent sur l'habitation des oiseaux et des quadrupèdes, de manière à diviser la surface de la terre en régions particulières auxquelles nous avons donné le nom de Zoologiques, et dont la considération et la comparaison peuvent attacher un intérêt de plus à l'histoire naturelle de ces animaux.

Ces régions sont au nombre de vingt-six.

La première est celle qui comprend la Norwège, la Suède, la Laponie, la Finlande, les lacs Onéga et Ladoga, Pétersbourg, le cours de la Néva, de la Duna et du Niémen, et qui est environnée à l'orient et au sud-est par des monts plus ou moins exhausés, et dans le reste de son contour, par la mer Baltique, le golfe Britannique, l'océan Atlantique septentrional, et la mer appelée mer Blanche ou mer de Laponie.

A l'orient de cette grande péninsule européenne et septentrionale, est située la seconde région zoologique qui comprend un espace très-vaste, mais dont les limites ne paroissent pas pouvoir être rapprochées. Elle forme une longue et large bande, et s'étend depuis les confins de la Finlande, les lacs Onéga et Ladoga, ou, ce qui est la même chose, depuis l'isthme qui sépare le golfe de Finlande de la mer de Laponie, jusques au Kamtschatka, au cap oriental et au détroit de Béhring, qui est entre l'Asie et l'Amérique. Cette seconde région renferme une partie de l'Europe

boréale et toute l'Asie septentrionale; elle contient plusieurs contrées de la Russie et de la Sibérie ou Tartarie russe; et comprenant plus de 150 degrés du couchant au levant, elle n'a pour bornes, vers le pôle, que l'océan Glacial arctique, et vers le midi, que les revers boréaux de cette chaîne de montagnes qui forme un des plus longs partages d'eaux qu'on ait observés sur la terre, part des environs du golfe de Finlande et de la mer de Laponie, s'avance d'abord vers l'orient, se fléchit ensuite, se détourne vers le midi, se recourbe vers l'orient jusqu'au-delà du lac Saisan, remonte vers le nord aux environs du lac Baïkal, se perd enfin au-dessous des flots du grand bassin de Béhring, et donne naissance à plusieurs fleuves remarquables, à la Dwina, à la Pekzora, au Tobol, à l'Obi, à l'Énisey, à la Léna, à l'Anadir.

La troisième région est composée de la Tartarie chinoise, proprement dite, de la Corée, des îles du Japon, de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine, du Laos, du Camboye, du Siam et de la presqu'île de Malaye ou de Malaca. Sa circonférence est formée par une partie de la chaîne des monts dont nous venons de parler, et qui la sépare vers le nord de la seconde région. Cette circonférence se confond ensuite avec les bords du grand océan boréal, improprement appelé mer Pacifique, de la mer de la Chine, du golfe du Gange, de la chaîne de montagnes qui, s'élevant vers le nord, sépa-

re les eaux du Laos de celles du Pégu, et enfin du grand désert de Cobi ou de Shamo, qui confine, vers le septentrion, avec la Sibérie ou la Tartarie russe.

Les îles Philippines ou Philipinas, l'archipel de Marie-Anne, la Nouvelle-Guinée, les Moluques, les Célèbes, les grandes îles de Bornéo, de Java et de Sumatra, appartiennent à la quatrième région : et déjà les naturalistes exercés à chercher l'influence des climats, sur les formes, les couleurs et les habitudes des animaux, doivent pressentir l'utilité qu'ils retireront d'une bonne carte zoologique, faite d'après les principes que nous avons cru devoir suivre.

Les îles de grand océan équinoxial, connues sous le nom d'îles de la mer du Sud, les îles de Salomon, de Sainte-Croix, de l'Espritu-Santo, la Nouvelle-Calédonie, l'archipel de Bougainville, celui de Roggewein, les îles Fidgi, celles des Amis, celles de la Société, l'archipel de Mendana, et même pour ne pas trop compliquer les idées en multipliant les divisions, les îles Sandwich, composent notre cinquième région ; et la Nouvelle-Zélande, réunie, par la pensée, à l'île immense, ou plutôt au continent de la Nouvelle-Hollande, constitue la sixième des vingt-six portions principales du globe.

Reportant maintenant nos regards sur le continent de l'Asie, nous plaçons dans la septième ré-

gion, l'Inde proprement dite, sa fameuse presqu'île, l'île de Ceylan, le Pégu, l'Ava, l'Aracan, le Bengale, le Lahor, le Cashmir, les deux rives du Sindé ou Indus; et cette septième portion, qu'arrosent aussi les eaux fécondantes du Gange, est circonscrite par la chaîne des montagnes Thibétaines et autres montagnes voisines les plus hautes de la terre, par une autre chaîne située dans le sens des méridiens, et que nous avons vue présenter une série très-étendue de lignes de partage entre les eaux du Pégu et celles du Laos et du Siam, par le golfe du Gange, par celui du Sindé et par cette suite de monts qui s'avancant vers le nord, entre l'Inde et la Perse, se courbe vers l'orient, comme pour environner le pays de Cashmir, et va ensuite se rattacher aux montagnes du Thibet.

La huitième consiste dans ces contrées élevées sur lesquelles Buffon et Bailly ont placé l'asile conservateur de l'espèce humaine, qui présentent le Thibet, une partie de la Bukarie supérieure, le lac Lope, les rivières qui se jettent dans cette sorte de petite mer intérieure, celles qui se perdent dans quelques autres lacs moins étendus, et le vaste désert de Shamo ou Cobi, dont les eaux abondantes se distribuant vers tous les points de la terre, font naître, à l'orient, les fleuves de la Chine et de la Tartarie chinoise; au nord, ceux qui traversent la Sibérie pour aller se réunir à l'Océan Glacial arctique; à l'ouest, ceux qui arrosant la Bukarie.

ont leur embouchure dans le lac Aral, auprès de la mer Caspienne, et enfin, au midi, le Sinde, le Gange, et les fleuves remarquables d'Ava, du Pégu, de Siam et de Camboye.

Nous donnons le nom de neuvième région à l'immense bassin dont la mer Caspienne est le centre, et dans lequel réunissant, par conséquent, toutes les contrées dont les fleuves ou les rivières portent leurs eaux dans cette mer, nous voyons Casvin et la partie septentrionale de la Perse, la Bukarie, le lac Aral, le cours de l'Ural, du Wolga et de la Kama, Moskow, Novogorod, la Géorgie et les environs de Tiflis et de Tauris. Cette région est véritablement méditerranée, comme la Caspienne qui en est l'endroit le plus bas; et la plus grande partie de son contour est formée par des chaînes de montagnes plus ou moins exhaussées, dont il est aisé de suivre le cours sur un globe terrestre.

À côté du bassin de la Caspienne, est celui du Pont-Euxin ou de la mer Noir. La Nature en a placé les limites sur cette série de montagnes qu'un œil exercé distingue facilement, dont presque toutes les crêtes sont marquées par le partage de grandes masses d'eau, et qui commençant au midi de Moskow, règne entre le Don et le Wolga, dont elle divise les territoires, s'abaisse entre la Caspienne et le Pont-Euxin, parcourt l'Anatolie, dans sa plus grande dimension, s'enfonce auprès de Smyrne, sous les flots de la Méditerranée, se relève en

Europe à une petite distance de Salonique, s'avance parallèlement au rivage septentrional de l'Adriatique, se joint aux grandes Alpes, traverse le Tyrol, s'exhausse de nouveau pour former la montagne Noire, se recourbe, enveloppe, dans son contour la source du Danube, suit, avec plus ou moins de régularité, la rive gauche de ce fleuve, et se tournant vers le nord, au-delà de Bude, va terminer auprès de Moskow, le circuit que nous tâchons de montrer.

Ce bassin du Pont-Euxin est notre dixième région ; on voit couler, sur cette portion du globe, le Don, les fleuves de l'Anatholie septentrionale, la Save, la Drave, le Danube, le Dniester, le Bog et le Dniéper ou Borysthène, qui tous portent au Pont-Euxin le tribut de leurs ondes.

Les pays arrosés par la Wistule, l'Oder, l'Elbe, le Rhin, la Seine, la Loire et la Garonne, composent la onzième région, dans laquelle il faut inscrire aussi l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande qui les touchent, et qu'entourent les flots de l'Océan Atlantique boréal, dans lequel se rendent les eaux de la Garonne, de la Loire, de la Seine, du Rhin, et de l'Elbe. Nous trouvons donc, dans cette onzième région, la plus grande partie de la Pologne, l'Allemagne septentrionale, le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Grande-Bretagne, la Suisse et presque toute la France.

L'Espagne et le Portugal entourés par l'Océan

Atlantique boréal, la Méditerranée et les hautes Pyrénées, isolés, pour ainsi dire, du reste de l'Europe, au midi de laquelle ils forment une grande péninsule, et séparés par des mers, de toute autre partie du globe, doivent composer seuls une douzième région dont il est aisé de prévoir les caractères distinctifs, et l'influence particulière sur diverses espèces d'animaux.

La treizième région consiste dans la partie de la France méridionale sur laquelle le Rhône roule ses flots précipités, et que les Cévennes séparent de la onzième région, dans l'Italie, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, la Dalmatie, l'Albanie, l'Épire, la Morée, la Grèce, Candie, les îles de l'Archipel, Chypre, et la partie méridionale de l'Anatolie depuis les environs de Smyrne jusque vers les gorges de la Cilicie.

Par quelle fatalité toutes ces contrées dont les eaux coulent vers la Méditerranée, famenses depuis trente siècles, consacrées par une riante mythologie, célébrées par les historiens, chantées par les poètes, éclairées par les philosophes, embellies par le goût, parées par les grâces, brillantes des chefs-d'œuvre du génie, possédant tous les germes de fécondité, placées sous le plus beau ciel et paroissant avoir tout reçu de l'art et de la Nature, n'ont-elles, cependant, jamais goûté la liberté, la paix et le bonheur, que comme des songes fugitifs?

Les rives de l'Euphrate et du Tigre, la Mésopotamie, les bords de l'Oronte, la Syrie, et toute la partie de la Perse que ne renferme pas le bassin de la Caspienne, appartiennent à la quatorzième région. Et la quinzième, s'étendant sur l'Arabie, l'Égypte et l'Abyssinie, comprend, dans son enceinte, la mer Rouge, beaucoup mieux désignée par l'illustre auteur d'une nouvelle hydrographie, feu mon ami le comte de Fleurieu, sous le nom de mer d'Arabie.

La côte d'Ajan, le Zanguebar, le Monomotapa, Madagascar, l'Archipel du nord de l'île de France, les îles de France et de Bourbon, le pays des Cafres, celui des Hottentots, et le cap de Bonne-Espérance, sont les contrées de la seizième région.

La dix-septième s'étend sur la côte occidentale d'Afrique, depuis les environs de la baie Sainte-Hélène, jusques au cap Blanc, et présente le Congo, la Guinée proprement dite, et le cours de la Gambie, du Sénégal et du Niger.

Le grand désert de Sahara, et toute la Barbarie ou Afrique septentrionale, constituent la dix-huitième portion qui, par conséquent, a pour limites au nord-ouest et au nord le rivage de l'Océan Atlantique et celui de la Méditerranée, depuis le cap Blanc, où finit la dix-septième portion de la terre, jusques aux plaines de sable situées au couchant d'Alexandrie, et où commence la neuvième portion du globe, de laquelle nous venons de parler.

Nous plaçons la dix-neuvième région dans l'intérieur même de l'Afrique, dans ces contrées encore inconnues qui s'étendent depuis les environs du Tropique du Capricorne, jusques au dixième degré de latitude boréale. C'est au milieu de ces contrées que s'élèvent les montagnes d'où descendent les immenses volumes d'eau nécessaires pour entretenir les fleuves qui coulent vers les côtes orientales et occidentales, et qui, traversant souvent des déserts de sable, et soumis à toute l'influence d'une chaleur ardente et continuelle, disparaîtroient bientôt et ne laisseroient à leur place que des lits desséchés, arides et brûlants, si leurs sources n'étoient placées dans des monts très-hauts et qui renferment, même sous la ligne, d'abondants réservoirs.

C'est cette région intérieure et africaine, que j'ai cru, dans le temps, devoir comparer aux grandes sommités de la Tartarie, et qui, de même que l'intérieur de l'Asie, a peut-être servi d'asile à l'espèce humaine, lors des derniers bouleversements que le globe a éprouvés.

Une des plus grandes de ces régions zoologiques, que présente la surface de la terre, est celle que nous nommons la vingtième, qui comprend presque toute l'Amérique méridionale, et sur laquelle, l'Orénoque, le Maragnon ou fleuve des Amazones, la rivière des Tocantins, la Parana et la Plata, roulent leurs ondes écumantes dans d'im-

menses canaux creusés par le temps au travers des rochers et se précipitent, pendant plusieurs centaines de myriamètres, au milieu d'antiques forêts et de savanes noyées. Cette vingtième région renferme donc Vénézuéla, la Guiane, le Brésil, le Paraguai, le Chili oriental. Elle se termine du côté du pôle antarctique, à l'endroit où une branche des Cordilières s'avance vers le sud-est jusques au 44° degré de latitude australe; et elle suit cette branche particulière, jusques aux Cordilières mêmes qui, par leurs cimes orientales, servent de limites vers le couchant à cette vingtième portion du globe, encore trop peu décrite, observée et parcourue.

La vingt-unième région, située au sud de la vingtième, présente la pointe méridionale de l'Amérique, depuis l'île de Chiloé, la rivière de Camarones et la branche des Cordilières que nous venons de faire remarquer, jusqu'au cap de Horn; et dans sa circonférence, se trouvent la terre des Patagons, les bords du détroit de Magellan, la terre de Feu, l'île des États, et les îles Malouines ou Hawkin's Maidenland.

Au nord de cette région peu favorisée par la Nature, sans cesse environnée de frimas ou de tempêtes, et livrée, pour ainsi dire, au milieu d'une mer fréquemment irritée, à tous les combats des éléments, est la vingt-deuxième portion de la terre, qui s'étend comme une longue bande du midi au

nord, accompagne le bord occidental de la vingtième région zoologique, ne s'arrête qu'à l'isthme de Panama, et, se composant des chaînes les plus exhaussées des Cordilières, des hautes vallées que l'on rencontre au milieu de leurs pics volcaniques, et de l'espace de plaine qui règne entre leurs énormes sommets et les rivages du grand Océan équinoxial, nous montre le Chili septentrional, et presque tout le Pérou, cette contrée trop fameuse par ses affreux malheurs, mais célèbre à jamais dans les fastes de la science et de la sagesse par les travaux immortels des Bouguer, des La Condamine, des Humboldt, et par les recherches utiles et courageuses d'habiles voyageurs.

La Nature nous indique la place de la vingt-troisième région autour de ce grand bassin que nous nommons, avec Fleurieu, la mer des Antilles, et dès-lors nous voyons, sur sa surface, l'isthme de Panama, l'Yucatan, le vieux et le nouveau Mexique, la Californie, le cours de la rivière Colorado, la Louisiane jusqu'à la rive droite du Missouri, la partie méridionale des États-Unis jusques à la rive gauche de l'Ohio, les deux Carolines, la Géorgie, la Floride, Cuba, la Jamaïque, Saint-Domingue, Porto-Ricco, et toutes les Antilles, jusques à la Trinité.

Nous renfermons dans le contour de la vingt-quatrième région tous les pays compris entre la vingt-troisième portion dont nous venons de tra-

er la circonférence, l'Océan Atlantique septentrional, le Golfe Saint-Laurent, le fleuve du même nom, les lacs Ontario, Érié, Huron et Supérieur, et les montagnes auxquelles on a donné le nom de *Stonymountains* (montagnes pierreuses), qui s'étendent d'abord à l'ouest et ensuite vers le midi, et dont les revers méridionaux ou orientaux laissent échapper les eaux qui s'écoulent dans la mer des Antilles par la rivière Saint-Pierre, le Missouri, et le Mississipi.

À l'occident de ces montagnes pierreuses dont la hauteur a été supposée de onze cents mètres, se trouve une vaste contrée baignée par le grand Océan boréal, depuis la Californie, jusqu'au mont Saint-Élie; cette contrée forme notre vingt-cinquième région. Et enfin, la vingt-sixième renferme toute la partie septentrionale du nouveau continent, depuis le détroit de Behring, jusques au Nouveau-Groenland, auquel nous avons cru devoir réunir l'Islande, et depuis les environs des rivages boréaux des quatre grands lacs du Canada et du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux portions de l'Océan Glacial arctique aperçues par les voyageurs Hearne et Kensie. Nous voyons, au milieu de ses froides limites, le Labrador, presque tout le Canada, le lac Wiunipigue, le lac Athapescow, le lac Slave, les environs de la rivière de Cook, la presqu'île d'Alaska, les îles Aleutiennes, le cap du prince de Galles, celui de Lisburn, les bords de la

Baie de Baffin, ceux du détroit d'Hudson, et les rives de la grande baie du même nom.

Nous avons donc proposé d'admettre les régions zoologiques,

1. Du Nord de l'Europe,
2. Du Nord de l'Asie,
3. De la Chine,
4. De l'Archipel asiatique,
5. De l'Archipel océano-équinoxial,
6. De la Nouvelle-Hollande,
7. De l'Inde,
8. Du grand plateau d'Asie,
9. Du bassin de la Caspienne,
10. Du bassin du Pont-Euxin,
11. De l'Europe occidentale,
12. De la grande péninsule européenne,
13. De la Méditerranée,
14. De la mer de Perse,
15. De la mer d'Arabie,
16. De l'Afrique orientale,
17. De l'Afrique occidentale.
18. De l'Afrique septentrionale,
19. Du grand plateau d'Afrique,
20. Des Amazones,
21. Des Terres Magellaniques,
22. Des Cordilières,
23. De la mer des Antilles,
24. Des quatre Lacs et du Mississipi,
25. Du Nord-ouest de l'Amérique,
26. De l'Amérique boréale.

L'homme sauvage est soumis à l'influence de ces régions zoologiques, et même l'homme civilisé ne peut s'y soustraire entièrement. L'art de

L'homme perfectionné par la société ne peut le préserver qu'imparfaitement de la puissance du climat. Il le laisse toujours plus ou moins exposé à ces effets des eaux, de la terre et de l'air, auxquels le père de la médecine, le grand Hyppocrate, attachoit tant d'importance. Quelque force que la pensée et le génie aient donné à l'homme pour lutter contre la Nature, il n'oppose à ses efforts qu'un pouvoir qu'elle lui a départi; et s'il peut contrebalancer les unes par les autres ses lois secondaires qu'en conséquence il lui importe tant de découvrir, il est toujours contraint de subir ses lois fondamentales, dont les arts ne peuvent jamais être que d'heureuses applications.

On vient de lire l'admirable Histoire de l'Homme, écrite par Buffon. M. Blumenbach, dans ses savantes recherches sur les différentes races de l'espèce humaine; M. le chevalier Cuvier, dans son *Règne animal*, et dans tant d'autres ouvrages où il a fait réfléchir sur l'homme les lumières que faisoient naître autour de lui ses découvertes dans l'Anatomie des animaux; M. le baron de Humboldt, par tant d'observations dignes de son génie élevé; M. Barton, de Philadelphie, dans son Archéologie américaine et dans les travaux si curieux qu'il a publiés sur les divers idiomes du nord de l'Amérique, ainsi que sur d'autres sujets; M. Virey, dans le nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle; M. Sonnering, M. Gal, et d'autres ha-

biles zoologues ou anatomistes, n'ont pas pu ajouter à la connoissance du chef-d'œuvre de la création. J'ai essayé de réunir aux tableaux de Buffon quelques esquisses sur les rapports des diverses races ou variétés que présente cette espèce humaine, à laquelle il est si naturel de voir consacrer tant de travaux destinés à accroître et sa puissance et son bonheur.

Dans les Discours que j'ai prononcés à l'ouverture de deux de mes Cours de Zoologie, donnés dans le Muséum d'histoire naturelle, j'ai offert ces esquisses, et indiqué comment devoit être complétée l'histoire de l'homme. Il m'a semblé qu'un extrait de ces Discours, dont l'édition est épuisée depuis long-temps, pourroit être considéré comme un supplément de l'ouvrage de celui qui avoit bien voulu m'associer à ses travaux, si je ne le donnois surtout que modifié par toutes les études que j'ai faites depuis le temps où ces Discours ont été imprimés, et que demandoient de moi, les *Âges de la Nature* et l'*Histoire naturelle de l'espèce humaine*, que j'espère publier bientôt.

Que l'on ne croie pas, disois-je dans le premier de ces Discours, que l'homme de la Nature ne soit que l'homme véritablement sauvage qui, dénué de tout art, privé de compagnie, séparé de ses semblables, erreroit au milieu des déserts et des

bois, au gré des tempêtes et de ses appétits. Le castor qui se réunit par familles, par tribus, par peuplades, qui façonne et charrie ses bois, pétrit la terre, construit ses digues, arrange son habitation, la remplit d'aliments convenables, n'est-il pas le castor de la Nature? L'espèce humaine, qui n'a reçu d'autre empreinte que celle des produits nécessaires de sa propre intelligence, est donc véritablement l'espèce de la Nature. Si son histoire commence par celle de l'homme entièrement sauvage, elle ne doit cesser qu'au moment où, dans le sein des sociétés établies, paroît celle des individus. Les actions du cheval conquis par l'homme, du bœuf soumis à sa volonté, du chien asservi par le sentiment à ses caprices, de l'éléphant dompté par ses soins assidus, n'appartiennent point véritablement à l'histoire de la Nature : elles ne sont pas le produit de leur instinct livré à lui-même, mais le résultat d'une force étrangère, mais l'effet de l'intelligence d'un dominateur. L'homme, au contraire, accroissant chaque jour sa puissance par la réunion de ses travaux et de ses pensées, de quelle espèce étrangère a-t-il été forcé de recevoir la plus légère modification? quel est l'animal qui lui a commandé? quelle empreinte d'esclavage l'espèce humaine porte-t-elle, et a-t-elle jamais reconnu d'autre maître que la nature immuable des choses? C'est donc au naturaliste à tracer les traits de l'espèce humaine perfec-

tionnée. Son tableau se compose de plusieurs images successives : tâchons de les indiquer.

L'homme, considéré en lui-même, et abstraction faite de ses rapports avec ses semblables, seroit bien différent de ce qu'il est devenu. Supposons, en effet, pour un moment, qu'il se soit développé sans secours, et qu'il vive seul sur une terre aussi sauvage que lui. Ne transportons même pas le sol agreste sur lequel il traîneroit sa vie, trop près de ces contrées polaires, couvertes, pendant presque toute l'année, de glaces, de neiges et de frimas; où presque toute végétation est éteinte; où quelques animaux, difficiles à atteindre, ou dangereux à combattre, pourroient seuls lui fournir une rare et foible subsistance; où, sans vêtements, sans asile, sans art, sans ressource, il auroit perpétuellement à lutter contre la longue obscurité des nuits, l'intensité d'un froid très-rigoureux, la dent des animaux féroces et la faim plus dévorante encore. Ne le voyons pas non plus dans ces régions arides, trop voisines de la ligne, où la terre desséchée ne lui présenteroit aucune verdure. où les vents rouleroient sans cesse des flots d'un sable brûlant, où une mer de feu l'inonderoit de toutes parts, et où il ne pourroit étancher la soif ardente qui le consumerait qu'en s'approchant des bords d'une eau saumâtre, repaire immonde de reptiles dégoûtants, et en étant sans cesse menacé d'être déchiré par la

griffe ensanglantée du lion et du tigre, ou de périr étouffé au milieu des replis tortueux d'un énorme serpent. Évitions ces deux extrêmes. Plaçons l'homme sauvage que nous examinons sur une terre tempérée, à peu près également éloignée des glaces des contrées polaires et des feux des plages équatoriales. Sa tête hérissée de cheveux durs et pressés, son front voilé par une sorte de crinière touffue, ses yeux cachés sous des sourcils épais, sa bouche recouverte d'une barbe très-longue, qui retombe en désordre sur une poitrine velue, tout son corps garni de poils, ses ongles allongés et crochus, telle est l'image qu'il présente. La majesté de sa face auguste, les traits de l'intelligence, la marque d'une essence supérieure, le sceau du génie, tout est, pour ainsi dire, encore caché sous l'enveloppe d'une bête féroce. L'entière liberté de ses mouvements, le besoin d'attaquer ou celui de se défendre, donnent à ses muscles une grande vigueur, et à tous ses membres une grande souplesse. Il montre une force, une agilité et une adresse bien supérieures à celles de l'homme perfectionné. Mais que sont son adresse et son agilité à côté de celles du singe? et qu'est sa force, mesurée avec celle du cheval, du taureau, du rhinocéros et de l'éléphant? Sa vue, son odorat et son ouïe, jouissent d'une grande sensibilité; mais que devient la prééminence que ses sens paroissent lui donner, si l'on com-

pare sa vue à celle de l'aigle, son odorat à celui du chien, son ouïe à celle des animaux des déserts? Les doigts de ses pieds fréquemment exercés, et qu'aucun caprice n'a encore déformés, plus longs et plus séparés les uns des autres qu'ils ne le deviendront, le rendent presque quadrumane; ils rapprochent ses habitudes de celles du singe, avec lequel ses dents et presque toutes les parties de son corps présentent de très-grands rapports de conformation; et si, pendant son repos ou son sommeil, il cherche dans des cavernes sombres un abri contre le danger, il passe presque tous les instants de sa vie active dans les profondeurs de vastes forêts, occupé quelquefois à y poursuivre de foibles animaux, mais le plus souvent grim pant de branche en branche, et y cueillant les fruits les moins durs et les moins acerbés.

Cet état cependant n'est, pour ainsi dire, qu'hypothétique. Au milieu de ces bois, dans le fond de ces antres sombres, l'homme rencontre sa compagne; le printemps répand autour d'eux sa chaleur vivifiante; un sentiment irrésistible les entraîne l'un vers l'autre; la nuit les enveloppe de ses ombres; la Nature commande, elle est obéie; l'homme ne sera plus seul sur une terre sauvage. Son existence est doublée; elle est triple au bout de neuf mois : le nouvel être auquel il a donné le jour aura besoin, pendant long-temps,

ou de lait, ou de soins, ou de secours; tous les feux du sentiment s'allument et s'animent par leur action mutuelle; un lien durable est tissu; le partage des plaisirs et des peines est établi; la famille est formée. La voix, qui n'est plus uniquement répétée par un écho insensible, mais à laquelle peut répondre une voix et semblable et bien chère, est maintenant bien des fois exercée: l'organe qui la produit se développe; elle acquiert de la flexibilité; elle n'avoit encore indiqué que l'effroi, elle exprime la tendresse; elle se radoucit, elle se diversifie. La facilité que donne la forme de la bouche et du nez, d'en convertir les sons en accents variés et proférés sans efforts, en multiplie l'emploi; elle a eu des signes pour les passions vives, elle en a pour les affections plus calmes; elle en a bientôt encore pour les souvenirs, la réflexion et la pensée; l'art de la parole existe. La puissance créatrice de cet art réunit à l'ardeur de la sensibilité la lumière de l'intelligence; la première langue frappe le cœur, le touche, développe l'esprit; l'homme reçoit le complément de son essence, l'instrument de sa perfectibilité; et, revêtu de sa dignité tout entière, il va marcher en quelque sorte l'égal de la Nature.

Pouvant instruire ses semblables de ses sensations, de ses désirs, de ses besoins, il s'aide de ses fils, il s'aide de ses frères; ils mettent en commun leur expérience par la mémoire, leurs travaux par

l'entente, leur prévoyance par une affection mutuelle, ou par un intérêt commun. Leur nombre, leur union, et surtout leur concert, les rendent supérieurs aux animaux les plus redoutables. Leur chasse plus heureuse leur fournit un aliment plus substantiel et plus agréable peut-être que des végétaux que la culture n'a pas encore améliorés. Ils aiguisent des branches, ils façonnent des pieux, ils forment des massues, ils arment de pierres dures et tranchantes un jeune tronc noueux, et déjà la hache est entre leurs mains. Les arbres cèdent à leurs coups. Ils se font jour au travers des forêts épaisses; ils poursuivent, jusque dans leurs repaires, les plus gros animaux, leur donnent facilement la mort, les dépouillent sans peine, se nourrissent de leur chair, revêtent leur dos et leur large poitrine de la fourrure sanglante de leur proie, les garantissent, par ce premier et grossier vêtement, contre les froids, les vents et les averses; entreprennent, même au milieu des hivers, des courses plus lointaines et des recherches plus productives: et nous avons déjà sous les yeux les premiers éléments de ces peuplades errantes, que présentent de si vastes portions de l'Amérique septentrionale.

Une tige flexible et élastique, pliée par le vent, se rétablissant avec vitesse, frappant avec force et lançant au loin un corps plus ou moins léger, leur donne l'idée de l'arc et de la flèche. Une pierre je-

tée à de grandes distances par un bras nerveux, mu circulairement et avec rapidité, leur fait inventer la fronde qui prolonge le bras.

Le choc fortuit de deux cailloux fait jaillir des étincelles qui, tombant sur des feuilles desséchées, allument les forêts et propagent au loin un violent incendie. Ils imitent ce choc ; ils le remplacent par un frottement répété ; et le feu, maintenant leur ministre, leur donne un art nouveau.

Devenus plus nombreux, ils sont forcés de réunir aux fruits de la chasse les produits de la pêche. Devenus plus attentifs, ils ont bientôt inventé les appâts, la ligne et les filets : et pour que la distance du rivage ne puisse pas dérober le poisson à leurs recherches, quelques vieux troncs flottants près de la rive, et réunis par des lianes, forment le premier radeau, ou, creusés avec la hache, composent les premières pirogues ; et le premier navigateur, donnant à une rame grossière des mouvements analogues à ceux des nageoires des poissons qu'il veut atteindre, ou des pieds palmés des oiseaux nageurs qui les poursuivent comme lui, hasarde sur les ondes sa frêle et légère embarcation.

Cependant, au milieu de ces bois voisins des eaux, et dont les grottes naturelles sont encore l'habitation de l'espèce humaine, un animal doué d'un odorat exquis, d'une vue perçante et d'un instinct supérieur, d'un naturel aimant, coura-

geux pour les objets qui lui sont chers, timide pour ses propres besoins, avide d'un secours étranger, réclamant sans cesse un appui, se livrant sans réserve, modifiant ses habitudes par affection, docile par sentiment, supportant même l'ingratitude, oubliant tout excepté les bienfaits, et fidèle jusques au trépas, s'attache à l'homme, se dévoue à le servir, lui abandonne véritablement tout son être, et, par cette alliance volontaire et durable, lui donne le sceptre du monde. Jusqu'à ce moment, l'homme n'avoit pu que repousser, poursuivre, mettre à mort les animaux : maintenant il va les régir. Aidé du chien, son nouveau, son infatigable compagnon, il réunit autour de lui la chèvre, la brebis, la vache; il forme des troupeaux; il acquiert dans le lait un aliment salubre et abondant; la houlette remplace la hache et la massue; il devient pasteur.

N'étant plus condamné à des courses lointaines, il cherche à embellir la grotte dont il n'est plus contraint de s'éloigner si fréquemment. Son cœur apprend à goûter les charmes d'un paysage, à préférer un séjour riant, à attacher des souvenirs touchants à la forêt silencieuse, à la verte prairie, au rivage fleuri. Il a façonné le bois pour l'attaque ou la défense, il va le façonner pour le plaisir; et, toujours guidé par le sentiment, entouré de sa compagne, de ses enfants, de son chien fidèle, il rapproche des branches souples, en entrela-

ce les rameaux, les couvre de larges feuilles, les élève sur des tiges préparées; environnant d'épais feuillages et d'arbrisseaux flexibles cette enceinte si chère, cet asile qu'il consacre à tout ce qu'il aime, il construit la première cabane; et l'éternel modèle de la plus pure architecture est dû à la tendresse.

Il a vu des graines transportées par le vent, et reçues par une terre grasse et humide, faire naître des végétaux semblables à ceux qui les avoient produites : il recueille avec soin ces germes des plantes dont les fruits servent à sa nourriture, ou dont les fleurs et les feuilles réjouissent ses yeux et plaisent à son odorat; il les sème autour de sa cabane, il arrose la terre à laquelle il les confie. Il veut mêler à cette terre dont il commence à sentir le prix, tout ce qui lui paroît devoir en augmenter la fertilité : des végétaux plus grands et plus nombreux, des fruits plus savoureux, des graines plus substantielles, que ceux qu'il a connus, sont les produits de ses soins. Son ardeur pour le travail augmente; ses labeurs se multiplient; il croit n'avoir jamais assez manié, retourné, engraisé une terre qui bientôt peut suffire à nourrir sa nombreuse famille; il veut creuser de profonds sillons; il s'aide de tous ses instruments; la hache se métamorphose en soc; il appelle à son secours le plus fort des animaux qu'il élève autour de lui; une longue constance dompte le tau-

reau; l'animal, subjugué presque dès sa naissance, soumet, à la charrue qu'on lui impose, une corne docile, et une puissance dont il ne se souvient en quelque sorte, que pour l'abandonner tout entière; et l'agriculture est née, et l'art le plus utile a vu le jour.

Cependant les besoins de l'espèce humaine augmentent avec les moyens de les satisfaire. Les jouissances animent la sensibilité, éveillent les désirs, et demandent des jouissances nouvelles. L'homme emploie l'eau et le feu à augmenter, par d'heureux mélanges que le hasard lui découvre, ou que son intelligence lui indique, la bonté des aliments qu'il préfère. Parmi les végétaux qu'il cultive, il en est qui lui présentent des filaments longs, souples et déliés, qu'il peut aisément débarrasser d'une écorce grossière : il en fait des tissus plus légers et des vêtements plus commodes que les peaux dont il s'est couvert. Il a vu d'autres plantes répandre leurs sucres et colorer la feuille, la pierre, la terre : ces nuances lui ont plu; elles ont charmé sa compagne; il sait bientôt les transporter sur les nouveaux tissus que son industrie a produits.

Plus il goûte de jours heureux dans le séjour qu'il a créé, plus il veut abrégier le temps de l'absence, lorsqu'il est contraint à s'en éloigner. Il veut soumettre à sa puissance et s'attacher par ses bienfaits le sobre chameau et le cheval rapide:

avec l'un il traversera les déserts les plus arides; avec l'autre, il franchira les plus grandes distances. Ces deux conquêtes deviennent les fruits de son intelligence, de sa persévérance, et de l'union de ses efforts à ceux de l'animal sensible qui n'existe que pour lui.

Dominateur absolu du chien dévoué et du coursier courageux, maître de nombreux troupeaux, créateur, en quelque sorte, de végétaux utiles, propriétaire de la terre qu'il féconde, dispensateur des forces terribles du feu, sentant chaque jour son intelligence s'animer, son sentiment se vivifier, son empire s'étendre, fier de son pouvoir, se complaisant dans ses ouvrages, enivré de ses jouissances, rempli de son bonheur, élevant vers le ciel son front majestueux, agitant avec vivacité ses membres vigoureux, cédant à la joie, à l'espérance, au transport qui l'entraîne, l'homme maintenant manifeste, dans toute leur plénitude, des mouvements intérieurs qu'il ne peut plus contenir. Il exhale, pour ainsi dire, le plaisir qui l'enchanté. Il s'élançe, bondit, retombe, s'élançe encore, retombe de nouveau. Pour prolonger cette vive expression du délire fortuné auquel il s'abandonne, pour que la fatigue en abrège le moins possible la durée, il met de la régularité dans ses efforts, de l'égalité dans les intervalles qui séparent ses pas, de la symétrie dans ses gestes; et le contentement qu'il éprouve étant bientôt partagé

dans toute son étendue par sa compagne et par ses fils, la première danse régulière a lieu sur la terre. Des paroles touchantes l'accompagnent; elles sont proférées avec l'accent de la sensibilité. Des sons articulés ne suffisent plus à la situation qui inspire l'homme, ses fils et sa compagne; la voix est plus soutenue, élevée et abaissée avec promptitude, portée au-delà de grands intervalles; les paroles et les tons successifs sont nécessairement divisés par portions symétriques, comme la danse à laquelle ils s'unissent; et le premier chant est entendu, et la poésie naît avec le chant.

Dans des moments plus calmes, cette poésie enchanteuse exerce, sans le secours de la danse, son influence douce et durable. Fille alors de passions plus profondes, de sensations plus compliquées, d'affections plus variées, l'air auquel elle s'allie et qu'elle empreint de sa nature, est déjà la véritable musique à laquelle on devra tant de moments de paix, tant de peintures consolantes, tant de sentiments généreux. L'homme a recours à ces deux sœurs magiques pour lier le bonheur du passé au bonheur du présent, pour raconter à ses fils attentifs les jouissances qu'il a éprouvées, les travaux qu'il a terminés, les courses qu'il a faites, les succès qu'il a obtenus, les inventions dont il s'est enrichi, les grands événements physiques dont il a été le témoin; et l'histoire com-

mence. Il veut de plus en plus perpétuer le souvenir de ces événements, de ces inventions, de ces succès, de ces courses, de ces travaux, de ces jouissances : il prend la hache primitive et les autres instruments qui lui ont été si utiles ; il attaque le bois ou la pierre ; il les taille en figures grossières, en images imparfaites des objets qui remplissent son esprit ou son cœur. Il cherche à ajouter à ces monuments incomplets, en donnant à la pierre ou au bois la couleur des sujets de sa pensée ou de ses affections ; et voilà la première écriture hiéroglyphique, qui donne naissance à la sculpture, à la peinture, à l'art admirable du dessin.

De nouveaux plaisirs, de nouveaux besoins, de nouvelles idées, fruits nécessaires des rapports nombreux que fait naître la multiplication toujours croissante de l'espèce humaine, à mesure que ses qualités s'améliorent et que ses attributs augmentent ; des combinaisons plus variées, des sensations plus vives, une mémoire plus exercée, une imagination plus forte, une prévoyance plus active, une curiosité d'autant plus grande qu'elle est fille d'une intelligence plus étendue et d'une instruction plus diversifiée ; la réflexion, la méditation même que produit le loisir amené par l'assurance d'une subsistance facile ; le désir d'échapper à l'ennui, cet ennemi secret, mais terrible, qui paroît pour la première fois, et qu'éveille un

repos trop prolongé; toutes ces causes puissantes et à chaque instant renouvelées portent l'attention de l'homme sur tous les objets qui l'environnent, sur ceux même qui n'ont avec lui que des relations éloignées, et qui en sont séparés par de grandes distances. Il commence à vouloir tout connoître, tout évaluer, tout juger. Déjà il compare les poids, rapproche les dimensions, estime la durée, distingue les productions naturelles qui l'entourent, vivantes ou inanimées, sensibles comme lui, ou seulement organisées; porte ses regards dans l'immensité des espaces célestes, contemple les corps lumineux qui y resplendent, observe la régularité et la correspondance de leurs mouvements, fait de leurs révolutions la mesure du temps qui s'écoule; cherche à deviner les vents, les pluies, les orages, les intempéries qui détruisent ou favorisent ses projets; voit la foudre des airs ou la flamme des volcans fondre et faire couler en différentes formes les matières métalliques dont les propriétés peuvent l'aider dans ses arts, imite ces utiles procédés par de grands feux qu'il allume; et, conduit par le hasard ou par l'instinct des animaux, cherche dans les sucs des plantes salutaires un remède plus ou moins assuré contre l'affoiblissement de ses forces, le dérangement de son organisation interne, l'alternative cruelle d'un froid rigoureux qui le pénètre et d'une chaleur intérieure qui le dévore, l'alté-

ration toujours plus dangereuse d'humeurs funestes qu'il recèle, les blessures qu'il reçoit, les plaies qui leur succèdent.

Cependant des secousses inattendues agitent et ébranlent, pour ainsi dire, jusque dans ses fondements, la terre sur laquelle il repose. Une force inconnue soulève l'Océan, et l'étend jusqu'aux montagnes dont les hauts sommets s'entrouvrent avec fracas et vomissent des torrents enflammés. Des vents impétueux, des nuages amoncelés, des foudres sans cesse renaissantes, rendent plus violents encore les horribles combats du feu, de l'eau et de la terre. Le ravage, la destruction, la mort, menacent l'homme de tous côtés. Ils l'investissent : la terreur le saisit. D'anciennes conjectures, d'anciennes affections, se réveillent dans son âme. L'espérance et la crainte présentent à son imagination l'image d'une puissance supérieure à l'épouvantable catastrophe qui s'avance, pour ainsi dire, sur l'aile des vents. Il prie; et lorsque le calme est rendu à la terre, lorsque les feux sont éteints, les gouffres refermés, les ondes retirées, les nuages dissipés, un souvenir mélancolique lui reste. Il prie encore. La consolation, l'espoir, la confiance, descendent dans son âme. Il voit un père dans l'auteur de tout ce qui existe.

Tout son être a reçu une commotion profonde. Une activité d'un nouveau genre, une prévoyance plus attentive, une prudence presque inquiète,

donnent une impulsion plus forte à ses pensées, à ses sentiments. Il examine de plus près ses rapports avec ses semblables. Ce qu'il leur doit, ce qu'il se doit, son intérêt, le leur, se dévoilent de plus en plus à ses yeux. Des idées de bienveillance mutuelle, de secours présents, de ressources à venir, de communications, d'échanges, de commerce, de propriété, de sûreté, de garantie, d'ordre général, d'économie privée, d'administration publique, se présentent, se combinent, s'améliorent, s'agrandissent, s'épurent.

L'écriture hiéroglyphique ne suffit plus à des rapports fréquents et variés. Des signes peu nombreux, et propres, par leurs diverses réunions, à noter avec promptitude et facilité tous les accents de la voix, toutes les expressions de la pensée, remplacent les hiéroglyphes.

Et comme le temps n'est rien pour la Nature, comme il n'est rien pour l'intelligence qui l'admire, comme nous n'offrons pas l'histoire des individus, et que nous ne cherchons qu'à présenter le tableau de celle de l'espèce, franchissons des siècles, rapprochons-en d'autres, et hâtons-nous de dire qu'à l'instant où cette nouvelle écriture put être en quelque sorte multipliée, sans limites de durée ni d'espace, par le moyen de l'imprimerie, tous les arts, tant ceux qui ont la beauté pour objet, que ceux que l'on a nommés mécaniques

ou chimiques, toutes les sciences, celles surtout auxquelles on doit le plus grand développement de l'esprit, l'analyse et l'algèbre, s'étendant par des progrès rapides et merveilleux, précipitèrent l'espèce humaine vers la perfection qui l'attend.

Quelle puissance que celle de cette espèce, développant, par sa propre force, toutes les facultés qu'elle a reçues de la Nature! quelles victoires que les siennes! Elle a tout asservi. Dominateur. lorsqu'il réagit sur lui-même, de tous les sens, de l'imagination, de la volonté; conquérant, hors de lui, des terres, des pierres, des métaux, des plantes, des animaux, des mers, du feu, de l'air, de l'espace, du passé, de l'avenir : voilà l'homme.

Ah! pourquoi a-t-il abusé de son pouvoir auguste? Pourquoi ses passions, qui ne devoient que hâter sa félicité, l'ont-elles condamné au malheur, en le dévouant aux tourments de l'envie? Funestes rivalités des individus, vous avez produit les crimes. Funestes rivalités des nations, vous avez enfanté la guerre. Quel tableau que celui des fléaux qu'elle entraîne! l'industrie détruite, les champs ensanglantés, la famine hideuse engendrant la peste dévastatrice..... Détournons nos regards; gémissons sur la dure nécessité qui réduit la vertu même à protéger ses droits; admirons les héros qui défendent leur patrie; admirons, chérissons encore plus la sagesse qui donne la paix.

Quatre races principales occupent cependant la surface du globe. La première est celle des Arabes, des Abissins, des Maures, des Persans, des habitants indigènes de la presqu'île de l'Inde, des Turcs, des Circassiens, des Grecs, des Germains, des Français, et de presque tous les Européens. Dans cette variété de l'espèce humaine, le visage est ovale; le nez est proéminent; l'angle nommé facial, dont l'ouverture, en indiquant la saillie du crâne relativement à celle des mâchoires, paroît annoncer la supériorité de l'intelligence sur les appétits grossiers, est de quatre-vingt-dix degrés, et se rapproche le plus de celui que le génie des plus habiles sculpteurs de l'antiquité a cru devoir donner à la beauté parfaite, et particulièrement à la beauté céleste.

La seconde race est celle des Mongols, des Mantchéoux, des Kalmouks ou Eleuths, des Chinois, des Japonais, des Thibétains, de plusieurs peuples de l'Inde qui vivent au-delà du Gange, et de ceux qui ont remplacé dans la grande péninsule indienne, et dans plusieurs pays voisins, à des époques plus ou moins reculées, les habitants de ces contrées, issus de la race arabe-européenne, nommée aussi la race du Caucase. Les caractères de cette race consistent dans un front plat, des yeux placés obliquement, un nez petit, des joues saillantes, de grosses lèvres, un angle facial moins ouvert que celui des Européens, et par conséquent

plus éloigné de celui que la poétique imagination des Grecs a supposé dans leurs divinités.

Les hommes de la troisième race habitent sur les côtes occidentales, méridionales et orientales de l'Afrique, depuis le Sénégal jusques à la mer Rouge. On les reconnoît à leur front plat, à leur nez épaté, à leurs joues proéminentes, à leurs mâchoires saillantes, à leur angle facial encore plus petit que celui des Mongols.

Enfin, on voit dans le nord des deux continents, où la Nature, comprimée, pour ainsi dire, par l'excès du froid, est en quelque sorte rapetisée dans toutes ses dimensions, les Lapons, les Samoïèdes, les Ostiaques, les Tchutchis, les Groënländais et les Esquimaux, dont le visage est très-plat, le corps trapu, et la taille extrêmement courte.

Ces races, en se mêlant, ont produit de nombreuses variétés, dont les bornes que nous avons dû nous prescrire ne nous permettent pas de parler.

On voudra savoir peut-être ce que sont ces Malais qui paroissent avoir peuplé la plus grande partie des îles de la mer du Sud, et peut-être une grande portion du continent de la Nouvelle-Hollande qu'environnent les eaux de l'immense Océan Pacifique. On a cru pendant long-temps qu'ils étoient une variété de la race des Mongols. Mais il faut les regarder comme une émanation

de celle des Arabes, des Maures et des Indiens indigènes.

On voudra savoir encore si l'on doit considérer comme une cinquième race principale les peuples à demi sauvages de l'Amérique, et particulièrement ce qui reste des Mexicains et des Péruviens. Nous allons voir qu'il ne seroit peut-être pas très-contraire à la vérité de supposer que les Péruviens et les autres peuples que l'on a trouvés dans l'Amérique méridionale, lorsqu'on l'a découverte, tiroient leur origine des Malais des îles de la mer du Sud, et que des individus de la race mongole ont peuplé le Mexique et les autres contrées de l'Amérique septentrionale.

Mais examinons auparavant les trois races arabe-européenne, mongole et africaine, sous un nouveau point de vue. Selon qu'elles habitent sur des montagnes ou dans des plaines, près de vastes forêts ou sur le bord des mers, dans la zone torride ou dans le voisinage des zones glaciales ; qu'elles sont soumises à une chaleur excessive ou à une douce température, à la sécheresse ou à l'humidité, aux vents violents ou aux pluies abondantes, et qu'elles reçoivent l'action de ces différentes forces plus ou moins combinées, elles présentent de grandes différences dans leur extérieur, et forment, par la nature et la couleur de leurs téguments, des sous-variétés très-remarquables. Le tissu muqueux et réticulaire qui règne

entre l'épiderme et la peau proprement dite s'organise ou s'altère de manière à changer la couleur générale des individus, la nature, la longueur et la nuance des cheveux et des poils. La couleur générale est le plus souvent blanche dans les pays tempérés et presque froids; les cheveux y sont blonds, très-longs et très-fins. Le blanc se change en basané, en brun, en jaunâtre, en olivâtre, et même en noir très-foncé, à mesure que la chaleur, la sécheresse, ou d'autres causes analogues, augmentent; la longueur des cheveux diminue en même temps; leur finesse disparaît; leur nature change; ils deviennent cotonneux. Le climat de l'Amérique a conservé à ces cheveux, même sous la zone torride, presque toute leur longueur: mais ils y ont perdu leur finesse; et si le blanc de la couleur générale n'y a pas été converti en noir, il y a été remplacé par un rouge brunâtre, assez semblable à la couleur du cuivre.

Nous ignorons quelle est la plus ancienne de ces variétés, et par conséquent quelle est leur souche commune. Mais il n'est peut-être pas inutile de faire observer que si nous devons admettre, relativement au premier état de la terre que nous habitons, quelque hypothèse analogue à celles des Leibnitz, des Buffon, des Laplace, si nous devons supposer que notre globe a été pénétré, lors de son origine, d'une chaleur bien plus vive que celle à laquelle il est soumis depuis plu-

sieurs siècles, l'espèce humaine a dû, à cette époque reculée, présenter sur toute la surface de la terre qu'elle a occupée, la couleur noire qu'elle ne montre, dans nos temps modernes, que vers les pays brûlés par un soleil ardent.

La race arabe-européenne habite les régions de *la mer d'Arabie*, de *l'Afrique septentrionale*, de *la mer de Perse*, de *la mer Caspienne*, du *Pont-Euxin*, de *la Méditerranée*, de *la grande péninsule européenne*, de *l'Europe occidentale*, et d'une très-grande partie de celle à laquelle nous avons donné le nom de *région du nord de l'Europe*.

La race mongole, dont les traits distinctifs présentent un front plat, un crâne très-peu proéminent, un nez petit, des yeux placés obliquement, des joues saillantes vers le haut et de grosses lèvres, est répandue dans une très-grande portion de la région du *nord de l'Asie*, et dans les régions de *la Chine*, de *l'archipel asiatique*, de *l'Inde*, et du *grand plateau d'Asie*.

La race africaine, que l'on reconnoît à son front aplati, à son crâne encore moins proéminent que celui de la race mongole, à son nez épaté, à ses joues saillantes, à ses mâchoires avancées, à ses lèvres relevées et épaisses, se trouve dans les régions de *l'Afrique orientale* et de *l'Afrique occidentale*.

Et enfin la race hyperboréenne, placée dans le nord des deux continents, où la Nature, enchaî-

née dans ses mouvements, comprimée dans ses efforts, et rapetissée dans ses dimensions, est près, pour ainsi dire, d'expirer sous la puissance délétère d'un froid rigoureux, cette race si peu favorisée lutte contre les intempéries d'un climat funeste dans les portions les plus septentrionales des régions du *nord de l'Europe*, du *nord de l'Asie* et de *l'Amérique boréale*.

Ces races, en se mêlant, ont fait naître de nombreuses variétés dans lesquelles les caractères distinctifs des souches principales quelquefois sont assez conservés pour être reconnus ou du moins devinés, et d'autres fois sont confondus, altérés, ou effacés au point de ne laisser subsister aucun indice des tiges qui les ont produites.

Mais indépendamment de ces différences qui dérivent de la diversité des proportions, chacune des quatre grandes races de l'espèce humaine est soumise, ainsi que nous l'avons dit, par la puissance du climat, à des altérations superficielles, mais remarquables et durables, desquelles résultent des variétés d'une autre sorte. Suivant qu'elles habitent des contrées voisines ou éloignées de la zone torride, basses ou très-élevées au-dessus du niveau des mers, unies ou hérissées de pics sourcilleux, dénuées de végétaux ou entourées de vastes forêts, arrosées par de larges fleuves ou surchargées d'un sable aride, chaudes ou froides, humides ou sèches, fertiles ou stériles, agitées par

des vents impétueux ou abandonnées à de longs calmes, elles éprouvent dans leurs téguments ces modifications que nous avons indiquées, et qui changent non-seulement les dimensions et les qualités de leurs poils, mais encore les nuances de leur couleur. Les différents degrés de ces changements constituent dans chaque race autant de variétés qui diffèrent d'autant plus de celles auxquelles le mélange des races a donné le jour, qu'elles sont l'effet de l'influence de la terre et de l'air et par conséquent l'ouvrage de la Nature, pendant que les autres, n'ayant existé que par la volonté de l'homme, sont les enfants de ses caprices, les résultats de ses goûts, ou les produits de ses combinaisons.

En examinant la race arabe-européenne, par exemple, aux différentes latitudes qu'elle occupe depuis le nord de l'Europe jusque vers le tropique du Cancer, nous la voyons montrer en Suède, en Danemark, en Hollande, dans la Germanie, en Pologne, en Russie, une peau très-blanche, des yeux bleus, des cheveux très-longs, très-fins, et blonds ou couleur d'or; présenter dans la Grèce, dans une grande partie de la France, et dans presque toute l'Italie, une peau blanche, mais dont les teintes sont relevées par des reflets foncés, des yeux bruns, des cheveux longs, mais noirâtres; se distinguer dans l'Espagne méridionale, en Sicile, et dans une grande portion de

l'Anatolie, de la Syrie et de la Perse, par un teint où les nuances brunes sont très-nombreuses, par des yeux noirs, et par des cheveux noirs et un peu gros; joindre à ces derniers traits, dans la Barbarie, l'Égypte et l'Arabie, des cheveux grossiers et une peau très-basanée; et enfin offrir dans l'Abyssinie presque tous les effets de l'influence d'une chaleur excessive sur la peau, les poils, et leur couleur.

En suivant également la race mongole depuis le nord de la Chine et les bords de la Léna jusqu'aux îles de l'archipel de l'Inde, situées sous la ligne équatoriale, nous voyons toutes les nuances comprises entre le blanc et le noir, et tous les degrés de brièveté, de grosseur, de rudesse ou de mollesse, que l'altération des poils peut produire, indiquer, pour ainsi dire, les divers parallèles par lesquels on traverse la chaîne de hautes montagnes qui règne depuis les environs du lac Baïkal jusqu'à la Manche de la Tartarie, le haut Ségalien, la Tartarie chinoise, les provinces septentrionales de la Chine, les provinces méridionales de ce grand empire, le Tonkin, la Cochinchine, le Camboye, et les Moluques.

La race africaine présente des dégradations analogues, à mesure qu'on s'éloigne, par exemple, du cap de Bonne-Espérance, pour s'approcher du tropique du Capricorne, et ensuite de la ligne équinoxiale, ou que, traversant le désert de Sah-

ra, on s'avance vers le tropique du Cancer et la ligne équatoriale, ou enfin que, quittant les rivages de la mer, dont les vapeurs tempèrent la chaleur de l'atmosphère et modifient ses effets, on s'enfonce dans ces vastes portions de l'intérieur de l'Afrique qui, séparées des bords de l'Océan par des centaines de lieues, sont néanmoins à peine plus élevées que ces côtes maritimes, et, au lieu de se recourber en montagnes exhaussées propres à retenir et condenser une humidité rafraîchissante, s'étendent en immenses plaines d'un sable aride et brûlant, sur lesquelles l'ardeur des rayons du soleil exerce un empire que rien ne modère et que rien ne limite.

A la vérité, les variétés de couleur et les autres altérations superficielles que montre cette race africaine, sont bien peu nombreuses, relativement à toutes celles qu'offrent la race arabe-européenne et la race mongole; elles ne composent qu'une série assez courte, dont le noir très-foncé occupe une extrémité, pendant qu'on ne voit à l'autre bout qu'un brun plus ou moins olivâtre ou jaunâtre : mais il est aisé de donner la raison de cette différence. La race arabe-européenne est étendue sur le globe, depuis les environs de la mer de Laponie ou du cercle polaire, jusque dans l'Abysinie, au-delà du 15° degré; la race mongole habite depuis les rives de la Léna et les vallées où ce fleuve, qui vient d'arroser Iakoutsk, passe sous

le 69° parallèle, jusqu'à la ligne équinoxiale et au-delà. La première est donc soumise à la puissance du climat le long d'un arc de méridien de plus de 50 degrés, et la seconde est modifiée par cette grande influence le long d'un arc de 65 degrés, pendant que la race africaine, établie sous la zone torride, dépasse à peine vers notre pôle le tropique du Cancer, ne peut aller vers le pôle antarctique que jusque vers le cap de Bonne-Espérance, ou le 55° degré de latitude australe; et par conséquent l'arc de méridien le long duquel on pourroit compter les variétés de sa peau, de ses cheveux et de sa couleur, et dont l'équateur est nécessairement le terme, n'a que 55 degrés, si on l'évalue dans l'hémisphère antarctique, et 25 ou 50, si on le mesure dans l'hémisphère boréal.

Quant à la race hyperboréenne, qui ne s'est montrée qu'aux environs du cercle polaire, elle n'a pas pu présenter une série plus ou moins étendue d'altérations de couleur, puisqu'elle a toujours été exposée à un climat presque également rigoureux.

Au reste, si les lois de la Nature que nous venons d'exposer paroissent interrompues dans certaines contrées, et lors même qu'on écarte des objets de ses considérations les résultats des alliances d'un peuple avec un autre, c'est principalement dans les pays très-civilisés qu'on doit observer ces exceptions apparentes. Avec quel suc-

cès l'art de l'homme ne peut-il pas en effet contrebalancer l'influence des climats! Que ne peuvent pas, contre les effets naturels de la chaleur et du froid, de la sécheresse et de l'humidité, l'intelligence, et l'industrie humaine, abattant ou plantant des forêts, amenant ou détournant les eaux, perfectionnant les vêtements, disposant de l'élément du feu, améliorant les aliments, adaptant aux besoins de chaque saison les asiles stables qu'elles ne cessent d'élever, donnant au voyageur des abris mobiles, et combattant la Nature par sa propre force, qu'elles ont appris à diriger dans le sens le plus contraire à sa tendance primitive!

Le tableau des produits généraux de cette intelligence, dans chacune des races de l'espèce humaine, est le complément nécessaire de leur histoire. Et en effet, parmi tous les êtres vivants et sensibles, l'art de l'espèce est sa nature. L'industrie qu'elle ne doit qu'à elle-même, celle qu'elle n'a reçue d'aucune espèce étrangère, est le perfectionnement de ses attributs naturels. On n'aurait qu'une idée bien imparfaite de son essence, si l'on ignoroit jusqu'où peut aller le développement de ses facultés. L'usage que chacune des races de l'espèce humaine a fait des qualités que la Nature lui a départies, doit donc être l'objet des travaux de leur historien; il doit tâcher d'en donner une image fidèle. Et si nous sommes obligés de renvoyer à nos *Âges de la Nature* le grand tableau

de l'accroissement successif de leurs facultés naturelles, tâchons de tracer les principaux traits de l'état auquel chaque race est parvenue, en déployant les forces qu'elle a eues en partage.

Commençons par la race mongole. Ne jugeons pas de ses qualités par celles qui appartiennent à quelques branches de cette grande tige étendues d'un côté jusque dans les îles de l'archipel asiatique, et de l'autre jusque dans les terres incultes de l'Asie comprises entre le 40° et le 60° parallèles. N'évaluons pas ces qualités distinctives d'après les facultés peu développées de quelques peuplades des Moluques, des Philippines, ou des îles voisines, qui vivent presque uniquement du produit de leur chasse et de leur pêche, ou d'après le génie et les mœurs de ces tribus de Tartares qui, entourés de nombreuses troupes d'animaux domestiques, errent sans cesse dans d'immenses contrées voisines du Sud de la Sibérie. Voyons la race mongole dans la Chine. Observons-la sur les bords du Gange, ainsi que dans la grande presqu'île de l'Inde, dont elle cultive depuis si longtemps les campagnes fertiles; et considérons-la pure de tout mélange avec la race étrangère qui est venue plus d'une fois la combattre, la vaincre et l'altérer.

La terre, remuée par ses mains dans ces climats heureux où le soleil déploie ses influences les plus bénignes, et où des inondations périodiques cou-

vrent les champs d'un limon fécondant, a bientôt fait naître un assez grand nombre de productions utiles, non-seulement pour que les besoins des divers habitants de ces contrées favorisées aient été satisfaits par les échanges multipliés du commerce intérieur, mais encore pour qu'un superflu considérable cédé à une race étrangère, pour des substances agréables ou précieuses, ait établi un commerce extérieur dont les progrès s'accroissant chaque jour ont donné un nouvel essor et à l'esprit d'industrie, qui multiplie ou façonne les objets recherchés, et à l'esprit de combinaison et de prévoyance, qui en rend les échanges plus fréquents et plus avantageux.

Les principes qui dirigeoient ces relations commerciales ont été même dignes de nations sages et éclairées. Les Mongols ont su que tout négoce est fondé non-seulement sur l'industrie, mais encore sur la prospérité de l'art qui cultive la terre ; et pendant qu'à la Chine le chef du peuple s'est toujours honoré de descendre de son trône pour conduire, au milieu d'une pompe solennelle, la charue vénérée, le laboureur de l'Inde, traçant ses sillons et y déposant la semence précieuse, ou recueillant la moisson que son labeur avoit fait naître, étoit un objet sacré devant lequel s'abaissoit la puissance des armes, et que respectoit la fureur des combats.

D'autres arts de la race mongole sont attestés et

par les étoffes peintes qu'elle a fabriquées, et par ces immenses monuments creusés dans les rochers, que l'on parcourt auprès de Bombay avec tant d'étonnement et d'admiration, et par les sculptures qui décorent ces vastes souterrains, et par les grandes pagodes qui élèvent leurs tours éclatantes sur tant de monts ou auprès de tant de rivières de la Chine et de l'Inde, et par des ornements recherchés, exécutés sur l'ivoire ou sur des métaux, et par des pierres dures, gravées avec habileté.

Voulons-nous savoir jusqu'à quel degré sa sensibilité et son intelligence réagissant l'une sur l'autre, augmentant leurs forces, et multipliant leurs heureux résultats, ont porté le plus beau et le plus difficile des arts d'imitation? Nous trouvons dans les traductions publiées par le célèbre Anglais M. Jones, le drame indien et historique intitulé *Sacontala*, qui, par la nature du plan, la grandeur des conceptions, la vérité des caractères, la vivacité des images, et le pathétique des sentiments, rappelle les pièces historiques que l'Europe moderne doit à l'immortel Shakespear.

Si, d'après l'ouvrage publié à Londres par M. J. Hager, nous devons croire que les Chinois n'ont d'abord eu pour leur écriture que des cordes nouées comme celles que l'on a trouvées au Mexique lors de la découverte du Nouveau-Monde, n'ont-ils pas remplacé ces cordes par soixante-

quatre caractères primitifs qu'ils ont obtenus en multipliant huit figures fondamentales les unes par les autres? n'ont-ils pas vu succéder à ces signes les caractères cursifs de *Kong-fu-tsu*? n'ont-ils pas adopté ensuite ceux dont ils se servent aujourd'hui? et ne jouissent-ils pas des admirables effets de l'art d'imprimer ces caractères, au lieu de les écrire?

Lorsque l'intelligence a été très-perfectionnée par ses efforts sur elle-même, et par tous les secours qu'elle reçoit de la sensibilité, elle se sépare, pour ainsi dire, de cette dernière faculté; elle s'isole; elle opère seule. Dans ces actes en quelque sorte indépendants, elle se réfléchit de nouveau sur elle-même, et donne naissance à la métaphysique, à la logique, aux sciences qui ont pour objet les opérations de l'entendement; ou elle contemple les objets extérieurs, les rapports qui les lient, les phénomènes qu'ils produisent, les causes qui les régissent; et elle crée les sciences naturelles.

Tous ces degrés de perfectionnement ont appartenu à la race mongole.

Maintenant que la constance des Européens qui se sont consacrés dans l'Inde aux progrès des connoissances humaines, et particulièrement les efforts des membres de l'illustre société de Calcutta, ont triomphé de la répugnance des brames à communiquer les dépôts littéraires dont ils sont

les gardiens, ou sait que les ouvrages de la race mongole renferment l'exposition d'une théorie assez avancée sur les opérations de l'esprit, et de l'art d'analyser, de comparer, d'évaluer, d'ordonner les idées de manière à produire des raisonnements justes, et à faire parvenir à la découverte de la vérité.

La métaphysique peut égarer, comme trop peu perfectionnée, lorsqu'elle ne s'allie pas avec les sciences positives qui rectifient sa route. Les savants de la race mongole ont cultivé avec un grand succès les sciences mathématiques.

En effet, le perfectionnement de l'arithmétique suppose toujours ou produit nécessairement celui des autres branches des mathématiques; et la race mongole, après avoir connu une manière de compter, de chiffrer, et de nommer les signes des nombres, assez semblable à celle des Romains, a joui des bienfaits de l'arithmétique décimale, qu'elle a transmise aux Arabes, et, par eux, aux habitants de la grande péninsule européenne, qui l'ont communiquée au reste de l'Europe.

Les progrès de l'astronomie ont été les mêmes chez cette race orientale que ceux des mathématiques proprement dites; et au commencement de l'ère qu'elle a nommée *ère du calyougham*, elle a possédé des tables astronomiques presque aussi parfaites que celles dont l'Europe moderne s'est servie pendant long-temps, et d'après lesquelles

on pourroit croire que les lois de la gravité, découvertes par le grand Newton, ne lui étoient pas inconnues.

Pourroit-on penser que la physique particulière ou la chimie n'éclaircit pas ses travaux, lorsque nous lisons dans Pline de quelle beauté étoient la couleur bleue qu'ils donnoient avec de l'indigo aux étoffes de coton, et la couleur rouge dont ils les teignoient avec de la gomme laque?

De plus, sir W. Jones nous apprend que cette race mongole a promulgué un code civil dont on peut comparer l'étendue, l'arrangement, la prévoyance et la clarté, à ceux du code célèbre composé par les ordres de Justinien, et qui, après avoir régi l'empire romain, régit encore une si grande partie de l'Europe.

Mais les idées politiques de cette race asiatique ne se sont pas élevées plus haut. Elle a consacré le servage de presque toute une nation, comme à la Chine, ou de castes entières, comme dans l'Inde; elle a méconnu ces droits des enfants et des femmes, que le sentiment seul révéleroit à la raison : elle n'a su modérer le despotisme des chefs que par celui des guerriers, ou des ministres de son culte; le noble sentiment de la liberté ne l'a point animée.

On seroit tenté de croire que la Nature a refusé à l'intelligence et à la sensibilité de cette race la plénitude des dons qu'elle a répandus sur l'es-

pèce humaine en général : on voudrait rechercher la cause de cette sorte d'exhérédation remarquable; mais voyons plutôt, dans cette privation d'un des plus beaux apauvres de l'homme, l'effet de quelques-unes des idées religieuses sous lesquelles elle a consenti à humilier sa raison enchaînée dès les temps les plus reculés.

Je sais que, sur toute la surface du globe, les peuples encore peu éloignés de l'état sauvage reconnoissent autant de dieux que de causes particulières de tous les grands phénomènes qui les frappent; que chacun des fléaux qui les effraient les oblige à admettre une divinité particulière; qu'ils en créent non-seulement pour les orages et les inondations, mais encore pour la guerre, la famine et la peste; qu'en conséquence presque tous les peuples de la race mongole, et particulièrement les Indiens, ont eu les mêmes dieux que les Grecs, si renommés par leur génie; qu'ils leur ont assigné les mêmes fonctions; qu'ils les ont investis du même pouvoir; qu'ayant, dans le commencement de leur réunion en corps social, à peu près les mêmes mœurs que les premiers Grecs, et l'histoire des dieux n'étant que celle des habitudes de la nation qui les invente, ils ont attribué à leurs divinités les mêmes actions que les habitants de la Grèce attribuoient à celles qu'ils adoroient; que, si la crainte a fait les dieux chez les peuples ignorants, la reconnaissance leur élè-

ve des autels chez les peuples éclairés; que les Mongols, avancés dans la civilisation, ont perfectionné leur système religieux, comme les Grecs ont épuré le leur à mesure qu'ils ont été plus près des beaux jours de leur gloire; qu'ils ont purifié, en quelque sorte, leurs opinions mythologiques; qu'élevant leurs pensées au-dessus d'une théogonie vulgaire, ils sont parvenus, comme les philosophes les plus illustres d'Athènes, à une idée sublime de l'être des êtres; que leur *Baghvat-geeta*, après avoir représenté ce dieu des dieux comme immatériel, invisible, incompréhensible, éternel, pouvant tout, sachant tout, présent partout, offre cet abandon de confiance et d'amour, cette effusion de tous les sentiments que la Nature inspire, cette expression si tendre qui rappelle la prière touchante que l'Europe adresse au Très-haut depuis dix-huit siècles : *Grand Dieu, tu me pardonneras, tu me supporteras, tu me soutiendras comme un père son fils, un ami son ami, un amant sa bien-aimée.*

Mais je sais aussi que l'ambition hypocrite de quelques hommes a dénaturé l'ouvrage de la tendresse reconnoissante des Mongols; qu'abusant de la crédulité de la multitude, elle a conservé la férocité de l'état sauvage au milieu des vertus de la civilisation; qu'elle a, dans le commencement de son empire, fait couler le sang des animaux, et même celui de l'homme, autour des autels des In-

diens, comme dans plusieurs des sanctuaires des Arabes-européens, des Africains, et des habitants du Nouveau-Monde; qu'après avoir ainsi régné par la terreur, soumettant à son autorité les monarques eux-mêmes, se réservant le domaine des sciences et des arts, l'environnant d'un voile mystérieux qu'elle seule pouvoit lever, et se plaçant ainsi au-dessus de tout, elle a prononcé pour les Indiens l'arrêt terrible qu'elle a dit émané du ciel, et qui les enchaîne, depuis tant de siècles, dans ces castes dégradées dont aucun individu ne peut espérer de franchir les barrières.

Une autre idée religieuse dont l'empire a été immense, celle de la métempsycose, est venue cependant se réunir à toutes les influences d'un climat prospère, pour entretenir dans les cœurs des Mongols les vertus douces et les sentiments affectueux. Ses effets ont été augmentés par la pente naturelle des Mongols vers la volupté, qui, différente du plaisir, et se composant de jouissances profondes et prolongées, plutôt que de sensations

On peut consulter, relativement à ce que nous venons de dire de la religion de la race mongole, les ouvrages d'Abul-Fazel, ministre de l'empereur des Indes *Akbert*; les *Heeto-Pades*, ou *Fables indiennes*, publiées par ce même ministre: *la Porte ouverte* de Roger; le *Voyage de Sonnerat*, celui de Legentil; les *Recherches de la société asiatique*, les manuscrits de Commerson déposés au Muséum d'histoire naturelle, les ouvrages d'Anquetil, etc., etc.

vives et rapides, n'existe que par la paix, le repos et le calme; et la raison rectifiant cette tendance, purifiant ces sentiments, et ennoblissant ces opinions, la morale a été maintenue, et même améliorée à un tel degré, que non-seulement cette race très-douce a été aussi très-juste, mais encore qu'elle a connu les maximes du véritable stoïcisme.

De cet ensemble de qualités et du degré de leur développement, il est résulté que la portion la plus civilisée de cette race mongole, celle qui habite l'Inde et la Chine, a été vaincue par les armes d'autres Mongols, plus endurcis aux fatigues de la guerre, ou conquise par celles d'une race étrangère, et que cependant elle n'a perdu que momentanément le bonheur public auquel elle avoit pu déjà parvenir. Elle a triomphé de ses vainqueurs non-seulement par la bonne circonscription de son territoire, mais encore par ses mœurs, ses lumières, ses lois, ses usages; elle les a soumis par la puissance irrésistible de l'opinion, et par le charme d'une condition meilleure.

Si nous jetons maintenant les yeux sur la race africaine, nous la voyons favorisée par la fertilité du territoire, le voisinage des mers, la disposition des fleuves, l'abondance du gibier, la facilité de la

Voyez un mémoire que j'ai publié dans la *Décade philosophique*, en 1796, sur les limites naturelles des nations.

pêche, la fécondité des troupeaux, la bonté des fruits, la beauté des forêts, la variété des végétaux.

Resserrée, à la vérité, dans certains endroits, par des déserts immenses, stériles et brûlants, elle est souvent forcée de lutter contre l'excès d'une chaleur dévorante, la griffe terrible d'animaux puissants, féroces et sanguinaires, la dent venimeuse ou la force redoutable de serpents démesurés, les dards aigus de légions innombrables d'insectes : mais elle a le chameau et le dromadaire pour traverser l'affreuse solitude de sables nus et ardents; mais le feu, dont elle dispose, peut élever autour d'elle un vaste rempart que ne peuvent franchir ni les myriades d'insectes dévastateurs, ni aucun des animaux carnassiers dont elle pourroit craindre les armes.

Et cependant, dans les contrées africaines que l'on a déjà découvertes, et même dans celles que Mungo-Park a visitées ou décrites, on trouve des nations qui chassent, pêchent, élèvent des troupeaux, cultivent des champs, fabriquent quelques étoffes, emploient quelques teintures, tissent quelques elaiés, façonnent des ustensiles, aiguisent des lances, construisent des maisons, creusent des canaux, domptent des animaux utiles, établissent des villages, bâtissent des villes, échangent les produits de leurs travaux, connoissent une subordination politique, suivent des idées religieuses, et sont douées de cette sorte d'éloquence ou de ta-

lent poétique qui exprime avec force quelques mouvements de l'ame, simples dans leur essence, naturels dans leur origine, violents dans leurs effets. Mais que pouvons-nous dire de leurs arts d'agrément, de leur dessin, de leur peinture, de leur sculpture, de leur architecture, de leur musique, de leurs langues, de leur métaphysique, de leur habileté dans les sciences mathématiques ou naturelles, de leur politique, de leurs rapports civils, de leur gouvernement, de leur mythologie, de leur culte, de leur morale? que possèdent-elles de ces grands objets, sans lesquels il n'est pour l'homme ni dignité ni bonheur? que sont-elles ces nations qui, depuis des milliers d'années, vivent sur les bords des fleuves africains?

Dénuées encore de la faculté de concevoir avec force, de réfléchir avec persévérance, de comparer avec discernement, de raisonner avec profondeur; privées de moyens réguliers de communiquer, et par conséquent de conserver, de perfectionner et de multiplier leurs pensées; ne jouissant pas même des vrais éléments des sciences, sans lesquelles nous ne pouvons ni évaluer les rapports des quantités, ni distinguer les propriétés des êtres qui nous environnent; divisées en esclaves avilis et en maîtres barbares; ne connoissant ni liberté ni propriété; n'ayant jamais senti l'influence féconde du génie de l'industrie; n'ayant jamais retenu des religions dont on leur a présenté les dog-

mes, que les résultats de la superstition la plus puérile, ou de la terreur la plus sanguinaire; étrangères aux principes d'une morale épurée; tourmentées par des guerres sans cesse renaissantes, ne voyant au-delà de la défaite que l'esclavage ou la mort, elles n'ont, pour supporter le poids du sort le plus misérable, que la puissance de l'habitude, la beauté du pays, l'attachement au rivage sur lequel on est né, le charme de quelques moments de repos, d'oubli du passé et d'imprévoyance de l'avenir, les liens si doux de la famille, et cet amour consolateur que les plus infortunés éprouvent souvent avec le plus de constance et de vivacité.

Ah! nous n'avons pas besoin de le dire : l'ignorance tenoit leurs têtes courbées, lorsque leur agrégation commença. Un intérêt éclairé ne forma pas leurs réunions; la massue pesante de la force les contraignit à se rassembler en troupes dociles : la sagesse ne leur proposa pas des lois; la tyrannie leur donna des ordres; et leurs facultés, arrêtées dans leurs développements, sont encore enchaînées.

La race hyperborécenne n'a pas gémi sous la cruelle tyrannie de l'homme. Mais, si elle n'a cédé qu'à un despotisme moins funeste, elle a obéi à une puissance plus irrésistible : elle a plié sous la nécessité; la rigueur du climat sous lequel elle vit a exercé sur elle un grand empire. Au milieu de

ses longs hivers, de ses frimas, de ses neiges, de ses glaces éternelles, elle a péniblement chassé, pêché, rassemblé ses rennes, construit ses traîneaux, préparé ses peaux, ramassé de rares combustibles pour échauffer ses huttes enfumées, échangé ses fourrures contre quelques boissons, quelques ustensiles, quelques instruments grossiers. Voilà ses arts, son industrie, son génie; mais elle a eu des vertus, la paix, et peut-être le bonheur.

Cependant quelle brillante destinée ne doit pas la race arabe-européenne aux lumières de ceux qui ont dirigé ses efforts?

Veut-elle se livrer à la chasse ou à la pêche; elle emploie les instruments les plus propres à lui donner des succès faciles; elle s'associe les animaux les plus courageux, les plus dociles, les plus aimants; elle établit le concert de volontés le mieux entendu; elle traverse le globe, elle va vers les deux pôles, et dans les profondeurs des vastes forêts, et au milieu de montagnes de glace agitées sur la surface des mers par de noires tempêtes, poursuivre, combattre et vaincre les objets de ses désirs.

Nourrit-elle des troupeaux, cultive-t-elle ses champs; elle perfectionne et métamorphose en une science féconde l'art d'élever les animaux domestiques, et celui de contraindre tous les éléments à multiplier les produits de la terre.

Et si, au lieu de nous borner à jeter les yeux sur quelques-uns des pays habités par cette race arabe-

européenne, et sur quelques époques de son histoire, nous continuons de saisir l'ensemble des grands résultats produits par le développement de ses facultés, nous la voyons parler les langues les plus riches, les plus régulières, les plus sonores; élever d'immenses monuments; chanter l'Iliade, l'Odyssée et l'Énéide; donner la vie au marbre et à la couleur; faire descendre de l'Olympe dans ses temples, sur ses théâtres, dans ses fêtes, et jusque dans ses paisibles demeures, la touchante mélodie et l'harmonie célestes; perfectionner ou inventer tous les arts et toutes les sciences; trouver, dans une habile répartition des travaux, l'économie du temps et l'accroissement de l'adresse; se donner, par des méthodes admirables et par des formules savantes, heureux résultats des conceptions les plus ingénieuses, des moyens sublimes d'analyser avec exactitude et de comparer avec justesse, non-seulement les propriétés de toutes les productions de la Nature, mais encore les opérations les plus délicates de l'entendement et tous les rapports possibles des êtres; présenter une industrie qu'aucune limite n'arrête, et qui, multipliant sans cesse les richesses, tend toujours cependant à les distribuer de la manière la moins inégale; reconnoître les droits naturels et sociaux de chacun de ses enfants; créer des institutions pour garantir ces droits; rechercher les relations des différentes formes de gouvernement avec la

prosperité intérieure et la sûreté du dehors; admettre la morale la plus pure; porter la vertu jusqu'à l'héroïsme le plus généreux; se vouer à l'opinion religieuse qui ne permet de voir dans tous les hommes que les fils bien-aimés du meilleur des pères, et dans un ennemi, qu'un frère qu'il faut pardonner et chérir; établir, par le secours de l'imprimerie, cette diffusion de lumières qui rend les connoissances de tout genre le domaine de tous. Toujours vive, toujours active, toujours spirituelle, toujours embrasée du feu du génie, du sentiment et du talent, plus perfectible, ou du moins plus perfectionnée que toutes les autres, elle combine, invente ou découvre sans cesse, partout où elle a pu échapper aux entraves de l'autorité arbitraire; elle cherche avec avidité le bonheur, en jouit avec enthousiasme, brûle de le répandre; communique, à des époques très-reculées, avec les Mongols par l'Inde, et avec les Africains par l'Égypte, le Zanguebar et le Mozambique; affronte bientôt toutes les mers, et parcourt, éclaire ou conquiert le monde, sans avoir jamais été subjuguée par une race étrangère.

Mais des quatre races qui se sont répandues sur la surface de l'ancien continent, quelle est celle dont la civilisation paroît remonter à l'ère la plus ancienne? la race mongole.

Dès le temps du législateur des Hébreux, les productions de l'Orient étoient recherchées comme

celles d'un peuple très-habile dans les arts. La Grèce ne nourrissoit encore que de sauvages habitants de ses forêts ou des rivages de ses mers, lorsque les Syriens, traversant les déserts à l'aide de leurs chameaux, alloient acheter dans l'Inde ces productions précieuses.

Les Grecs, pénétrant jusqu'aux bords du Gange, y ont trouvé des institutions conservatrices de l'exactitude de l'arpentage, de la culture des champs, de la distribution des eaux, de la sûreté des marchés, de la salubrité des villes, de la discipline militaire : précautions politiques, qui supposent toutes de très-grands progrès dans la police civile.

Plusieurs philosophes illustres de la Grèce, et particulièrement l'un des plus beaux génies qui aient honoré l'espèce humaine, Pythagore de Samos, qui vivoit cinq siècles avant l'ère vulgaire, sont allés dans l'Orient étudier la morale et plusieurs autres sciences.

M. Jones, que nous avons déjà cité, remarque dans ses savants ouvrages, que, dans l'antique code des habitants de l'Inde, les dispositions les plus anciennes supposent un peuple éclairé, très-commerçant et civilisé depuis un temps très-long.

Les pagodes étonnantes des environs de Bombay, dont l'origine se perd dans la nuit des âges, n'ont pu être exécutées que par un peuple nom-

breux, puissant et polié. Les figures dont elles sont ornées sont assez belles pour prouver qu'à l'époque très-reculée où elles ont été faites, les arts du dessin étoient très-florissans; et cependant, en observant comment les arts égyptiens ont été perfectionnés par les Grecs, et ceux des Goths par l'Europe moderne, on peut savoir aisément combien sont lents les progrès du dessin, de la peinture et de la sculpture.

Strabon parle d'étoffes peintes très-anciennement dans l'Inde, et de ciselures délicates exécutées très-anciennement aussi par les Mongols sur les métaux et sur l'ivoire.

M. Raspe¹ fait mention de pierres très-bien gravées par des Indiens, à une époque assez éloignée de nous, pour que la légende en soit en sanskreet, cette langue mère de presque toutes les langues de l'Orient, et qui, depuis long-temps, est à peine entendue de quelques brames.

L'histoire des Grecs suffiroit pour nous apprendre qu'un peuple jouit depuis un très-grand nombre d'années des bienfaits de la société, lorsqu'il a des drames, et surtout des drames dignes d'admiration; et néanmoins celui de *Sacotala*, dont nous avons parlé, est écrit en sanskreet, ainsi que tous les autres ouvrages de littérature ou de science conservés par les Indiens.

Raspe's Introduction to Tassie's descript. catalog. of engraved gems, etc.

Le *Mahabarat*, composé depuis tant de temps, contient une théologie, une morale et une métaphysique qui supposent un assez long exercice de sa raison dans le peuple qui en a adopté les principes ; et enfin un grand nombre de siècles se sont écoulés depuis le temps où la race mongole possédoit dans l'Inde de très-bonnes tables astronomiques.

Mais si, au lieu de demander, *Quelle est la race de l'espèce humaine la plus anciennement civilisée?* ou désire de savoir quelle est celle qui a existé la première sur le globe, il est évident que l'on ne peut répondre à cette question qu'après avoir répondu à celle-ci : *Quelle est l'origine des quatre races différentes que nous venons d'examiner?* Le climat, qui produit les variétés secondaires de l'espèce humaine, qui altère les légumes, qui change du blanc au noir, ou du noir au blanc, la couleur de chaque race en particulier, a-t-il pu agir assez profondément sur les parties solides de l'homme pour en dénaturer les proportions, et leur imprimer les dimensions particulières qui constituent les différences des races?

Nous ne pouvons pas douter que la rigueur de la température qui pèse constamment sur la race hyperboréenne n'ait produit cette race, en rapetissant toutes les dimensions, et en modifiant les proportions d'une ou de deux autres races dont des individus plus ou moins nombreux, forcés

par des causes physiques ou morales de quitter leur terre natale, auront été repoussés jusques au cercle polaire, et contraints d'habiter cette froide région comme leur unique asile.

Mais à l'égard des autres races, et particulièrement de la mongole et de l'arabe-européenne, il se présente une grande difficulté. Comment le climat, pourroit-on dire, a-t-il produit les caractères profonds qui distinguent l'une ou l'autre de ces races, lorsque nous voyons chacune de ces grandes tribus de l'espèce humaine varier dans son extérieur, dans ses cheveux, dans sa peau, dans ses couleurs, à mesure qu'elle est soumise à plus de chaleur ou de froid, de sécheresse ou d'humidité, mais montrer toujours la même caractéristique obscure, et se faire remarquer, sous la ligne comme auprès des glaces septentrionales, par ces traits prononcés qui nous servent si facilement à la reconnoître?

Voici ce qu'on peut répondre à cette objection. Les grandes variétés de l'espèce humaine ne sont pas un ouvrage récent des causes naturelles à l'influence desquelles l'homme est soumis, comme les variétés secondaires qui consistent dans les nuances de la peau et les qualités des cheveux. Lorsque l'espèce humaine a été divisée en groupes fondamentaux, lorsque les différentes races ont commencé d'exister, l'action du climat étoit bien supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Elles ont

été produites, ces races, à une époque très-rapprochée de la dernière des catastrophes qui ont bouleversé la surface du globe. Tous les éléments dont la réunion compose ce que nous appelons *l'influence du climat* présentoient, dans ces temps d'agitations et de désordres, une puissance bien supérieure à celle qu'ils peuvent manifester maintenant où un calme d'un grand nombre de siècles a émoussé toutes les forces de la Nature les unes par les autres, et enchaîné l'activité d'un grand nombre de substances par leur rapprochement, leur mélange et leurs combinaisons. A cette époque de destruction où les lois conservatrices étoient, pour ainsi dire, suspendues, où chaque chose étoit, en quelque sorte, hors de sa place, les extrêmes étoient bien plus éloignés les uns des autres; les contrastes étoient plus frappants, les changements plus soudains; et c'est cette succession rapide de causes contraires, ou du moins très-différentes, qui a toujours fait éprouver aux êtres organisés les effets les plus marqués, les modifications les plus profondes, les altérations les plus durables.

Le climat a donc pu produire, dans le temps, les races de l'espèce humaine, comme il en produit encore les variétés du second ordre. La lumière de l'histoire ne peut atteindre à ce temps reculé; et aucun monument élevé par la Nature ne nous en a encore révélé l'époque.

Mais, avant de perdre de vue ces grands objets, si dignes de la contemplation du naturaliste philosophe, jetons les yeux sur le nouveau continent, et voyons à quelle race nous devons rapporter les habitants qui étoient répandus au milieu de ses bois et de ses montagnes, lorsque Christophe Colomb y aborda, il y a plus de deux siècles.

Nous avons déjà dit que la race hyperboréenne s'est répandue par l'Europe ou par l'Asie, et peut-être par l'une et par l'autre, dans cette partie de l'Amérique que nous avons nommée *Amérique boréale*, et qui constitue la vingt-sixième région de notre division zoologique du globe.

Les autres immenses portions de cette Amérique septentrionale ont été découvertes, et peuplées, à diverses époques, par des individus de la race mongole qui auront facilement traversé la presqu'île du Kamtschatka, le bassin de Behring, les îles Aleutiennes, et la presqu'île d'Alaska. Ils auront suivi la côte nord-ouest, et se répandant de proche en proche, ils seront arrivés jusqu'au Mexique, où arrêtés par les obstacles que l'isthme de Panama a dû leur opposer, ou plutôt retenus par la facilité de s'établir entre le golfe de Californie et la mer des Antilles, ils se sont réunis en véritable corps de nation, et perfectionnant leur société, ont atteint le degré remarquable de civilisation que tout le monde rappelle facilement, et qui a été très-bien décrit par plusieurs de ceux

qui ont donné l'histoire de la découverte du Nouveau-Monde.

Un auteur chinois, nommé *Ma-Taon-Lin*, a rapporté quelques détails sur un de ces passages d'Asie en Amérique. Il a écrit que, vers l'an 458, cinq Sabanéens, partis de la Chine, étoient parvenus par le grand Océan, et à l'Orient de cet empire, jusques à vingt mille *lis* au-delà du Ta-Hau; qu'ils étoient arrivés au *Fou-Sang*, partie occidentale du nord de l'Amérique; qu'ils y avoient porté la religion de *Fo*, des images de cette divinité, et la doctrine indienne, et que les mœurs du peuple du *Fou-Sang* avoient subi des changements remarquables.

Après la conquête du Mexique par les Espagnols, une grande partie des Mongols devenus Américains qui commençoient à trouver le bonheur sur cette terre que leurs pères avoient adoptée, chassés de leur nouvelle patrie par le fer et la flamme dont un vainqueur impolitique et barbare ne cessoit d'armer ses mains avarés et sanguinaires, ont fui vers ces côtes occidentales de l'Amérique du nord, que leurs ancêtres avoient parcourues en arrivant des rivages de l'Asie. Ils alloient, pour ainsi dire, demandant un asile à tout ce qui leur retraçoit les habitations successives que leur nation avoit occupées en s'approchant du tropique; et lorsqu'à force de s'éloigner du théâtre de carnage sur lequel des Européens

avidés faisoient couler le sang de leurs frères, ils n'ont plus entendu, si je puis parler ainsi, les pas de ces féroces ravisseurs, ni le fracas de la destruction, ni le bruit des chaînes; lorsqu'ils se sont crus à l'abri de toute poursuite, ils se sont arrêtés au milieu de ces forêts tutélaires ou de ces rivages hospitaliers dont la terre leur présentoit les traces de ceux auxquels ils avoient dû le jour. Ils se sont remis en possession de cette sorte de patrimoine; et y recueillant le reste de leurs arts, de leurs connoissances, de leur police, de leur culte, de leurs opinions, ils y ont fondé ces peuplades que leur position a éloignées chaque jour de plus en plus de la civilisation, au lieu de les en rapprocher, et qu'ont retrouvées très-récemment dans ces mêmes contrées, de célèbres navigateurs d'Espagne, de France et d'Angleterre, et particulièrement ce La Pérouse, dont le nom, comme ceux de ses savants et généreux compagnons, ne peut être prononcé que par la reconnaissance, l'admiration et les regrets.

On les a retrouvées, ces peuplades, construisant leurs habitations avec des bois très-forts, leur donnant une longueur de plus de seize mètres, les séparant en deux étages, les surmontant d'une charpente bien faite, et par conséquent encore plus avancées dans l'architecture que plusieurs tribus de la race mongole; ornant leurs temples et leurs tombeaux de statues de bois, de figures hiérogly-

phiques d'oiseaux, de poissons, ou d'autres animaux; possédant des instruments de musique très-étendus; jouissant de meubles ciselés; ayant de grands tableaux peints en plusieurs couleurs et exécutés sur bois, et par conséquent peu éloignés encore du temps où leurs pères cultivoient les arts agréables avec autant de succès que plusieurs Asiatiques de la race mongole.

A cette opinion de mon célèbre confrère Fleurieu, dont j'ai cru devoir adopter les savantes conjectures sur l'origine des habitants actuels de la côte occidentale de l'Amérique du nord, ajoutons que d'autres Mexicains, fuyant l'esclavage et la mort dont les menaçoient les conquérants de leur pays, ont dû, au lieu de se jeter vers les rivages occidentaux, se porter vers l'Océan atlantique, traverser le Nouveau-Mexique et les campagnes du Mississipi, et aller s'établir auprès des montagnes Bleues dans ces contrées où on a trouvé très-récemment de curieux monuments de leur émigration; des pyramides, de très-grands cirques, et d'autres vastes ouvrages exécutés en terre et en gazon, dont on a donné une description très-bien faite.

Cependant l'Amérique méridionale a-t-elle été

Voyage du capitaine Marchand, etc., t. I, p. 575.

Voyage dans la haute Pensilvanie, etc., traduit par l'auteur des Lettres d'un cultivateur américain.

peuplée comme le Mexique par des individus de la race mongole, arrivés le long de la côte nord-ouest? l'on n'a pas recueilli encore assez de lumières sur l'histoire des Péruviens et des autres peuples que l'on a trouvés dans l'Amérique du sud lors de la dernière découverte de cette partie du nouveau continent, et l'on ne connoît pas assez leurs traits distinctifs, leurs habitudes, leur langue, pour choisir entre les deux opinions suivantes.

Premièrement, il seroit possible que les Mongols parvenus au Mexique eussent franchi l'isthme de Panama, ou en eussent suivi les bords dans leurs embarcations, qu'ils eussent découvert la contrée nommée *Terre-ferme*, et que se répandant de là, d'un côté dans le Pérou et le Chili, et de l'autre dans la Guiane, le Brésil et le Paraguay, ils eussent occupé les trois régions zoologiques auxquelles nous avons donné le nom de *région des Cordilières*, *région des Amazones* et *région des terres Magellaniques*.

Secondement, on pourroit croire, comme nous l'avons dit, que les Malais, ces fameux navigateurs de l'Asie, ont donné au Pérou les habitants que Pizarre y a trouvés. Il paroît que ces Malais, qui tirent leur origine et leur nom de la presqu'île de Malaca, que sa position au centre des pays de l'Inde les plus riches et les plus commerçants a rendu célèbre, doivent être regardés comme des-

descendants d'individus de la race européenne, et particulièrement des Arabes proprement dits, ou des Phéniciens, qui, dans des temps même très-reculés, ont eu de grandes relations commerciales avec l'Inde, ont doublé le cap Comorin, se sont enfoncés dans le golfe du Gange, et ont pénétré jusqu'à l'île de Sumatra et à la presqu'île Malaye. Ce seroient ces Asiatiques courageux et entreprenants qui auroient donné des habitants aux îles du grand Océan équinoxial. Ils ont pu, en parcourant ces îles nombreuses, très-rapprochées les unes des autres, et dont nous ne connoissons encore qu'une partie, naviguer sans beaucoup de dangers jusqu'aux rivages occidentaux du Pérou, sur lesquels d'ailleurs ils peuvent avoir été entraînés ou plutôt jetés par des tempêtes; et pour arriver à ces côtes péruviennes, ils auront eu, pour ainsi dire, une route non interrompue, qui aura compris Bornéo, les Célèbes, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, la Louisiane de Bougainville, les îles de Salomon, la terre del Spiritu-santo, les îles Fidgi, les îles des Amis, celles de la Soeété, l'archipel de la mer Mauvaise, l'archipel de Mendanna, l'île Gallego, et les îles Gallapagos, qui sont à une très-petite distance du Pérou occidental.

Mais indépendamment des descendants de ces hardis voyageurs venus de la Tartarie orientale, ou des îles du grand Océan équinoxial, ne devoit-on pas admettre une race particulière dont l'existen-

ce seroit bien antérieure à l'arrivée des Mongols et des Malais, une véritable race d'Américains aborigènes, une cinquième race de l'espèce humaine, très-distincte des autres races par ses principales proportions? Nous penchons vers cette opinion. Peut-être même faudroit-il croire que les vrais naturels, les plus anciens habitants de l'Amérique méridionale, ont formé une sixième race, pendant que les aborigènes de l'Amérique du nord en ont constitué une cinquième. Mais comment indiquer les traits particuliers de ces véritables Américains? comment reconnoître les signes distinctifs de ces races propres au nouveau continent, au milieu de tous les produits des mélanges successifs de la race mongole et de la race arabe-européenne, qui non-seulement a pu, il y a plusieurs siècles, pénétrer jusqu'au Pérou par le grand Océan, mais encore a abordé, depuis Christophe Colomb, sur tous les points du rivage du Nouveau-Monde, et conquis, ravagé, dépeuplé et repeuplé presque toute sa surface?

Chaque jour la trace de ces races américaines se perd davantage. Cependant nous pouvons tout attendre, pour parvenir à la découvrir, du zèle très-éclairé de plusieurs savants des États-Unis, et particulièrement des travaux de M. Barton de Philadelphie.

Et cependant, quelle vérité importante devons-nous conclure encore du résultat de toutes les re-

cherches relatives aux grands objets dont nous venons de nous occuper?

C'est que le passage de l'état à demi sauvage, à la civilisation, se fait par un très-grand nombre de nuances insensibles, et exige un temps immense. En parcourant lentement ces nuances successives, l'homme lutte péniblement contre ses habitudes; il combat, pour ainsi dire, contre la Nature; il monte avec effort le long d'une route escarpée. Mais il n'en est pas de même de la perte de l'état civilisé : elle est presque soudaine. Dans cette chute funeste, l'homme est précipité par tous ses anciens penchans qui se réveillent; il ne combat plus, il cède; il ne renverse plus d'obstacles, il s'abandonne au poids qui l'entraîne. Il faut des siècles pour faire croître et fleurir l'arbre de la science; un seul coup de la hache de la destruction en coupe la tige et le renverse.

Et que l'on ne croie pas que l'homme civilisé puisse redescendre vers l'état à demi sauvage; il ne revient jamais vers le point d'où il étoit parti : il faudroit, pour que tout retour ne lui fût pas interdit vers ce point de son départ, qu'il fût en son pouvoir d'anéantir le passé qui l'en sépare. Il tombe dans la barbarie, bien plus contraire à la véritable destination de l'espèce humaine que l'état que nous nommons sauvage. Ce dernier état peut donner le bonheur; et la barbarie l'a toujours étouffé.

Nous n'avons plus maintenant à considérer que deux grandes branches de cet arbre immense de la science cultivée par Buffon avec tant de gloire, la minéralogie proprement dite, et la théorie de la terre.

Depuis 1788, époque de la mort de Buffon, les progrès de la minéralogie ont été des plus remarquables. Un grand nombre de savants, et plusieurs naturalistes ou chimistes du premier ordre, en ont fait l'objet de leurs recherches. Pourquoi la nature de ce discours m'empêche-t-elle de les citer tous ?

Des blocs plus ou moins gros de substances minérales étoient tombés de l'atmosphère dans divers endroits du globe ; des sifflements, des détonations, des éclairs, des flammes, ou d'autres circonstances extraordinaires, avoient accompagné leur chute rapide. La sage réserve des physiiciens modernes avoit fait douter de leur origine et des phénomènes liés avec leur apparition ; M. Pictet, de Genève, dont les lumières ont été si utiles à la minéralogie, appela, il y a vingt ans, l'attention de l'Académie des Sciences sur ces minéraux si remarquables ; M. Biot, l'un des meilleurs physiiciens de l'Europe, M. Izarn, M. Marcel de Serres, M. Chladni, M. Howard, et d'autres savants des plus recommandables, ont publié des travaux importants sur ces singuliers *aérolithes* ou pierres atmosphériques.

Une grande quantité de minéraux ont été analysés, avec autant de soin que d'habileté, par MM. Vauquelin, Laugier, Chenevix, Kirwan, Bucholz et Stroméyer, qu'on n'a besoin que de nommer pour prouver combien les résultats de leurs expériences ont servi à faire connoître la composition, la nature, les rapports et l'origine des substances minérales.

Le Journal des mines, ce recueil si précieux pour les amis de l'économie et de la prospérité publiques, comme pour ceux des sciences naturelles, a été très-souvent enrichi par les articles de MM. Le Lièvre, Gilet-Laumond, de Bonnard, Léman, Cordier, Brochant, Daubuisson, Beurard et d'autres conseillers, inspecteurs et ingénieurs des mines du royaume, ou habiles minéralogistes.

M. le comte de Bournon a publié un Traité de la chaux carbonatée et de l'arragonite, un de ces savants Catalogues de grandes collections, si avantageux aux progrès de la science, et plusieurs autres ouvrages remarquables sur la cristallographie et d'autres sujets minéralogiques.

Des travaux étendus à des rameaux plus ou moins nombreux de la minéralogie ont été dus à MM. Bigot de Morogues, Rozière, Le Clere, Calmelet, Fleuriau de Bellevue, Petrini, Ferréra de Sicile, Tondi et Monticelli de Naples, Gismondi de Rome, Rauzoni de Bologne, Innocenti de Venise, Brocchi de Milan, Viviani de Gènes;

Borson, qui a donné un Catalogue raisonné du Cabinet de Turin;

Pictet et Jurine, que l'on a si souvent occasion de citer, lorsqu'on rappelle les grands services rendus aux sciences;

Berger, l'Ainé et Lardy de l'Helvétie;

Mawe, à qui l'on doit un Traité des diamants et des pierres précieuses, la Minéralogie et la Géologie du Derbyshire et un Voyage dans l'intérieur du Brésil;

Le chevalier de Parga et Rodriguès, d'Espagne; D'Andrade, de Monteiro, et Nola, de Portugal;

Le chevalier Cuvier et Brongniart, ces célèbres auteurs de la *Minéralogie* si curieuse des environs de Paris;

Opoix, qui s'est occupé des minéraux des environs de Provins;

Walter Stephens, qui a publié *la Minéralogie des contrées voisines de Dublin*;

Forlis, qui a écrit l'Histoire naturelle d'Italie;

Omélius de Halloi, Desmarest, Louis de Launai qui a montré la nature des connoissances minéralogiques des anciens;

Le baron de Born, qui a décrit la collection de fossiles d'Éléonore de Raab;

Juncker, Ménard de La Groye, ce digne collaborateur de M. le chevalier Cuvier, et auquel les naturalistes doivent particulièrement des travaux

précieux sur les volcans et sur les différentes sortes de feux souterrains;

Héron de Villefosse, qui a traité, avec tant de succès, *de la richesse minérale*;

Pujoux, qui a rendu la science plus populaire, en composant une *Minéralogie à l'usage des gens du monde*;

De Léonhard, dont on doit citer particulièrement le *Manuel de minéralogie*, et l'*Annuaire minéralogique*;

Karsten, dont les Tableaux de minéralogie ont été traduits en espagnol par M. Delrio, de l'Amérique méridionale;

Cleveland, qui a fait imprimer à Boston un *Traité élémentaire de minéralogie et de géologie*;

Emmerling et Napione, qui ont publié des *Éléments minéralogiques*;

Estner dont l'ouvrage a pour titre *Essais de minéralogie*;

Le baron de Moll, l'annaliste des mineurs;

Blumenbach et Duméril, qui l'un dans son *Manuel*, et l'autre dans son *Traité élémentaire d'histoire naturelle*, n'ont pas été peu utiles à la science minéralogique;

Brongniart, dont on lit avec tant d'avantage les excellents articles minéralogiques répandus dans le *Dictionnaire des Sciences naturelles*, et dont le *Traité de minéralogie* a répandu tant de lumières, spécialement sur les espèces de minéraux;

Patrin, qui, après avoir parcouru et observé avec soin plusieurs grandes portions de la surface du globe, et notamment la Russie septentrionale, a donné une Histoire naturelle des minéraux ;

Brochant, dont le savant Traité de minéralogie est si estimé des naturalistes ;

Phillips et Thomson, qui ont fondé une méthode minéralogique sur des considérations chimiques ;

Struve, qui a donné une Méthode analytique des fossiles ;

De La Méthrie, qui a laissé des Leçons de minéralogie ;

Sage, qui pendant une si longue et si respectable carrière, a favorisé si puissamment l'étude des minéraux, par ses cours, ses ouvrages, et la riche collection qu'il a formée avec tant de soin, disposée avec tant d'ordre, et placée dans un si beau monument, comme en hommage aux sciences naturelles ;

Et Daubenton, notre illustre collègue, qui a montré combien un esprit supérieur, un jugement exquis, une recherche constante pouvoient dissiper d'erreurs, écarter d'obstacles, mettre de justesse dans les définitions, introduire d'ordre dans les méthodes, éclairer la route de la science, et montrer avec certitude, quoique de loin, le véritable but des amis de la minéralogie.

Deux grandes écoles s'étoient cependant formées, l'une autour de M. Haüy, et l'autre autour de Werner.

Le premier, le compas de Newton à la main, examine les substances cristallisées, mesure les angles, compte les faces, en trace la figure, disjoint les lames, parvient au noyau du cristal; détermine la forme primitive autour de laquelle les molécules composantes, s'arrangeant d'après des règles qu'il révèle, produisent les formes secondaires; assigne, avec la précision de la géométrie, les traits des espèces qu'il établit; marque les ressemblances qui les rapprochent ou les différences qui les éloignent; proclame les lois de la cristallographie, et crée, pour ainsi dire, une minéralogie nouvelle.

Werner, placé au milieu des montagnes de la Saxe, de cette terre classique où l'art a arraché tant de secrets à la Nature, et à laquelle il devoit donner une célébrité nouvelle, appelle à son secours, non-seulement l'Histoire naturelle proprement dite, mais toutes les sciences qui lui sont alliées, soumet les minéraux à des épreuves rigoureuses, en saisit tous les rapports, dévoile toutes leurs propriétés, montre toutes leurs manières d'être, ne laisse échapper aucun des caractères qui peuvent tomber sous les sens, et de ces intuitions en quelque sorte complètes, forme une méthode qui montre toutes les qualités, toutes les

nuances, toutes les modifications, toutes les liaisons, des objets de son étude assidue.

Plusieurs célèbres minéralogistes marchent, pour ainsi dire, sous les étendards de ces deux grands maîtres, et répandent leurs doctrines ou y ajoutent de nouvelles vues.

A la voix de M. Haüy, on voit paroître la Minéralogie synoptique de M. Iléricart de Thury et de M. Houry; le Manuel du minéralogiste, et le Traité des pierres précieuses, des porphyres et des marbres de M. Brard; les Tableaux méthodiques de MM. Drappiez de Lille et Desvaux; le Tableau des espèces minérales de M. Lucas le fils, garde-adjoint de nos galeries d'Histoire naturelle, et qui a aussi donné d'excellents articles dans le nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle; la Cristallographie de M. Schwartz; celle de M. Weiss; les Éléments de cristallographie de M. Accum, de la Grande-Bretagne; l'ouvrage de M. Beudant, sur la détermination des espèces minérales, et le travail important de M. Ampère, sur les formes géométriques des corps composés.

A l'appui ou pour le perfectionnement et de nouveaux développements de la doctrine de Werner, paroissent d'autres côtés, et indépendamment des ouvrages recommandables de M. Daubuisson sur les mines saxonnes, de M. Charpentier, sur les minerais des montagnes de la Saxe, et de M. de Bonnard, sur ces montagnes métalliques au

milieu desquelles étoit établie la fameuse chaire Wernérienne, paroissent, dis-je, les Leçons et le Dictionnaire de minéralogie de M. Reuss; l'Essai d'un traité complet de minéralogie de M. Lenz; le Manuel de minéralogie de M. Hausmann; celui de M. Ludwig; le Manuel de minéralogie topographique de M. Léonhard, et les Tableaux systématiques des minéraux qu'il a publiés avec MM. Merz et Kopp; la Description d'un cabinet minéralogique de M. Von Dernull, faite par M. Mohs; le Traité de minéralogie de M. Hoffman Bang et de M. Breithaupt; le Système de minéralogie, et le Voyage en Écosse de M. Jameson, d'Édimbourg; le Manuel et le Dictionnaire minéralogiques de M. Aikin, d'Angleterre; la Nomenclature minéralogique, ainsi que les tables des analyses des minéraux de M. Allan, du même royaume, et le Catalogue d'une collection de minéraux, par M. Mala Carne.

Dolomieu, le chef d'une autre école, remonte aux principes les plus élevés de la science. Accoutumé à planer au-dessus de grands espaces, il lie ses vastes conceptions, et donne, sous le nom de *Philosophie minéralogique*, un de ces ouvrages dont le temps seul découvre tout le mérite.

Dans la métropole boréale des sciences naturelles, M. Berzélius, s'ouvrant une route nouvelle, propose un système minéralogique fondé sur ses savantes expériences, sur les analyses de la chi-

mie, sur les proportions fixes des substances, sur l'action de la pile voltaïque, et dont M. de Blainville a exposé habilement les principes, dans le *Journal de physique* dont il est le rédacteur.

Ce célèbre Dolomieu, dont nous venons de parler, nous le retrouvons dans le premier rang de ces hommes dévoués qui, dans des voyages plus ou moins longs et plus ou moins lointains, ont bravé avec tant de constance, pour la découverte de la vérité, les privations, les fatigues, les souffrances, les dangers et les ennuis de la solitude ou de l'absence. Dans ce premier rang, brillent M. le baron Alexandre de Humboldt, dont les *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent* ont répandu tant d'observations nouvelles et d'idées lumineuses sur la nature ou le gisement des minéraux; M. Léopold de Buch, que son Voyage en Norwège et en Laponie a placé à une si grande hauteur parmi les minéralogistes, et M. le baron Ramond, qui, élevé sur les hautes sommités de l'Europe, qu'il a décrites avec tant de soin, mesurées avec tant d'exactitude et peintes avec tant de talent, a allumé en quelque sorte d'immenses fanaux pour la recherche de la vérité.

Avant ou depuis ces trois grandes explorations des hautes montagnes de la zone tempérée, des contrées équatoriales et des pays hyperboréens, le monde savant a joui du Voyage dans la Perse et l'Empire ottoman, par Olivier; de la Description

des îles Fortunées et des quatre principales îles des mers d'Afrique, par M. Bory de Saint-Vincent, et des Voyages de Spallanzani dans l'Apennin et dans les Deux-Siciles, de Breislak dans la Campagne, d'Amoretti aux trois Lacs, de Santi au mont Amiata, de Towuson en Hongrie, de Twis en Irlande, et de plusieurs autres savants dont la nature de ce Discours nous force de taire les services rendus à la minéralogie.

Presque tous ces voyageurs minéralogistes, et particulièrement celui dont le Chimborazo est un des monuments de la gloire, ont observé avec une attention particulière et les volcans qui brûlent encore et par leurs éruptions plus ou moins fréquentes ébranlent la terre autour d'eux, et ces volcans éteints dont les laves, plus ou moins altérées, se sont étendues sur de si grands espaces, et attestent, dans tant de contrées, l'action puissante et terrible qu'à tant d'époques plus ou moins reculées les feux souterrains ont exercée sur les premières couches du globe.

Ici l'on doit citer avec une reconnaissance particulière tout ce que, depuis la mort de Buffon, M. Faujas de Saint-Fond, mon célèbre confrère, a ajouté dans plusieurs de ses ouvrages, à la vive lumière qu'il avoit répandue sur les volcans éteints du Vivarais et sur ceux de la Grande-Bretagne occidentale; les beaux travaux de Dolomieu sur l'Étna, sur des îles de la Méditerranée et sur les

produits des anciens volcans, et un Mémoire publié sur un nouveau genre de liquéfaction ignée, par son beau-frère, M. le marquis de Drée, qui a publié aussi, avec M. Lémán, le Catalogue de sa magnifique collection minéralogique.

M. Cordier, l'ami et le compagnon de Dolomieu, a d'une main savante et hardie jeté les fondements d'un nouvel ordre d'idées, en traitant des substances minérales qui entrent dans les roches volcaniques; et en rappelant son travail, nous nous trouvons près de cette limite incertaine qui sépare la minéralogie, de la géologie ou de la théorie de la terre.

Franchissons cette limite et avançons vers la dernière des vues que nous avons désiré de présenter.

Depuis que Buffon a cessé d'écrire, on a cherché, avec un nouveau zèle et de nouveaux succès, à reconnoître la nature des différents terrains qui composent la croûte du globe. On a distingué, avec plus de précision, les terrains primitifs, ou d'une formation plus ancienne, ceux de transition, les terrains secondaires, ceux d'alluvion, et les terrains volcaniques. On a étudié la nature, l'étendue, l'épaisseur, la position horizontale ou inclinée, ou presque verticale, des bancs ou couches des minéraux; l'ordre de superposition de ces différentes couches les unes relativement aux autres; leurs mélanges, leurs pénétra-

tions, leurs décompositions, les époques relatives de leur dépôt; les espèces d'animaux ou de végétaux dont elles renferment les débris; l'origine de leur formation. On a tâché, par toutes ces recherches géognostiques, de reconnoître ce que les naturalistes ont nommé *la Constitution physique du globe*.

Desmarest le père a ajouté à ces importants travaux sur la géographie physique.

M. Virey et d'autres savants ont enrichi la géographie particulière que M. Virey, dans le nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, a nommée *Géographie naturelle*.

M. Webb a mesuré la hauteur des principaux pics des montagnes du Thibet, auxquelles on a donné le nom d'*Himalaya*. Quatre de ces pics sont plus élevés que le fameux Chimborazo des Cordilières de l'Amérique méridionale, que l'on regardoit comme la plus grande élévation du globe. Le plus haut de ces quatre pics a 7821 mètres au-dessus du niveau de la mer, que le Chimborazo ne surpasse que de 6530-mètres; et ainsi se trouve justifiée cette partie de la Cosmogonie des Indiens qui plaçoient au nord de l'Inde la plus grande montagne de la terre.

Des cours spéciaux, et des éléments géologiques, ont facilité l'accès de la science. On peut indiquer particulièrement *le Manuel de la partie oryctog-nostique de la minéralogie*, par M. Widenman; ce-

lui du Géologue, de M. Brard; le *Traité élémentaire de géologie*, donné au public par M. Cleaveland, de Boston.

Des travaux importants, relatifs à la géognosie, ont été publiés par MM. Freisleben, Heim et de Hoff, sur diverses parties de cette science; par M. Engelhardt, sur le Caucase et la Saxe; par M. Esmarck, sur la Transilvanie et la Hongrie; par M. de Raumer, sur la Saxe et la Silésie; par Schlothheim, sur la Thuringe et la Franeonie; par MM. Mohs, Eseher et Ébel, sur les Alpes; par M. Omalius d'Halloy, sur la France et la Belgique; par M. Hausmann sur la Norwège et la Suède.

On a vu paroître la *Géologie du Derbyshire*, par M. Mawe;

Le savant *Traité de minéralogie et de géologie*, de M. Brochant;

L'ouvrage de M. Fleuriau de Bellevue, sur les roches primitives;

Les *Mémoires d'une illustre Société géologique de Londres*;

Plusieurs articles du nouveau *Dictionnaire d'histoire naturelle*, par M. de Bonnard et par d'autres géologues;

Un *Essai très-remarquable sur la formation des roches*, par M. William Maelure, membre de l'Académie des Sciences naturelles de Philadelphie;

Le recueil précieux des observations de M. Barton sur l'archéologie de la terre américaine;

L'Essai de géologie et le Voyage en Angleterre, en Écosse et dans les îles Hébrides, de M. Faujas de Saint-Fond;

Les ouvrages de MM. Blumenbach, Schlotheim, de La Marck et Le Sueur, sur les fossiles et sur d'autres branches fécondes de la géologie;

Le travail de M. Brongniart sur les terrains qui paroissent formés sous l'eau douce;

Les articles de géognostique et de géologie proprement dite, que cet habile académicien a publiés dans le Dictionnaire des Sciences naturelles;

Et les considérations de M. Cordier sur la liaison ou l'indépendance des grandes masses minérales qui gravitent vers le centre de la terre; considérations dont les conséquences pourroient peut-être, avec le temps, faire pénétrer, pour ainsi dire, la lumière du jour jusque dans l'intérieur du globe, et découvrir l'état actuel de ces substances souterraines sur lesquelles reposent les immenses pyramides tronquées, irrégulières et renversées, dont on peut supposer que les larges bases composent la croûte de la terre.

Toutes ces idées nous amènent naturellement aux belles conceptions géologiques que présentent les observations faites dans les Canaries, en Italie, en France et en Allemagne, par M. Léopold de Buch, et le Voyage de ce célèbre naturaliste, en Norwège et en Laponie.

D'autres théories plus ou moins complètes sur la formation et la composition de la terre, ont été publiées.

On peut voir dans le Dictionnaire des Sciences naturelles, qu'il ne m'est pas permis de louer puisque j'ai l'honneur d'être un des collaborateurs de cet ouvrage, et dans un autre Dictionnaire aussi très-justement renommé, celui d'Histoire naturelle, des articles bien importants au sujet de ces théories.

Quel est le naturaliste qui n'ait pas étudié le Voyage dans les Alpes, de Saussure; qui n'ait pas écouté, pour ainsi dire, ce grand géologue parlant de l'écorce du globe produite par les eaux, soulevée et rompue, et des vastes fragments de cette écorce, restés inclinés ou presque verticaux contre les masses intérieures et primitives mises en partie à découvert, et devenues supérieures sur beaucoup de sommités?

Pallas a publié son mémorable Voyage dans la Russie méridionale, et exposé ses idées sur l'origine des divers terrains qu'il ne faut pas rapporter aux granitiques primitifs.

Bertrand a fait imprimer à Hambourg, dès 1799, sa Théorie sur le renouvellement périodique des continents terrestres.

Combien le baron Ramond, l'historien des Alpes, des Pyrénées et des monts de l'Auvergne, n'a-t-il pas donné au monde savant d'observations

élevées, d'idées profondes, de beaux exemples et d'utiles préceptes, sur l'art de mesurer par le baromètre la hauteur des montagnes!

On a dû citer M. Rodig.

Édimbourg a vu paroître la Théorie de la terre, de MM. Hutton et Playfair et le travail de sir James Hall.

MM. de Marschall, en Allemagne, ont fait connoître leurs recherches sur l'origine et les développements de l'ordre actuel du monde.

M. Breislak a considéré la terre comme liquéfiée, et en a donné une théorie particulière.

Patrin a exposé sa théorie du globe dans l'Histoire naturelle des minéraux qui fait partie d'une édition de Buffon, mise au jour par M. Deterville.

De La Méthrie a aussi imaginé une théorie de la terre, l'a donnée au public, et l'a ensuite souvent développée ou rappelée dans le Journal de physique dont il étoit le rédacteur.

Werner, après avoir distingué les terrains volcaniques d'avec ceux qui selon lui ne présentent que des signes trompeurs de l'action des feux souterrains, et qu'il a nommés *pseudovolcaniques*, s'est occupé des basaltes qui ne lui paroisoient que les produits des eaux, et, se portant à une grande hauteur, a montré la mer au-dessus des montagnes les plus élevées et exposé les effets d'une grande précipitation aqueuse.

Dolomieu après avoir examiné de près et avec

beaucoup de soin les laves de l'Etna, un grand nombre d'autres produits volcaniques, et les principales roches de la voûte du globe, les a considérés de haut, et, remontant à l'origine des siècles, a cru voir le globe liquide, et toutes les substances dissoutes par l'eau aidée d'un dissolvant particulier; et, faisant passer sous ses yeux les précipitations et les autres changements successifs qui avoient dû produire l'état actuel de la terre, il a désiré surtout de faire remarquer de vastes dépôts jetés avec violence par d'immenses marées, et s'exhaussant en collines et en montagnes.

M. le chevalier Cuvier a réuni, dans une Théorie de la terre, ses observations, ses idées et les conséquences qu'il a cru devoir tirer des os fossiles, des autres dépouilles d'animaux et des débris de végétaux, dont il a exposé la découverte, la comparaison, la détermination et le classement dans son grand et savant Ouvrage sur les ossements fossiles, et dans le travail qu'il a publié avec M. Brongniart sur les terrains des environs de Paris.

M. de Buch, au milieu de ses nombreuses et hardies recherches, s'est représenté de vastes terrains, de grands plateaux, des portions plus ou moins épaisses de la croûte du globe, soulevés comme des îles sortant du sein des mers.

L'illustre chimiste anglais, M. Davy, a fait connoître au public ses idées sur la nature du noyau

de cette terre dont l'écorce a été l'objet de tant d'exameus.

Et enfin le successeur des Leibnitz, des Newton, et des Lagrange, M. le marquis de La Place, jetant dans l'exposition de la Mécanique céleste le coup d'œil du génie sur l'origine des corps célestes, a pensé qu'on pourroit regarder les planètes, et par conséquent la terre, comme des portions condensées de l'atmosphère solaire qui se refroidissant dans la suite des siècles, et cessant successivement de remplir les zones les plus éloignées du soleil, est parvenue jusques aux limites qui la circonserivent maintenant.

Cette grande pensée s'accorde avec les belles observations de M. Herschell et les opinions de ce fameux astronome, lequel a vu, pour ainsi dire, les différentes manières d'être de la matière nébuleuse, de cette substance céleste à laquelle les brames ont donné le nom d'*Akasch*, et qui, de l'état d'extrême diffusion, passe, suivant M. Herschell, par divers degrés de condensation, jusques à la formation d'un globe lumineux.

Quelle tendance vers les plus grandes découvertes, entraîne maintenant tous les esprits! L'ère des gouvernements représentatifs sera l'époque des vérités les plus importantes, comme d'une sage et durable liberté. Et que ne devons-nous pas attendre des efforts et de la position de tous les peuples civilisés? que ne produiront pas les secours d'une po-

litique prévoyante, l'intérêt d'un commerce éclairé, l'amour de la science, les affections d'une douce philanthropie, et l'impulsion irrésistible du génie? quels résultats ne feront pas naître les découvertes des Russes, dont les territoires boréaux lient l'Europe, l'Asie et l'Amérique; le séjour des Anglais dans les contrées les plus intérieures et les moins connues de la presqu'île de l'Inde, du Bengale et des pays voisins; les Voyages des Humboldt dans le Thibet; la connoissance de l'intérieur du continent de la Nouvelle - Hollande; l'investigation des immenses contrées de l'Afrique équinoxiale et du cours des fleuves qui descendant du haut de ces contrées, coulent vers les rives orientales et le grand Océan; l'accroissement de la population de l'Amérique méridionale, les progrès de celle de l'Amérique du nord, passée, pour ainsi dire, avec tant de rapidité, de l'état de Nature à celui de la plus grande civilisation!

Puisse-t-elle n'être pas très-éloignée, cette époque où l'on verra les êtres organisés découverts, décrits et comparés, les chaînes de montagnes reconnues, leurs directions déterminées, leurs rameaux examinés, leurs hauteurs calculées, les rivières et les fleuves parcourus, les grands linéaments du globe tracés, ses degrés mesurés, sa figure assignée, ses diverses températures évaluées, toutes les substances essayées, analysées, pesées, leurs positions relatives distingués, les forces de la Nature

414 SUR LES PROGRÈS DES SCIENCES NAT.

dévoilées, tout le domaine de l'homme, conquis par son génie et livré à son industrie, toutes ses facultés exercées, tous ses droits reconnus, la vérité dissipant les chimères, la sagesse donnant naissance au bonheur; et où toute la surface de la terre retentira de l'hymne de la reconnaissance envers l'être des êtres!

A Paris, le 12 décembre 1818.

TABLEAU
DES SOUS-CLASSES,
DIVISIONS, SOUS-DIVISIONS,
ORDRES ET GENRES
DES OISEAUX,

PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

PREMIÈRE SOUS-CLASSE.

*Le bas de la jambe garni de plumes; point
de doigts entièrement réunis par une large
membrane.*

PREMIÈRE DIVISION.

Deux doigts devant; deux doigts derrière.

PREMIÈRE SOUS-DIVISION.

Doigts gros et forts.

GRIMPEURS.

PREMIER ORDRE.

Bec crochu.

1. ARA.
Ara.

{ Le bec gros et convexe; la mandibule
supérieure pointue, recourbée sur
l'inférieure, et mobile; la langue é-
paisse, charnue et arrondie à son
extrémité; une païce dénuée de plu-
mes sur chaque joue.

2. PERROQUET.
Psittacus. { Le bec gros et convexe; la mandibule supérieure pointue, recourbée sur l'inférieure, et mobile; la langue épaisse charnue et arrondie; point de place dénuée de plumes sur les joues.

DEUXIÈME ORDRE.

Bec dentelé.

5. TOUCAN.
Ramphastos. { Le bec convexe, très-léger, très-mince, et plus long que la tête.
4. COUROUCOU.
Trogon. { Le bec court, plus large que haut, entouré à sa base de *soies* plus ou moins nombreuses; le tarse court, et recouvert en partie de plumes.
5. TOURACO.
Touraco. { Le bec plus court que la tête, et dénué de *soies* à sa base.
6. MUSOPHAGE.
Musophaga. { Une plaque placée sur le sommet de la tête, et formant une continuation de la base de la mandibule supérieure.

TROISIÈME ORDRE.

Bec échancré.

7. BARBU.
Bucco. { Le bec gros, pointu, comprimé, fendu jusqu'au-dessous des yeux, et garni à sa base de *soies* grosses et roides.

QUATRIÈME ORDRE.

Bec droit et comprimé.

8. JACAMAR.
Galbula. { La langue courte.
9. PIC.
Picus. { La langue très-longue, extensible, ronde, et garnie à son extrémité de petites pointes recourbées en arrière.

CINQUIÈME ORDRE.

Bec très-court.

10. TORCOL.
Yanx. { La langue très-longue, ronde, mince, et garnie de petites pointes à son extrémité.

SIXIÈME ORDRE.

Bec arqué.

11. COUCOU. *Cuculus.* { La langue longue et pointue; les ouvertures des narines entourées d'un rebord saillant.
12. ANI. *Crotophaga.* { La mandibule supérieure très-comprimée, et relevée en carène.

SECONDE DIVISION.

Trois doigts devant; un doigt, ou point de doigt derrière.

PREMIÈRE SOUS-DIVISION.

Ongles forts et très-crochus.

OISEAUX DE PROIE.

SEPTIÈME ORDRE.

Bec crochu.

13. VAUTOUR. *Vultur.* { Le bec crochu uniquement à l'extrémité; la tête ou le cou dénués de plumes, en tout ou en partie, et pouvant se retirer dans un collier de longues plumes.
14. CRIFFON. *Gypætos.* { Le bec long et renflé vers son extrémité; la tête revêtue de plumes; les ouvertures des narines couvertes de soies très-roides; le tarse très-court et garni de plumes; un pinceau de soies sous le bec ou le cou.
15. AIGLE. *Aquila.* { Le bec crochu à l'extrémité; la tête plate en dessus, et garnie de plumes; la base du bec recouverte d'une peau molle ou *cire*; les ailes très-longues; la première penne de l'aile très-courte; le tarse court gros et garni de plumes en tout ou en partie.

- | | | |
|--------------------------------|---|---|
| 16. AUTOUR.
<i>Astur.</i> | } | Le bec crochu à l'extrémité; la tête plate en dessus, et garnie de plumes; la base du bec recouverte d'une <i>cire</i> ; les ailes courtes; la première penne de l'aile très-courte; le tarse long. |
| 17. ÉPERVIER.
<i>Aisus.</i> | } | Le bec courbé dès la base; la tête plate en dessus et garnie de plumes; la base du bec recouverte d'une <i>cire</i> ; les ailes courtes; la première penne de l'aile très-courte; le tarse long. |
| 18. BUSE.
<i>Buteo.</i> | } | Le bec courbé dès la base; la tête plate en dessus, et garnie de plumes; la base du bec recouverte d'une <i>cire</i> ; les ailes très-longues; la première penne de l'aile très-courte; le tarse gros et court. |
| 19. BUSARD.
<i>Circus.</i> | } | Le bec courbé dès la base; la tête plate en dessus, et garnie de plumes; la base du bec recouverte d'une <i>cire</i> ; les ailes très-longues; la première penne de l'aile très-courte; le tarse long et grêle. |
| 20. MILAN.
<i>Milvus.</i> | } | Le bec courbé dès la base; la tête plate en dessus, et garnie de plumes; la base du bec recouverte d'une <i>cire</i> ; les ailes très-longues; la première penne de l'aile très-courte; le tarse court et foible. |
| 21. FAUCON
<i>Falco.</i> | } | Le bec courbé dès la base; la tête plate en dessus, et garnie de plumes; la base du bec recouverte d'une <i>cire</i> . les ailes très-longues; la première penne de l'aile très-longue; le tarse court et fort. |
| 22. CHOUETTE.
<i>Strix.</i> | } | Le bec courbé dès la base, et dénué de <i>cire</i> ; la tête aplatie de devant en arrière; les yeux entourés de plumes fines et roides; les tarses, et quelquefois les doigts, couverts de plumes. |

SECONDE SOUS-DIVISION.

*Ongles peu crochus; doigts extérieurs libres, ou unis
seulement le long de la première phalange.*

PASSEREAUX.

HUITIÈME ORDRE.

Bec dentelé.

25. PHYTOTOME. . { Le bec droit et conique; la langue
Phytotoma. { courte et non pointue.

NEUVIÈME ORDRE.

Bec échanuré.

24. PIE-GRIÈCHE. { L'échancre du bec très-sensible; le
Lanius. { bec un peu comprimé; la mandibule
supérieure un peu crochue vers le
bout.
25. TYRAN. . { Le bec long, droit, et garni de soies à
Tyrannus. { sa base.
26. GOBE-MOUCHE. { Le bec court, droit, et garni de soies à
Muscicapa. { sa base.
27. MOUCHEROLLE. { Le bec court, déprimé, droit, et garni
Muscivora. { de soies à sa base.
28. MERLE. . { Le bec comprimé, au moins près de la
Turdus. { base.
29. FOURMILIER. . { Le bec long et comprimé, au moins
Myrmecophaga. { près de la base; le tarse allongé; les
ailes et la queue courtes.
30. LORIOT. . { Le bec conique vers la pointe; le tarse
Oriolus. { fort.
31. COTINGA. . { Le bec déprimé à sa base.
Ampelis.
32. TANGARA. . { Le bec conique, pointu, presque trian-
Tanagra. { gulaire à sa base, et un peu incliné
vers le bas à sa pointe.

DIXIÈME ORDRE.

Bec droit et conique.

- | | | |
|------------------------------------|---|---|
| 53. CACIQUE.
<i>Cacicus.</i> | { | Le bec à pointe acérée, à base arrondie, très-gros, très-long, et formant une échancrure arrondie dans les plumes du front. |
| 54. TROUPIALE.
<i>Icterus.</i> | { | Le bec à pointe acérée, à base arrondie, et formant une échancrure pointue dans les plumes du front. |
| 55. CAROUGE.
<i>Xanthornus.</i> | { | Le bec grêle à pointe acérée, et à base arrondie. |
| 56. ÉTOURNEAU.
<i>Sturnus.</i> | { | Le bec allongé, à pointe acérée, à base anguleuse et un peu déprimée; les ouvertures des narines un peu recouvertes. |
| 57. GROS-BEC.
<i>Loxia.</i> | { | Le bec court, très-gros à sa base, et peu convexe. |
| 58. BOUVREUIL.
<i>Pyrrhula.</i> | { | Le bec court, très-gros à sa base, et convexe par-dessus et par-dessous. |
| 59. MOINEAU.
<i>Fringilla.</i> | { | Le bec court et peu gros à sa base. |
| 40. BRUANT.
<i>Emberiza.</i> | { | Le bec pointu; la mandibule supérieure plus ou moins étroite que l'inférieure; la ligne de réunion des deux mandibules courbe; une petite éminence osseuse au palais. |

ONZIÈME ORDRE.

Bec droit et comprimé.

- | | | |
|---------------------------------|---|--|
| 41. GRACULE.
<i>Gracula.</i> | { | La base du bec dénuée de plumes; une ou plusieurs places dénuées de plumes sur la tête. |
| 42. CORBEAU.
<i>Corvus.</i> | { | Le bec gros et fort; les ouvertures des narines recouvertes par des soies roides; la langue divisée et cartilagineuse. |

45. ROLLIER. *Coracias.* { Le bec fort; l'extrémité de la mandibule supérieure se recourbant un peu sur l'inférieure; les ouvertures des narines dénuées de soies roides et tournées en avant; la langue fourchue et cartilagineuse; le tarse court.
44. PARADIS. *Paradisea.* { Le tour de la base du bec et le front garnis de plumes courtes, serrées, et très-soyeuses.
45. SITTELLE. *Sitta.* { Le bec allongé; la langue dentelée, courte, et cornée à l'extrémité; la queue composée de pennes très-roides.
46. PIC-BŒUF. *Buphaga.* { Le bec presque quadrangulaire; les mandibules un peu bombées.
47. PICOÏDE. *Picoïdes.* { La langue très-longue, extensible, ronde, et garnie, à son extrémité, de petites pointes recourbées en arrière; chaque pied ne présentant que trois doigts.

DOUZIÈME ORDRE.

Bec droit et menu.

48. MÉSANGE. *Parus.* { Le bec étroit, pointu, dur, fort, et recouvert de petites plumes à sa base; la langue terminée par une sorte de ligne droite, et par des filaments; le doigt de derrière grand et fort.
49. ALOUETTE. *Alauda.* { La langue fourchue; l'ongle du doigt de derrière presque droit, et très-long.
50. BEC-FIN. *Sylvia.* { Le bec en forme d'alène; les tarses et la queue courts.
51. MOTACILLE. *Motacilla.* { Le bec en forme d'alène; les tarses et la queue longs; les dernières pennes de l'aile très-prolongées.

TREIZIÈME ORDRE.

Bec très-court.

52. HIRONDELLE. *Hirundo.* { Le bec déprimé et très-large à la base; la langue courte, large et fendue; les ailes très-longues.

53. ENGOULFVENT. *Caprimulgus.* { Le bec très-déprimé à sa base, qui est garnie de plumes petites et roides; les yeux très-grands; l'ongle du doigt du milieu, dentelé d'un côté.

QUATORZIÈME ORDRE.

Bec arqué.

54. GLAUCOPE. *Glaucopis.* { Une caroncule à la base de la mandibule inférieure, qui est plus courte que la supérieure; les ouvertures des narines couvertes à demi par une membrane un peu cartilagineuse, et ciliée à son extrémité.
55. HUPPE. *Upupa.* { Le bec long, grêle, un peu comprimé, et obtus; la langue obtuse et très-courte.
56. GRIMPEREAU. *Certhia.* { Le bec long et menu; la langue longue et aiguë.
57. COLIBRI. *Trochilus.* { Le bec très-grêle; la langue tubulée et extensible.

QUINZIÈME ORDRE.

Bec renflé.

58. MOUCHE. *Orthorhynchus.* { Le bec droit et renflé vers le bout.

TROISIÈME SOUS-DIVISION.

Doigts extérieurs unis dans presque toute leur longueur.

PLATYPODES.

SEIZIÈME ORDRE.

Bec dentelé.

59. CALAO. *Buceros.* { Le bec très-grand, de substance mince et légère, surmonté d'une grande protubérance, et, pour ainsi dire, d'une fausse mandibule.
60. MOMOT. *Momot.* { Point de proéminence cornée sur le bec.

DES OISEAUX.

425

DIX-SEPTIÈME ORDRE.

Bec droit et comprimé.

61. ALCYON. *Alcedo.* . { Le bec très-long; la langue courte; le tarse très-court.
62. CÉYX. *Ceyx.* . { Le bec très-long; la langue courte; le tarse très-court; chaque pied ne présentant que trois doigts.

DIX-HUITIÈME ORDRE.

Bec droit et déprimé.

63. TODIER. *Todus.* . { Le bec long, et entouré à sa base de plumes un peu roides.

DIX-NEUVIÈME ORDRE.

Bec droit et menu.

64. MANAKIN. *Pipra.* { Le bec court et dur; la queue courte.

VINGTIÈME ORDRE.

Bec arqué.

65. GUËPIER. *Merops.* . { Le bec pointu; la langue déliée.

QUATRIÈME SOUS-DIVISION.

Doigts de devant réunis à leur base par une membrane.

GALLINACÉES.

VINGT ET UNIÈME ORDRE.

Bec renflé.

66. PIGEON. *Columba.* . { Le bec grêle et renflé vers la pointe; les ouvertures des narines recouvertes à demi par une membrane molle et comme gonflée; la langue non divisée; le tarse court.
67. TÉTRAS. *Tetrao.* . { Le bec court; les ouvertures des narines cachées sous des plumes; une place auprès des yeux, dénuée de plumes; le tarse garni de plumes.
68. PERDRIX. *Perdix.* . { Le bec court; les ouvertures des narines couvertes d'une callosité; une place auprès des yeux dénuée de plumes; le tarse dénué de plumes.

- | | | |
|-----|------------------------------------|---|
| 69. | TINAMOU.
<i>Tinamus.</i> | { Le bec long; les ouvertures des narines éloignées de la base du bec; une place auprès des yeux garnie de plumes clairsémées. |
| 70. | TRIDACTYLE.
<i>Tridactylus.</i> | { Le bec court; les ouvertures des narines couvertes d'une callosité; une place auprès des yeux dénuée de plumes; chaque pied ne présentant que trois doigts. |
| 71. | PAON.
<i>Pavo.</i> | { Le sommet de la tête orné de plumes très-relevées, élargies à leur extrémité, et en forme d'aigrette. |
| 72. | FAISAN.
<i>Phasianus.</i> | { Une place dénuée de plumes sur chaque joue; les penes intermédiaires de la queue recouvrant les latérales. |
| 73. | PINTADE.
<i>Numida.</i> | { Une proéminence osseuse et recourbée en arrière sur le sommet de la tête. |
| 74. | DINDON.
<i>Meleagris.</i> | { La tête couverte de papilles charnues; le cou garni de barbillons charnus. |
| 75. | HOCCO.
<i>Crax.</i> | { Une <i>cire</i> sur la base du bec; les plumes du dessus de la tête retournées vers le bec, ou relevées en huppe. |
| 76. | PÉNÉLOPE.
<i>Penelope.</i> | { Point de <i>cire</i> ; les plumes du dessus de la tête retournées vers le bec, ou relevées en huppe. |
| 77. | GOUAN.
<i>Gouan.</i> | { Point de <i>cire</i> ; une caroncule sous la gorge; les plumes du dessus de la tête très-roides, ou retournées vers le bec, ou relevées en huppe. |

 SECONDE SOUS-CLASSE.

Le bas de la jambe dénué de plumes, ou plusieurs doigts réunis par une large membrane.

PREMIÈRE DIVISION.

Trois doigts devant; un doigt, ou point de doigt derrière.

PREMIÈRE SOUS-DIVISION.

Doigts de devant entièrement réunis par une membrane.

OISEAUX D'EAU.

VINGT-DEUXIÈME ORDRE.

Bec crochu.

- | | | |
|--|---|--|
| 78. FLAMAND.
<i>Phœnicopterus.</i> | } | Le bec grand, large, fléchi vers son milieu. |
| 79. ALBATROSSE.
<i>Diomedea.</i> | } | Le bec grand, fort, tranchant, et terminé par un gros crochet; les ouvertures des narines placées à l'extrémité d'un petit rouleau longitudinal; chaque pied ne présentant que trois doigts. |
| 80. PÉLÉCANOÏDE.
<i>Pelecanoides.</i> | } | Une poche sous la gorge; chaque pied ne présentant que trois doigts. |
| 81. PÉTREL.
<i>Procellaria.</i> | } | Les deux mandibules égales; les ouvertures des narines placées à l'extrémité d'un cylindre longitudinal; un ongle tenant lieu du pouce de chaque pied. |

TABLEAU

VINGT-TROISIÈME ORDRE.

Bec dentelé.

82. CANARD.. *Anas.* { Le bec large, arrondi à son extrémité, et garni, tout autour des mandibules, de petites lames verticales.
85. HARLE. *Mergus.* { Le bec étroit et allongé; les deux mandibules garnies de dents pointues, petites et dirigées en arrière.
84. PRION. *Prion.* { Un ong'le tenant lieu du pouce de chaque pied.

VINGT-QUATRIÈME ORDRE.

Bec droit et comprimé.

85. BEC EN CISEAUX. *Rhynchops.* { La mandibule supérieure plus courte que l'inférieure, dont l'extrémité est rectiligne, et n'a qu'un seul tranchant.
86. PLONGEON. *Urinator.* { Le bec fort et pointu; quatre doigts à chaque pied.
87. GRÈBE. *Colymbus.* { Le bec fort et pointu; quatre doigts à chaque pied; les membranes des pieds échanerées.
88. GUILLEMOT. *Uria.* { Le bec un peu haut et pointu; chaque pied ne présentant que trois doigts; les ailes très-courtes.
89. ALQUE. *Alca.* { Le bec très-haut et sillonné; chaque pied ne présentant que trois doigts; les ailes très-courtes.
90. PINGOUIN. *Pinguin.* { Le bec arrondi dans le bout, et sillonné; chaque pied ne présentant que trois doigts; les ailes très-courtes.
91. MANCHOT. *Aptenodytes.* { Le bec droit et pointu, un ong'le à la place du pouce; point de penne aux ailes.

VINGT-CINQUIÈME ORDRE.

Bec droit et menu.

92. STERNE. *Sterna.* { Le bec effilé et pointu; les ouvertures des narines longues et étroites, les ailes très-longues; les tarses courts.

DES OISEAUX.

427

VINGT-SIXIÈME ORDRE.

Bec arqué.

93. AVOCETTE. . { Le bec très long, et recourbé vers le
Recurvirostra. { haut.

VINGT-SEPTIÈME ORDRE.

Bec renflé.

94. MAUVE. . { Le bec fort et renflé par-dessus et par-
Larus. { dessous ; les ailes très-longues.

DEUXIÈME SOUS-DIVISION.

Quatre doigts réunis par une large membrane.

OISEAUX D'EAU LATIRÈMES.

VINGT-HUITIÈME ORDRE.

Bec crochu.

95. FRÉGATE. . { Le bec long et très-crochu vers son ex-
Fregata { trémité.
96. CORMORAN. . { Le bec un peu comprimé ; la queue très-
Carbo. { roide.

VINGT-NEUVIÈME ORDRE.

Bec dentelé.

97. FOU. . { Le bec droit.
Sula.
98. PHAÉTON. . { Le bec grêle, pointu, un peu compri-
Phaëton. { mé, les ailes très-longues.
99. ANHINGA. . { Le bec long, pointu, et sans aucune
Plotus. { sorte de crochet ; des places dénudées
de plumes sur la tête ou sur le cou ; le
tarse court.

TRENTIÈME ORDRE.

Bec droit et déprimé.

100. PÉLICAN. . { Le bec long ; une sorte de sac sous la
Pelecanus. { gorge.

TROISIÈME SOUS-DIVISION.

Doigts réunis à leur base par une membrane.

OISEAUX DE RIVAGE.

TRENTE ET UNIÈME ORDRE.

Bec crochu.

101. MFSSAGER. *Serpentarius.* { Le bec très-fort ; une *cire* à sa base.
102. KAMICHI. *Patamedea.* { Le bec un peu conique auprès de sa base.
105. GLARÉOLE. *Giareola.* { Le bec court et droit dans une grande partie de sa longueur.

TRENTE-DEUXIÈME ORDRE.

Bec droit et conique.

104. AGAMI. *Psophia.* { La mandibule supérieure plus longue que l'inférieure.
105. VAGINAL. *Vaginalis.* { La mandibule supérieure renfermée en partie dans une gaine de matière cornée ; chaque pied ne présentant que trois doigts.

TRENTE-TROISIÈME ORDRE.

Bec droit et comprimé.

106. GRUE. *Grus.* { Le bec court, fort, et un peu pointu ; les ouvertures des narines étroites et allongées ; un sillon longitudinal de chaque côté de la mandibule supérieure ; la langue pointue ; plusieurs parties de la tête dénuées de plumes.
107. CIGOGNE. *Ciconia.* { Le bec long, fort, et un peu pointu ; les ouvertures des narines étroites et allongées ; un sillon longitudinal de chaque côté de la mandibule supérieure ; la langue pointue ; les yeux entourés d'une peau nue.

108. HÉRON. *Ardea.* { Le bec long, fort, et un peu pointu; les ouvertures des narines étroites et allongées; un sillon longitudinal de chaque côté de la mandibule supérieure; la langue pointue; les yeux entourés d'une peau nue et situés très-près de la base du bec; l'ongle du doigt du milieu dentelé.
109. BEC OUVERT. *Hians.* { Les deux mandibules toujours séparées l'une de l'autre, dans une partie de leur longueur.
110. RALE. *Rallus.* { Le bec pointu; la tête petite; le corps comprimé; la queue courte; les doigts antérieurs très-longs.
111. OMBRETTE. *Scopus.* { Le bec long; les mandibules épaisses; le tarse long; les ongles petits.
112. HUITRIER. *Hæmatopus.* { L'extrémité du bec en forme de coin; chaque pied ne présentant que trois doigts.

TRENTE-QUATRIÈME ORDRE.

Bec droit et déprimé.

113. SAVACOU. *Cancroma.* { Le bec très-large; les mandibules fortes et tranchantes.
114. SPATULE. *Platalea.* { Le bec long, et élargi en forme de disque à son extrémité.

TRENTE-CINQUIÈME ORDRE.

Bec droit et menu.

115. BÉCASSE. *Scolopax.* { Le bec grêle, émoussé, et plus long que la tête; le doigt de derrière un peu long, et placé à peu près au niveau des doigts de devant.

TRENTE-SIXIÈME ORDRE.

Bec arqué.

116. JABIRU. *Mycicria.* { Le bec recourbé vers le haut.
117. IBIS. *Ibis.* { Le bec long, fort, tranchant, et émoussé à son extrémité; des plumes dénuées de plumes sur la tête.

118. COURLIS. *Tantalus.* } Le bec long, fort, tranchant, et émoussé à son extrémité; point de plumes dénuées de plumes sur la tête.
119. ÊCHASSE. *Macrotarsus.* } Le tarse long et grêle, chaque pied ne présentant que trois doigts.

TRENTE-SEPTIÈME ORDRE.

Bec renflé.

120. HYDROGALLINE. *Hydrogallina.* } La mandibule inférieure renflée vers son extrémité; une plaque dénuée de plumes sur le front; les doigts non bordés, ou bordés d'une membrane très-étroite.
121. FOULQUE. *Fulica.* } La mandibule inférieure renflée vers son extrémité; une plaque dénuée de plumes sur le front; les doigts bordés d'une membrane très-large.
122. JACANA. *Jacana.* } Des barbillons charnus auprès de la base du bec; un aigillon auprès du métacarpe.
123. VANNEAU. *Parva.* } Le bec grêle, le doigt de derrière très-court, et ne portant pas à terre quand l'oiseau marche; les doigts de devant non bordés, ou bordés d'une très-petite membrane.
124. PHALAROPF. *Phalaropus.* } Le bec grêle; le doigt de derrière très-court, et ne portant pas à terre quand l'oiseau marche; les doigts de devant bordés d'une large membrane.
125. PLOUVIER. *Charadrius.* } Bec grêle; chaque pied ne présentant que trois doigts.
126. OUTARDE. *Otis.* } Le bec fort; les deux ouvertures des narines communiquant de très-près l'une avec l'autre; le tarse long et fort; chaque pied ne présentant que trois doigts.

SECONDE DIVISION.

Deux, trois ou quatre doigts très-forts.

PREMIÈRE SOUS-DIVISION.

Doigts non réunis à leur base par une membrane.

OISEAUX COUREURS.

TRENTE-HUITIÈME ORDRE.

Bec droit et déprimé.

- | | | |
|------|-------------------------------|---|
| 127. | AUTRUCHE.
<i>Struthio.</i> | { Le tarse long et fort ; chaque pied ne
présentant que deux doigts. |
| 128. | TOUYOU.
<i>Touyou.</i> | { Chaque pied ne présentant que trois
doigts ; une tubérosité tenant lieu de
pouce. |

TRENTE-NEUVIÈME ORDRE.

Bec arqué.

- | | | |
|------|-------------------------|--|
| 129. | CASOAR.
<i>Rhea.</i> | { Le bec comprimé ; une protubérance
osseuse sur le sommet de la tête ; cha-
que pied ne présentant que trois
doigts. |
|------|-------------------------|--|

QUARANTIÈME ORDRE.

Bec renflé.

- | | | |
|------|--------------------------|---|
| 130. | DRONTE.
<i>Didus.</i> | { Le bec long et fendu jusques au-delà
des yeux ; quatre ou seulement trois
doigts à chaque pied. |
|------|--------------------------|---|
-

 SUPPLÉMENT

 A LA TABLE MÉTHODIQUE DES OISEAUX.

Nota. Les naturalistes verront aisément avec quelle facilité on pourra ajouter sur le Tableau qui précède les genres ou sous-genres, récemment établis par M. le chevalier Cuvier, M. le chevalier Geoffroy de Saint-Hilaire, M. le Vaillant, M. Bechstein et quelques autres auteurs, et par exemple :

Les perroquets à trompe de M. le Vaillant, après les perroquets;

Les malcohas du même ornithologiste, et les *scythrops* de M. Latham, après les barbus;

Les cous, les *coucals*, les *courols* ou *vouroudrious*, les *indicateurs* et les *barbacous* de M. le Vaillant à la suite des coucoux;

Les drongos de M. le Vaillant, auprès des pié-grièches;

Les gymnocéphales et les *céphaloptères* de M. le chevalier Geoffroy, dans le voisinage des gobe-mouches;

Les cincles de M. Bechstein, et les *philédons* de M. le chevalier Cuvier, après les merles;

Les échenilleurs de M. le Vaillant, les *procnias* de

M. Hoffmann, et les *gymnodères* de M. Geoffroy, à la suite des cotingas;

Les *durbecs* de M. Cuvier;

Les *lyres* de M. Shaw, après les gracules;

Les *témias* de M. le Vaillant, après les corbeaux et les geais;

Les *épimaques* de M. Cuvier, après les huppés;

Les *tichodromes* et les *nectarinies* de M. Illiger, ou les *échelettes* et les *sucriers* de M. Cuvier, ainsi que les *dicées* et les *héorotaires* de ce dernier zoologiste, à la suite des grimperaux;

Les *sou-mangas* de M. Cuvier, dans le voisinage des colibris;

Les *houppifères*, les *lophophores*, et les *cryptonyx* de M. Temminck, après les faisans;

Et les *lobipèdes* de M. Cuvier, à la suite des phalaropes.

On peut aussi ôter aisément, si on le juge convenable, le genre *du messenger* de notre trentième ordre, le transporter dans notre septième ordre, l'y inscrire après les faucons, et le placer ainsi, avec M. Cuvier, à la suite des oiseaux de proie diurnes.

TABLE MÉTHODIQUE
DE LA CLASSE
DES MAMMIFÈRES.

PREMIÈRE DIVISION.

Point d'ailes membraneuses ni de nageoires.

QUADRUPÈDES PROPREMENT DITS.

PREMIÈRE SOUS-DIVISION.

Les quatre pieds en forme de mains.

QUADRUMANES.

PREMIER ORDRE.

Dents incisives, canines et molaires.

- | | | |
|-------------------------------------|---|---|
| 1. SINGE.
<i>Simia.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire ; angle facial de 65 degrés ; point d'abajoues ni de queue. Singe Satyre. — <i>Simia satyrus.</i> |
| 2. GUENON.
<i>Cercopithecus.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire ; angle facial de 60 degrés ; abajoues ; queue ; fesses calleuses. Guenon Nasique. — <i>Cercopithecus Nasica.</i> |
| 5. SAPAJOU.
<i>Sapajou.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire ; angle facial de 60 degrés ; point d'abajoues ; queue prenante ; fesses velues. Sapajou coaita. — <i>Sapajou paniscus.</i> |
| 4. SAGOIN.
<i>Sagouin.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire ; angle facial de 60 degrés ; point d'abajoues queue non prenante ; fesses velues. Sagouin Ouistiti. — <i>Sagouin Jacchus.</i> |

TABLE MÉTHODIQUE DES MAMMIFÈRES. 435

- | | | |
|-------------------------------------|---|--|
| 5. ALOUATTE.
<i>Alouatta.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire; tête pyramidale; point d'abajoues; queue prenante; fesses veines. Alouatte hurleur. — <i>Alouatta Beelzebut.</i> |
| 6. MACAQUE.
<i>Macaca.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire; angle facial de 45 degrés; abajoues; fesses calleuses. Macaque Magot. — <i>Macaca Inuus.</i> |
| 7. PONGO.
<i>Pongo.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire; angle facial de 50 degrés; abajoues; point de queue; fesses calleuses. Pongo Bornéo. — <i>Pongo Borneo.</i> |
| 8. BABOUIN.
<i>Cynocephalus.</i> | } | Quatre dents incisives à chaque mâchoire; angle facial de 50 degrés; abajoues; queue; fesses calleuses. Babouin Mandrill. — <i>Cynocephalus Maimon.</i> |
| 9. MAKI.
<i>Lenur.</i> | } | Quatre incisives supérieures; six inférieures inclinées en avant. Maki Moco. — <i>Lenur catta.</i> |
| 10. INDRI.
<i>Indri.</i> | } | Quatre incisives supérieures; quatre incisives inférieures inclinées en avant; museau pointu. Indri noir. — <i>Indri niger.</i> |
| 11. LORI.
<i>Lori.</i> | } | Quatre incisives supérieures; quatre incisives inférieures inclinées en avant; tête ronde; museau relevé. Lori du Bengale. — <i>Lori Bengalensis.</i> |
| 12. TARSIER.
<i>Macrotarsus.</i> | } | Quatre incisives supérieures; deux incisives inférieures; tarse très-long. Tarsier indien. — <i>Macrotarsus indicus.</i> |
| 15. GALAGO.
<i>Galago.</i> | } | Deux incisives supérieures; six incisives inférieures; tarse très-long. Galago sénégalien. — <i>Galago senegalensis.</i> |

DEUXIÈME SOUS-DIVISION.

Les pieds de derrière en forme de mains.

PÉDIMANES.

DEUXIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

- | | | | |
|-----|---------------------------------|---|--|
| 14. | DIDELPHE.
<i>Didelphis.</i> | { | Deux incisives supérieures; huit incisives inférieures. Didelphie Opossum. — <i>Didelphis Opossum.</i> |
| 15. | DASYURE.
<i>Dasyurus.</i> | { | Huit incisives supérieures; six incisives inférieures. Dasyure tacheté. — <i>Dasyurus maculatus.</i> |
| 16. | CÆSCOËS.
<i>Cascoes.</i> | { | Six incisives supérieures; deux incisives inférieures; deux ou trois doigts de derrière, réunis jusqu'à l'ongle; queue écailleuse et prenante. Cæscœs d'Amboine. — <i>Cascoes amboinensis.</i> |
| 17. | PHALANGER.
<i>Phalanger.</i> | { | Six incisives supérieures; deux incisives inférieures; deux ou trois doigts de derrière, réunis jusqu'à l'ongle; queue touffue et non prenante. — Phalanger volant. — <i>Phalanger volans.</i> |

TROISIÈME ORDRE.

Dents incisives et molaires.

- | | | | |
|-----|-------------------------------|---|--|
| 18. | KANGUROO.
<i>Kangaroo.</i> | { | Huit ou dix incisives supérieures; deux incisives inférieures et dirigées en avant; les deux doigts intérieurs des pieds de derrière réunis jusqu'aux ongles. Kangaroo géant. — <i>Kangaroo gigas.</i> |
| 19. | AYE-AYE.
<i>Aye-aye.</i> | { | Deux incisives supérieures; et deux incisives inférieures très-comprimées. Aye-aye. — <i>Aye-aye madagascariensis.</i> |

TROISIÈME SOUS-DIVISION.

La plante des pieds articulée de manière à s'appuyer sur la terre quand l'animal marche.

PLANTIGRADES.

QUATRIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

- | | | |
|-------------------------------------|---|---|
| 20. OURS.
<i>Ursus.</i> | } | Six incisives à chaque mâchoire ; la seconde des incisives inférieures de chaque côté, placée un peu plus en arrière que les autres. Ours vulgaire. — <i>Ursus Arctos.</i> |
| 21. COATI.
<i>Coati.</i> | } | Six incisives à chaque mâchoire ; la seconde des incisives inférieures de chaque côté, placée un peu plus en arrière que les autres ; nez long et mobile, Coati noirâtre. — <i>Coati nasica.</i> |
| 22. KINKAJOU.
<i>Kinkajou.</i> | } | Six incisives à chaque mâchoire, la première ou la seconde des incisives inférieures de chaque côté, placée un peu plus en arrière que les autres ; queue prenante. Kinkajou Poto. — <i>Kinkajou caudivolvula.</i> |
| 23. MANGOUSTE.
<i>Ichneumon.</i> | } | Six incisives à chaque mâchoire ; la seconde des incisives inférieures de chaque côté, placée un peu plus en arrière que les autres ; langue hérissée de papilles dures. Mangouste Pharaon. — <i>Ichneumon Pharaon.</i> |
| 24. HÉRISSE.
<i>Erinaceus.</i> | } | Six incisives inégales à chaque mâchoire ; laniaires très-courtes ; corps couvert de piquants. Hérisson vulgaire. — <i>Erinaceus europæus.</i> |
| 25. TENREC.
<i>Tenrec.</i> | } | Six incisives égales à chaque mâchoire ; laniaires très-longues, corps couvert de piquants. Tenrec hérissé. — <i>Tenrec ecaudatus.</i> |

- | | | | |
|-----|---|---|---|
| 26. | MUSARAIGNE.
<i>Sorex.</i> | } | Six ou huit incisives inégales à chaque mâchoire; la première incisive inférieure de chaque côté, très-longue et couchée en avant; laniaires très-courtes; corps couvert de poils. Musaraigne Musette. — <i>Sorex musaraneus.</i> |
| 27. | DESMAN.
<i>Desman.</i> | } | Six ou huit incisives inégales à chaque mâchoire; la seconde incisive de chaque côté très-longue; laniaires très-courtes; corps couvert de poils. Desman musqué. — <i>Desman moschatus.</i> |
| 28. | CHRYSOCHLORIS.
<i>Chrysochloris.</i> | } | Six ou huit incisives inégales à chaque mâchoire; la seconde incisive de chaque côté très-longue; laniaires très-courtes; point de queue; corps couvert de poils. Chrysochloris du Cap. — <i>Chrysochloris capensis.</i> |
| 29. | TAUPE.
<i>Talpa.</i> | } | Six incisives supérieures et huit inférieures égales; laniaires très-longues. Taupe à crête. — <i>Talpa cristata.</i> |

QUATRIÈME SOUS-DIVISION.

Les doigts sans sabots.

DIGITIGRADES.

CINQUIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

CARNASSIERS.

- | | | | |
|-----|-------------------------|---|--|
| 50. | CHIEN.
<i>Canis.</i> | } | Plusieurs incisives échancrées; molaires nombreuses; langue sans aspérités; ongles non rétractiles. Chien familier. — <i>Canis familiaris.</i> |
| 51. | FÉLIS.
<i>Felis.</i> | } | Incisives petites et égales; molaires peu nombreuses et à pointe aiguë; langue hérissée de papilles dures; ongles rétractiles. Félis lion. — <i>Felis leo.</i> |

52. CIVETTE. *Viverra.* { Quatre ou cinq molaires de chaque côté; langue hérissée de papilles; ongles à demi rétractiles. Civette vulgaire. — *Viverra Civetta.*
55. MARTE. *Mustela.* { La seconde incisive de chaque côté de la mâchoire inférieure placée plus en arrière que les autres; jambes courtes. Marte Zibeline. — *Mustela zibellina.*

SIXIÈME ORDRE.

Dents incisives et molaires.

RONGEURS.

54. LIÈVRE. *Lepus.* { Deux incisives supérieures et doubles, molaires composées de lames verticales; jambes de derrière plus longues que celles de devant; queue. Lièvre timide. — *Lepus timidus.*
55. PIKA. *Pika.* { Deux incisives supérieures et doubles; molaires composées de lames verticales; jambes de derrière à peu près égales à celles de devant; point de queue. Pika alpin. — *Pika alpinus.*
56. DAMAN. *Hyrax.* { Deux incisives supérieures, courbes et pointues; quatre incisives inférieures, plates et dentelées; point de clavicles ni de queue. Daman du Cap. — *Hyrax capensis.*
57. CABIAI. *Cavia.* { Deux incisives supérieures; deux incisives inférieures; dents molaires sillonnées; point de clavicles ni de queue. Cabiai Cobaya. — *Cavia Cobaya.*
58. AGOUTI. *Agouti.* { Deux incisives supérieures; deux incisives inférieures; point de clavicles; queue. Agouti Paca. — *Agouti Paca.*
59. CASTOR. *Castor.* { Clavicles; queue ovale, déprimée et garnie d'écaillés. Castor Bièvre. — *Castor Fiber.*

40. ONDATRA.
Ondatra. { Deux incisives supérieures non comprimées; deux incisives inférieures tranchantes; molaires sillonnées; queue comprimée et écailleuse. Ondrata zibéthine. — *Ondrata zibethicus.*
41. MARMOTTE.
Arctomys. { Deux incisives supérieures non comprimées; deux incisives inférieures tranchantes; dix molaires supérieures; queue velue. Marmotte alpine. — *Arctomys alpina.*
42. HAMSTER.
Hamster. { Deux incisives supérieures non comprimées; deux incisives inférieures pointues; six molaires supérieures, abajoues, queue velue. Hamster noirâtre. — *Hamster nigricans.*
43. RAT.
Mus. { Deux incisives supérieures non comprimées; deux incisives inférieures pointues; six molaires supérieures, point d'abajoues; queue écailleuse. Rat surmulot. — *Mus decumanus.*
44. CAMPAGNOL.
Arvicola. { Deux incisives supérieures non comprimées, deux incisives inférieures tranchantes; molaires sillonnées; point d'abajoues; queue velue. Campagnol aquatique. — *Arvicola amphibius.*
45. LOIR.
Myoxus. { Deux incisives supérieures non comprimées; deux incisives inférieures pointues; six molaires supérieures; point d'abajoues; queue velue. Loir vulgaire. — *Myoxus Glis.*
46. TALPOÏDE.
Talpoïdes. { Deux incisives supérieures non comprimées; deux incisives inférieures longues et fortes; six molaires supérieures; point d'abajoues ni de queue. Talpoïde Typhile. — *Talpoïdes Typhlis.*

47. GERBOISE. *Dipus.* { Deux incisives supérieures non comprimées; deux incisives inférieures pointues; six molaires supérieures; point d'abajoues; pieds de derrière beaucoup plus longs que ceux de devant; queue velue. Gerboise Gerboa. — *Dipus Gerboa.*
48. ÉCUREUIL. *Sciurus.* { Deux incisives supérieures; deux incisives inférieures et comprimées; queue garnie de poils épais et rangés des deux côtés comme des barbes de plumes. Ecurcail vulgaire. — *Sciurus vulgaris.*
49. PORC-ÉPIC. *Hystrix.* { Corps couvert de longs piquants. Porc-épic à crête. — *Hystrix cristata.*
50. CÆNDOU. *Cœndou.* { Corps couvert de piquants; la queue prenante. Cœndou américain. — *Cœndou prehensilis.*

SEPTIÈME ORDRE.

Dents laniaires et molaires.

51. PARESSEUX. *Bradypus.* { Les pieds de devant plus longs que ceux de derrière; les doigts réunis jusqu'aux ongles. Paresseux Unau. — *Bradypus didactylus.*

HUITIÈME ORDRE.

Dents molaires.

52. TATOU. *Dasyus.* { Corps recouvert de têts. Tatou Caehicame. — *Dasyus novemcinctus.*
53. ORYCTÉROPE. *Orycteropus.* { Muscau très-long; langue très-longue et déliée; ongles plats. Oryctérope du Cap. *Orycteropus capensis.*

NEUVIÈME ORDRE.

Point de dents.

54. FOURMILIER. *Myrmecophaga.* { Langue très-longue, déliée et extensible; corps couvert de poils. Fourmilier Tamanoir. — *Myrmecophaga jubata.*

55. ECHIDNE. *Echidna.* { Langue très-longue, délicate et extensible; corps couvert de piquants. Echidne de la Nouvelle-Hollande. — *Echidna novæ Hollandiæ.*
56. PANGOLIN. *Manis.* { Langue très-longue, délicate et extensible; corps couvert de grandes écailles. Pangolin Brachiure. — *Manis Brachiura.*
57. ORNITHORHYNQUE. *Ornithorhynchus.* { Le museau large, aplati, et recouvert d'une peau nue; les bords de la mâchoire intérieure garnis de petites lames transversales. Ornithorhynque de la Nouvelle-Hollande. — *Ornithorhynchus novæ Hollandiæ.*

CINQUIÈME SOUS-DIVISION.

Les doigts renfermés dans une peau très-épaisse, ou plus de deux sabots.

PACHYDERMES.

DIXIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

58. COCHON. *Sus.* { Incisives inférieures couchées en avant; museau en forme de boutoir; doigts intermédiaires de chaque pied touchant seuls la terre. Cochon Sauglier. *Sus scrofa.*
59. TAPIR. *Tapirus.* { Museau prolongé en trompe courte mais mobile. Tapir américain. — *Tapirus americanus.*
60. HIPPOPOTAME. *Hippopotamus.* { Quatre incisives supérieures recourbées en dessous; quatre incisives inférieures inclinées en avant. Hippopotame africain. — *Hippopotamus africanus.*

ONZIÈME ORDRE.

Dents incisives et molaires.

61. ÉLÉPHANT. . { Deux défenses très-longues à la mâ-
Elephas. . choire supérieure; trompe très-mo-
 . bile et très-flexible. Éléphant asiati-
 . que. — *Elephas asiaticus.*

DOUZIÈME ORDRE.

Dents molaires.

62. RHINOCÉROS. . { Une ou deux grosses cornes sur le nez;
Rhinoceros. . de grands sabots à chaque pied. Rhi-
 . nocéros asiatique. — *Rhinoceros asi-
 . ticus.*

SIXIÈME SOUS-DIVISION.

Deux sabots.

BISULQUES OU RUMINANTS.

TREIZIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

63. CHAMEAU. . { Quatre ou six incisives à la mâchoire
Camelus. . inférieure. Chameau de la Bactriane.
 . — *Camelus Bactrianus.*
64. CHEVROTAIN. . { Huit incisives à la mâchoire inférieure;
Moschus. . de longues laniaires à la mâchoire su-
 . périeure. Chevrotain porte-muse. —
 . *Moschus moschiferus.*

QUATORZIÈME ORDRE.

Dents incisives et molaires.

65. CERF. . { Huit incisives à la mâchoire inférieure;
Cervus. . des cornes érotacées, annuelles et ra-
 . meuses sur la tête des mâles; des lar-
 . miers. Cerf commun. — *Cervus Ela-
 . phus.*
66. GIRAFE. . { Deux proéminences du crâne coniques,
Camelopardalis. . permanentes et revêtues de poils touf-
 . fus. Girafe africaine. — *Camelopard-
 . dalis africana.*

- | | | |
|-----------------------------------|---|---|
| 67. ANTILOPE.
<i>Antilope.</i> | } | Cornes permanentes, cylindriques et dirigées vers le haut dans la partie voisine de leur base. Antilope Gazelle. — <i>Antilope Dorcas.</i> |
| 68. CHÈVRE.
<i>Capra.</i> | } | Cornes permanentes, comprimées et ridées transversalement; point de larmiers. Chèvre bouc. — <i>Capra Egagrus.</i> |
| 69. BREBIS.
<i>Ovis.</i> | } | Cornes permanentes, anguleuses, ridées, dirigées près de leur base en arrière et en bas, et se contournant ensuite en spirale. Brebis commune. — <i>Ovis aries.</i> |
| 70. BŒUF.
<i>Bos.</i> | } | Cornes permanentes, dirigées latéralement et en arrière, et se relevant ensuite en demi-cercle. Bœuf ordinaire. — <i>Bos taurus.</i> |

SEPTIÈME SOUS-DIVISION.

Un seul sabot.

SOLIPÈDES.

QUINZIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

- | | | |
|------------------------------|---|---|
| 71. CHEVAL.
<i>Equus.</i> | } | Six incisives à chaque mâchoire. Cheval arabe. — <i>Equus Caballus.</i> |
|------------------------------|---|---|

SECONDE DIVISION.

Des ailes membraneuses.

MAMMIFÈRES AILÉS.

PREMIÈRE SOUS-DIVISION.

Les pieds de devant garnis de membranes en forme d'ailes.

CHEIROPTÈRES.

SEIZIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

- | | | |
|---|---|--|
| 72. CHAUVE-SOURIS.
<i>Vespertilio.</i> | } | Avant-bras, bras, et quatre des doigts de devant très-allongés; deux ou quatre incisives supérieures; six ou huit incisives inférieures. Chauve-souris oreillard. — <i>Vespertilio auritus.</i> |
| 75. SPECTRE.
<i>Spectrum.</i> | } | Avant-bras, bras, et quatre des doigts de devant très-allongés; deux ou quatre incisives supérieures; quatre incisives inférieures. Spectre vampire. — <i>Spectrum vampirus.</i> |
| 74. RHINOLOPHE.
<i>Rhinolophus.</i> | } | Avant-bras, bras, et quatre des doigts de devant très-allongés; deux ou quatre incisives supérieures; quatre incisives inférieures; une sorte de crête sur le nez. Rhinolophe fer-à-cheval. — <i>Rhinolophus ferrum equinum.</i> |
| 75. PHYLLOSTOME.
<i>Phyllostomus.</i> | } | Avant-bras, bras, et quatre des doigts de devant très-allongés; deux ou quatre incisives supérieures; deux ou quatre incisives inférieures; laniaires très-rapprochées du bout du museau; une membrane en forme de feuille sur le nez. Phyllostome fer-de-lance. — <i>Phyllostomus hastatus.</i> |

76. GALÉOPITHÈQUE. } Doigts des pieds de devant à peu près
Galeopithecus. } aussi courts que ceux des pieds de
 derrière, et garnis d'ongles crochus
 et tranchants. Galéopithèque roux.
 — *Galeopithecus rufus.*

DIX-SEPTIÈME ORDRE.

Dents laniaires et molaires.

77. NOCTILION. } Quatre doigts des pieds de devant très-
Noctilio. } allongés. Noctilion américaine. —
 (*Noctilio noveboracensis.*

TROISIÈME DIVISION.

Des nageoires.

MAMMIFÈRES MARINS.

PREMIÈRE SOUS-DIVISION.

Les pieds de derrière en forme de nageoires.

EMPÊTRÉS.

DIX-HUITIÈME ORDRE.

Dents incisives, laniaires et molaires.

78. PHOQUE. } Six incisives supérieures; quatre inci-
Phoca. } ves inférieures. Phoque à crinière.
 — *Phoca jubata.*
79. MORSE. } Deux incisives inférieures; point d'inci-
Trichecus. } sives supérieures; de grandes laniai-
 res supérieures; point de laniaires
 inférieures. Morse Rosmarus. — *Tri-
 checus Rosmarus.*

DIX-NEUVIÈME ORDRE.

Dents incisives et molaires.

80. DUGON. }
Dugong. } { Deux lanaires supérieures, droites et courtes; point de lanaires inférieures. Dugon indien. — *Dugong indicus.*

VINGTIÈME ORDRE.

Dents molaires.

81. LAMANTIN. }
Manatus. } { Pieds de derrière et queue entièrement réunis sous la peau. Lamantin équatorial. — *Manatus æquatorialis.*

SECONDE SOUS-DIVISION.

Point de pieds de derrière.

CÉTACÉES.

VINGT ET UNIÈME ORDRE.

Point de dents.

PREMIER GENRE.

LES BALEINES (*balenæ*).

La mâchoire supérieure garnie de fanons ou lames de corne; les orifices des évents séparés, et placés vers le milieu de la partie supérieure de la tête; point de nageoire dorsale.

PREMIER SOUS-GENRE.

Point de bosse sur le dos.

ESPÈCES.

CARACTÈRES.

- | | | |
|--|-----|--|
| 1. LA BALEINE FRANCHE.
<i>Balæna mysticetus.</i> | . { | Le corps gros et court; la queue courte. |
| 2. LA BALEINE NORDCAPER.
<i>Balæna Nordcaper.</i> | . { | La mâchoire inférieure très-arrondie, très-haute et très-large; le corps allongé; la queue allongée. |

TABLE MÉTHODIQUE

SECOND SOUS-GENRE.

Une ou plusieurs bosses sur le dos.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
5. LA BALEINE NOUEUSE. <i>Balæna nodosa.</i>	{ Une bosse sur le dos ; les nageoires pectorales blanches.
4. LA BALEINE BOSSUE. <i>Balæna gibbosa.</i>	

SECOND GENRE.

LES BALEINOPTÈRES. (*Balænoptera*)¹.

La mâchoire supérieure garnie de fanons ou lames de corne; les orifices des évents séparés, et placés vers le milieu de la partie supérieure de la tête; une nageoire dorsale.

PREMIER SOUS-GENRE.

Point de plis sous la gorge ni sous le ventre.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
1. LA BALEINOPTÈRE GIBBAR. <i>Balænoptera Gibbar.</i>	{ Les mâchoires pointues et également avancées ; les fanons courts.

SECOND SOUS-GENRE.

Des plis longitudinaux sous la gorge et sous le ventre.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
1. LA BALEINOPTÈRE JUBARTE. <i>Balænoptera Jubartes.</i>	{ La nuque élevée et arrondie ; le museau avancé, large, et un peu arrondi; des tubérosités presque demi-sphériques au-devant des évents ; la dorsale courbée en arrière.

¹ *Balænoptère* signifie *baleine à nageoires*; le mot grec *pteron* veut dire *nageoires*.

- | | | |
|---|---|--|
| <p>5. LA BALEINOPTÈRE.
<i>Balænoptera Rorqual.</i></p> | } | <p>La mâchoire inférieure arrondie, plus avancée et beaucoup plus large que celle d'en-haut; la tête courte, à proportion du corps et de la queue.</p> |
| <p>4. LA BALEINOPTÈRE MUSEAU-POINTU.
<i>Balænoptera acuto-rostrata.</i></p> | } | <p>Les deux mâchoires pointues; celle d'en-haut plus courte et beaucoup plus étroite que celle d'en-bas.</p> |

VINGT-DEUXIÈME ORDRE.

Des dents.

TROISIÈME GENRE.

LES NARWALS. (*narwali.*)

Une ou deux défenses très-longues et droites à la mâchoire supérieure; point de dents à la mâchoire d'en-bas; les orifices des évents réunis, et situés au plus haut de la partie postérieure de la tête; point de nageoire dorsale.

ESPÈCES.

CARACTÈRES.

- | | | |
|--|---|--|
| <p>1. LE NARWAL VULGAIRE.
<i>Narwalus vulgaris.</i></p> | } | <p>La forme générale ovoïde; la longueur de la tête égale au quart ou à peu près de la longueur totale; les défenses sillonnées en spirale.</p> |
| <p>2. LE NARWAL MYCROCÉPHALE.
<i>Narwalus microcephalus.</i></p> | } | <p>Le corps et la queue très-allongés; la forme générale presque conique; la longueur de la tête égale au dixième ou à peu près de la longueur totale; les défenses sillonnées en spirale.</p> |
| <p>3. LE NARWAL ANDERSONIEN.
<i>Narwalus andersonianus.</i></p> | } | <p>Les défenses unies et sans spirale ni sillons.</p> |

QUATRIÈME GENRE.

LES ANARNAKS. (*anarnaci*.)

Une ou deux dents petites et recourbées à la mâchoire supérieure; point de dents à la mâchoire d'en-bas; une nageoire sur le dos.

ESPECE.

CARACTÈRE.

1. L'ANARNAK GROENLANDAIS. } Le corps allongé.
Anarnak groenlandicus.

CINQUIÈME GENRE.

LES CACHALOTS. (*catodontes*.)

La longueur de la tête égale à la moitié ou au tiers de la longueur totale du cétacée; la mâchoire supérieure large, élevée, sans dents, ou garnie de dents courtes et cachées presque entièrement par la gencive; la mâchoire inférieure étroite, et armée de dents grosses et coniques; les orifices des évents réunis, et situés au bout de la partie supérieure du museau; point de nageoire dorsale

PREMIER SOUS-GENRE.

Une ou plusieurs éminences sur le dos.

ESPÈCES.

CARACTÈRES.

- | | | |
|---|---|---|
| 1. LE CACHALOT MACROCEPHALE.
<i>Catodon macrocephalus.</i> | } | La queue très-étroite et conique; une éminence longitudinale, ou fausse nageoire au-dessus de l'anus. |
| 2. LE CACHALOT TRUMPO.
<i>Catodon trumpo.</i> | } | La tête plus longue que le corps; les dents droites et pointues; le corps et la queue allongés; une éminence arrondie, un peu au-delà de l'origine de la queue. |
| 5. LE CACHALOT SVINEVAL.
<i>Catodon svineval.</i> | } | Les dents courbées, arrondies, et souvent plates à leur extrémité; une callosité raboteuse sur le dos. |

SECOND SOUS-GENRE.

Point d'éminence sur le dos.

ESPÈCE.

CARACTÈRE.

4. LE CACHALOT BLANCHÂTRE. } Les dents comprimées, cour-
Catodon albicans. } bées et arrondies à leur ex-
trémité.

SIXIÈME GENRE.

LES PHYSALES. (*physali.*)

La longueur de la tête égale à la moitié ou au tiers de la longueur totale du cétacé; la mâchoire supérieure large, élevée, sans dents, ou garnie de dents courtes, et cachées presque entièrement par la gencive; la mâchoire inférieure étroite, et armée de dents grosses et coniques; les orifices des évents réunis et situés sur le museau, à une petite distance de son extrémité; point de nageoire dorsale.

ESPÈCE.

CARACTÈRE.

1. LE PHYSALE CYLINDRIQUE. } Une bosse sur le dos.
Physalus cylindricus.

SEPTIÈME GENRE.

LES PHYSÉTÈRES. (*physeteri.*)

La longueur de la tête égale à la moitié ou au tiers de la longueur totale du cétacé; la mâchoire supérieure large, élevée, sans dents, ou garnie de dents petites et cachées par la gencive; la mâchoire inférieure étroite et armée de dents grosses et coniques; les orifices des évents réunis, et situés au bout ou près du bout de la partie supérieure du museau; une nageoire dorsale.

ESPÈCES.

CARACTÈRES.

1. LE PHYSÉTÈRE MICROPS. } Les dents courbées en forme
Physeter microps. } de faux; la nageoire du dos
grande, droite et pointue.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
2. LE PHYSÉTÈRE ORTHODON. <i>Physeter Orthodon.</i>	{ Les dent droites et aignés; une bosse au-devant de la nageoire du dos. { Les dents peu courbées, et terminées par un sommet obtus; la dorsale droite, pointue et très-haute; deux ou trois bosses sur le dos, au-delà de la nageoire dorsale.
3. LE PHYSÉTÈRE MULAR. <i>Physeter mular.</i>	

HUITIÈME GENRE.

LES DELPHINAPTÈRES. (*delphinaptéri.*)¹

Les deux mâchoires garnies d'une rangée de dents très-fortes; les orifices des deux évents réunis, et situés très-près du sommet de la tête; point de nageoire dorsale.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
1. LE DELPHINAPTÈRE BÉLUGA. <i>Delphinapterus beluga.</i>	{ L'ouverture de la gueule, petite; les dents obtuses à leur sommet. { L'ouverture de la gueule grande; les dents aiguës à leur sommet.
2. LE DELPHINAPTÈRE SÉNÉDETTE. <i>Delphinapterus senecdetta.</i>	

NEUVIÈME GENRE.

LES DAUPHINS. (*delphini.*)

Les deux mâchoires garnies d'une rangée de dents très-fortes; les orifices des deux évents réunis, et situés très-près du sommet de la tête; une nageoire dorsale.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
1. LE DAUPHIN VULGAIRE. <i>Delphinus vulgaris.</i>	{ Le corps et la queue allongés; le museau très-distinct, très-aplati, très-avancé, et en forme de portion d'ovale; les dents pointues; la dorsale échanerée du côté de la caudale, et recourbée vers cette nageoire.

¹ *Delphinaptère* signifie *dauphin sans nageoire*, ou *sans nageoire dorsale*; le mot grec *apteros*, signifie *sans nageoire*.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
2. LE DAUPHIN MARSOUIN. <i>Delphinus phocana.</i>	Le corps et la queue allongés; le museau arrondi et court; les dents pointues; la dorsale presque triangulaire et rectiligne.
3. LE DAUPHIN ORQUE. <i>Delphinus orca.</i>	Le corps et la queue allongés; le crâne très-peu convexe; le museau arrondi et très-court; la mâchoire supérieure un peu plus avancée que celle d'en-bas; l'inférieure renflée dans sa partie inférieure, et plus large que celle d'en-haut; les dents inégales, mousses, coniques, et recourbées à leur sommet; la hauteur de la dorsale, supérieure au dixième de la longueur totale du cétacée; cette nageoire placée vers le milieu de la longueur du corps proprement dit.
4. LE DAUPHIN GLADIATEUR. <i>Delphinus gladiator.</i>	Le corps et la queue allongés; le dessus de la tête très-convexe; le museau très-arrondi et très-court; les deux mâchoires également avancées; les dents aiguës et recourbées; la dorsale placée très-près de la nuque, et supérieure, par sa hauteur, au cinquième de la longueur totale du cétacée.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
5. LE DAUPHIN NÉSARNACK. <i>Delphinus nesarnach.</i>	Le corps et la queue allongés; le dessus de la tête très-convexe; le museau allongé et très-aplati; la mâchoire inférieure plus avancée que celle d'en-haut; les dents presque cyindriques, droites et très-émoussées; la partie antérieure du dos très-relevée; la dorsale courbée, échancrée et placée très-près de la queue.
6. LE DAUPHIN DIODON. <i>Delphinus diodon.</i>	Le corps et la queue coniques et allongés; le dessus de la tête convexe; le museau allongé et très-aplati; la mâchoire d'en-bas ne présentant que deux dents pointues, placées à son extrémité; la dorsale lancéolée, et située très-près de la queue.
7. LE DAUPHIN VENTRU. <i>Delphinus ventricosus.</i>	Le museau très-court et arrondi; la mâchoire inférieure sans renflement, et aussi avancée que celle d'en-haut; le ventre très-gros; la dorsale située très-près de l'origine de la queue, assez basse et assez longue pour former un triangle rectangle.
8. LE DAUPHIN FÉRÈS. <i>Delphinus ferès.</i>	Le museau très-court et arrondi. les dents inégales, ovoïdes, bispécées et arrondies dans leur sommet.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
9. LE DAUPHIN DE DUHAMEL. <i>Delphinus Duhamelii.</i>	{ Le corps et la queue très-allongés; les dents longues; l'orifice des évents très-large; l'œil placé presque au-dessus de la pectorale; la dorsale située presque au-dessus de l'anus; la mâchoire inférieure, la gorge et le ventre blancs.
10. LE DAUPHIN DE PÉRON. <i>Delphinus Peronii.</i>	{ Le dos d'un bleu noirâtre; le ventre, les côtés, le bout du museau et l'extrémité des nageoires et de la queue d'un blanc très-éclatant.
11. LE DAUPHIN DE COMMER- SON. <i>Delphinus Commersonii.</i>	{ Le dos ou presque toute la surface de l'animal d'un blanc d'argent; les extrémités noirâtres.

DIXIÈME GENRE.

LES HYPÉROODONS. (*hyperoodontes.*)

Le palais hérissé de petites dents; une nageoire dorsale.

ESPÈCES.	CARACTÈRES.
1. L'HYPÉROODON BUTSKOPF. <i>Hyperoodon butskopf.</i>	{ Le museau arrondi et aplati; la dorsale recourbée.

SUPPLÉMENT

A LA

TABLE MÉTHODIQUE DES MAMMIFÈRES.

On pourra ajouter facilement à la table méthodique des mammifères les genres, ou sous-genres suivants :

- Après les dasyures, les péramèles de M. le chevalier Geoffroy-Saint-Hilaire ;
- Après des kangourous, les koalas de M. le chevalier Cuvier, et les phascolomes de M. le chevalier Geoffroy-Saint-Hilaire ;
- Après des ours, les ratons, les blaireaux et les gloutons de M. le chevalier Cuvier, et de M. Storr, professeur à Tubingen ;
- Après les desmans, les sealopes de M. Cuvier ;
- Après les chiens, les hyènes de M. Storr, et de M. Cuvier ;
- Après les eivettes, les genettes de M. le chevalier Cuvier ;
- Après des martes, les putois et les mouffettes de M. le chevalier Cuvier, et les loutres de M. Storr ;
- Après des cabiais, les eobayes (anoema), et les pacas (cœlogenus) de M. Frédéric Cuvier ;

- Après les campagnols, les lemmings de M. le chevalier Cuvier, et les échimyis de M. le chevalier Geoffroy;
- Après les loirs, les hydromys de M. le chevalier Geoffroy;
- Après des talpoïdes, les rats-taupes du Cap (oryctères) de M. Frédéric Cuvier;
- Après des gerboises, les hélamys ou lièvres sauteurs de M. Frédéric Cuvier;
- Après les écureuils, les polatouches de M. le chevalier Cuvier;
- Après les paresseux, les mégalyx (fossiles) de M. Jefferson, (mégathérium) de M. le chevalier Cuvier;
- Après les sangliers ou cochons, les phaeochæres de M. Frédéric Cuvier, les pécaris, les anoplothérium (fossiles) de M. le chevalier Cuvier;
- Après les éléphants, les mastodontes (fossiles) de M. le chevalier Cuvier;
- Après les rhinocéros, les palæothérium (fossiles) de M. le chevalier Cuvier;
- Après les chauve-souris, les roussettes à petite queue, les céphalotes, les molosses, les nyctynomes et les sténodermes de M. le chevalier Geoffroy;
- Après les phyllostomes, les mégadermes de M. le chevalier Geoffroy; et
- Après les rhinolophes, les nyctères, les rhinopomes et les taphiens du même naturaliste.

TABLE GÉNÉRALE
 ALPHABÉTIQUE
 DES
 PRINCIPAUX ARTICLES
 CONTENUS
 DANS LES HUIT VOLUMES DES OISEAUX.

A

A CALOT (l').	t. xxiv p. 97
Acatéchili (l').	xx 447
Acintli (l').	xxiv 218
Acolchi de Seba (de l').	xx 51
Agami (de l').	xxi 144
Agripenne (de l') ou ortolan de riz.	xxi 28
Agripenne (variété de l') ou ortolan de riz.	xxi 29
Aigle (du grand).	xviii 91
Aigle (du petit).	xviii 101
Aigle commun (de l').	xviii 98
Aigle d'Amérique (le petit).	xviii 140
Aigle de l'Orenoque (de l').	xviii 156
Aigle de Pondichéry (l').	xviii 155
Aigles (des).	xviii 86
Aigles (oiseaux étrangers qui ont rapport aux) et balbuzards.	xviii 155
Aigrette (de l').	xxiii 502

TABLE GÉNÉRALE.

459

Aigrette (la demi-).	t. xxiii p.	505
Aigrette (la grande).	xxiii	504
Aigrette rousse (l').	xxiii	505
Alapi (de l').	xxi	143
Alatli (l').	xxiii	382
Albatros (de l').	xxv	186
Alcyon, <i>voyez</i> du martin-pêcheur ou alcyon.	xxiii	353
Alouette (de l').	xxi	233
Alouette (grosse), <i>voyez</i> de la calandre ou grosse alouette.	xxi	273
Alouette (variétés de l').	xxi	250
Alouette à dos fauve (de l').	xxi	253
Alouette aux joues brunes de Pensylvanie (l').	xxi	279
Alouette de marais, <i>voyez</i> de la rousseline ou alouette de marais.	xxi	280
Alouette de mer (de l').	xxiv	62
Alouette de Sibérie, <i>voyez</i> de la ceinture de prêtre ou alouette de Sibérie.	xxi	282
Alouette des prés, <i>voyez</i> de la farlouse ou alouette des prés.	xxi	258
Alouette de Virginie (l'), <i>voyez</i> le hausse-col ou l'alouette de Virginie.	xxi	277
Alouette huppée (grosse), <i>voyez</i> du cochevis ou grosse alouette huppée.	xxi	286
Alouette huppée (petite), <i>voyez</i> du lulu ou petite alouette huppée.	xxi	292
Alouette pipi (de l').	xxi	264
Alouettes (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	xxi	283
Amazone (l').	xxi	46
Amazone à tête blanche (de l').	xxii	317

Amazone à tête jaune (de l').	l. xxii p. 514
Amazone à tête jaune (variétés ou espèces voisines de l').	xxii 515
Amazone à tête rouge, voyez du tarabé ou amazone à tête rouge.	xxii 516
Amazone jaune (de l').	xxii 518
Amazones (des) et des criks.	xxii 509
Améthyste (de l').	xxii 165
Anaca (de l').	xxii 252
Angala dian (l').	xxii 127
Angoli (l').	xxiv 216
Anbinga (de l').	xxiv 382
Anbinga roux (de l').	xxiv 386
Ani des palétuviers (de l').	xxiii 4
Ani des savanes (de l').	xxiii 5
Anis (des).	xxiii 1
Aourou-Couraou (de l').	xxii 319
Aourou-Couraou (variétés de l').	xxii 319
Aputé-Juba (de l').	xxii 357
Aracari à bec noir (de l').	xxiii 325
Aracari bleu (de l').	xxiii 326
Aracaris (des).	xxiii 322
Ara bleu (de l').	xxii 300
Arada (de l').	xxi 158
Ara noir (de l').	xxii 308
Ara rouge (de l').	xxii 291
Aras (des), voyez des perroquets du nouveau continent : des Aras.	xxii 289
Ara vert (de l').	xxii 501
Arc-en-queue (de l').	xx 59
Argus (l') ou le luen.	xix 265

TABLE GÉNÉRALE.

461

Arimanon (de l').	t. xxii p. 288
Atingacu du Brésil (l'), voyez le coucou cor- nu ou l'atingacu du Brésil.	xxii 472
Attagas (de l').	xix 175
Attagas (oiseaux étrangers qui ont rapport aux coqs de bruyère, aux gélinottes, aux), etc.	xix 195
Attagas blanc (de l').	xix 181
Autour (de l').	xviii 209
Autour (oiseaux étrangers qui ont rapport à l'épervier et à l').	xviii 215
Autour de Cayenne (le petit).	xviii 215
Autruche (de l').	xviii 341
Averano (de l').	xxi 117
Avocette (de l').	xxiv 395
Azurin (de l').	xx 198
Azurin (de l').	xxi 150
Azuroux (l').	xxi 49

B

Babaniste (du).	..	xxi 488
Baboucard (le).		xxiii 375
Baglafecht (le).		xx 246
Balbuzard (du).		xviii 110
Balbuzards (oiseaux étrangers qui ont rap- port aux aigles et).		xviii 155
Balicasse des Philippines (le).	..	xix 491
Baltimore (du).		xx 52
Baltimore bâtard (du).		xx 54
Bambla (du).		xxi 158
Baniahou du Bengale (le).		xx 171

Barbican (du).	t. xxiii p. 326
Barbichou de Cayenne (du).	xxi 187
Barbu (du grand).	xxiii 305
Barbu (du petit).	xxiii 304
Barbu à gorge jaune (du).	xxiii 302
Barbu à gorge noire (du).	xxiii 302
Barbu à plastron noir (du).	xxiii 304
Barbus (des).	xxiii 300
Barbu vert (du).	xxiii 306
Barge aboyeuse (de la).	xxiv 30
Barge blanche (de la).	xxiv 35
Barge brune (de la).	xxiv 35
Barge commune (de la).	xxiv 29
Barge rousse (de la).	xxiv 32
Barge rousse (de la grande).	xxiv 33
Barge rousse de la baie de Hudson (de la).	xxiv 34
Barges (des).	xxiv 27
Barge variée (de la).	xxiv 31
Bartavelle (de la) ou perdrix grecque.	xix 313
Beau marquet (le).	xx 270
Bécarde à ventre blanc, voyez le vanga ou bécarde à ventre blanc.	xviii 2
Bécarde à ventre jaune (la).	xviii 273
Bécardes (les).	xviii 272
Bécasse (de la).	xxiv 1
Bécasse (oiseau étranger qui a rapport à la).	xxiv 15
Bécasse (variétés de la).	xxiv 14
Bécasseau (du).	xxiv 52
Bécasse des savanes (la).	xxiv 15
Bécassine (de la).	xxiv 18
Bécassine (de la petite) surnommée la sourde.	xxiv 23

TABLE GÉNÉRALE.

465

Bécassine de la Chine (la).	t. xxiv	p. 26
Bécassine de Madagascar (la).	xxiv	25
Bécassine du cap de Bonne-Espérance (la).	xxiv	25
Bécassines (oiseaux étrangers qui ont rap- port aux).	xxiv	25
Bec-croisé (du).	xx	229
Bec-d'Argent (du).	xx	465
Bec-en-ciseaux (du).	xxiv	587
Bec-figue (du).	xxi	585
Bec-ouvert (du).	xxiii	524
Bec-rond (le) ou bouvreuil bleu d'Améri- que.	xxi	68
Bec-rond à ventre roux (le).	xxi	67
Bec-rond noir et blanc, <i>voyez</i> le bouvreuil ou bec-rond noir et blanc.	xxi	70
Bec-rond violet à gorge et sourcils rouges (le), <i>voyez</i> le bouvreuil ou bec-rond violet à gorge et sourcils rouges.	xxi	71
Bec-rond violet de la Caroline, <i>voyez</i> le bouvreuil ou bec-rond violet de la Caro- line.	xxi	70
Béfroï (du grand).	xxi	150
Béfroï (du petit).	xxi	152
Bengali (du).	xx	547
Bengali brun (du).	xx	549
Bengali piqueté (du).	xx	550
Bengalis (des) et des sénégalis.	xx	545
Bentaveo (du) ou cuiriri.	xxi	224
Bergerettes ou bergeronnettes (des), <i>voyez</i> de la lavandière et des bergerettes ou berge- ronnettes.	xxi	426

Bergeronette de l'île de Timor (la).	t. XXI p. 444
Bergeronette de Madras (la).	XXI 444
Bergeronette du cap de Bonne-Espérance (la).	XXI 442
Bergeronette du cap de Bonne-Espérance (la petite).	XXI 445
Bergeronette du printemps (de la).	XXI 457
Bergeronette grise (de la).	XXI 454
Bergeronette jaune (de la).	XXI 459
Bergeronettes (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	XXI 442
Bergeronettes, <i>voyez</i> de la lavandière et des bergerettes ou bergeronettes.	XXI 426
Bernache (de la).	XXV 15
Bihoreau (du).	XXIII 543
Bihoreau de Cayenne (du).	XXIII 546
Bimbelle (du) ou fausse linotte.	XXI 486
Bis-ergot (du).	XIX 551
Blanche-coiffe (le) ou le geai de Cayenne.	XIX 518
Blanche-raie (le), <i>voyez</i> l'étourneau des terres Magellaniques ou le blanche-raie.	XX 24
Bleuet (du).	XX 468
Blongios (le).	XXIII 516
Bonana (du).	XX 380
Bondrée (de la).	XVIII 192
Bonjour-commandeur (le).	XXI 50
Bourgmestre, <i>voyez</i> du goéland à manteau gris-brun ou bourgmestre.	XXIV 559
Boutsallick (le).	XXII 444
Bouveret (le).	XXI 64
Bouveron (le).	XXI 65

TABLE GÉNÉRALE.

465

Bouvreuil (du).	t. XXI	p. 52
Bouvreuil (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	XXI	64
Bouvreuil (variétés du).	XXI	61
Bouvreuil à bec blanc (le).	XXI	65
Bouvreuil bleu d'Amérique, voyez le bec-rond ou bouvreuil bleu d'Amérique.	XXI	68
Bouvreuil (le) ou bec-rond noir et blanc.	XXI	70
Bouvreuil (le) ou bec-rond violet à gorge et sourcils rouges.	XXI	71
Bouvreuil (le) ou bec-rond violet de la Caroline.	XXI	70
Brac (du) ou calao d'Afrique.	XXIII	345
Brèves (des).	XX	200
Brin blanc (du).	XXII	189
Brin bleu (du).	XXII	190
Bruant (variétés du).	XXI	34
Bruant de France (du).	XXI	31
Bruant de haie, voyez du zizi ou bruant de haie.	XXI	35
Bruant familier (le).	XXI	48
Bruant fou (du).	XXI	57
Bruants (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	XXI	43
Bruia (le), voyez le cali et le bruia.	XVIII	275
Brunet (du).	XX	379
Brunet du cap de Bonne-Espérance (le).	XX	181
Brunet du cap de Bonne-Espérance (variété du).	XX	182
Brunette (de la).	XXIV	24
Brunor (du).	XX	378
xxv.		31

Buse (de la).	t. XVIII p. 190
Buse cendrée (la).	XVIII 204
Buses (du milan et des).	XVIII 183
Buses (oiseaux étrangers qui ont rapport au milan aux), et soubuses.	XVIII 202
Butor (du).	XXIII 525
Butor (le grand).	XXIII 535
Butor (le petit).	XXIII 536
Butor (oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport au).	XXIII 535
Butor (oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au).	XXIII 538
Butor brun rayé (le).	XXIII 536
Butor de Cayenne (le petit).	XXIII 539
Butor de la baie de Hudson (le).	XXIII 540
Butor du Sénégal (le petit).	XXIII 537
Butor jaune du Brésil (le).	XXIII 539
Butor roux (le).	XXIII 536
Butor tacheté, <i>voyez</i> le pouacre ou butor tacheté.	XXIII 538
Buzard (du).	XVIII 200

C

Cabaret (du).	XX 335
Caboure, <i>voyez</i> le cabure ou caboure.	XVIII 328
Cabure (le) ou caboure.	XVIII 328
Cacastol (le).	XX 22
Cacolin (le).	XIX 367
Caïca (du).	XXII 345
Caille (de la).	XIX 335
Caille blanche (de la).	XIX 360

Caille de Java, <i>voyez</i> du réveil-matin ou caille de Java.	t. xix p.	362
Caille de la Chine, <i>voyez</i> de la fraise ou caille de la Chine.	xix	361
Caille de Madagascar, <i>voyez</i> du turnix ou caille de Madagascar.	xix	362
Caille de Pologne (grande), <i>voyez</i> du chrokiel ou grande caille de Pologne.	xix	359
Caille des îles Malouines (de la).	xix	360
Cailles (oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec les perdrix et avec les).	xix	364
Calandre (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xxi	276
Calandre du cap de Bonne-Espérance, <i>voyez</i> la cravate jaune ou calandre du cap de Bonne-Espérance.	xxi	276
Calandre (de la) ou grosse alouette.	xxi	275
Calao à casque rond (du).	xxiii	350
Calao d'Abyssinie (du).	xxiii	346
Calao d'Afrique, <i>voyez</i> du brac ou calao d'Afrique.	xxiii	345
Calao de l'île Panay (du).	xxiii	337
Calao de Malabar (du).	xxiii	340
Calao de Manille (du).	xxiii	336
Calao des Moluques (du).	xxiii	339
Calao des Philippines (du).	xxiii	347
Calao-Rhinocéros (du).	xxiii	351
Calao (des) ou oiseaux rhinocéros.	xxiii	329
Calfat (le).	xxi	51
Cali (le) et le bruia.	xviii	275
Calybé de la Nouvelle-Guinée (du).	xix	560

Camail (du) ou cravate.	l. xx p. 459
Canard (du).	xxv 28
Canard à collier de Terre-Neuve (du).	xxv 122
Canard à face blanche (du).	xxv 125
Canard à grosse tête (du petit).	xxv 121
Canard à longue queue, <i>voyez</i> du pilet ou canard à longue queue.	xxv 82
Canard à longue queue de Terre-Neuve (du).	xxv 85
Canard à tête grise (du).	xxv 124
Canard brun (du).	xxv 123
Canard huppé (du beau).	xxv 119
Canard mosqué (du).	xxv 56
Canards (espèces qui ont rapport aux) et aux sarcelles.	xxv 150
Canard siffleur (du), et du vingeon ou gingeon.	xxv 60
Canepetière (la), <i>voyez</i> de la petite outarde vulgairement la canepetière.	xviii 456
Canut (du).	xxiv 170
Capacacoeh (le).	xviii 330
Cap-more (du)	xx 48
Caracara (le).	xviii 204
Caracara (le).	xix 289
Cardinal huppé (le).	xx 257
Cariama (du).	xxiii 465
Carillonneur (du).	xxi 157
Carouge (du).	xx 62
Carouge olive de la Louisiane (du).	xx 67
Casoar (du).	xviii 397
Casque noir (le) ou merle à tête noire du cap de Bonne-Espérance.	xx 180
Casse-noisette (du).	xxi 85

TABLE GÉNÉRALE.

469

Casse-noix (du).	t. XIX p. 521
Cassican (du).	XXIII 328
Cassique de la Louisiane (du).	XX 61
Cassique huppé de Cayenne (du).	XX 60
Cassique jaune du Brésil (du) ou yapou.	XX 55
Cassique rouge du Brésil (du) ou jupuba.	XX 58
Cassique vert de Cayenne (du).	XX 60
Castagneux (du).	XXIV 243
Castagneux à bec courbé (du).	XXIV 245
Castagneux de Saint-Domingue (du).	XXIV 245
Castagneux des Philippines (du).	XXIV 244
Catotol (le).	XX 446
Caudec (du).	XXI 226
Caurâle (du) ou petit paon des roses.	XXIV 189
Cayolcos (le).	XIX 367
Ceinture de prêtre (de la) ou alouette de Sibérie.	XXI 282
Cendrillard (le).	XXII 474
Cendrille (la).	XXI 284
Chacamel (le).	XIX 290
Chantre, voyez du pouillot ou chantre.	XXII 5
Charbonnière (de la petite).	XXII 46
Charbonnière (variétés de la petite).	XXII 49
Charbonnière (de la) ou grosse mésange.	XXII 41
Chardonneret (du).	XX 411
Chardonneret (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	XX 429
Chardonneret (variétés du).	XX 422
Chardonneret à quatre raies (du).	XX 429
Chardonneret jaune (le).	XX 450
Chardonneret vert (le) ou le maracaxao.	XX 429

Chat-huant (du).	t. xviii p. 311
Chat-huant de Cayenne (le).	xviii 335
Chéric (du).	xxi 447
Chevalier aux pieds rouges (du).	xxiv 38
Chevalier blanc (du).	xxiv 42
Chevalier commun (du).	xxiv 37
Chevalier rayé (du).	xxiv 39
Chevaliers (des).	xxiv 36
Chevalier varié (du).	xxiv 40
Chevalier vert (du).	xxiv 43
Chevêche (de la grande), voyez de la chouette ou grande chevêche.	xviii 319
Chevêche (de la petite), voyez de la chevêche ou petite chevêche.	xviii 322
Chevêche de Canada (grande) voyez la chouette ou grande chevêche de Canada.	xviii 336
Chevêche de Saint-Domingue (grande), voyez la chouette ou grande chevêche de Saint-Domingue.	xviii 336
Chevêche (de la) ou petite chevêche.	xviii 322
Chinquis (le).	xix 266
Chipeau (du) ou ridenne.	xxv 74
Choquard (du) ou choucas des Alpes.	xix 485
Choucari de la Nouvelle-Guinée (le).	xix 489
Choucas (des).	xix 479
Choucas (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	xix 487
Choucas chauve (le).	xix 488
Choucas de la Nouvelle-Guinée (le).	xix 488
Choucas des Alpes, voyez du choquard ou choucas des Alpes.	xix 485

TABLE GÉNÉRALE.

471

Choucas moustache (le).	t. XIX p.	487
Chouette (de la) ou grande chevêche.	XVIII	319
Chouette (la) ou grande chevêche de Canada.	XVIII	336
Chouette (la) ou grande chevêche de Saint-Domingue.	XVIII	336
Chouettes (oiseaux étrangers qui ont rapport aux hiboux et aux).	XVIII	328
Chrokiel (du) ou grande caille de Pologne..	XIX	359
Charge (le) ou l'outarde moyenne des Indes.	XVIII	468
Cigogne (de la).	XXIII	414
Cigogne (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	XXIII	450
Cigogne noire (de la).	XXIII	428
Cincla (du).	XXIV	64
Clignot (le) ou traquet à lunette.	XXI	414
Cochevis (oiseau étranger qui a rapport au).	XXI	295
Cochevis du Sénégal (le), voyez la grisette ou le cochevis du Sénégal.	XXI	295
Cochevis (du) ou grosse alouette huppée.	XXI	286
Cochicat (du).	XXIII	321
Cocotzin (le).	XIX	426
Coiffe noire (de la).	XX	481
Coiffes jaunes (des).	XX	67
Colibri (du).	XXII	182
Colibri (du petit).	XXII	200
Colibri à cravate verte (du).	XXII	194
Colibri à gorge carmin (du).	XXII	194
Colibri à queue violette (du).	XXII	193
Colibri à ventre roussâtre (du).	XXII	199
Colibri bleu (du).	XXII	198
Colibri huppé (du).	XXII	192

Colibri piqueté, <i>voyez</i> du zitzil ou colibri piqueté.	t. xxii p. 189
Colibri-topaze (du).	xxii 186
Colibri vert et noir (du).	xxii 191
Colibri violet (du).	xxii 195
Colin (le grand).	xix 366
Coliou (du).	xxi 75
Collier rouge (du).	xxii 196
Colma (du).	xxi 154
Colnud de Cayenne (le).	xix 490
Colombe de Groenland, <i>voyez</i> du petit guillemot, improprement nommé colombe de Groenland.	xxv 194
Combattants (des), vulgairement paons de mer.	xxiv 45
Commandeur (du).	xx 58
Condor (le).	xviii 174
Coq (du).	xix 5
Coq de bruyère (grand), <i>voyez</i> du tetras ou grand coq de bruyère.	xix 120
Coq de bruyère à fraise (le) ou la grosse gélinotte du Canada.	xix 196
Coq de bruyère à queue fourchue, <i>voyez</i> du petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue.	xix 169
Coq de roche (du).	xxi 98
Coq de roche du Pérou (du).	xxi 102
Coqs de bruyère (oiseaux étrangers qui ont rapport aux), aux gélinottes, aux attagas, etc.	xix 195
Coquard (du) ou faisan bâtard.	xix 255

TABLE GÉNÉRALE.

		473
Coqueluche (de la).	t. xx1	p. 13
Coquillade (de la).	xx1	294
Coracias, <i>voyez</i> du crave ou coracias.	xix	427
Coracias huppé (du) ou sonneur.	xix	433
Coraya (du).	xx1	143
Corbeau (du).	xix	436
Corbeau (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xix	457
Corbeau des Indes (le) de Bontius.	xix	457
Corbine (de la) ou corneille noire.	xix	460
Cordon bleu (du).	xx1	106
Cormoran (du).	xxiv	285
Cormoran (du petit) ou nigaud.	xxiv	292
Corneille de la Jamaïque (la).	xix	478
Corneille du Sénégal (la).	xix	477
Corneille mantelée (de la).	xix	473
Corneille noire, <i>voyez</i> de la corbine ou cor- neille noire.	xix	460
Corneilles (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	xix	477
Costotol (du), <i>voyez</i> du xochitol ou costotol	xx	35
Cotinga à plumes soyeuses (du).	xx1	110
Cotinga blanc, <i>voyez</i> du guira panga ou co- tinga blanc.	xx1	115
Cotinga rouge de Cayenne, <i>voyez</i> de l'ouet- te ou cotinga rouge de Cayenne.	xx1	114
Cotingas (des).	xx1	104
Coua (le).	xxii	439
Coucou (du).	xxii	385
Coucou (oiseaux d'Amérique qui ont rap- port au).	xxii	465
xxv.		52

Coucou (oiseaux du vieux continent qui ont rapport au)	t. xxii p. 435
Coucou (variétés du).	xxii 427
Coucou à longs brins (le).	xxii 455
Coucou à tête grise et ventre jaune (le petit).	xxii 452
Coucou brun et jaune à ventre rayé (le).	xxii 450
Coucou brun piqueté de roux (le).	xxii 448
Coucou brun varié de noir (le).	xxii 447
Coucou brun varié de roux (le).	xxii 475
Coucou cornu (le) ou l'atingacu du Brésil.	xxii 472
Coucou dit le vieillard (le) ou l'oiseau de pluie.	xxii 463
Coucou huppé à collier (le).	xxii 456
Coucou huppé noir et blanc (le).	xxii 436
Coucou indicateur (le).	xxii 459
Coucou noir de Cayenne (le).	xxii 477
Coucou noir de Cayenne (le petit).	xxii 477
Coucou piaye (le).	xxii 475
Coucous étrangers (des).	xxii 450
Coucou tacheté (le).	xxii 455
Coucou tacheté de la Chine (le).	xxii 449
Coucou varié de Mindanao (le).	xxii 445
Coucou verdâtre de Madagascar (le).	xxii 437
Coucou vert doré et blanc (le).	xxii 454
Cou-jaune (du).	xxii 367
Conkeels (les).	xxii 452
Coulacissi (du).	xxii 283
Coureur (du).	xxvi 400
Coureur-vite (du).	xxiv 160
Courlan, voyez du courliri ou courlan.	xxiii 547
Gourlieu (du) ou petit courlis.	xxiv 84

TABLE GÉNÉRALE.

475

Courliri (du) ou courlan.	t. xxiii p.	547
Courlis (du).	xxiv	80
Courlis (petit), <i>voyez</i> du courlieu ou petit courlis.	xxiv	84
Courlis à tête nue (du).	xxiv	88
Courlis blanc (le).	xxiv	94
Courlis blanc à front rouge (le).	xxiv	95
Courlis brun (du).	xxiv	87
Courlis de Cayenne (le grand).	xxiv	98
Courlis des bois (le).	xxiv	95
Courlis d'Italie, <i>voyez</i> du courlis vert ou courlis d'Italie.	xxiv	86
Courlis du nouveau continent.	xxiv	89
Courlis huppé (du).	xxiv	89
Courlis rouge (le).	xxiv	89
Courlis tacheté (du).	xxiv	87
Courlis vert (du) ou courlis d'Italie.	xxiv	86
Couroucoais, <i>voyez</i> des couroucous ou couroucoais.	xxii	369
Couroucou à chaperon violet (du).	xxii	376
Couroucou à ventre jaune (du).	xxii	374
Couroucou à ventre rouge (du).	xxii	370
Couroucoucœu (du).	xxii	380
Couroucous (des) ou couroucoais.	xxii	369
Crabier (le petit).	xxiii	515
Crabier à tête et queue vertes (le).	xxiii	523
Crabier blanc à bec rouge (le).	xxiii	519
Crabier blanc et brun (le).	xxiii	515
Crabier bleu (le).	xxiii	517
Crabier bleu à cou brun (le).	xxiii	518
Crabier caiot (le).	xxiii	511

Crabier cendré (le).	t. xxiii p. 519
Crabier chalybé (le).	xxiii 521
Crabier de Coromandel (le).	xxiii 514
Crabier de Mahon (le).	xxiii 514
Crabier gris-de-fer (le).	xxiii 518
Crabier marron (le).	xxiii 512
Crabier noir (le).	xxiii 515
Crabier pourpré (le).	xxiii 520
Crabier roux (le).	xxiii 512
Crabier roux à tête et queue vertes (le).	xxiii 523
Crabiers (des).	xxiii 511
Crabiers de l'ancien continent.	xxiii 511
Crabiers du nouveau continent.	xxiii 517
Crabier vert (le).	xxiii 521
Crabier vert tacheté (le).	xxiii 522
Cracra (le).	xxiii 520
Cravant (du).	xxv 11
Cravate, <i>voyez</i> du camail ou cravate.	xx 459
Cravate dorée (de la).	xxii 170
Cravate jaune (la) ou calandre du cap de Bonne-Espérance.	xxi 276
Crave (du) ou coracias.	xix 427
Crécerelle (de la).	xviii 248
Crik (du).	xxii 327
Crik à face bleue (du).	xxii 327
Crik à tête bleue (du).	xxii 329
Crik à tête bleue (variétés du).	xxii 330
Crik à tête et à gorge jaunes (du).	xxii 322
Crik à tête violette (du). ..	xxii 331
Crik poudré, <i>voyez</i> du meunier ou crik poudré.	xxii 325

TABLE GÉNÉRALE.

	477
Crik rouge et bleu (du).	t. xxii p. 326
Criks (des).	xxii 322
Criks (des) <i>voyez</i> des amazones et des criks.	xxii 309
Croissant (le).	xx 273
Cuil (le).	xxii 446
Cuiriri, <i>voyez</i> du bentaveo ou cuiriri.	xxi 224
Cuit (le), <i>voyez</i> le rolhier d'Angola et le cuit ou le rolhier de Mindanao.	xix 537
Cujelier (du).	xxi 254
Cul-blanc, <i>voyez</i> du motteux vulgairement cul-banc.	xxi 416
Cul-blanc du cap de Bonne-Espérance, <i>voyez</i> le grand motteux ou cul-blanc du cap de Bonne-Espérance.	xxi 424
Cul-blanc verdâtre, <i>voyez</i> le motteux ou cul-blanc verdâtre.	xxi 425
Cul-jaune de Cayenne (du petit).	xx 65
Cul-rousset (le).	xxi 49
Cygne (du).	xxiv 416

D

Damier, <i>voyez</i> du pétrel blanc et noir ou da- mier.	xxv 165
Damier brun, <i>voyez</i> du pétrel antarctique ou damier brun.	xxv 167
Dattier (le) ou moineau de datte.	xx 263
Demi-Fin à huppe et gorge blanches (du).	xxi 490
Demi-Fin mangeur de vers (du).	xxi 485
Demi-Fin noir et bleu (du).	xxi 484

Demi-Fin noir et roux (du).	t. XXI	p. 485
Demi-Fins (des).	XXI	481
Demoiselle de Numidie (la).	XXIII	456
Deuil (du petit).	XXII	77
Dindon (du).	XIX	69
Discours prononcé à l'Académie française par M. de Buffon le jour de sa réception.	XXV	258
Domino (le), <i>voyez</i> le jacobin et le domino.	XX	245
Draine (de la).	XX	103
Draine (variété de la).	XX	106
Drongo (du).	XXI	230
Dronte (du).	XVIII	411
Duc (du grand), <i>voyez</i> du duc ou grand duc.	XVIII	291
Duc (du moyen), <i>voyez</i> du hibou ou moyen duc.	XVIII	297
Duc (du petit), <i>voyez</i> du scops ou petit duc.	XVIII	306
Duc (du) ou grand duc.	XVIII	291
Dur-Bec (le).	XX	236

E

Échasse (de l').	XXIV	150
Écorcheur (de l').	XVIII	267
Écorcheur (oiseaux étrangers qui ont rap- port à la pie-grièche grise et à l').	XVIII	269
Effraie (de l') ou fresaie.	XVIII	314
Eider (de l').	XXV	20
Embérise à cinq couleurs (l').	XXI	46
Émeraude-améthyste (de l').	XXII	172
Émerillon (de l').	XVIII	254
Engoulevent (de l').	XXIII	72

Engoulevent (oiseaux étrangers qui ont rapport à l').	t. xxiii	p. 81
Engoulevent acutipenne de la Guiane (l').	xxiii	100
Engoulevent à lunettes (l') ou le haleur.	xxiii	97
Engoulevent de la Caroline (l').	xxiii	89
Engoulevent gris (l').	xxiii	102
Engoulevent roux de Cayenne (l').	xxiii	105
Engoulevent varié de Cayenne (l').	xxiii	99
Épeiche (du petit).	xxiii	275
Épeiche (oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport à l').	xxiii	277
Épeiche (oiseaux du nouveau continent qui ont rapport à l').	xxiii	279
Épeiche brun des Moluques (le petit).	xxiii	278
Épeiche de Nubie ondé et tacheté (l').	xxiii	277
Épeiche du Canada (l').	xxiii	279
Épeiche du Mexique (l').	xxiii	280
Épeiche (l') ou petit pic varié de Virginie.	xxiii	283
Épeiche (l') ou pic chevelu de Virginie.	xxiii	282
Épeiche (de l') ou pic varié.	xxiii	271
Épeiche (l') ou pic varié de la Caroline.	xxiii	284
Épeiche (l') ou pic varié de la Encénada.	xxiii	282
Épeiche (l') ou pic varié de la Jamaïque.	xxiii	280
Épeiche (l') ou pic varié de la Louisiane.	xxiii	281
Épeiche (l') ou pic varié ondé.	xxiii	284
Éperonnier (l').	xix	269
Épervier (de l').	xviii	206
Épervier à gros bec de Cayenne (de l').	xviii	215
Épervier des pigeons (l').	xviii	216
Épervier (oiseaux étrangers qui ont rapport à l') et à l'autour.	xviii	215

Épouvantail, <i>voyez</i> de la guifette noire ou épouvantail.	i. xxiv p. 508
Escarboucle (de l').	xxii 175
Esclave (de l').	xx 466
Été (de l') ou toui-été.	xxii 367
Étoilé (l').	xxiii 558
Étourneau (de l').	xx 6
Étourneau (oiseaux étrangers qui ont rapport à l').	xx 19
Étourneau (variétés de l').	xx 16
Étourneau de la Louisiane (l') ou le stourne.	xx 20
Étourneau des terres Magellaniques (l') ou le blanche-raie.	xx 24
Étourneau du cap de Bonne-Espérance (l') ou l'étourneau-pie.	xx 19
Étourneau-pie (l') <i>voyez</i> l'étourneau du cap de Bonne-Espérance ou l'étourneau-pie.	xx 19

F

Faisan (du).	xix 247
Faisan (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xix 256
Faisan (oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec le paon et avec le).	xix 266
Faisan bâtard, <i>voyez</i> du coquard ou faisan bâtard.	xix 255
Faisan blanc (du).	xix 254
Faisan cornu, <i>voyez</i> le napaul ou faisan cornu.	xix 265
Faisan doré (le) ou le tricolor huppé de la Chine.	xix 257

TABLE GÉNÉRALE.

481

Faisan noir et blanc de la Chine (le).	t. xix p.	261
Faisan varié (du).	xx	255
Farlousane (la).	xxi	263
Farlouse (oiseau étranger qui a rapport à la)	xxi	263
Farlouse (variété de la).	xxi	263
Farlouse (de la) ou alouette des prés.	xxi	258
Faucon (du).	xviii	224
Faucon des Indes (le), <i>cirratu</i> ..	xviii	245
Faucon d'Islande (le).	xviii	240
Faucon noir (le).	xviii	240
Faucon rouge des Indes orientales (le).	xviii	242
Faucons (oiseaux étrangers qui ont rapport au gerfaut et aux).	xviii	240
Fauvette (de la).	xxi	329
Fauvette (petite), <i>voyez</i> de la passerinette ou petite fauvette.	xxi	335
Fauvette à poitrine jaune de la Louisiane (la).	xxi	364
Fauvette à tête noire (de la).	xxi	336
Fauvette babillarde (de la).	xxi	343
Fauvette bleuâtre de Saint-Domingue.	xxi	366
Fauvette de Cayenne à gorge brune et ven- tre jaune (la).	xxi	365
Fauvette de Cayenne à queue rousse (la).	xxi	365
Fauvette de roseaux (de la).	xxi	348
Fauvette des Alpes (de la).	xxi	358
Fauvette des bois, <i>voyez</i> de la roussette ou fauvette des bois.	xxi	346
Fauvette d'hiver, <i>voyez</i> du traîne-buisson ou mouchet ou fauvette d'hiver.	xxi	355
Fauvette grise, <i>voyez</i> de la grisette ou fau- vette grise.	xxi	341

Fauvette rousse (de la petite). ..	t. XXI	p. 551
Fauvettes (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	XXI	562
Fauvette tachetée (de la).	XXI	554
Fauvette tachetée de la Louisiane (la)	XXI	565
Fauvette tachetée du cap de Bonne-Espérance (la). ..	XXI	562
Fauvette tachetée du cap de Bonne-Espérance (la petite)	XXI	565
Favorite (la)	XXIV	218
Fer-à-cheval (le) ou merle à collier d'Améri- que.	XX	164
Figuier à ceinture (du).	XXI	465
Figuier à cravate noire.	XXI	462
Figuier à demi-collier (du)	XXI	476
Figuier à gorge blanche (du).	XXI	455
Figuier à gorge jaune (du).	XXI	454
Figuier à gorge jaune (du).	XXI	477
Figuier à gorge orangée (du).	XXI	456
Figuier à poitrine rouge (du).	XXI	469
Figuier à tête cendrée (du).	XXI	456
Figuier à tête jaune (du).	XXI	462
Figuier à tête rouge (du).	XXI	455
Figuier à tête rousse (du).	XXI	468
Figuier aux ailes dorées (du).	XXI	471
Figuier aux joues noires (du).	XXI	458
Figuier bleu (du).	XXI	449
Figuier bleu (du)	XXI	466
Figuier brun (du).	XXI	457
Figuier brun et jaune (du).	XXI	459
Figuier brun-olive (du).	XXI	477

Figuier cendré à collier (du).	t. XXI p. 464
Figuier cendré à gorge cendrée (du).	XXI 479
Figuier cendré à gorge jaune (du).	XXI 464
Figuier couronné d'or (du).	XXI 472
Figuier de la Jamaïque (du).	XXI 479
Figuier des sapins (du).	XXI 460
Figuier du Sénégal (du).	XXI 449
Figuier grasset (du).	XXI 478
Figuier gris-de-fer (du).	XXI 470
Figuier huppé (du).	XXI 473
Figuier noir (du).	XXI 474
Figuier olive (du).	XXI 475
Figuier orangé (du).	XXI 473
Figuier protonotaire (du).	XXI 475
Figuiers (des).	XXI 445
Figuier tacheté (du).	XXI 452
Figuier tacheté de jaune (du).	XXI 458
Figuier varié (du).	XXI 467
Figuier vert et blanc (du).	XXI 455
Figuier vert et jaune (du).	XXI 446
Fingah (le).	XVIII 269
Fist de Provence (du).	XXI 388
Fitert (le) ou le traquet de Madagascar.	XXI 411
Flammant (du) ou phénicoptère.	XXIV 402
Flavéole (la).	XXI 45
Flavert (le).	XX 240
Fou (du grand).	XXIV 329
Fou (du petit).	XXIV 330
Fou blanc (du).	XXIV 328
Fou brun (du petit).	XXIV 330
Fou commun (du).	XXIV 326

Fou de Bassan (du).	t. xxiv p. 531
Foudi-jala (le).	xxi 328
Foudis (les).	xx 269
Foulque (de la).	xxiv 220
Foulque (grande), <i>voyez</i> de la macroule ou grande foulque.	xxiv 227
Foulque à crête (de la grande).	xxiv 228
Founingo (le).	xix 415
Fourmillier à oreilles blanches (du)	xxi 136
Fourmillier huppé (du).	xxi 155
Fourmillier proprement dit, <i>voyez</i> du palikour ou fourmillier proprement dit.	xxi 132
Fourmilliers (des).	xxi 121
Fourmilliers. (roi des)	xxi 128
Fourmilliers-rossignols (des).	xxi 142
Fourdier (du).	xxiii 46
Fous (des).	xxiv 520
Fou tacheté (du).	xxiv 551
Fraise (de la) ou caille de la Chine.	xix 561
Francolin (du).	xix 527
Frayonne, <i>voyez</i> du freux ou frayonne.	xix 469
Frégate (de la).	xxiv 554
Fresaie (de la), <i>voyez</i> de l'effraie ou fresaie.	xviii 514
Freux (du) ou frayonne.	xix 469
Friquet (du).	xx 264
Friquet (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xx 267
Friquet huppé (le).	xx 269
Fulmar (du) ou pétrel-puffin gris-blanc de l'île Saint-Kilda.	xxv 178

G

Gachet (du).	t.xxiv p.309
Gambra (de la), <i>voyez</i> la perdrix de roche ou de la Gambra.	xix 353
Ganga (du), vulgairement la gélinotte des Pyrénées.	xix 165
Garlu (le) ou le geai à ventre jaune de Cayenne.	xix 519
Garrot (du).	xxv 101
Gavoué de Provence (du).	xxi 16
Garzette blanche (de la).	xxiii 501
Geai (du).	xix 508
Geai (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xix 515
Geai à ventre jaune de Cayenne (le), <i>voyez</i> le garlu ou le geai à ventre jaune de Cayenne.	xix 519
Geai bleu de l'Amérique septentrionale (le).	xix 519
Geai brun du Canada (le).	xix 516
Geai de la Chine à bec rouge (le).	xix 515
Geai de Cayenne (le), <i>voyez</i> le blanche-coiffe ou le geai de Cayenne.	xix 518
Geai de Sibérie (le).	xix 517
Geai du Pérou (le).	xix 516
Gélinotte (de la).	xix 157
Gélinotte d'Écosse (de la).	xix 164
Gélinotte des Pyrénées (la), <i>voyez</i> du ganga, vulgairement la gélinotte des Pyrénées.	xix 165
Gélinotte du Canada (la).	xix 195
Gélinotte du Canada (la grosse), <i>voyez</i> le coq	

de bruyère à fraise ou la grosse gélinotte du Canada. ..	t. xix	p. 196
Gélinottes (oiseaux étrangers qui ont rapport aux coqs de bruyère, aux), aux attagas, etc.	xix	195
Gerfaut (du).	xviii	217
Gerfaut (oiseaux étrangers qui ont rapport au) et aux faucons.	xviii	240
Giarole (de la).	xxiv	60
Gillit (du) ou gobe-mouche pie de Cayenne.	xxi	193
Gingeon, <i>voyez</i> du canard siffleur et du vi- geon ou gingeon. ..	xxv	60
Gip-gip (le).	xxiii	588
Girole (de la).	xxi	271
Glout (de la).	xxiv	198
Gobe-mouche (du).	xxi	175
Gobe-mouche à bandeau blanc du Sénégal (du).	xxi	181
Gobe-mouche à gorge brune du Sénégal (du)	xxi	185
Gobe-mouche à ventre jaune (du).	xxi	200
Gobe-mouche de l'île de France (du).	xxi	180
Gobe-mouche de Lorraine, <i>voyez</i> du gobe- mouche noir à collier ou gobe-mouche de Lorraine.	xxi	175
Gobe-mouche bleu des Philippines, <i>voyez</i> du petit azur, gobe-mouche bleu des Philip- pines.	xxi	186
Gobe-mouche brun de Cayenne (du).	xxi	188
Gobe-mouche brun de la Caroline (du).	xxi	194
Gobe-mouche citrin de la Louisiane (du).	xxi	190
Gobe-mouche d'Amérique <i>voyez</i> du petit noir-aurore, gobe-mouche d'Amérique.	xxi	196

TABLE GÉNÉRALE.

487

Gobe-mouche huppé de la Martinique (du).	t. XXI	p. 192
Gobe-mouche huppé de la rivière des Amazones, voyez du rubin, ou gobe-mouche huppé de la rivière des Amazones.	XXI	197
Gobe-mouche huppé du Sénégal (du).	XXI	185
Gobe-mouche noir à collier (du) ou gobe-mouche de Lorraine.	XXI	175
Gobe-mouche noirâtre de la Caroline (du)	XXI	195
Gobe-mouche olive de Cayenne (du).	XXI	195
Gobe-mouche olive de la Caroline et de la Jamaïque ..	XXI	191
Gobe-mouche pie de Cayenne, voyez du Gillit, ou gobe-mouche pie de Cayenne.	XXI	195
Gobe-mouchers (des).	XXI	202
Gobe-mouche roux à poitrine orangée de Cayenne (du).	XXI	189
Gobe-mouche roux de Cayenne (du)..	XXI	198
Gobe-mouches (du roi des)	XXI	201
Gobe-mouches (des), moucherolles et tyrans.	XXI	170
Gobe-mouches (oiseaux étrangers qui ont rapport au genre des) moucherolles et tyrans.	XXI	228
Gobe-mouche tacheté de Cayenne (du).	XXI	196
Goéland à manteau gris (du).	XXIV	351
Goéland à manteau gris-brun (du) ou bourgmestre.	XXIV	359
Goéland à manteau gris et blanc (du).	XXIV	361
Goéland à manteau noir (du).	XXIV	350
Goéland brun (du).	XXIV	352
Goélans (des) et des mouettes.	XXIV	340
Goéland varié (du) ou grisard.	XXIV	355

Goertan (le) ou pic-vert du Sénégal.	t. xxiii p. 249
Golenicui (le).	xix 368
Gonambouch (le).	xxi 48
Gonolek (le).	xxviii 295
Gorge-bleue (de la).	xxi 396
Gorge-bleue (oiseau étranger qui a rapport au rouge-gorge et à la).	xxi 400
Gorge-nue (du) et de la perdrix rouge d'A- frique.	xix 332
Goulin (du).	xx 206
Grèbe (du).	xxiv 232
Grèbe (du grand).	xxiv 242
Grèbe (du petit).	xxiv 236
Grèbe à joues grises (du) ou jougris.	xxiv 241
Grèbe commun (du).	xxiv 238
Grèbe commun (du petit).	xxiv 239
Grèbe de la Louisiane (du).	xxiv 241
Grèbe duc-Laart (du).	xxiv 240
Grèbe-foulque (du).	xxiv 246
Grèbe huppé (du).	xxiv 237
Grèbe huppé (du petit).	xxiv 238
Grenadin (du).	xx 399
Grenat (du).	xxii 188
Griffon (du).	xxviii 148
Grigri (du).	xxiii 322
Grimpereau (du).	xxii 106
Grimpereau (variété du).	xxii 109
Grimpereau de muraille (du).	xxii 110
Grimpereaux (des).	xxii 102
Grimpereaux (oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont rapport aux).	xxii 115

TABLE GÉNÉRALE.

489

Grinette (de la).	t. xxiv p.	197
Grisalbin (le).	xx	244
Grisard , <i>voyez</i> du Goéland varié ou Grisard.	xxiv	355
Grisette (de la) ou fauvette grise.	xxi	541
Grisette (la) ou le cochevis de Sénégal.	xxi	295
Grisin de Cayenne (du).	xx	196
Gris-Olive (du).	xx	477
Grive (de la).	xx	91
Grive bassette de Barbarie (la).	xx	116
Grive cendrée d'Amérique , <i>voyez</i> le tilly ou grive cendrée d'Amérique.	xx	118
Grive d'eau (de la).	xxiv	169
Grive de la Guiane (la).	xx	98
Grive des Philippines (la petite).	xx	119
Grivelette de Saint-Domingue (la).	xx	120
Grivelin (le).	xx	259
Grivelin à cravate (le).	xx	250
Grive proprement dite (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xx	98
Grive proprement dite (variété de la).	xx	96
Grivert (du) ou rolle de Cayenne.	xix	529
Grives (des).	xx	79
Grives (oiseaux étrangers qui ont rapport aux) et aux merles.	xx	116
Grivette d'Amérique (la).	xx	98
Gros-Bec (du).	xx	226
Gros-Bec (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xx	235
Gros-Bec bleu d'Amérique (le).	xx	256
Gros-Bec d'Abyssinie (le).	xx	247
Gros-Bec de Coromandel (le).	xx	255

34

Gros-Bec nonnette (le).	t. xx	p. 244
Gros-Bec tacheté du cap de Bonne-Espérance (le).	xx	250
Grue (de la).	xxiii	439
Grue (oiseaux étrangers qui ont rapport à la)	xxiii	456
Grue à collier (de la).	xxiii	452
Grue blanche (la).	xxiii	455
Grue brune (la).	xxiii	455
Grues du nouveau continent (des).	xxiii	455
Guacco (le).	xxiii	514
Guarouba (du) ou perriche jaune.	xxii	360
Guêpier (du).	xxiii	49
Guêpier à tête grise (du).	xxiii	57
Guêpier à tête jaune <i>voyez</i> de l'ictérocé- phale, ou guêpier à tête jaune.	xxiii	71
Guêpier à tête jaune et blanche (du).	xxiii	56
Guêpier à tête rouge (du).	xxiii	69
Guêpier gris d'Éthiopie (du).	xxiii	58
Guêpier marron et bleu (du).	xxiii	58
Guêpier marron et bleu (variété du).	xxiii	59
Guêpier rouge à tête bleue (du).	xxi	68
Guêpier rouge et vert du Sénégal (du).	xxiii	69
Guêpiers (des), <i>voyez</i> des huppées, des pro- merops et des guêpiers.	xxiii	15
Guêpier vert à ailes et queue rousses (du).	xxiii	70
Guêpier vert à gorge bleue (du).	xxiii	61
Guêpier vert à queue d'azur (du).	xxiii	67
Guêpier vert et bleu à gorge jaune (du grand).	xxiii	65
Guêpier vert et bleu à queue étagée (du petit).	xxiii	66

TABLE GÉNÉRALE.

	491
Guarona (le).	t. xxiv p. 96
Guifette (de la).	xxiv 307
Guifette noire (de la) ou épouvantail.	xxiv 308
Guisso-balito (le).	xx 249
Guignard (du).	xxiv 129
Guignette (de la).	xxiv 57
Guillemot (du).	xxv 192
Guillemot (du petit), improprement nommé colombe de Groenland.	xxv 194
Guira-Beraba (du).	xxi 496
Guira-Cantara (le).	xxii 470
Guira Panga (du) ou cotinga blanc.	xxi 115
Guira-Querea (le).	xxiii 95
Guirarou (du).	xxi 119
Guirarou (variété du).	xxi 121
Guirnegat (le).	xxi 45
Guit-Guit noir et bleu (le).	xxii 140
Guit-Guit noir et bleu (variété du)	xxii 142
Guit-Guit noir et violet (le).	xxii 147
Guit-Guits d'Amérique (les).	xxii 159
Guit-Guit varié (le).	xxii 147
Guit-Guit vert et bleu à tête noire (le).	xxii 145
Guit-Guit vert et bleu à tête noire (variétés du)	xxii 144
Guit-Guit vert tacheté (le).	xxii 145
Gyntel de Strasbourg (du).	xx 555

H

Habesch de Syrie (de l').	xx 521
Habit uni (de l')	xxi 491

Haleur (le), <i>voyez</i> l'engoulevent à lunettes ou le haleur.	t. XXIII p. 97
Hambouvreux (de l').	XXI 72
Harfang (l').	XVIII 332
Harle (du).	XXIV 259
Harle à manteau noir (du).	XXIV 265
Harle couronné (du).	XXIV 267
Harle étoilé (du).	XXIV 266
Harle huppé (du).	XXIV 263
Harle huppé (petit), <i>voyez</i> de la Piette ou petit Harle huppé.	XXIV 264
Harpaye (de la).	XVIII 199
Hausse-col noir (le) ou l'Alouette de Virginie.	XXI 277
Hausse-col vert (du).	XXII 196
Héron-agami (le)	XXIII 507
Héron blanc (du).	XXIII 497
Héron blanc à calotte noire (le).	XXIII 507
Héron brun (le).	XXIII 507
Héron commun (du).	XXIII 480
Héron d'Amérique (le grand).	XXIII 509
Héron de la baie de Hudson (le).	XXIII 510
Héron noir (du).	XXIII 499
Héron pourpré (du).	XXIII 500
Hérons du nouveau continent.	XXIII 504
Héron violet (du).	XXIII 500
Hibou (du) ou moyen duc.	XVIII 297
Hiboux (oiseaux étrangers qui ont rapport aux) et aux Chouettes.	XVIII 328
Hirondelle à ceinture blanche (l').	XXIII 156
Hirondelle à croupion roux et queue carrée (l').	XXIII 227

TABLE GÉNÉRALE.

493

Hirondelle ambrée (de l').	t. xxiii p. 156
Hirondelle au croupion blanc (de l') ou Hirondelle de fenêtre.	xxiii 158
Hirondelle à ventre blanc de Cayenne (l').	xxiii 213
Hirondelle à ventre roux du Sénégal (l')	xxiii 155
Hirondelle bleue de la Louisiane (l').	xxiii 207
Hirondelle bleue de la Louisiane (variétés de l').	xxiii 208
Hirondelle brune acutipenne de la Louisiane (l').	xxiii 228
Hirondelle brune à ventre tacheté (la grande), ou l'hirondelle des blés.	xxiii 224
Hirondelle brune à ventre tacheté, ou l'hirondelle des blés (variété de l').	xxiii 225
Hirondelle brune et blanche à ceinture brune (l').	xxiii 212
Hirondelle de cheminée (oiseaux étrangers qui ont rapport à l').	xxiii 155
Hirondelle de cheminée (variété de l')	xxiii 153
Hirondelle de cheminée (de l'), ou hirondelle domestique.	xxiii 140
Hirondelle de fenêtre, voyez de l'hirondelle au croupion blanc, ou l'hirondelle de fenêtre.	xxiii 158
Hirondelle de mer (de la petite).	xxiv 306
Hirondelle de mer à grande envergure (de l')	xxiv 311
Hirondelle de mer de Cayenne (de la grande)	xxiv 312
Hirondelle de mer de nos côtes (grande), voyez du pierre-garin ou grande hirondelle de mer de nos côtes.	xxiv 301
Hirondelle de mer des Philippines (de l').	xxiv 310

Hirondelle de rivage (de l').	t.xxiii	172
Hirondelle des blés (l'), voyez la grande hirondelle brune à ventre tacheté, ou l'hirondelle des blés	xxiii	224
Hirondelle domestique, voyez de l'hirondelle de cheminée, ou hirondelle domestique	xxiii	140
Hirondelle grise des rochers (de l').	xxiii	179
Hirondelle noire à croupion gris (la petite).	xxiii	226
Hirondelle noire acutipenne de la Martinique (l').	xxiii	251
Hirondelle noire à ventre cendré (la petite).	xxiii	207
Hirondelles (des).	xxiii	104
Hirondelles (oiseaux étrangers qui ont rapport aux) et aux martinets.	xxiii	200
Hirondelles de mer (des).	xxiv	297
Hoamy de la Chine (l').	xx	120
Hoazin (l').	xix	283
Hobereau (du).	xviii	246
Hocco proprement dit (le).	xix	274
Hocos (des).	xix	275
Hochicat (du).	xxiii	322
Hocisana (l').	xix	506
Hocti (l').	xxiii	508
Hoitlallotl (l'), voyez le paraca et l'hoitlallotl.	xix	291
Honbaara (le) ou petite outarde luppée d'Afrique.	xviii	470
Houhou (le)	xxiii	509
Houhou d'Égypte (le).	xxii	440
Houppette (de la).	xx	450
Houtu (du) ou momot.	xxiii	11
Huttrier (de l'), vulgairement pie de mer.	xxiv	155

TABLE GÉNÉRALE.

495

Hulotte (de la).	t. XVIII p. 309
Huppe (de la).	XXIII 19
Huppe (oiseau étranger qui a rapport à la).	XXIII 38
Huppe (variétés de la).	XXIII 36
Huppe-Col (du).	XXII 164
Huppe noire (la).	XXI 71
Huppe noire et blanche du cap de Bonne-Espérance (la).	XXII 38
Huppés (des), des Promerops et des Guépriers.	XXIII 15

I

Ibijau (l').	XXIII 94
Ibijau (variétés de l').	XXIII 95
Ibis (de l').	XXIV 66
Ibis bleu (de l').	XXIV 76
Ibis noir (de l').	XXIV 80
Ictérocéphale (de l') ou Guépier à têteau-ne.	XXIII 71
Imbriin (de l') ou grand plongeon de la mer du Nord.	XXIV 254

J

Jabiru (le).	XXIII 454
Jacamar à longue queue (du).	XXIII 391
Jacamar proprement dit (du).	XXIII 390
Jacamars (des).	XXIII 389
Jacana (du).	XXIV 201
Jacana noir (du).	XXIV 204
Jacana-péca (du).	XXIV 205

Jacana varié (du).	l. xxiv p. 207
Jacana vert (du).	xxiv 205
Jacarini (du).	xx 487
Jaco (du) ou perroquet cendré.	xxii 552
Jacobine (la), <i>voyez</i> de l'oiseau - mouche à collier dit la jacobine.	xxii 177
Jacobin (le) et le Domino.	xx 245
Jacobin huppé de Coromandel (le).	xxii 450
Jaguacati (le).	xxiii 384
Japacani (du).	xx 53
Jaseur (du).	xx 214
Jaunoir du cap de Bonne-Espérance (le).	xx 160
Jean-le-blanc (du).	xviii 126
Jendaya (du).	xxii 553
Jougris, <i>voyez</i> du grèbe à joues grises ou jougris.	xxiv 241
Jupuba, <i>voyez</i> du cassique rouge du Brésil ou jupuba.	xx 58

K

Kakatoes (des), <i>voyez</i> des perroquets de l'ancien continent, des kakatoes.	xxii 224
Kakatoes à bec couleur de chair (du petit).	xxii 229
Kakatoes à huppe blanche (du).	xxii 226
Kakatoes à huppe jaune (du).	xxii 227
Kakatoes à huppe rouge (du)	xxii 229
Kakatoes noir (du).	xxii 230
Kamichi (du).	xxiii 474
Katraca (le).	xix 265
Kildir (du)	xxiv 136

TABLE GÉNÉRALE.

497

Kingalik (le).	t. xxiv p. 200
Kink (du).	xx 69
Kinki-manou de Madagascar (le).	xxi 228
Kiolo (le).	xxiv 186
Koulik (du).	xxiii 524
Kutgeghéf, <i>voyez</i> de la mouette tachetée ou kutgeghéf	xxiv 365

L

Labbe à longue queue (du).	xxiv 380
Labbe (du) ou stercoraine.	xxiv 375
Lagopède (du)	xix 185
Lagopède de la baie de Hudson (du).	xix 192
Langraien (le) et le tcha - chert.	xviii 271
Lanier (du).	xviii 220
Lavandière (de la).	xxi 427
Lavandière (de la) et des bergerettes ou bergeronnettes.	xxi 426
Linotte (de la).	xx 322
Linotte (fausse). <i>voyez</i> du bimbelle ou fausse linotte.	xxi 486
Linotte (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xx 338
Linotte (variétés de la).	xx 332
Linotte à tête jaune (la).	xx 340
Linotte brune (la).	xx 341
Linotte de montagne (de la).	xx 334
Linotte gris-de-fer (la).	xx 339
Litorne (de la).	xx 107
Litorne (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xx 111
xxv.	55

Litorne (variété de la).	t. XX	p. 110
Litorne de Cayenne (la).	XX	111
Litorne du Canada (la).	XX	112
Locustelle (de la)	XXI	267
Lohong (le) ou l'outarde huppée d'Arabie.	XVIII	464
Loriot (du).	XX	70
Loriot (variétés du).	XX	77
Lori (du grand).	XXII	259
Lori à collier (du).	XXII	255
Lori cramoisi (du).	XXII	258
Lori noir (du).	XXII	255
Lori perruche rouge (du)	XXII	260
Lori perruche tricolore (du).	XXII	261
Lori perruche violet et rouge (du)	XXII	261
Lori rouge (du).	XXII	258
Lori rouge et violet (du).	XXII	259
Loris (des).	XXII	252
Loris perruches (des).	XXII	260
Lori tricolor (du).	XXII	257
Luen (le), voyez l'argus ou le luen.	XIX	265
Lulu (du) ou petite alouette huppée.	XXI	292
Lumme (du) ou petit plongeon de la mer du Nord.	XXIV	255

M

Macareux (du).	XXV	197
Macareux de Kamtschatka (du).	XXV	204
Macreuse (de la).	XXV	109
Macreuse (de la double)	XXV	118
Macreuse à large bec (de la).	XXV	118

Macroule (de la) ou grande foulque.	t.xxiv p.227
Magnifique de la Nouvelle-Guinée (du) ou du manucode à bouquets.	xix 555
Magoua (du)	xxi 165
Maguari (le).	xxiii 430
Maïa (du).	xx 356
Maïan (du).	xx 357
Mainate (variétés du)	xx 205
Mainates des Indes-Orientales (du).	xx 201
Maïpouri (du).	xxii 344
Manakin (grand), voyez du tigé ou grand ma- nakin.	xxi 84
Manakin à gorge blanche (du).	xxi 90
Manakin à tête blanche (du), voyez du ma- nakin à tête d'or, du manakin à tête rou- ge, du manakin à tête blanche.	xxi 88
Manakin à tête d'or (du), du manakin à tête rouge, du manakin à tête blanche.	xxi 88
Manakin à tête rouge (du), voyez du mana- kin à tête d'or, du manakin à tête rouge, du manakin à tête blanche.	xxi 88
Manakin orangé (du).	xxi 87
Manakin rouge (du).	xxi 86
Manakins (des).	xxi 81
Manakin varié (du).	xxi 91
Manchot (du grand)	xxv 225
Manchot à bec tronqué (du).	xxv 252
Manchot moyen (du).	xxv 226
Manchots (des), voyez des pingouins et des manchots ou des oiseaux sans ailes.	xxv 205
Manchot sauteur (du).	xxv 250

Manikor (du).	t. XXI	p. 97
Manséni (le).	XXIII	142
Manucode (du).	XIX	555
Manucode à bouquets (du), voyez du magnifique de la Nouvelle-Guinée ou du manucode à bouquets.	XIX	555
Manucode à six filets, voyez du sifilet ou manucode à six filets.	XIX	556
Manucode noir de la Nouvelle-Guinée (du) dit le superbe.	XIX	557
Maracaxao (le), voyez le chardonneret vert ou le maracaxao.	XX	429
Marail (le).	XIX	287
Marec (du) et du maréca, canards du Brésil.	XXV	126
Maréca (du), voyez du marec et du maréca, canards du Brésil.	XXV	126
Marouette (de la).	XXIV	181
Martin (du).	XX	208
Martinet à collier blanc (le).	XXIII	205
Martinet à ventre blanc (du grand).	XXIII	196
Martinet noir (du).	XXIII	181
Martinet noir (le petit)	XXIII	202
Martinet noir à ventre blanc (le grand).	XXIII	205
Martinet noir et blanc à ceinture grise (le).	XXIII	204
Martinet (oiseaux étrangers qui ont rapport aux hirondelles et aux).	XXIII	200
Martin-pêcheur (le plus grand).	XXIII	565
Martin-pêcheur à bec blanc (le)	XXIII	577
Martin-pêcheur à coiffe noire (le)	XXIII	570
Martin-pêcheur à collier blanc (le).	XXIII	572
Martin-pêcheur à front jaune (le).	XXIII	575

TABLE GÉNÉRALE.

501

Martin-pêcheur à gros bec (le)	t. xxiii p.	567
Martin-pêcheur à longs brins (le).	xxiii	575
Martin-pêcheur à tête bleue (le).	xxiii	576
Martin-pêcheur à tête et cou couleur de paille (le).	xxiii	571
Martin-pêcheur à tête grise (le).	xxiii	574
Martin-pêcheur à tête verte (le)	xxiii	571
Martin-pêcheur à trois doigts (le).	xxiii	579
Martin-pêcheur bleu et noir du Sénégal (le)	xxiii	574
Martin-pêcheur bleu et roux (le).	xxiii	566
Martin-pêcheur crabier (le).	xxiii	566
Martin-pêcheur du Bengale (le).	xxiii	578
Martin-pêcheur huppé (le).	xxiii	570
Martin-pêcheur (du) ou alcyon.	xxiii	555
Martin-pêcheur pie (le).	xxiii	568
Martin-pêcheur pourpré (le).	xxiii	577
Martin-pêcheur roux (le).	xxiii	576
Martin-pêcheurs de l'ancien continent (des).	xxiii	576
Martin-pêcheurs de l'ancien continent (grands)	xxiii	565
Martin-pêcheurs de moyenne grandeur de l'ancien continent (des).	xxiii	575
Martin-pêcheurs de moyenne grandeur du nouveau continent (des).	xxiii	587
Martin-pêcheurs du nouveau continent (des)	xxiii	588
Martin-pêcheurs du nouveau continent (des), grandes espèces.	xxiii	581
Martin-pêcheurs étrangers (des).	xxiii	564
Martin-pêcheur vert et blanc (le).	xxiii	587
Martin-pêcheur vert et roux (le).	xxiii	587
Martin-pêcheur vert orangé (le).	xxiii	588
Mascarin (du).	xxii	249

Matuiti (le).	t. xxiii p. 385
Matuiti des rivages (le)	xxiv 98
Maubèche commune (de la).	xxiv 50
Maubèche grise (de la).	xxiv 51
Maubèches (des)	xxiv 49
Maubèche tachetée (de la).	xxiv 51
Mauvis (du).	xx 113
Merle (du).	xx 150
Merle (variétés du).	xx 157
Merle à collier d'Amérique, <i>voyez</i> le fer-à-cheval ou merle à collier d'Amérique	xx 164
Merle à cravate de Cayenne (le).	xx 185
Merle à gorge noire de Saint-Domingue (le)	xx 174
Merle à longue queue du Sénégal, <i>voyez</i> le vert-doré ou merle à longue queue du Sénégal.	xx 162
Merle à plastron blanc (du)	xx 158
Merle à plastron blanc (variété du).	xx 142
Merle à tête noire du cap de Bonne-Espérance <i>voyez</i> le casque noir ou merle à tête noire du cap de Bonne-Espérance.	xx 180
Merle à ventre orangé du Sénégal, <i>voyez</i> l'oranvert ou merle à ventre orangé du Sénégal.	xx 169
Merle bleu (du)	xx 151
Merle brun à gorge rousse de Cayenne (le petit).	xx 195
Merle brun d'Abyssinie (le)	xx 196
Merle brun de la Jamaïque (le).	xx 182
Merle brun du cap de Bonne-Espérance (le)	xx 171
Merle brun du Sénégal (le).	xx 177

Merle cendré de Madagascar . <i>voyez</i> l'ourovang ou merle cendré de Madagascar.	t.xx	p.172
Merle cendré des Indes (le).	xx	176
Merle couleur de rose (du).	xx	145
Merle d'Amboine (le).	xx	185
Merle d'eau (du).	xxiv	164
Merle de Canada (le)	xx	175
Merle de la Chine (le).	xx	162
Merle de l'île de Bourbon (le).	xx	185
Merle de Madagascar, <i>voyez</i> le tanaombé ou merle de Madagascar.	xx	178
Merle de Mindanao (le).	xx	179
Merle de roche (du).	xx	148
Merle des colombiers (le).	xx	173
Merle des Indes (le), <i>voyez</i> le terat-boulan ou le merle des Indes..	xx	188
Merle de Surinam (le).	xx	190
Merle dominicain des Philippines (le).	xx	186
Merle doré de Madagascar (le), <i>voyez</i> le saujala ou le merle doré de Madagascar.	xx	189
Merle huppé de la Chine (le).	xx	161
Merle huppé de la Chine (le petit).	xx	121
Merle huppé du cap de Bonne-Espérance (le).	xx	184
Merle noir et blanc d'Abyssinie (le).	xx	195
Merle olivâtre de Barbarie (le).	xx	117
Merle olive de Saint-Domingue (le).	xx	193
Merle olive des Indes (le).	xx	176
Merle olive du cap de Bonne-Espérance (le).	xx	173
Merle roux de Cayenne (le).	xx	192
Merles (oiseaux étrangers qui ont rapport aux grives et aux).	xx	116

Merles d'Europe (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	t. xx	p. 160
Merle solitaire (du)	xx	155
Merle solitaire (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xx	158
Merle solitaire de Manille (le).	xx	158
Merle solitaire des Philippines (le).	xx	159
Merle vert d'Angola (le).	xx	165
Merle vert de la Caroline (le).	xx	187
Merle vert de l'île de France (le).	xx	179
Merle violet à ventre blanc de Juida (le)	xx	192
Merle violet du royaume de Juida (le).	xx	166
Merops rouge et bleu (du).	xxiii	48
Mésange (grosse), voyez de la charbonnière ou grosse mésange.	xxii	41
Mésange à ceinture blanche (de la).	xxii	78
Mésange à collier (la).	xxii	85
Mésange à croupion jaune (la).	xxii	85
Mésange à longue queue (de la)	xxii	71
Mésange amoureuse (la).	xxii	86
Mésange bleue (de la).	xxii	56
Mésange bleue (la grosse)	xxii	85
Mésange grise à gorge jaune (la).	xxii	84
Mésange huppée (de la).	xxii	79
Mésange huppée de la Caroline (la)	xxii	82
Mésanges (des).	xxii	27
Mésanges (oiseaux étrangers qui ont rapport aux)	xxii	82
Messenger. voyez du secrétaire ou messenger.	xxiii	467
Meunier (du) ou crik poudré.	xxii	525

Milan de la Caroline (le).	t. xviii p. 202
Milan (du) et des buses..	xviii 183
Milau(oiseaux étrangers qui ont rapport au), aux buses et soubuses.	xviii 202
Millouin (du).	xxv 96
Millouinan (du).	xxv 100
Ministre (du).	xx 342
Mitilène de Provence (du)	xxi 17
Mittek (le)	xxiv 199
Moineau (du)	xx 251
Moineau (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xx 260
Moineau à bec rouge du Sénégal (le).	xx 260
Moineau de datte, <i>voyez</i> le dattier ou moineau de datte.	xx 263
Moineau de Guinée, <i>voyez</i> de la perruche à tête rouge ou moineau de Guinée.	xxii 280
Moineau du Sénégal (du petit).	xx 356
Moineau du Sénégal (le).	xx 260
Moloxita (le) ou la religieuse d'Abyssinie.	xx 194
Momot, <i>voyez</i> du houtou ou momot	xxiii 11
Montain (du grand).	xx 377
Montvoyan de la Guiane (le).	xx 102
Moqueur (du).	xx 126
Moqueur français (du).	xx 125
Moqueurs (des).	xx 122
Mordoré (du).	xx 461
Mordoré (le).	xxi 47
Morillon (du).	xxv 105
Morillon (du petit).	xxv 108

Motteux (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	t. XXI	p. 424
Motteux (le grand) ou cul-blanc du cap de Bonne-Espérance.	XXI	424
Motteux (le) ou cul-blanc verdâtre.	XXI	425
Motteux (du), vulgairement cul-blanc.	XXI	416
Moucherolle à queue fourchue du Mexique (du).	XXI	212
Moucherolle brun de la Martinique (du).	XXI	211
Moucherolle de Virginie (du).	XXI	210
Moucherolle des Philippines (du).	XXI	215
Moucherolle de Virginie à huppe verte (du).	XXI	214
Moucherolle huppé à tête d'acier poli (du).	XXI	208
Moucherolles (des).	XXI	205
Moucherolles, voyez des gobe-mouches, moucherolles et tyrans.	XXI	170
Moucherolles (oiseaux étrangers qui ont rapport aux genres), gobe-mouches et tyrans.	XXI	228
Mouchet, voyez du traîne-buisson, ou mouchet, ou fauvette d'hiver.	XXI	555
Mouette à pieds bleus, voyez de la grande mouette cendrée ou mouette à pieds bleus.	XXIV	566
Mouette blanche (de la).	XXIV	562
Mouette cendrée (de la petite).	XXIV	568
Mouette cendrée (de la grande) ou mouette à pieds bleus.	XXIV	566
Mouette d'hiver (de la).	XXIV	575
Mouette rieuse (de la).	XXIV	576
Mouettes (des), voyez des goélands et des mouettes.	XXIV	574

TABLE GÉNÉRALE.

507

Mouette tachetée (de la) ou kutgeghef.	t. xxiv p. 363
Moustache (de la).	xxii 59

N

Napaul (le) ou faisan cornu.	xix 263
Nigaud, <i>voyez</i> du petit cormoran ou nigaud.	xxiv 292
Niverolle (la), <i>voyez</i> du pinson de neige ou la niverolle.	xx 378
Noddi (du).	xxiv 392
Noira (variétés du).	xxii 255
Noir-aurore (du petit), gobe-mouche d'Amérique.	xxi 196
Noir-souci (du).	xx 387
Notices et indications de quelques espèces d'oiseaux incertaines ou inconnues.	xxv 256

O

Oocolin (l') ou perdrix de montagne du Mexique.	xix 370
Oie (de l').	xxiv 435
Oie à cravate (de l').	xxv 8
Oie armée (de l').	xxv 4
Oie bronzée (de l').	xxv 5
Oie des Esquimaux (de l').	xxv 7
Oie d'Égypte (de l').	xxv 6
Oie de Guinée (de l').	xxv 1
Oie des îles Malouines ou Falkland (de l').	xxiv 465
Oie des terres Magellaniques (de l').	xxiv 464
Oie rieuse (de l').	xxv 8
Oiseau brun à bec de grimpeur (l').	xxii 158
Oiseau cendré de la Guiane (de l').	xxi 97

Oiseau de Nazare (de l'), <i>voyez</i> du solitaire et de l'oiseau de Nazare.	t. xviii p. 415
Oiseau de paradis (l').	xxix 545
Oiseau de pluie (l'), <i>voyez</i> le coucou dit le vieillard ou l'oiseau de pluie.	xxii 465
Oiseau de pluie (variétés du vieillard ou).	xxii 465
Oiseau de tempête (de l')	xxv 179
Oiseau de riz (l'), <i>voyez</i> le padda ou l'oiseau de riz.	xx 241
Oiseau du tropique (de l') ou paille en queue.	xxiv 515
Oiseau-mouche (de l').	xxii 152
Oiseau-mouche (du plus petit).	xxii 159
Oiseau-mouche à collier (de l') dit la jacobine.	xxii 177
Oiseau-mouche à gorge tachetée (de l').	xxii 175
Oiseau-mouche à larges tuyaux (de l').	xxii 178
Oiseau-mouche à longue queue couleur d'a- cier bruni (de l')	xxii 179
Oiseau-mouche à longue queue noire (de l').	xxii 181
Oiseau-mouche à longue queue, or, vert et bleu (de l').	xxii 181
Oiseau-mouche à oreilles (de l').	xxii 176
Oiseau-mouche à raquettes (de l').	xxii 169
Oiseau-mouche huppé (de l').	xxii 168
Oiseau-mouche pourpré (de l').	xxii 169
Oiseau-mouche violet à queue fourchue (de l').	xxii 180
Oiseau pourpré à bec de grimpeur (l').	xxii 158
Oiseau rouge à bec de grimpeur (l')	xxii 155
Oiseau royal (l').	xxiii 459
Oiseau saint-martin (de l').	xviii 195
Oiseau silencieux (de l').	xx 494
Oiseaux (discours sur la nature des)	xviii 25

TABLE GÉNÉRALE.

509

Oiseaux (plan de l'ouvrage sur les).	t. XVIII	p. 5
Oiseaux aquatiques (des).	XXIII	598
Oiseaux barbus (des).	XXIII	295
Oiseaux de proie (des).	XVIII	76
Oiseaux de proie nocturnes (des).	XVIII	276
Oiseaux qui ne peuvent voler (des).	XVIII	337
Oiseaux rhinocéros, <i>voyez</i> des colaos ou oiseaux rhinocéros	XXIII	329
Oiseaux sans ailes (des), <i>voyez</i> des pingouins et des manchots ou des oiseaux sans ailes.	XXV	205
Olive (l').	XXI	45
Olivet (de l').	XX	471
Olivette (de l').	XX	385
Ombrette (de l').	XXIII	546
Onglet (de l').	XX	461
Onoré (l').	XXIII	540
Onoré des bois (l').	XXIII	542
Onoré rayé (l').	XXIII	541
Oranvert (l') ou merle à ventre orangé du Sénégal.	XX	169
Oranvert (variété de l').	XX	170
Orchef (l').	XX	243
Orfraie (de l').	XVIII	116
Organiste (de l').	XX	484
Ortolan (de l')	XXI	5
Ortolan (variétés de l').	XXI	11
Ortolan à ventre jaune du cap de Bonne-Espérance (de l')	XXI	21
Ortolan de la Louisiane (de l').	XXI	20
Ortolan de Lorraine (de l').	XXI	18
Ortolan de neige (de l').	XXI	25

Ortolan de neige (variétés de l').	t. XXI	p. 27
Ortolan de riz, <i>voyez</i> de l'agripenne ou ortolan de riz.	XXI	28
Ortolan de riz (variété de l'agripenne ou).	XXI	29
Ortolan de roseaux (de l').	XXI	12
Ortolan du cap de Bonne-Espérance (de l')	XXI	22
Orvert (de l').	XXII	165
Ouantou (l') ou pic noir huppé de Cayenne.	XXIII	267
Ouette (de l') ou cotinga rouge de Cayenne	XXI	114
Ourovang (l') ou merle cendré de Madagascar.	XX	172
Outarde (de l')	XVIII	426
Outarde d'Afrique (l').	XVIII	466
Outarde huppée d'Afrique (petite), <i>voyez</i> petite outarde huppée d'Afrique.	XVIII	470
Outarde huppée d'Afrique (autre petite) <i>voyez</i> le rhaad, autre petite outarde huppée d'Afrique.	XVIII	472
Outarde huppée d'Arabie (l'), <i>voyez</i> le lohong ou l'outarde huppée d'Arabie.	XVIII	464
Outarde moyenne des Indes (l') <i>voyez</i> le charge ou l'outarde moyenne des Indes.	XVIII	468
Outarde (de la petite), vulgairement la canepetière.	XVIII	456
Outardes (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	XVIII	464
Outremer (l').	XX	520

P

Pacapac (du) ou pompadour.	XXI	111
Pacapac (variétés du)	XXI	112

TABLE GÉNÉRALE.

511

Padda (le) ou l'oiseau de riz.	t. xx	p. 241
Paille-en-queue (du grand).	xxiv	317
Paille-en-queue (du petit).	xxiv	317
Paille en-queue, <i>voyez</i> de l'oiseau du tropi- que ou paille-en-queue.	xxiv	315
Paille-en-queue à brins rouges (du).	xxiv	319
Palalaca (le) ou grand pic vert des Philippi- nes.	xxiii	246
Palalaca (autre) ou pic vert tacheté des Phi- lippines.	xxiii	247
Palikour (du) ou fourmillier proprement dit	xxi	152
Palmiste (le).	xx	191
Paon (du)	xix	202
Paon blanc (du).	xix	244
Paon des roses (petit), <i>voyez</i> du courâle ou petit paon des roses.	xxiv	189
Paon (oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec le) et avec le faisan.	xix	266
Paon panaché (du)	xix	247
Pape (du).	xx	404
Pape (variété du)	xx	405
Paraca (le) et l'hoitlallotl.	xix	291
Parement bleu (du).	xx	407
Paroare (le).	xx	272
Passe-bleu (le).	xx	268
Passe-vert (du).	xx	474
Passe-vert (le)	xx	268
Passe-vert à tête bleue (du), variété.	xx	475
Pauxi (le) ou le pierre.	xix	281
Papegai à bandeau rouge (du).	xxii	558
Papegai à tête aurore (du).	xxii	542

Papegai à tête et gorge bleues (du).	t. xxii p. 559
Papegai à ventre pourpre (du).	xxii 558
Papegai brun (du).	xxii 541
Papegai du paradis (du).	xxii 554
Papegai maillé (du).	xxii 535
Papegais (des)	xxii 554
Papegai violet (du)	xxii 540
Paragua (du).	xxii 542
Passerinettes (de la) ou petite fauvette.	xxii 555
Patirich (du).	xxiii 59
Pêcheur (le).	xviii 141
Pélican (du).	xxiv 268
Pélican (variétés du).	xxiv 282
Pélican à bec dentelé (le)	xxiv 285
Pélican brun (le)	xxiv 285
Penduline (de la).	xxii 69
Pernoptère (du).	xviii 147
Perdrix (des).	xix 292
Perdrix (oiseaux étrangers qui ont rapport aux).	xix 555
Perdrix (oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec les) et avec les cailles	xix 564
Perdrix de la Guiane, voyez du tocro ou perdrix de la Guiane.	xxi 169
Perdrix de la Nouvelle-Angleterre (la)	xix 554
Perdrix de mer (de la).	xxiv 58
Perdrix de mer à collier (de la).	xxiv 61
Perdrix de mer brune (de la)	xxiv 60
Perdrix de mer grise (de la).	xxiv 59
Perdrix de montagne (de la).	xix 512
Perdrix de montagne du Mexique, voyez l'o-	

cocolin ou perdrix de montagne du Mexi- que	t. xix p.	370
Perdrix de roche (la) ou de la Gamba.	xix	333
Perdrix grecque, <i>voyez</i> de la bartavelle ou perdrix grecque.	xix	313
Perdrix grise (de la).	xix	296
Perdrix grise (de la petite).	xix	310
Perdrix grise-blanche (de la)	xix	309
Perdrix perlée de la Chine (la)	xx	334
Perdrix rouge-blanche (de la).	xix	327
Perdrix rouge d'Afrique (de la), <i>voyez</i> du gorge-nue et de la perdrix rouge d'Afri- que.	xix	332
Perdrix rouge de Barbarie (la).	xix	333
Perdrix rouge d'Europe (de la).	xix	322
Perdrix rouges (des).	xix	313
Père noir (le).	xx	261
Perriche à ailes variées (de la).	xxii	351
Perriche à front rouge (de la)	xxii	356
Perriche à gorge brune (de la).	xxii	349
Perriche à gorge variée (de la).	xxii	350
Perriche-ara (de la)	xxii	363
Perriche à tête jaune (de la).	xxii	361
Perriche couronnée d'or (de la)	xxii	358
Perriche émeraude (de la).	xxii	353
Perriche jaune, <i>voyez</i> du gouarouba ou per- riche jaune.	xxii	360
Perriche pavouane (de la), <i>voyez</i> perriches à queue longue et étagée. De la perriche pa- vouane.	xxii	348
Perriches (des).	xxii	344
xxv.	37	

Perriches à queue courte, <i>voyez</i> des touis ou perriches à queue courte.	t. xxii	p. 364
Perriches à queue longue et également étagée (des). De la perriche pavouane.	xxii	348
Perriches à queue longue et inégalement étagée (des). Du sincialo.	xx	354
Perriches du nouveau continent (des).	xxii	347
Perroquet (du).	xxii	201
Perroquet à bec couleur de sang (du).	xxii	250
Perroquet à tête grise (du).	xxii	251
Perroquet cendré, <i>voyez</i> du jaco ou perroquet cendré	xxii	252
Perroquet noir, <i>voyez</i> du vaza ou perroquet noir	xxii	248
Perroquets amazones (des).	xxii	314
Perroquets de l'ancien continent (des). Des kakatoes.	xxii	224
Perroquets du nouveau continent (des). Des aras.	xxii	289
Perroquets proprement dits (des).	xxii	251
Perroquet varié (du).	xxii	247
Perroquet vert (du).	xxii	246
Perroquet vert à tête bleue (du grand).	xxii	250
Perruche à ailes noires (de la).	xxii	287
Perruche à ailes rougeâtres (de la grande).	xxii	274
Perruche à bandeau noir (de la grande)	xxii	275
Perruche à collier (de la).	xxii	286
Perruche à collier couleur de rose (de la), <i>voyez</i> des perruches à queue longue et inégale de l'ancien continent. De la perruche à collier couleur de rose.	xxii	270

TABLE GÉNÉRALE.

515

Perruche à collier d'un rouge vif (de la grande). t. xxii p.	265
Perruche à double collier (de la).	xxii 264
Perruche à face bleue (de la).	xxii 269
Perruche à gorge rouge (de la).	xxii 274
Perruche à longs brins (de la grande).	xxii 275
Perruche à moustaches (de la).	xxii 268
Perruche à tête bleue (de la).	xxii 265
Perruche à tête bleue (de la).	xxii 279
Perruche à tête couleur de rose à longs brins (de la petite).	xxii 272
Perruche à tête d'azur (de la).	xxii 267
Perruche à tête grise (de la).	xxii 284
Perruche à tête rouge (de la).	xxii 265
Perruche à tête rouge (de la) ou moineau de Guinée.	xxii 280
Perruche aux ailes bleues (de la).	xxii 286
Perruche aux ailes chamarrées (de la).	xxii 270
Perruche aux ailes d'or (de la).	xxii 284
Perruche aux ailes variées (de la).	xxii 285
Perruche huppée (de la).	xxii 277
Perruche jaune (de la)	xxii 266
Perruche lori (de la)	xxii 266
Perruches à courte queue de l'ancien conti- nent (des)	xxii 278
Perruches à queue longue et également éta- gée, voyez perruches de l'ancien conti- nent, perruches à queue longue et égale- ment étagée.	xxii 262
Perruches à queue longue et inégale de l'an- cien continent (des). De la perruche à col- lier couleur de rose	xxii 27

Perruches de l'ancien continent, perruches à queue longue et également étagée	t. xxii p. 262
Perruche souris (de la).	xxii 267
Perruche verte et rouge (de la).	xxii 276
Petit-azur (du) gobe-mouche bleu des Phi- lippines.	xxi 186
Petit-simon (du)	xxi 447
Pétrel antarctique (du) ou damier brun	xxv 167
Pétrel blanc et noir (du) ou damier.	xxv 165
Pétrel blanc (du) ou pétrel de neige	xxv 169
Pétrel bleu (du).	xxv 170
Pétrel cendré (du).	xxv 161
Pétrel de neige, <i>voyez</i> du pétrel blanc ou pé- trel de neige..	xxv 169
Pétrel puffin (du).	xxv 174
Pétrel-puffin brun (du)	xxv 178
Pétrel-puffin gris-blanc de l'île Saint-Kilda, <i>voyez</i> du fulmar ou pétrel-puffin gris- blanc de l'île Saint-Kilda.	xxv 178
Pétrel (du très-grand), quebrantahuessos des Espagnols.	xxv 175
Pétrels (des)	xxv 157
Phalarope à festons dentelés (du)	xxiv 251
Phalarope cendré (du).	xxiv 250
Phalarope rouge (du).	xxiv 250
Phalaropes (des).	xxiv 229
Phénicoptère, <i>voyez</i> du flamant ou phé- nicoptère.	xxiv 402
Piauhau (du)	xxi 252
Pic à cou rouge (le).	xxiii 269
Pic à cravate noire (le).	xxiii 256

TABLE GÉNÉRALE.

517

Pic à gorge jaune (le petit).	. t. XXIII p. 257
Pic à tête grise du cap de Bonne-Espérance (le)	XXIII 250
Pic aux ailes dorées (le)	XXIII 259
Pic chevelu de Virginie , voyez l'épeiche ou pic chevelu de Virginie.	XXIII 282
Pic de Cayenne (le très-petit)	XXIII 258
Pic jaune de Cayenne (le)	XXIII 254
Pic mordoré (le)	XXIII 255
Pic noir (du).	XXIII 260
Pic noir (le petit).	XXIII 270
Pic noir (oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au).	XXIII 264
Pic noir à bec blanc (le grand).	XXIII 264
Pic noir à domino rouge (le).	XXIII 270
Pic noir à huppe rouge (le)	XXIII 266
Pic noir huppé de Cayenne , voyez l'ouan- tou ou pic noir huppé de Cayenne	XXIII 267
Pic rayé de Cayenne (le grand)	XXIII 252
Pic rayé de Cayenne (le petit).	XXIII 253
Pic rayé de Saint-Domingue (le).	XXIII 251
Pic rayé du Sénégal (le petit).	XXIII 249
Pic roux (le).	XXIII 257
Pics (des)	XXIII 231
Pics-grimpereaux (des).	XXIII 286
Pic varié , voyez de l'épeiche ou pic varié.	XXIII 271
Pic varié de la Caroline , voyez l'épeiche ou pic varié de la Caroline.	XXIII 284
Pic varié de la Encénada , voyez l'épeiche ou pic varié de la Encénada	XXIII 282
Pic varié de la Jamaïque , voyez de l'épeiche ou pic varié de la Jamaïque.	XXIII 280

Pic varié de la Louisiane , <i>voyez</i> de l'épeiche ou pic varié de la Louisiane.	t.xxiii p.281
Pic varié de l'île de Luçon (le grand).	xxiii 278
Pic varié de Virginie (petit), <i>voyez</i> l'épeiche ou petit pic varié de Virginie.	xxiii 285
Pic varié ondé , <i>voyez</i> l'épeiche ou pic varié ondé .	xxiii 284
Pic-vert (du)	xxiii 256
Pic-vert (oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport au).	xxiii 246
Pic-vert (oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au).	xxiii 250
Pic-vert de Bengale (le).	xxiii 248
Pic-vert de Goa (le).	xxiii 247
Pic-vert des Philippines (grand) <i>voyez</i> le palalaca ou grand pic-vert des Philippines.	xxiii 246
Pic-vert de Sénégal, <i>voyez</i> le goertan ou pic- vert du Sénégal	xxiii 249
Pic-vert tacheté des Philippines, <i>voyez</i> autre palalaca ou pic-vert tacheté des Philippi- nes.	xxiii 247
Pie (de la).	xix 491
Pie (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xix 500
Pie de la Jamaïque (la)	xix 501
Pie des Antilles (la)	xix 504
Pie du Sénégal (la)	xix 500
Pie-grèche grise (de la).	xviii 261
Pie-grèche grise (oiseaux étrangers qui ont rapport à la) et à l'écorcheur.	xviii 269
Pie-grèche luppée (la).	xviii 276
Pie-grèche rousse (de la).	xviii 266

TABLE GÉNÉRALE.

519

Pie-grièches (des).	t. xviii p.	259
Pierre (le), <i>voyez</i> le pauxi ou le pierre.	xix	281
Pierre-garin (du) ou grande hirondelle de mer de nos côtes.	xxiv	501
Piette (de la) ou petit harle huppé.	xxiv	264
Pigeon (du).	xix	571
Pigeon (oiseaux étrangers qui ont rapport au)	xix	402
Pigeon ramier des Moluques (le).	xix	412
Pilet (du) ou canard à longue queue	xxv	82
Pimalot (le).	xx	25
Pingouin (du).	xxv	217
Pingouin (du grand).	xxv	220
Pingouin (du petit) ou plongeon de mer de Belon	xxv	221
Pingouins (des) et des manchots, ou des oiseaux sans ailes.	xxv	205
Pinson (du).	xx	559
Pinson (variétés du).	xx	567
Pinson à double collier (du).	xx	586
Pinson à long bec (du)	xx	582
Pinson à tête noire et blanche (du).	xx	580
Pinson d'Ardenne (du)	xx	569
Pinson de neige (du) ou la niverolle.	xx	578
Pinson frisé (du).	xx	585
Pinson jaune et rouge (du).	xx	584
Pinson noir aux yeux rayés (du)	xx	581
Pinson noir et jaune (du).	xx	582
Pintade (de la)	xix	98
Pipiris, <i>voyez</i> des titiris ou pipiris.	xxi	218
Pique-bœuf (du).	xx	5
Pitchou (du)	xxi	561

Pitpit bleu (du).	t. XXI p. 495
Pitpit bleu (variétés du).	XXI 494
Pitpit à coiffe bleue (du).	XXI 495
Pitpit varié (du).	XXI 495
Pitpit vert (du).	XXI 495
Pivote-ortolane (de la).	XXI 388
Plastron blanc (du)	XXII 198
Plastron noir (du).	XXII 197
Plastron noir de Ceylan (le).	XX 167
Plongeon (du grand).	XXIV 248
Plongeon (du petit).	XXIV 250
Plongeon cat-marin (du).	XXIV 252
Plongeon de la mer du Nord (grand), <i>voyez</i> de l'imbrim ou grand plongeon de la mer du Nord.	XXIV 254
Plongeon de la mer du Nord (petit), <i>voyez</i> du lumme ou petit plongeon de la mer du Nord.	XXIV 255
Plongeon de mer de Belon, <i>voyez</i> du petit pingouin ou plongeon de mer de Belon.	XXV 221
Plongeous (des).	XXIV 247
Plumet blanc (du).	XXI 96
Pluvian (du).	XXIV 142
Pluvier à aigrette (du).	XXIV 158
Pluvier à collier (du).	XXIV 152
Pluvier à lambeaux (du).	XXIV 140
Pluvier armé de Cayenne (du)	XXIV 141
Pluvier coiffé (du).	XXIV 159
Pluvier couronné (du).	XXIV 159
Pluvier doré (du).	XXIV 126
Pluvier doré à gorge noire (du).	XXIV 128

TABLE GÉNÉRALE.

521

Pluvier huppé (du).	t. xxiv p. 157
Pluviers (des).	xxiv 118
Pluvier (du grand), vulgairement appelé courlis de terre.	xxiv 142
Podobé du Sénégal (le).	xx 161
Polochion (du).	xxiii 47
Pompadour, <i>voyez</i> du pacapac ou pompadour	xxi 111
Porphyryon, <i>voyez</i> de la poule sultane, ou porphyryon	xxiv 208
Porzane (de la) ou grande poule d'eau.	xxiv 196
Pouacre (le) ou butor tacheté..	xxiii 558
Pouillot (du grand)..	xxii 9
Pouillot (du) ou chantre.	xxii 5
Poule d'eau (de la)..	xxiv 191
Poule d'eau (grande), <i>voyez</i> de la porzane ou grande poule d'eau.	xxiv 196
Poule d'eau (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xxiv 198
Poule d'eau de Cayenne (la).	xxiv 198
Poule sultane (la petite).	xxiv 217
Poule sultane (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xxiv 214
Poule sultane brune (la).	xxiv 216
Poule sultane (de la) ou porphyryon.	xxiv 208
Poule sultane verte (la).	xxiv 215
Poulette d'eau (de la)..	xxiv 195
Preneur de mouches rouge (le).	xxi 229
Promerops (des), <i>voyez</i> des huppés, des promerops et des guépiers.	xxiii 15
Promerops à ailes bleues (du)	xxiii 40

Promerops à parcmets frisés (du grand)..	t. xxiii	p. 43
Promerops brun à ventre rayé (du).	xxiii	42
Promerops brun à ventre tacheté (du).	xxiii	41
Promerops orangé (du).	xxiii	45
Promerupe (du).	xxiii	59
Proyer (du).	xxi	59
Pygargue (du).	xviii	107

Q

Quadricolor (le).	xx	244
Quapactol (le) ou le rieur..	xxii	471
Quereiva (du).	xxi	108
Queue en éventail (la).	xx	241

R

Râle (oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont rapport au).	xxiv	184
Râle (oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont rapport au).	xxiv	185
Râle à long bec (le).	xxiv	185
Râle bidi-bidi (le).	xxiv	188
Râle d'eau (du).	xxiv	179
Râle de Cayenne (le petit).	xxiv	188
Râle des Philippines, voyez le tiklin, ou râle des Philippines.	xxiv	184
Râle de terre ou de genet (du) vulgairement roi des cailles.	xxiv	175
Râle de Virginie (le).	xxiv	187
Râles (des)	xxiv	172
Râle tacheté de Cayenne (le).	xxiv	187
Ramier (du)	xix	407

TABLE GÉNÉRALE.

525

Ramier (oiseaux étrangers qui ont rapport au)	t. XIX p. 412
Ramiret (le).	XIX 414
Religieuse, voyez de la sarcelle blanche et noire, ou religieuse.	XXV 147
Religieuse d'Abyssinie (la), voyez le moloxita ou la religieuse d'Abyssinie.	XX 194
Remiz (du)..	XXII 63
Réponse à M. de Coetlosquet (projet d'une).	XXV 272
Réponse à M. de la Condamine.	XXV 282
Réponse à M. le chevalier de Chatelux.	XXV 284
Réponse à M. le maréchal duc de Duras.	XXV 294
Réponse à M. Watelet.	XXV 278
Réveil-matin (du) ou caille de Java.	XIX 362
Rhaad (le) autre petite outarde huppée d'Afrique.	XVIII 472
Ridenne, voyez du chipeau ou ridenne.	XXV 74
Rieur (le), voyez le quapactol ou le rieur.	XXII 471
Rochier (du)	XVIII 255
Roitelet (du).	XXII 17
Roitelet (variétés du).	XXII 24
Roitelet-mésange (du).	XXII 26
Rolle de Cayenne, voyez du grivert ou rolle de Cayenne.	XIX 529
Rolle de la Chine (du).	XIX 528
Rollier (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	XIX 535
Rollier d'Abyssinie (le)..	XIX 535
Rollier d'Angola (le) et le cuit, ou le rollier de Mindanao	XIX 537
Rollier de Madagascar (le).	XIX 540

Rollier de Mindanao, <i>voyez</i> le rollier d'Angola et le cuit, ou le rollier de Mindanao. t. xix p. 537		
Rollier de Paradis (le).	xix	541
Rollier des Indes (le).	xix	539
Rollier d'Europe (du)..	xix	550
Rollier du Mexique (le)	xix	541
Rolliers (des).	xix	525
Rose-gorge (le)	xx	259
Rossignol (du)	xxi	297
Rossignol (oiseau étranger qui a rapport au)	xxi	328
Rossignol (variétés du).	xxi	326
Rossignol de muraille (du).	xxi	371
Rouge <i>voyez</i> du souchet ou rouge.	xxv	76
Rouge Cap (du).	xx	469
Rouge-gorge (du).	xxi	589
Rouge-gorge bleu de l'Amérique septentrionale (le).	xxi	400
Rouge-gorge (oiseau étranger qui a rapport au) et à la gorge-bleue	xxi	400
Rouge-Noir (le).	xx	240
Rouge-Queue (du)	xx	578
Rouge-Queue (le).	xviii	271
Rouge-Queue de la Guiane (du).	xxi	282
Rousseline (de la) ou alouette de marais.	xxi	280
Rousserolle (de la)	xx	101
Rousette (de la) ou fauvette des bois	xxi	346
Rouvertin (du).	xx	485
Rubin (du) ou gobe-mouche huppé de la rivière des Amazones.	xxi	197
Rubis (du)	xxii	161
Rubis-émeraude (du).	xxii	175

TABLE GÉNÉRALE.

52⁵

Rubis-Topaze (du)	t. xxii p. 166
Rufaldin (le).	xxii 445

S

Sacre (du).	xviii 222
Sacre d'Égypte (le).	xviii 161
Salangane (la).	xxiii 214
Sanderling (du).	xxiv 52
San-Hia de la Chine (le)	xxii 457
Saphir (du).	xxii 171
Saphir-émeraude (du).	xxii 171
Sarcelle (de la petite).	xxv 152
Sarcelle à queue épineuse (de la)	xxv 146
Sarcelle blanche et noire (de la) ou religieuse.	xxv 147
Sarcelle brune et blanche (de la).	xxv 149
Sarcelle commune (de la).	xxv 128
Sarcelle de Coremandel (de la)	xxv 140
Sarcelle de Féroé (de la)	xxv 145
Sarcelle d'Égypte (de la)	xxv 159
Sarcelle de Java (de la)	xxv 141
Sarcelle de la Chine (de la)	xxv 141
Sarcelle de la Caroline (de la).	xxv 149
Sarcelle de Madagascar (de la).	xxv 140
Sarcelle d'été (de la)	xxv 155
Sarcelle du Mexique (de la)	xxv 148
Sarcelle rousse à longue queue (de la)	xxv 146
Sarcelles (des)	xxv 127
Sarcelles (espèces qui ont rapport aux canards et aux).	xxv 150
Sarcelle soucrourette (de la).	xxv 144
Sarcelle soucrourou (de la).	xxv 144

Sassebé (du)	t. xxii p. 541
Sauï-jala (le) ou le merle doré de Madagascar.	xx 189
Savacou (du).	xxiii 548
Savana (du).	xxi 206
Scarlatte (du).	xx 452
Schet-bé (le).	xviii 274
Schet de Madagascar (du).	xxiii 215
Scops (du) ou petit duc.	xviii 506
Secrétaire (du) ou messenger.	xxiii 467
Sénégalî (du). ..	xx 552
Sénégalî (variétés du)	xx 552
Sénégalî rayé (du).	xx 555
Sénégalis (des), <i>voyez</i> des bengalis et des sénégalis.	xx 545
Serevan (du)	xx 555
Serin de Mozambique (le).	xx 516
Serin des Canaries (du)	xx 274
Serins (oiseaux étrangers qui ont rapport aux)	xx 516
Septicolor (du)	xx 477
Siffleur (du).	xx 51
Siffleur à bec noir (du)	xx 75
Siffleur à bec rouge et narines jaunes (du).	xxv 72
Siffleur huppé (du)	xxv 71
Sifilet (du) ou manucode à six filets	xix 559
Sincialo (du), <i>voyez</i> des perriches à queue longue et inégalement étagée. Du sincialo.	xxii 554
Sirli du cap de Bonne-Espérance (le)	xxi 285
Sittelle (oiseaux étrangers qui ont rapport à la).	xxii 101
Sittelle (variétés de la).	xxii 97

TABLE GÉNÉRALE.

527

Sittelle à bec crochu (la grande).	t. xxii p. 101
Sittelle grivelée (la).	xxii 102
Sittelle (de la) vulgairement torche-pot.	xxii 89
Sizerin (du)	xx 455
Smirring (de la).	xxiv 197
Soco (le)	xxiii 506
Solitaire (du) et de l'oiseau de Nazare	xviii 415
Sonneur, <i>voyez</i> du Coracias huppé ou sonneur.	xix 455
Sosové (du).	xxii 365
Soubuse (de la).	xviii 197
Soubuses (oiseaux étrangers qui ont rapport au milan, aux buses et).	xviii 202
Souchet (du) ou rouge.	xxv 76
Soui (du).	xxi 167
Soui-manga (le)	xxii 116
Soui-manga à collier (le)	xxii 121
Soui-manga à longue queue (le).	xxii 131
Soui-manga à longue queue et à capuchon violet (le).	xxii 132
Soui-manga de l'île de Bourbon (le)	xxii 130
Soui-manga de toutes couleurs (le).	xxii 129
Soui-manga marron pourpre à poitrine rouge (le).	xxii 117
Soui-manga marron pourpre à poitrine rouge (variétés du)	xxii 118
Soui-manga olive à gorge pourpre.	xxii 124
Soui-manga pourpré (le).	xxii 121
Soui-manga rouge, noir et blanc (le).	xxii 130
Soui-manga vert à gorge rouge (le).	xxii 129
Soui-manga vert à longue queue (le grand).	xxii 134

Souï-manga vert doré changeant à longue queue (le)	l. xxii	p. 155
Souï manga violet à poitrine rouge (le).	xxii	120
Souleie (de la).	xx	270
Souleie (oiseaux étrangers qui ont rapport à la)	xx	272
Soulciet (le)	xx	272
Spatule (de la).	xxiii	552
Spécifère (le).	xix	267
Spipolette (de la).	xxi	268
Stercoraire, voyez du labbe ou stercoraire.	xxiv	575
Stourne (le), voyez l'étourneau de la Louisiane ou le stourne.	xx	20
Sucrier (le).	xxii	148
Superbe (le), voyez du manucode noir de la Nouvelle-Guinée, dit le superbe.	xix	557
Syacou (du).	xx	485

T

Tacco (le).	xxii	466
Tadorne (du).	xxv	86
Tait-Son (le)	xxii	458
Tauatia (du)	xxiii	295
Tamatia (du beau).	xxiii	299
Tamatia à collier (du).	xxiii	298
Tamatia à tête et gorge rouges (du)	xxiii	297
Tamatias noirs et blancs (des).	xxiii	300
Tanaombé (le) ou merle de Madagascar.	xx	178
Tanas (le).	xviii	245
Tangara (du)	xx	447
Tangara (du grand)	xx	450

TABLE GÉNÉRALE.

529

Tangara à gorge noire (du).	t.xx	p.481
Tangara bleu (du).	xx	480
Tangara diable-enrhumé (du).	xx	471
Tangara du Canada (du).	xx	457
Tangara de Mississipi (du).	xx	458
Tangara nègre (du).	xx	490
Tangara noir (du) et du Tangara roux.	xx	462
Tangara roux (du), <i>voyez</i> du tangara noir et du tangara roux.	xx	462
Tangaras (des petits).	xx	482
Tangara vert du Brésil (du)	xx	470
Tangavio (du).	xx	451
Taparara (le).	xxiii	381
Tapere (la).	xxiii	211
Tarabé (du), ou amazone à tête rouge.	xxii	316
Tarier (du)	xxi	407
Tarier (oiseaux étrangers qui ont rapport au traquet et au).	xxi	409
Tarier du Sénégal, <i>voyez</i> le traquet, ou tarier du Sénégal.	xxi	409
Tarin (du).	xx	436
Tarin (oiseaux étrangers qui ont rapport au).	xx	446
Tarin (variétés dans l'espèce du).	xx	443
Tavoua (du)	xxii	357
Teité (du).	xx	488
Terat-Boulan (le) ou le merle des Indes.	xx	188
Tersine (de la)	xxi	109
Tétéma (du)	xxi	154
Tétrás (du petit) à plumage variable.	xix	155
Tétrás (du petit) à queue pleine	xix	152

Tétrás (du petit) ou coq de bruyère à queue fourchue	t. XIX	p. 169
Tétrás (du) ou grand coq de bruyère.	XIX	120
Tic-tic (du) ou todier de l'Amérique méridionale.	XXIII	596
Tiklin à collier (le)	XXIV	185
Tiklin brun (le)	XXIV	184
Tiklin (le) ou râle des Philippines	XXIV	184
Tiklin rayé (le).	XXIV	185
Tha-chert (le) et le langraien	XVIII	271
Tcha-chert-bé (le).	XVIII	274
Thérèse jaune (la).	XXI	45
Tijé (du) ou grand manakin.	XXI	84
Tilly (le) ou grive cendrée d'Amérique.	XX	118
Tinamou cendré (du).	XXI	165
Tinamou varié (du).	XXI	166
Tinamous (des).	XXI	158
Tirica (du).	XXII	366
Titiris (des) ou pipiris.	XXI	218
Tock (du)	XXIII	555
Toco (du).	XXIII	516
Tocolin (du)	XX	57
Tocro (du) ou perdrix de la Guiane	XXI	169
Todier bleu à ventre orangé (du).	XXIII	597
Todier de l'Amérique méridionale, <i>voyez</i> du tic-tic ou todier de l'Amérique méridionale.	XXIII	596
Todier de l'Amérique septentrionale (du).	XXIII	594
Todier (des)	XXIII	595
Tolcana (le)	XX	21
Torche-pot, <i>voyez</i> de la sittelle vulgairement torche-pot	XXII	89

Torcol (du).	. t. xxiii p. 288
Toucan à gorge jaune (du).	xxiii 317
Toucan à ventre rouge (du).	xxiii 320
Toucans (des)	xxiii 307
Toucnam-courvi (le).	xx 243
Touite (de la).	xx 384
Toui à gorge jaune (du)	xxii 365
Toui à tête d'or (du)	xxii 368
Toui-été, <i>voyez</i> de l'été ou toui-été	xxii 367
Touis (des) ou perriches à queue courte.	xxii 364
Toupet bleu (du).	xx 406
Touraco (du).	xxii 380
Tourne-pierre (du)	xxiv 161
Tourocco (le).	xix 422
Tourte (la)	xix 425
Tourtelette (la).	xix 423
Tourterelle (de la).	xix 417
Tourterelle (oiseaux étrangers qui ont rap- port à la)	xix 421
Tourterelle du Canada (la).	xix 421
Tourterelle du Sénégal (la).	xix 422
Touyou (du)	xviii 388
Traîne-Buisson (du) ou mouchet, ou fauvette d'hiver	xxi 355
Traquet (du).	xxi 402
Traquet (le grand).	xxi 412
Traquet de l'île de Luçon (le).	xxi 410
Traquet de Madagascar (le), <i>voyez</i> le fitert ou le traquet de Madagascar.	xxi 411
Traquet des Philippines (le grand).	xxi 411
Traquet des Philippines (autre).	xxi 410

Traquet du cap de Bonne-Espérance (le).	t. XXI p. 415
Traquet (oiseaux étrangers qui ont rapport au) et au tarier.	XXI 409
Traquet (le) ou tarier du Sénégal.	XXI 409
Traquet des Philippines (autre).	XXI 410
Tricolor (du).	XX 476
Tricolor huppé de la Chine (le), <i>voyez</i> le faisant doré ou le tricolor huppé de la Chine	XIX 257
Troglodyte (du) vulgairement et improprement roitelet.	XXII 10
Troupiale (du).	XX 28
Troupiale à calotte noire (du).	XX 45
Troupiale noir (du).	XX 45
Troupiale noir (du petit).	XX 44
Troupiale olive de Cayenne (du).	XX 47
Troupiales (des).	XX 25
Troupiale tacheté de Cayenne (du).	XX 45
Turnix (du) ou caille de Madagascar.	XIX 362
Turquin (du).	XX 463
Turvert (le).	XIX 424
Tyran de Cayenne (du).	XXI 225
Tyran de la Caroline.	XXI 223
Tyran de la Louisiane (du)	XXI 227
Tyrans (des).	XXI 217
Tyrans (oiseaux étrangers qui ont rapport aux genres des gobe-mouches, mouche-rolles et).	XXI 228
Tyrans, <i>voyez</i> des gobe-mouches, mouche-rolles et tyrans	XXI 170

U

Urubitinga (l')	t. xviii p. 140
Urubu (l').	xviii 167

V

Vanga (le) ou bécarde à ventre blanc	xviii 275
Vanneau (du).	xxiv 99
Vanneau armé de Cayenne (du).	xxiv 114
Vanneau armé de la Louisiane (du)	xxiv 113
Vanneau armé des Indes (du).	xxiv 112
Vanneau armé du Sénégal (du).	xxiv 110
Vanneau-Pluvier (du).	xxiv 115
Vanneau suisse (du).	xxiv 109
Vardicle (la)	xix 506
Variole (la)	xxi 283
Vautour (du grand), voyez du vautour ou grand vautour.	xviii 154
Vautour (du petit).	xviii 158
Vautour à aigrettes (du).	xviii 155
Vautour brun (le).	xviii 160
Vautour (du) ou grand vautour	xviii 154
Vautours (des).	xviii 143
Vautours (le roi des)	xviii 162
Vautours (oiseaux étrangers qui ont rapport aux)	xviii 160
Vaza (du) ou perroquet noir.	xxii 248
Vengoline (la)	xx 338
Verderin (du).	xx 409
Verderoux (du).	xx 473
Verdier (du).	xx 400

Verdier sans vert (du).	t. xx	p. 410
Verdin de la Cochinchine (du).	xx	197
Verdinère (du)	xx	409
Vert-Brunet (du)	xx	408
Vert-Doré (du).	xxii	174
Vert-Doré (le) ou merle à longue queue du Sénégal.	xx	162
Vert-perlé (du)	xxii	199
Veuve (de la grande)	xx	395
Veuve à épaulettes (de la).	xx	396
Veuve à quatre brins (de la).	xx	393
Veuve au collier d'or (de la).	xx	391
Veuve dominicaine (de la).	xx	394
Veuve en feu (de la).	xx	398
Veuve éteinte (de la)	xx	398
Veuve mouchetée (de la).	xx	397
Veuves (des).	xx	388
Vieillard (le), <i>voyez</i> le coucou dit le vieillard ou l'oiseau de pluie.	..	xxii 465
Vieillard ou oiseau de pluie (variété du).	xxii	465
Vingeon (du) ou gingeon <i>voyez</i> du canard siffleur et du vingeon ou gingeon	xxv	60
Vintsi (le)	xxiii	380
Vourou-Driou (le)	..	xxii 462
Vue générale des progrès de plusieurs bran- ches des sciences naturelles, depuis le mi- lieu du dernier siècle, par M. le comte de Lacepède	xxv	305

W

Whip-pour-wil (le).	t. xxiii	p. 90
Worabée (le).	xx	319

X Y

Xochitol (du) ou costotol .	xx	35
Yacou (l')	xix	285
Yapou, <i>voyez</i> cassique jaune du Brésil ou yapou.	xx	55

Z

Zilatat (le)	xxiii	522
Zitzil (du) ou colibri piqueté.	xxii	189
Zizi (du) ou bruant de haie. ..	xxi	35
Zonécolin (le).	xix	366

TABLE
DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Suite DES OISEAUX.	p. 1
De l'Oie de Guinée.	<i>ib.</i>
De l'Oie armée.	4
De l'Oie bronzée.	5
De l'Oie d'Égypte.	6
De l'Oie des Esquimaux.	7
De l'Oie riense.	8
De l'Oie à cravate.	<i>ib.</i>
Du Cravan.	11
De la Bernache.	15
De l'Eider.	21
Du Canard.	28
Du Canard musqué.	56
Du Canard siffleur, et du Vingeon ou Gingeon.	60
Du Siffleur huppé.	71
Du Siffleur à bec rouge et narines jaunes.	73
Du Siffleur à bec noir.	75
Du Chipeau ou Ridenue.	74
Du Souchet ou rouge.	76
Du Pilet ou Canard à longue queue.	82
Du Canard à longue queue de Terre-Neuve.	85
Du Tadorne.	86
Du Millouin.	96
Du Millouinan.	100
Du Garrot.	101
Du Morillon.	105
Du petit Morillon.	108

TABLE.

537

De la Macreuse.	p. 109
De la double Macreuse.	118
De la Macreuse à large bec.	<i>ib.</i>
Du beau Canard huppé.	119
Du petit Canard à grosse tête.	121
Du Canard à collier de Terre-Neuve.	122
Du Canard brun.	123
Du Canard à tête grise.	124
Du Canard à face blanche.	125
Du Marec et du Maréca, Canards du Brésil.	126
Des Sarcelles.	<i>ib.</i>
De la Sarcelle commune.	128
De la petite Sarcelle.	132
De la Sarcelle d'été.	135
De la Sarcelle d'Égypte.	139
De la Sarcelle de Madagascar.	140
De la Sarcelle de Coromandel.	<i>ib.</i>
De la Sarcelle de Java.	141
De la Sarcelle de la Chine.	<i>ib.</i>
De la Sarcelle de Feroé.	143
De la Sarcelle soucrourou.	144
De la Sarcelle soucrourette.	<i>ib.</i>
De la Sarcelle à queue épineuse.	146
De la Sarcelle rousse à longue queue.	<i>ib.</i>
De la Sarcelle blanche et noire, ou religieuse.	147
De la Sarcelle du Mexique.	148
De la Sarcelle de la Caroline.	149
De la Sarcelle brune et blanche.	<i>ib.</i>
Espèces qui ont rapport aux Canards et aux Sarcelles.	150
Des Pétrels.	157
Du Pétrel cendré.	161
Du Pétrel blanc et noir, ou Damier.	163
Du Pétrel antarctique, ou Damier brun.	167
Du Pétrel blanc, ou Pétrel de neige.	169
Du Pétrel bleu.	170

Du très-grand Pétrel, Quebrantahuessos des Espagnols.	p. 175
Du Pétrel-Puffin.	174
Du Fulmar, ou Pétrel-Puffin gris-blanc de l'île Saint-Kilda.	178
Du Pétrel-Puffin brun.	<i>ib.</i>
De l'Oiseau de tempête.	179
De l'Albatros.	186
Du Guillemot.	192
Du petit Guillemot, improprement nommé Colombe de Groenland.	194
Du Macareux.	197
Du Macareux du Kamtschatka.	204
Des Pingouins et des Manchots, ou des oiseaux sans ailes.	205
Du Pingouin.	217
Du grand Pingouin.	220
Du petit Pingouin, ou Plongeon de mer de Belon.	221
Du grand Manchot.	225
Du Manchot moyen.	226
Du Manchot sauteur.	250
Du Manchot à bec tronqué.	252
Notices et indications de quelques espèces d'oiseaux incertains ou inconnus.	256
DISCOURS PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. de Buffon, le jour de sa réception.	258
Projet d'une réponse à M. de Coctlosquet, ancien évêque de Limoges, lors de sa réception à l'Académie française.	272
Réponse à M. Watelet, le jour de sa réception à l'Académie française.	278
Réponse à M. de la Condamine, le jour de sa réception à l'Académie française	282
Réponse à M. le chevalier de Chatellux, le jour de sa réception à l'Académie française.	284

Réponse à M. le maréchal due de Duras, le jour de sa réception à l'Académie française.	p. 294
VUE GÉNÉRALE DES PROGRÈS DE PLUSIEURS BRANCHES DES SCIENCES NATURELLES DEPUIS LE MILIEU DU DER- NIER SIÈCLE, par M. le comte <i>de Lacepède</i> .	306
Tableau des sous-classes, divisions, sous-divi- sions, ordre et genre des oiseaux, par M. le comte <i>de Lacepède</i> .	415
Supplément à la table méthodique des oiseaux.	432
Table méthodique de la classe des mammifères.	434
Supplément à la table méthodique des mam- mifères.	456
Table générale alphabétique des principaux articles contenus dans les huit volumes des oiseaux.	458

